This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME TROISIÈME.

ÉPERNAY. IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET DUCROT.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE,

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

AMBASSADEUR DE FRANCE A CONSTANTINOPLE,

Seconde Édition,

AUGMENTÉE DE NOTICES HISTORIQUES D'APRÈS LES VOYAGEURS MODERNES LES PLUS CÉLÈBRES,

Rédigées avec le concours et les Observations inédites de M. HASE, de l'Institut, Conservateur des manuscr. de la Biblioth. royale, Professeur de grec moderne A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES,

Et de M. MILLER, de la Bibl. royale, éditeur et traducteur du PÉRIPLE DE MARCIEN D'HÉRACLÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE J.-P. AILLAUD,

QUAI VOLTAIRE, N° 11.

1842.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
380162A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1928 L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

DES ARTICLES DU TROISIÈME VOLUME.

SUITE DU CHAPITRE QUATORZIÈME.

Pl. (*)

20. Carte de l'Emplacement de la Ville d'Ilion. . . 1
21. Vue de l'Emplacement d'Ilion. 52
22. Vue des Sources froides du Scamandre. 55
23. Vue des Sources chaudes du Scamandre. . . . *ib.*
24. Vue de la Vallée du Simois. 72
25. Vue du Gargare et de la Source du Simois. . . 74
26. Vue du Tombeau d'Ajax. 115
27. Vue du Tombeau d'Achille 126
28. Vue du Tombeau de Patrocle. 139
29. Vue du Tombeau de Festus. 149
30. Objets trouvés dans le Tombeau de Festus. . . 154
31. Vue du Cap Sigée jusqu'au Tombeau d'Ilus. . . 159
32. Vue d'Erkessi-Keui. 177
33. Vue du Tombeau d'Ilus. 179

Explication de la Vignette et du Cul-de-lampe de ce chapitre. 182

CHAPITRE QUINZIÈME.

34. Essai sur la disposition du Camp des Grecs. . . 195
Premier Combat. 205
Construction du retranchement 206
PREMIÈRE DIVISION. Forces de l'Atique, de la Béotie et contrées circonvoisines. 214
II^e^ DIVISION. Forces du Péloponèse. 215
III^e^ DIVISION. Forces des Éoliens et des Insulaires. 219
IV^e^ DIVISION. Forces des Thessaliens. 220
Emplacement des vaisseaux de Protésilas. 227

(*) Voir pour les planches, la deuxième partie de l'Atlas.

Second Combat. 237
Journée de l'Assaut 239
35. Plan d'Ilium *recens* et de ses environs 255
36. Vue de l'Emplacement d'Ilium *recens*. 332
37. Restes d'un Temple près d'Ilium *recens*. . . . . *ib.*
38. Antiquités d'Ilium *recens*. 355
39 à 45. Alexandria-Troas, ou l'ancienne Constantinople. Histoire, Ruines et Antiquités. 356
46. Vue du Village d'Yeni-Cher, l'ancienne Sigée. . 365
47. Ténédos 368
48. Vue du Château de Koum-Khalessi 371
49. Vue des Ruines de la Ville d'Eléonte. 373
50. Vue du Tombeau de Protésilas. . . . . *ib.*
51. Village d'Erin-Keui, en Troade 375
52. Carte de l'Hellespont, ou Canal des Dardanelles. 376
53. Vue des vieux Châteaux des Dardanelles. . . . 377
54, 55, 56. Plan, Vue et Rade de Maïto. 378
57. Emplacement d'Abydos et Rade de Nagara. . 380
58. Ruines d'Abydos . . . . . *ib.*
59. Vue de Nagara . . . . . *ib.*
60. Vue du Village de Lampsaki. 385
61. Vue de la Mosquée de Tchardak . . . . . *ib.*
62. Tombeau de Lysimaque 387
63. Vue de Gallipoli 388
64. Plan des Ruines de Parium. . . . . *ib.*
65. Ruines d'un mur à Parium . . . . . *ib.*
66. Ruines d'un Monument carré à Parium . . . . . *ib.*
67. Médailles 390
67 *bis*. Exploitation rurale dans la Troade . . . . *ib.*
67 *ter*. Vue des vieux Châteaux du Bosphore. . . . *ib.*

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE.

SUITE DU CHAPITRE QUATORZIÈME.

PLANCHE 20.

Carte de l'emplacement de la ville d'Ilion.

Nous venons de découvrir l'emplacement d'Ilion, par l'examen de cette plaine qu'il faut traverser pour se rendre du rivage de l'Hellespont jusqu'aux pieds des montagnes qui la terminent et l'enferment vers le midi. Partis des bords du golfe qu'occupaient la flotte et le camp des Grecs, nous avons successivement reconnu le tombeau commun, l'Ἄκριτος τύμβος, qui était à la gauche des retranchements; et puis vers la droite, le Throsmos, θρωσμὸς πεδίου, et le monument d'Ilus, Ἴλου σῆμα, élevé au centre de ce plateau : ensuite nous avons suivi le cours du

Xanthe, et admiré ses doubles sources, en nous proposant bien d'y revenir.

Ces indices réunis suffiraient peut-être déjà pour écarter tous les doutes : s'il en restait encore, ils céderaient, ce me semble, aux nouvelles preuves que vont fournir une inspection soigneuse du terrain et quelques recherches sur les circonstances locales, exprimées ou indiquées par Homère :

Ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλεος αἰπεῖα κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περίδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα·
τὴν ἤτοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης,
ἔνθα τότε Τρῶές τε διέκριθεν, ἠδ' ἐπίκουροι.

« Devant la ville, tout près et isolée sur la plaine, « est une haute éminence circulaire ; les hommes « la nomment Batieia, et les dieux l'appellent le « tombeau de l'agile Myrine ; là les Troyens et leurs « alliés se rangèrent séparément (*). »

Le local que décrit ainsi Homère est encore reconnaissable, quoique toute la partie supérieure du tombeau soit détruite : sa large base circulaire a été depuis rendue à sa première destination, ou peut-être lui a-t-elle toujours été conservée d'âge en âge. De nombreux cippes funéraires indiquent les sépul-

(*) Iliad. Lib. II, v. 811 et seq.

tures des Musulmans qui reposent aujourd'hui sur les cendres de Myrine; mais combien de guerriers de diverses nations ont passé, durant ce long intervalle, par ce monceau de terre, pour se réunir et se confondre dans l'éternel oubli! Scythes, Grecs, Gaulois, Romains, Arabes; et puis des milliers de ces innombrables Croisés sortis de notre Occident; quelques-uns de ces braves Catalans qui étonnèrent l'Hellespont de leurs exploits, et placèrent près de ses rivages leurs nobles écus, que le voyageur s'applaudit de retrouver sur les vieux crénaux où l'épaisse mousse les couvre et les protége; enfin ces barbares qui, s'élançant des gorges de l'Imaüs et du Caucase, sont venus détruire l'empire de Constantin, et menacer l'Europe entière, la civilisation elle-même, d'un joug ennemi de toutes lumières, destructeur de toute véritable prospérité : tous ces peuples ont arrosé de leur sang les lieux où périt Hector, et semblent y avoir voulu célébrer, en son honneur, ces jeux funèbres, ces combats de gladiateurs, que le culte sanguinaire des nations du Nord introduisit jusque dans l'Italie. Mais n'en est-il pas de même de presque tous les lieux célèbres de la terre? Ne sont-ce pas trop souvent des arènes sanglantes, qui ne rappellent que les malheurs des peuples et les crimes de l'ambition?

Homère nous explique dans les vers qui viennent d'être cités, que le tombeau de Myrine était connu sous deux dénominations différentes. Ce n'est pas la seule occasion où il désigne ainsi le même objet

dans le double langage des dieux et des hommes. Tels sont le Xanthe, ou Scamandre (*); le géant aux cent mains, que les dieux appellent Briarée, et les hommes Ægéon (**), et cet oiseau nommé Chalcis dans la langue divine, comme dans celle des hommes Cymindis (***). Les commentateurs les plus éclairés pensent que, par la langue des dieux, le poète entend toujours une dénomination ancienne, déjà peu familière aux habitants, à laquelle ils en ont substitué une autre plus analogue à leurs idées habituelles, et bientôt généralement adoptée.

Ne pourrait-on pas aller plus loin, et reconnaître dans le langage divin, l'idiome primitif de cette région asiatique; dans celui des hommes, le nom en usage parmi les Hellènes établis sur ces côtes depuis Teucer et Dardanus? Le dernier des exemples que j'ai cités paraîtra une preuve à peu près complète de la vérité de cette opinion, si l'on rapproche des vers d'Homère un passage d'Aristote, qui semble destiné à les interpréter. Homère peint le Sommeil se cachant dans les branches d'un haut sapin :

ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος ἣν τ' ἐν ὄρεσσι
Χαλκίδα κικλήσκουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Κύμινδιν.

« Semblable à cet oiseau dont la voix sonore re-

(*) Iliad. Lib. XX, v. 74.

(**) Iliad. Lib. I, v. 403.

(***) Iliad. Lib. XIV, v. 290.

« tentit dans les montagnes, et que les dieux nom-
« ment Chalcis, les hommes Cymîndis (*); » et Aristote dit : « l'oiseau Chalcis est de la grandeur d'un
« épervier; il habite les montagnes, et les Ioniens le
« nomment Cymindis (**). »

Le philosophe, dans le plus précieux de ses ouvrages, désigne donc d'abord cet oiseau par son antique et véritable nom, par celui que lui donnent les indigènes; et il ajoute le nom que lui avaient donné plus récemment les Grecs : nous sommes bien en droit de croire qu'il en est de même de tous les objets qui, dans Homère, ont une double dénomination.

Le tombeau de Myrine était, comme celui d'Ilus, élevé au centre d'une éminence naturelle, choisie à dessein, afin qu'on l'aperçût de plus loin : mais ce monument funèbre décrit par Homère est-il bien celui de la reine Amazone, antique protectrice des mystères de Samothrace, qui, après avoir envahi cette contrée, en accéléra la civilisation, et qui fonda en Éolide une ville dont nous avons recherché les vestiges? N'est-il pas plus probable que c'était le tombeau de la fille de Teucer, à laquelle on avait donné un nom déjà fameux, et propre à réveiller des idées de gloire (***)?

(*) Iliad. Lib. XIV, v. 290.

(**) Aristot. Hist. animal. Lib. IX, cap. 12.

(***) L'épithète πολύσκαρθμος qu'Homère donne à Myrine, ne peut servir à décider cette question; car elle convient également à une belliqueuse

On pouvait sans obstacles tourner autour du tombeau de Myrine, il était περίδρομος : d'épais buissons avaient dû croître sur sa surface ; et ces deux circonstances avaient également pu faire appeler cette éminence βατίεια κολώνη, c'est-à-dire la butte sur laquelle on peut monter, ou bien celle qui est couverte de buissons, car le mot βατίεια peut dériver également de βατὸς, *pervius*, sur lequel on passe, ou de βάτος, lieu couvert de buissons, hallier (*).

amazone, et à la princesse qui aurait conduit avec grâce et légèreté les danses sacrées. Cet adjectif dérive du verbe σκαίρω, *je saute, je bondis, je m'élance :* le poète l'emploie dans la description du bouclier d'Achille, pour peindre de jeunes vendangeurs sautant en cadence, au son des instruments :

τοὶ δὲ ῥήσσοντες ἀμαρτῇ
μολπῇ τ' ἰύγμῷ τε, ποσὶ σκαίροντες ἑποντο.

Iliad. Lib. XVIII, v. 571.

Il applique ailleurs cette épithète à des chevaux vifs et ardents ; ἰὺσκαρθμοι φέρον ἵπποι.

Iliad. Lib. XIII, v. 31.

(*) Le mot κολώνη signifiait toujours une élévation qui ne se termine pas en pointe aiguë, un cône tronqué, aplati, et l'on ne peut en trouver l'étymologie dans le verbe κολούω, *je tronque, je mutile :* c'est de cette expression que les Latins ont fait *columna*, colonne.

Strabon, en parlant de la ville de Myrina en Éolide, dit que l'amazone qui l'avait fondée, avait son tombeau sur Batieia. Τὸ δ' ὄνομα ἀπὸ ἀμαζόνος τῇ πόλει (Κύμῃ) τεθεῖσθαι· καθάπερ καὶ τῇ Μυρίνῃ ἀπὸ τῆς ἐν τῷ Τρωϊκῷ πεδίῳ κειμένης ὑπὸ τῇ Βατιείᾳ.

Lib. XIII, p. 623.

On voit par ce passage, que le géographe regardait Batieia comme le

Il est possible que dans la suite quelques habitants, confondant le souvenir, déjà vague et incertain, de la fille de Teucer avec une dénomination locale qui leur était devenue familière, aient transporté à la princesse le nom le plus usité de son propre tombeau : ils l'appelèrent elle-même Batieia; et cette erreur passa, comme tant d'autres, à la postérité, très-heureuse s'il ne lui en fût jamais parvenu de plus funestes. Madame Dacier ne pouvait guère éviter de se tromper dans ses notes sur ce passage : elle n'avait aucune notion précise de la nature des tombeaux désignés dans les poèmes d'Homère, ainsi que de beaucoup d'usages auxquels il fait souvent allusion; il paraît même qu'elle n'était pas parvenue à se créer une image toujours satisfaisante du terrain sur lequel elle suivait avec tant d'ardeur et de complaisance ses héros chéris : elle a dû éprouver de pénibles incertitudes, et même des scrupules, dans le cours de ses longs travaux sur l'Iliade : son rare savoir, et son amour religieux pour le prince des poètes, eussent mérité qu'un voyageur instruit, me devançant dans ces contrées, lui apportât des renseignements exacts et rassurants sur un pays devenu sa véritable patrie, et qu'il calmât ainsi des inquiétudes qui, par bonheur, tourmentent rarement son sexe.

nom du lieu, et que c'était une Myrine qui y était enterrée : mais il reste toujours incertain si c'est l'amazone ou la fille de Teucer; et comme on a donné vulgairement à cette dernière le nom de Batieia, il en résulte une forte présomption que c'est à ses mânes qu'on attribuait le plus généralement le monument élevé dans son propre pays.

Le plan qu'offre la planche 20 a été levé avec la plus grande exactitude ; tous les mouvements du terrain y sont indiqués ; et les deux coupes jointes à la carte, établies d'après des nivellements pris avec soin en deux directions différentes, acheveront de faire parfaitement connaître ce local intéressant. Je me suis permis de désigner les murailles d'Ilion par des lignes ponctuées. La direction que je leur ai donnée n'est pas tout-à-fait imaginaire ; les murs destinés à ceindre la ville du seul côté où elle fût accessible, ne pouvaient guère en avoir une autre. Toute cette surface est encore couverte de fragments de décombres extrêmement divisés, atténués, mais cependant très-faciles à distinguer pour ceux qui ont l'habitude de ces recherches : et quoique les ruines d'Ilion aient elles-mêmes péri, on ne saurait méconnaître ici l'emplacement d'une ville très-anciennement détruite. Des fouilles dirigées avec intelligence feraient découvrir des restes de fondations, qu'on croit même apercevoir encore en plusieurs endroits, au niveau du terrain, et l'on pourrait retrouver le contour de ces murailles, peut-être relevées depuis qu'elles furent renversées par les Atrides, mais qui, même sans supposer cette restauration, peuvent s'être conservées dans le sein de la terre jusqu'à nos jours.

Ce plateau, d'où l'on jouit déjà de l'aspect de la plaine, est lui-même surmonté par une crête plus élevée, par le dernier sommet qui portait la haute citadelle d'Ilion., Pergama, Πέργαμα, nom devenu

depuis d'un emploi général chez les anciens, pour désigner toutes les forteresses situées sur le sommet d'une montagne. Je m'empressai d'y monter, en passant sur les débris d'un mur destiné à défendre le dernier asile des assiégés, et les approches de la haute tour, dont les fondements existent encore sur le bord même du précipice : *Turrim in præcipiti stantem*..... Virgile assurément ne pouvait mieux indiquer sa position. A quelques pas est une profonde citerne; et sur cette sommité, sont partout des vestiges de constructions bien plus nombreux, et plus reconnaissables que sur l'emplacement de la ville même.

Bientôt, revenant sur mes pas, je remarquai deux tombeaux, ou plutôt les bases de deux tombeaux circulaires du même genre que ceux qui avaient arrêté mes regards sur le rivage de l'Hellespont, mais moins élevés relativement à leur diamètre, et formés de pierres entassées confusément. L'un a seize toises (*) de diamètre sur trois et demie (**) de hauteur; l'autre, plus recouvert de gazon, et sur lequel ont même poussé quelques arbustes, a vingt toises (***) de diamètre sur quatre (****) de hauteur: il n'est pas douteux qu'ils n'aient été jadis beaucoup plus élevés, et que les pierres d'un transport facile n'aient été enlevées par les habitants des lieux voisins.

Assis près de ces monuments, sur le sommet de

(*) Trente et un mètres 18 cent. (**) Six mètres 35 cent.
(***) Trente-neuf mètres. (****) Sept mètres 80 cent.

la montagne où tant de souvenirs se réveillent à la fois, je contemplais toute la plaine de Troie ; j'examinais l'effrayante profondeur du ravin au fond duquel coule le Simoïs, et je ne pouvais me lasser d'admirer combien, de tous côtés, ce local est conforme aux descriptions d'Homère. Mon imagination, nourrie par le spectacle continuel des mœurs des Grecs, sous bien des rapports si semblables à celles de leurs ancêtres, relevait ce palais de Priam, le temple de Minerve et les autels de Jupiter.

La vue des tombeaux me rappelle les funérailles d'Hector ; j'en relis les détails touchants qui terminent si heureusement l'Iliade, en produisant ce genre d'émotion que le cœur se plaît à recevoir et à conserver. Si les vers d'Homère ont éternisé les regrets d'Andromaque, et si, depuis, le premier de nos poètes nous a mieux encore associés aux douleurs de la veuve d'Hector, quel intérêt acquéraient en ce moment pour moi de tels souvenirs ! J'achève de lire la description de ces cérémonies funèbres qui terminent l'Iliade.

« Lorsque la brillante aurore du dixième jour vint « à paraître, les Troyens versant des larmes, por- « tèrent le corps du vaillant Hector sur le sommet « du bûcher, et ils y mirent le feu. Aux premiers « rayons du jour, tout le peuple se rassembla de « nouveau ; on éteignit avec du vin les restes de la « flamme. Les frères et les amis du héros recueil- « lirent en gémissant ses os blanchis, et ils les « mirent dans une cassette d'or, qu'ils envelop-

« pèrent des plus précieux voiles de pourpre. Ils la « déposèrent aussitôt dans une fosse profonde, la « recouvrirent d'une grande quantité de pierres, « et se hâtèrent d'élever ainsi le monument. De « tous côtés étaient placés des gardes en observa- « tion, dans la crainte que les Grecs ne tentassent « une surprise. Après avoir achevé le tombeau, les « Troyens se retirèrent, et célébrèrent un festin « magnifique dans le palais de Priam. »

En finissant ces vers, je jette les yeux autour de moi; nous nous regardons avec étonnement, et nous nous trouvons sur un monceau de pierres. Je l'examine plus attentivement; j'aperçois que ce sont les restes d'un tombeau pareil aux deux autres, et dont toute la partie supérieure est détruite. C'est un cône tronqué, ou plutôt un plateau circulaire de quatre-vingt-dix pieds de diamètre (*), mais qui n'est plus élevé que de huit à dix pieds au-dessus du sol. Cette surface est creusée de la circonférence vers le centre, en forme de cratère. Il est évident qu'après avoir rasé la pyramide, on a fouillé sa base pour trouver les objets qu'elle contenait.

Comment aurais-je pu rejeter entièrement l'illusion qui s'offrait à moi, et ne m'a-t-il pas été permis de me croire sur le tombeau d'Hector, en lisant dans Pausanias, que les Grecs sont en effet venus chercher les cendres de ce héros?

« Les Thébains, dit-il, montrent aussi près de la « source qu'ils appellent la fontaine d'Œdipe, le

(*) Vingt-neuf mètres 25 centimètres environ.

« tombeau d'Hector, dont ils disent que les restes « ont été transportés d'Ilion chez eux, en vertu d'un « oracle conçu en ces termes :

« Thébains, qui habitez la ville de Cadmus, si « vous voulez jouir dans votre patrie d'un bonheur « constant, apportez de l'Asie chez vous les os « d'Hector, fils de Priam, et honorez ce héros; « ainsi l'ordonne Jupiter (*). »

J'avoue que je me crus alors sur le tombeau d'Hector, et que, durant quelques instants, je jouis sans scrupule de ce plaisir. Tout ce que je venais de voir était si extraordinaire, mon imagination était tellement éblouie de tous les rêves qui se réalisaient devant moi, j'étais encore si près de cette haute tour d'Ilion, dont, à ma grande surprise, je venais de retrouver les fondements, que rien ne pouvait plus me paraître impossible. Je ne connaissais point heureusement plusieurs passages de différents auteurs qui depuis sont venus inquiéter ma confiance. Le premier est Lycophron, dont le nom seul a quelque chose d'effrayant : on craint d'entrer en lice avec lui; et pourtant il est vrai que ce poète, fameux par son obscurité, offre, par cela même, toujours des ressources : quand il ne s'agit que de se défendre contre le sens d'un de ses vers, on ne doit pas trop se laisser décourager; il est presque toujours si facile de lui en trouver un autre!

Cassandre, lisant dans l'avenir, s'écrie : « O mon

(*) Paus. Lib. IX, cap. XVIII.

« frère! objet cher à mon cœur, défenseur de nos « palais et de notre patrie, tu n'auras pas en vain « rougi les autels du sang des taureaux, et offert « tant de prémices et de victimes à celui qui monta « sur les trônes d'Ophion : ce dieu te conduira dans « sa terre natale, le séjour le plus honoré de toute « la Grèce..... Tu habiteras les îles des heureux, « grand héros destiné à repousser les traits de la « peste, lorsque le peuple d'Ogygès, que sema jadis « Cadmus, pressé par une troupe de redoutables « guerriers dévastant les pays, le palais et les tem- « ples de Ténéros, docile à la voix du dieu de la « médecine, t'enlevera des tombeaux d'Ophrynium, « et te portera dans les murs de Calydnos, sur la « terre des Aoniens (*). »

(*) Σὺ δ' ὦ ξύναιμε, πλεῖστον ἐξ ἐμῆς φρενὸς
στερχθεὶς, μελάθρων ἕρμα, καὶ πάτρας ὅλης,
οὐκ εἰς κενὸν κρηπῖδα φοινίξεις φόνῳ
ταύρων, ἄνακτι τῶν Ὀφίωνος Θρόνων,
πλείστας ἀπαρχὰς Θυμάτων δωρούμενος.
ἀλλ' ἄξεταί σε πρὸς γενεθλίαν πλάκα,
τὴν ἐξόχως Γραικοῖσιν ἐξυμνουμένην.
. . . . . .
Νήσοις Μακάρων δ' ἐγκατοικήσεις μέγας
Ηρως, ἀρωγὸς λοιμικῶν τοξευμάτων.
ὅπου σὲ πεισθεὶς Ὠγύγου σπαρτὸς λεὼς
χρησμοῖς ἰατροῦ, λεψίου, Τερμινθέως,
ἐξ Ὀφρυνίων ἠρίων ἀνειρύσας.
ἄξει Καλύδνου τύρσιν, Ἀόνων τε γῆν,
σωτῆρ', ὅταν κάμνωσιν ὁπλίτῃ στρατῷ
πέρθοντι χώραν, Τηνέρου τ' ἀνάκτορα.

Lycoph. vers 1189 et seq.

Il n'est presque pas un vers de Lycophron qui n'exige un commen-

Ces mots, *t'enlevera des tombeaux d'Ophrynium*, pourraient faire croire que le tombeau d'Hector était dans cette petite ville de la Troade; mais Lycophron n'a-t-il pas ici confondu la sépulture du héros avec un bois qui lui était consacré? méprise qu'a pu facilement commettre au temps de Ptolémée Philadelphe, un grammairien d'Alexandrie, qui se plaisait à imiter, ou même à exagérer l'obscurité ordinaire des oracles, et s'attachait à employer les mots les plus anciens et les moins usités.

« Il y a, dit Strabon, à Ophrynium, un bois con-« sacré à Hector, et il est placé sur un lieu éle-

taire : *celui qui monta sur les trônes d'Ophion*, c'est Jupiter, fils de Saturne, qui avait détrôné Ophion, chef des Titans, et avant lui maître de l'univers. *Tu habiteras les îles des Heureux;* Jupiter, suivant une tradition particulière, était né à Thèbes : voulant rendre hommage à la terre natale du premier des dieux, le poète l'assimile aux îles Fortunées, dont la vague et incertaine célébrité exerçait l'imagination des anciens. *Le peuple que sema jadis Cadmus* Ὠγύγου σπαρτὸς λεώς; le peuple *semé* d'Ogygès : expression qu'il était impossible de rendre en français dans toute sa précision, et que Lycophron paraît avoir empruntée de Pindare. Lucien dans son éloge de Démosthènes, nous a conservé un fragment de ce poète, qui commence par ces deux vers :

Ἴσμενον ἢ χρυσηλάκατον Μελίαν
ἢ Κάδμον, ἢ σπαρτῶν ἱερὸν γένος.

Les temples de Ténéros; Ténéros, fils d'Apollon et de la nymphe Mélie, sœur du fleuve Ismène, avait reçu du dieu son père le don de prophétie : son temple était sur les bords du fleuve dont il se trouvait ainsi le neveu, et qui traverse la ville de Thèbes. *Les murs de Calydnos;* Calydnos était le premier roi de Thèbes, prédécesseur d'Ogygès. La *terre des Aoniens;* les Aoniens étaient une peuplade de Béotie, et sont pris ici pour tous les Béotiens.

vé (*). » Il ne parle point de tombeau; ce qu'il n'eût pas négligé si la tradition le lui eût appris: c'est là un des cas où les preuves négatives peuvent être admises avec quelque confiance; et Pausanias nous y autorise en disant positivement que les restes d'Hector avaient été apportés d'Ilion (**).

La trève que Priam obtient d'Achille pour faire les funérailles de son fils, ne prouve point qu'elles se soient faites hors de la ville: ces jours de sécurité doivent être employés à transporter du fond des montagnes le bois nécessaire au bûcher; et d'ailleurs, sans l'armistice, les Troyens auraient été distraits des pieux devoirs qu'ils rendaient au fils de leur souverain, par la crainte d'être attaqués et surpris dans leurs murs. On voit même que, malgré les serments d'Achille, ils se tenaient sur leurs gardes, et n'étaient pas sans inquiétudes (***). Le mot σκοποὶ semble indiquer des vedettes avancées, des éclaireurs mis au loin en observation; et l'on ne peut en inférer que les Troyens fussent alors hors de leurs murailles.

Si Lycophron opposait seul son obscur témoignage à la découverte du tombeau d'Hector, on pourrait donc se flatter d'en éluder l'autorité; mais

(*) Πλησίον δ' ἐστὶ τὸ Ὀφρύνιον, ἐφ' ᾧ τὸ τοῦ Ἕκτορος ἄλσος ἐν περιφανεῖ τόπῳ.

Strab. Lib. XIII, p. 595.

(**) Κομίσαι δ' αὐτοῦ τὰ ὀστᾶ ἐξ Ἰλίου φασὶν ἐπὶ τοιῷδε μαντεύματι.

Pausan. Lib. IX, cap. 18.

(***) Iliad. Lib. XXIV, v. 800.

de nouvelles recherches lui ont valu de puissants auxiliaires : leur réunion devient imposante, quoique chacun d'eux ne soit pas un auteur irréprochable; et l'on ne peut guère se dissimuler qu'ils ont en leur faveur, au moins l'appui des traditions à l'aide desquelles ils composaient leurs ouvrages. Dictys de Crète dit en termes précis, qu'Hector fut enterré hors des murs, non loin du tombeau d'Ilus (*).

Tzetzès ne s'explique pas moins clairement : « En « dehors des murs de la ville, dit-il, ils brûlèrent « le corps prodigieux du divin Hector, et ils le pla- « cèrent dans une fosse (**). »

Plus anciennement, Théocrite avait indiqué ce tombeau près de celui d'Ilus, dans la plaine du Simoïs; et cette double indication prouve qu'il n'avait pas une idée parfaitement juste des lieux, puisque le monument d'Ilus était près du Scamandre (***). Enfin, Virgile a cru devoir suivre les mêmes auteurs, dont Dictys et Tzetzès ont fait ensuite usage. Il croyait sans doute le tombeau d'Hector hors de la ville d'Ilion, et dans un bois sacré, puisqu'il suppose qu'Andromaque a ainsi

(*) Interea sepelivere eum haud longe à tumulo Ili regis quondam. Dictys. Cret. Lib. IV, v. 1.

(**) Ἐκτὸς τείχους καὶ πόλιος μέγα σῶμα, κέαντες,
Ἐς κάπετον κατέθεντο πελώριον Ἕκτορα δῖον.

Tzetz. Homeri. v. 486.

(***) Ἐν πεδίῳ Σιμόεντος, ὅθι φρυγὸς ἠρίον Ἴλου.

Theocrit. XVI, v. 75.

placé le cénotaphe qui le lui représente fidèlement, et qu'elle vient chaque jour arroser de ses larmes.

La variété des opinions que nous venons de recueillir, prouve que les anciens eux-mêmes n'avaient que des notions vagues et confuses sur ces particularités ; qu'il serait par conséquent assez ridicule de prétendre aujourd'hui en être mieux instruit qu'eux, et que c'était sur des indices beaucoup trop légers que je m'étais laissé entraîner un instant à me croire sur le tombeau d'Hector. Du moins mon illusion ne s'est pas long-temps prolongée ; je suis bientôt revenu à cet état d'incertitude, qui en pareil cas est seul raisonnable, et qui, sur de telles questions, ne saurait être bien pénible : s'il y a des personnes à qui il convienne d'être toujours sûres de tout, je ne dois pas usurper leurs droits.

Au reste, ceux qui regretteraient trop vivement de ne pouvoir plus donner une origine illustre à ces cônes de pierres amoncelées, ne resteront pas sans quelques ressources : ils pourront même faire gagner à l'un de ces monuments trois générations d'ancienneté. Pourquoi ne serait-ce pas le tombeau d'Assaracus, bisaïeul d'Hector? Cointus de Smyrne dit qu'il était dans l'enceinte de la ville (*). Une telle autorité n'est réellement pas sans quelque poids, puisqu'on convient assez généralement que Cointus

(*) Ἦγεν ἰὸν ποτὶ δῶμα δῖ εὐρυχόροιο πόληος, σῆμα παρ' Ἀσσαράκοιο, καθ' Ἕκτορος αἰπὺ μέλαθρα.

Coint. Smyrn. Lib. VI, v. 145.

a composé son poème d'après les Cycliques, la source la plus ancienne et la plus pure où il fût possible de puiser. Les trois monuments situés sur l'emplacement de l'Acropolis, sont tous également formés avec des pierres entassées sans ordre; et si ces pierres ont autrefois été recouvertes de terre, il est fort simple que ce faible revêtement ait cédé à l'action des vents et des pluies, qui frappent sans obstacle ce pic élevé.

Nous voyons donc par ce passage, et par l'inspection des monuments encore existants, que les Troyens enterraient l'urne, ou plutôt la caisse qui contenait les os (*), dans une fosse sur laquelle ils élevaient ensuite un monceau de pierres. Cet usage, un peu différent de celui des Grecs, fut sans doute

(*) Ἀάρναξ est proprement une cassette, *arca, arcula,* suivant Apollonius, synonyme de κιβωτός. Hesychius l'explique aussi par les mots σορός, κάμπτρα, ou κάπσα, *capsa :* Homère dit, lib. XVIII, v. 413, que Vulcain remet ses instruments, λάρναξ' ἐς ἀργυρέην; c'était donc un coffre semblable par sa forme à ces petites lombes en marbre, dont on retrouve un si grand nombre en Italie, et qui renferment des ossements.

Les expressions différentes qu'Homère emploie en parlant des funérailles de Patrocle, indiquent d'autres usages. Ses os sont placés, ἐς χρυσέην φιάλην, Lib. XXIII, v. 243, et recouverts de graisse. Quoique notre mot *phiole* vienne du mot grec φιάλη, il n'en rend nullement le véritable sens. C'était au contraire un vase qui s'élargissait dans sa partie supérieure, dont on se servait pour boire abondamment, et que l'on ne pouvait mieux traduire que par le mot *urne*, adopté avec raison pour rendre cette même forme, puisqu'il signifiait originairement, en latin, un vase propre à puiser de l'eau, un vase plongeur,

Homère se sert aussi du mot ἀμφιφορεύς, *amphore*, pour désigner le vase donné par Thétis, et dans lequel furent renfermés les os d'Achille.

Odyss. Lib. XXVI, v. 74.

général dans plusieurs contrées de l'Asie-Mineure; il s'y est conservé long-temps; et il paraît qu'il subsistait encore, même après l'établissement du Christianisme, parmi ceux qui restèrent attachés à l'ancien culte. En effet, nous trouvons dans les auteurs ecclésiastiques, que l'on recouvrait ainsi d'un tas de pierres les corps des Chrétiens morts excommuniés, qui, par cette raison, n'étaient point admis dans les sépultures chrétiennes. Il était même défendu de les enterrer dans quelqu'endroit que ce fût; ils devaient rester abandonnés sur la surface de la terre; et il paraît que ce châtiment était une suite de l'opinion où l'on avait été si long-temps, que les âmes des malheureux morts sans sépulture, étaient repoussées des demeures éternelles. On ravissait ainsi aux coupables toute consolation, tout espoir à leurs derniers moments; moyen barbare désavoué par une religion qui tend constamment les bras au repentir, et qui s'empresse de recueillir les derniers soupirs des infortunés que la société se croit en droit de sacrifier à sa sûreté. Cependant pour que cette sévérité de l'église naissante n'entraînât pas de trop grands inconvénients, on recouvrait le corps de pierres amoncelées, c'est-à-dire, qu'on suivait pour ces cadavres, objets d'une horreur religieuse, l'usage établi chez les Païens de ces contrées, pour défendre et conserver les cendres de leurs pères. On refusait aux excommuniés le genre de sépulture affecté aux Chrétiens, et on les traitait comme les infidèles qui formaient encore une

partie considérable de la nation. Cette manière d'ensevelir les corps s'appelait *imblocatio* (*). Nous avons déjà vu que ce genre de tombeaux venait originairement des nations Scythes, chez lesquelles on en trouve encore un si grand nombre, ainsi que dans tous les lieux où ils ont pénétré, c'est-à-dire dans l'Europe entière (**). Ceux qu'élevèrent les Grecs, sur le rivage de l'Hellespont, sont formés de terre; ceux des Troyens, de pierres accumulées; et c'est à ce dernier usage qu'Hector fait allusion, lors qu'accablant Pâris de reproches, il lui dit :

ἦ τέ κεν ἤδη
λάϊνον ἔσσο χιτῶνα, κακῶν ἔνεχ' ὅσσα ἔοργας.
Iliad. Lib. III, v. 56.

Les trois tombeaux que j'ai retrouvés sur le sommet de la citadelle d'Ilion, sont certainement d'une très-haute antiquité; mais cependant on voit sur quels légers indices je m'étais laissé aller un moment à la satisfaction de me croire sur le tombeau d'Hector, et l'on sentira combien il serait téméraire de rien affirmer à cet égard.

Si je consens à ne rien exiger impérieusement de mes lecteurs en faveur de ce tombeau, il n'en est

(*) Ducang. Glossar. verb. *imblocatus*; expression de la basse latinité, et prise des langues du Nord, dans lesquelles le mot *Blok* ou *Block* signifie de tous temps une masse de pierre, ou de métal, non travaillée.

(**) Voyez un Mémoire de Legrand d'Aussy, sur les anciennes sépultures nationales. Mém. de l'Institut de France, Tom. II. p. 411.

pas de même, je l'avoue, de l'emplacement d'Ilion; ce serait se refuser à la plus forte vraisemblance, que de ne pas vouloir le reconnaître avec moi : et si je m'en tiens à cette expression mesurée, c'est qu'il faut toujours craindre de compromettre le mot d'évidence : il y a une sorte de conscience à la réserver pour des occasions plus sérieuses.

Vainement on invoquerait quelques expressions de Lucain, qui, prises séparément, ont pu faire croire que de son temps on ne distinguait plus les vestiges de la fameuse ville de Priam, que ses ruines mêmes avaient péri : j'ose penser que ces vers prouvent précisément tout le contraire, et que, dans la brillante énumération des antiques monuments de la Troade, le poète a voulu décrire et caractériser les objets que l'on faisait alors remarquer aux voyageurs. Sans doute il y en avait un grand nombre qu'ils eussent méconnus dans leur dégradation, et la curiosité avait besoin d'être avertie ou guidée; mais n'est-ce pas ainsi que, de nos jours, on passerait auprès du tombeau des Scipions sans le reconnaître, et qu'on pourrait s'égarer dans certains quartiers déserts de Rome, au milieu des décombres qui recouvrent les fondements de ses édifices renversés?

Lucain suppose que César ne veut point passer dans la Troade, sans rendre hommage à la terre natale des glorieux ancêtres dont il prétendait descendre; et le poète saisit ce prétexte de peindre

rapidement tout ce que les champs troyens conservaient encore, ou rappelaient d'intéressant.

Sigeasque petit famæ mirator arenas,
Et Simoentis aquas, et Graio nobile busto
Rhœtion, et multum debentes vatibus umbras.
Circuit exustæ nomen memorabile Troiæ,
Magnaque Phœbei quærit vestigia muri.
Jam silvæ steriles, et putres robore trunci
Assaraci pressere domos, et templa Deorum;
Jam lassa radice tenent, ac tota teguntur
Pergama dumetis: etiam periere ruinæ.
Aspicit Hesiones scopulos, sylvasque latentes
Anchisæ thalamos; quo judex sederit antro;
Unde puer raptus cœlo; quo vertice naïs
Luserit Œnone: nullum est sine nomine saxum.
Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
Transierat, qui Xantus erat: securus in alto
Gramine ponebat gressus; Phryx incola manes
Hectoreos calcare vetat. Discussa jacebant
Saxa, nec ullius faciem servantia sacri;
Herceas, monstrator ait, non respicis aras?
O sacer et magnus vatum labor, omnia fato
Eripis, et populis donas mortalibus ævum (*)

« Admirateur de la gloire, César se hâte vers la plage sablonneuse de Sigeum, il veut voir le cours du Simoïs, et le Rhétée annobli par la sépulture d'un héros grec; il veut rendre hommage à ces ombres qu'ont si bien servies les chants des poètes. Il fait le tour de cette Troie jadis consumée par les flammes, et qui n'est plus qu'un nom mémorable; il recherche les longs vestiges des murailles construites par Apol-

(*) Lucan. Pharsal. Lib. IX, v. 961—984.

lon ; mais des bois stériles, des troncs pourris pèsent sur les palais d'Assaracus, et de leurs racines fatiguées compriment les temples des dieux. Pergame entière est cachée sous les ronces ; les ruines même ont péri. Le héros aperçoit les rochers auxquels Hésione fut attachée ; la sombre forêt, sanctuaire des amours d'Anchise ; l'antre où siégea le juge des trois déesses, et l'endroit où le jeune fils de Tros fut ravi pour l'Olympe ; et la colline, théâtre des jeux de la nymphe Œnone : car dans ces lieux il n'est pas une pierre qui n'ait un nom. César avait traversé le lit desséché d'un ruisseau serpentant à travers des sables arides, c'est le Xanthe, qu'il avait méconnu. Il monte avec sécurité sur un tertre élevé recouvert de gazon : le Phrygien qui le guide lui défend de fouler les mânes d'Hector. Des pierres mutilées ne présentaient plus aucuns indices de leur destination sacrée : ne voyez-vous pas, lui dit-il, les autels de Jupiter Hercéen ?

O précieux et divin talent des poètes, il n'est rien que vous ne puissiez soustraire aux coups du destin ; et les peuples même qu'il condamne à périr, reçoivent de vous l'immortalité. »

Les anciens édifices d'Ilion n'existaient plus sans doute ; on n'y trouvait plus que des ruines, et il n'est pas étonnant qu'au milieu des ravages de l'incendie et de la destruction, un étranger eût quelque peine à distinguer des lieux qui ne lui étaient connus que par les chants d'Homère. Le palais de

Priam, et ses antiques murailles bâties par les dieux, avaient péri. On ne retrouvait point ces fastueux débris qui en d'autres lieux attestent la magnificence des siècles passés, *etiam periere ruinæ;* mais Lucain ne dit assurément pas qu'on fût dans l'incertitude sur l'emplacement d'Ilion, ou même qu'on méconnût la place de ses monuments. Il peint seulement la nécessité où l'on était d'en rechercher les fondations et les débris sous les arbustes et les ronces qui les recouvraient. Il suppose que César a besoin d'être guidé par un des habitants qu'instruisent d'anciennes traditions : il passe le Xanthe sans le remarquer ; ce n'était qu'un ruisseau coulant sur une surface de gravier : et tel est en effet ce fleuve durant l'été dans toute la partie inférieure à la jonction du Simoïs. César monte sur une élévation couverte de gazon, *in alto gramine ;* et le Phrygien lui apprend qu'il foule le tombeau d'Hector. Enfin il lui montre dans quelques débris informes, les restes défigurés des autels de Jupiter Hercéen (*). Com-

(*) Ζεὺς ἕρκιος, de ἕρκος, enceinte, limite, enclos; Jupiter protecteur, défenseur des habitations: ses autels étaient placés dans la cour, ἐν αὐλῇ; on faisait des libations, et l'on y invoquait le pouvoir tutélaire du père des dieux et des hommes. Priam, décidé à aller redemander le corps de son fils, invoque la protection de Jupiter, et, tenant une coupe, se place au milieu de la cour de son palais, et y fait des libations.

Εὐχετ' ἔπειτα στὰς μέσῳ ἕρκεϊ, λείβε δὲ οἶνον.

Lorsque Ulysse tue les prétendants, le chantre Phémius, qui, malgré lui, se trouvait parmi eux, cherche à se soustraire aux dangers qui les menacent tous, et il reste un moment indécis, ne sachant s'il doit se jeter

ment aurait-on pu en trouver les débris, et ignorer quelle avait été la situation de la ville? Les édifices d'Ilion étaient détruits, mais le tombeau d'Ajax était bien connu, puisqu'il était voisin d'un temple consacré à ses mânes, célèbre par la vénération des peuples et par la beauté de la statue qu'il renfermait. Les rochers d'Hésione sont assurément toujours restés les mêmes; et si les moindres pierres de cette contrée avaient un nom et des droits à la célébrité, elle n'était donc pas méconnaissable.

Ces vers de Lucain semblent au contraire un exposé fidèle, et un précis soigné de tous les objets qu'on désignait encore de son temps à l'intérêt et à la curiosité des étrangers, comme on leur montre aujourd'hui les ruines d'Athènes ou de Rome.

Le poète fait allusion aux bienfaits dont César et ses successeurs comblèrent les habitants de la nouvelle Ilion, lorsqu'il le suppose arrivé à travers les ruines dans le temple de Minerve, et adressant ces paroles à la déesse :

> Restituam populos; grata vice mœnia reddent
> Ausonidæ Phrygibus, Romanaque Pergama surgent.

« Je te restituerai tes peuples; l'Ausonie recon-

aux pieds d'Ulysse, ou sortir du palais, pour se réfugier près de l'autel de Jupiter Hercéen :

> δίχα δὲ φρεσὶ μερμήριζεν,
> Ἦ ἰκδὺς μεγάροιο, Διὸς μεγάλου ποτὶ βωμὸν
> Ἑρκείου ἵξοιτο τετυγμένον, ἔνθ' ἄρα πολλὰ
> Ἀκάρτης Ὀδυσεύς τε βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκαιον.
>
> Odyss. Lib. XXII, v. 333.

« naissante rendra aux Phrygiens leurs murailles, « et Pergame désormais Romaine se relèvera sur « ses ruines. »

Mieux instruits du véritable sens des beaux vers de Lucain, c'est avec plus de confiance que nous acheverons de parcourir l'emplacement d'Ilion, et que nous rechercherons tous les lieux indiqués par le poète.

Andromaque, essayant de retenir Hector, et le conjurant de ne point se mesurer avec Achille, lui dit :

« Place les troupes près de l'*Erineos*, puisque c'est là que la ville est accessible, et que le mur peut être franchi : trois fois, en effet, les deux Ajax et le vaillant fils de Tydée avaient tenté ce passage, soit qu'ils eussent été avertis par un oracle divin, soit que leur courage seul les y eût excités (*). »

(*) Les anciens commentateurs diffèrent d'opinion sur ces vers. Le scoliaste A, édition de Venise, les réprouve par cette seule raison, qu'il ne convient pas à une femme de donner des leçons de tactique à un guerrier; et il observe qu'Hector ne lui répondant pas, c'est une preuve de plus que ces vers ont été ajoutés par les rapsodes. Le scoliaste B prend la défense de ces mêmes vers; et convenant que les femmes en général ne doivent point s'occuper de pareils objets, il réclame cependant une exception en faveur de la veuve d'Hector, qui se plaisait à nourrir elle-même les chevaux belliqueux de son époux chéri. Beaucoup de scolies ne sont ni d'un plus grand intérêt ni mieux raisonnées que celle-ci, mais on ne peut cependant connaître parfaitement Homère sans les consulter : elles eussent été bien plus précieuses, si leurs auteurs se fussent plus souvent occupés d'éclaircir les passages relatifs aux mœurs de cette antique époque, ou au théâtre de ces événements, et s'ils en eussent recherché l'explication dans les usages conservés de leur temps, ou sur les champs même de Troie. Il est surprenant que les littérateurs, qui, durant plu-

La muraille qui ceignait la ville en face de la plaine, le seul côté où la nature n'eut pas pourvu à sa défense, rejoignait la hauteur couverte de figuiers sauvages, Ερινεός, Erinéos; et sans doute c'est à l'endroit de cette jonction, que la muraille, moins élevée, pouvait être escaladée. Pindare dit que cette partie des murs, qui devait faciliter un jour la prise de Troie, avait été bâtie par Télamon, tandis que les autres murs, plus forts et plus exhaussés, avaient été construits par Neptune et par Apollon (*). Ceux-ci n'avaient pu être bâtis que par les dieux; la muraille plus faible était l'ouvrage d'un simple mortel.

Diomède et les deux Ajax échouèrent cependant dans leurs tentatives répétées; et sans doute Pindare, en disant que cette partie des murs causa la perte d'Ilion, veut faire entendre que c'est là que fut ouverte la brèche qui donna passage au funeste cheval de bois.

On peut dire sans exagération que l'Érinéos conserve encore aujourd'hui son nom, puisque les Turcs qui habitent le village de Bounar-Bachi, n'ont fait que le traduire littéralement, en nommant cet endroit *Indjirli-dag*, montagne des Figuiers (**); dénomination qui devient une véritable

sieurs siècles, se sont dévoués au culte d'Homère, et pour qui chaque syllabe de ses ouvrages devenait l'objet d'une discussion presque religieuse, n'aient pas éprouvé le besoin d'aller brûler leur encens sur la terre qu'a, pour toujours, consacrée son génie.

(*) Pind. Olymp. VIII, v. 41 et seq. 53 et seq.

(**) Ἐρινεὸς signifie ici un lieu couvert de figuiers sauvages, et non

preuve, lorsqu'on observe qu'il n'y reste plus aucuns de ces arbres. Il est même très-probable que les habitants grecs ont, dans leur langue, conservé à cette éminence son ancien nom, et que c'est faute de m'en être informé avec assez de soin, que je ne puis l'affirmer. Je me suis contenté de la traduction turque, ne pouvant facilement recourir à l'original. Ce n'est pas la première fois qu'on aura pu faire, dans notre siècle, ce reproche à quelques-uns de ceux qui se mêlent d'érudition : combien de traductions françaises des auteurs grecs ont été faites sur les versions latines !

L'Erinéos est surmonté par l'extrémité d'un morne qui se prolonge en arrière jusqu'au précipice dans le fond duquel coule le Simoïs, et qui forme ainsi un rempart naturel, couvrant du côté du midi le terrain où fut la ville.

Le sommet escarpé qui s'élève sur l'Erinéos, du côté du couchant, me paraît être ce qu'Homère

pas un arbre de cette espèce ; c'est ainsi que dans la même langue ὄρος exprime un bois de chênes. Homère nous en fournit la preuve dans le vers suivant :

Ἔνθ' ἀναβὰς ὅθι τε δρίος ἦν πολυανθέος ὕλης.

Odyss. Lib. XIV, v. 353.

C'est ainsi qu'en latin, *salictum* est un terrain planté de saules ; ce qu'en français on indique aussi par un seul mot, une saussaie : le champ planté de cerisiers est une cerisaie.

Strabon désigne parfaitement l'Érinéos d'Ilion, en disant : « C'est un lieu inégal et pierreux, couvert de figuiers sauvages, aux pieds des murs de l'ancienne ville d'Ilion, et très-distant de la nouvelle. »

Strab. Lib. XII, p. 598.

appelle Σκοπιὴ (*Scopiè*), l'observatoire, le lieu où l'on montait pour voir au loin dans la plaine. Cette cime porte un tombeau conique très-élevé, et recouvert de gazon. Nul passage d'Homère n'indique les mânes qui ont droit de le réclamer; et nous ne pouvons par conséquent avoir une parfaite certitude qu'il existât de son temps. Je serais cependant très-porté à le supposer, d'après la parfaite ressemblance de ce tombeau avec celui d'Ilus, et parce que sa hauteur ajoutant encore à l'avantage de cette position pour observer au loin, il a pu contribuer à faire donner le nom de Σκοπιὴ, d'observatoire à cette crète élevée.

Si dans un sujet où tout est déjà si merveilleux, on ne devait pas constamment s'interdire des conjectures fondées sur de simples indices nécessairement très-incertains, on pourrait croire que ce tombeau est celui de Laomédon. Il n'en est point parlé dans Homère; mais Cointus de Smyrne le cite en parlant du tombeau de l'amazone Penthésilée : elle fut, selon lui, brûlée en avant de la ville, et ses restes furent placés contre la muraille, sur une tour saillante, et près du tombeau de Laomédon (*).

La porte Scée, Σκαιαὶ πύλαι, tirait son nom de son exposition au couchant, que les anciens regardaient

(*) Τρῶες δ ὥστε θύγατρα φίλην περικωκύσαντες,
Ἀχνύμενοι τάρχησαν ἐΰδμητον περὶ τεῖχος,
Πύργῳ ἐπὶ προὔχοντι, παρ' ὀστέα Λαομέδοντος,
Ἧρα φέροντες Ἄρηι, καὶ αὐτῇ Πενθεσιλείῃ.
Coint. Smyrn. Lib. I, v. 800.

comme la gauche du monde; et c'est sans doute par une suite de cette prévention, que l'on a conservé l'usage d'orienter ainsi les cartes géographiques (*). La porte Scée était aussi appelée porte Dardanienne (**); et c'était la seule qui pût donner passage aux chars. De tous les autres côtés de la ville il n'y avait d'issue que pour les gens de pied : eux seuls en effet pouvaient descendre les rochers escarpés qui dominent le profond ravin du Simoïs; et c'est par ces portes, à l'abri de toute attaque de la part des Grecs, que les assiégés conservaient une libre communication avec les montagnes et tout l'intérieur du pays. La porte Scée était défendue par de hautes tours d'où l'on découvrait toute la plaine : c'est de là que Priam arrachant ses cheveux blancs, et la malheureuse Hécube se livrant à toutes les douleurs d'une mère, conjurent leur cher Hector de ne point se mesurer avec un héros trop redoutable; enfin c'est en face de cette porte, qu'Hector, se dérobant à leurs prières et aux larmes d'Andromaque, tombe sous les coups d'Achille, dans ce combat si bien décrit par Homère, et si mal entendu jusqu'au moment où l'aspect du terrain me fit naître une idée absolument nouvelle, et qui, je crois, sera généralement adoptée.

On va suivre sur la carte la course des deux hé-

(*) Eustath. ad. Iliad. Lib. III, 145, explique les mots σκαιαὶ πύλαι, par δυτικαί, occidentales; et il ajoute qu'on appelait σκαιὰ ou ἀριστερὰ, les lieux situés au couchant : δυτικαί, σκαιὰ γὰρ ἤτοι ἀριστερὰ τὰ δυτικά.

(**) Iliad. Lib. XXII, v. 194.

ros, et l'on sera convaincu qu'ils n'ont pas fait, comme on le supposait, trois fois le tour de la ville, mais qu'ils ont couru presque circulairement devant la ville, sur un espace assez borné (*).

« Tandis qu'Hector était en proie à ses irrésolu-
« tions, Achille, semblable au fier dieu de la guerre,
« s'approchait, agitant sur son épaule droite sa lance
« redoutable. L'airain de son armure brille comme
« la flamme, ou comme un rayon du soleil levant.
« Hector, à l'approche de son ennemi, est saisi de
« crainte, et n'osant l'attendre, il s'éloigne de la
« porte, et prend la fuite. Achille le poursuit avec
« rapidité : tel un épervier, le plus prompt des oi-
« seaux, s'élance du sommet des montagnes sur la
« timide colombe; elle se détourne, et s'efforce de
« fuir; mais il fond sur elle avec des cris aigus, et
« bientôt il l'aura saisie : ainsi volait l'ardent
« Achille. Hector effrayé fuyait sous le mur d'Ilion,
« et redoublait de vitesse : courant toujours le long
« de la muraille, ils passèrent auprès de l'*Érinéos*
« et de la pointe élevée, Παρὰ Σκοπιὴν καὶ Ἐρινεὸν
« ἀνεμόεντα; puis ils s'élancèrent dans la grande route,
« ἐκ καθ' ἁμαξιτὸν ἐσσεύοντο, et ils arrivèrent aux
« deux sources abondantes, dont les eaux forment
» le sinueux Scamandre. . . . . Les
« guerriers s'élancent au-delà des sources; l'un
« fuit, l'autre le poursuit; le premier est fort et va-
« leureux, celui qui veut l'atteindre l'est plus en-

(*) Iliad. v. 131 et seq.

« core... ainsi trois fois ils tournèrent rapidement « *devant* la ville de Priam. Tous les dieux les regar- « daient, etc. »

Jupiter prend la parole, et demande aux autres dieux s'il doit laisser périr ainsi sous les coups d'Achille un guerrier qui lui fut cher, et qui a brûlé tant de victimes en son honneur sur le mont Ida. Minerve s'écrie : « O mon père! toi qui diriges la foudre et « règles les tempêtes, qu'oses-tu dire? veux-tu « donc soustraire à la mort celui que depuis long- « temps a condamné le destin? Tu le peux; mais « n'espère pas que les autres dieux t'approuvent. »

La déesse, avec le consentement de Jupiter, s'élance de l'Olympe pour assurer la perte d'Hector.

« Le rapide Achille poursuit Hector sans relâ- « che. Ainsi, dans les montagnes, le chien presse « un jeune faon qu'il a fait sortir de sa retraite; il « le suit sur les hauteurs, à travers les vallées; si « l'animal tremblant se cache sous les buissons, son « ennemi ne cesse de le chercher, et bientôt le re- « trouve : tel Hector ne peut se dérober au rapide « fils de Pélée. Toutes les fois qu'il tente de s'ap- « procher des tours et de la porte Dardanienne, « dans l'espoir qu'il en partira des traits pour sa « défense, alors Achille, s'élançant avant lui le « prévient, le gagne de vitesse, le détourne vers la « plaine, et court se tenant toujours du côté de la « ville. Tels, dans les erreurs d'un songe, nous nous « efforçons vainement d'atteindre ou de fuir ce- « lui qui semble nous éviter ou nous poursuivre.

« Hector allait périr, si, pour la dernière fois,
« Apollon s'approchant ne lui eût rendu une nou-
« velle vigueur. Achille fait signe à ses troupes de
« ne lancer aucun trait sur son adversaire; il craint
« de se voir ravir l'honneur de lui porter les pre-
« miers coups : mais lorsque, pour la quatrième
« fois, les deux guerriers approchent des sources,
« alors le père des dieux étend ses balances d'or;
« il y place les destinées des deux héros, et les
« tient suspendues : le sort funeste d'Hector s'a-
« baisse, tombe et se plonge dans l'éternel abîme.
« Phébus l'abandonne, etc. »

Minerve prend la figure de Déïphobe, et engage Hector à se mesurer avec l'ennemi, dont la victoire est assurée: elle feint de vouloir combattre pour lui, et disparaît ensuite, lorsqu'il lui demande de nouvelles armes. La déesse secourt Achille, et lui rend le javelot vainement lancé contre Hector, qui a su l'éviter. Celui-ci s'aperçoit de son erreur: en voyant Déïphobe sur la muraille, il reconnaît que Minerve l'a trompé, et déjà il se juge dévoué à une mort certaine; il ne pense plus qu'à périr avec gloire; il se précipite sur Achille, et celui-ci le frappe de sa lance, près de la gorge, à l'endroit que laissent à découvert les armes enlevées à Patrocle, et dont il est revêtu.

Tel est le récit d'Homère, qu'il faut examiner, pour en saisir le véritable sens, avec la même impartialité qu'on y apporterait, si on le lisait pour la première fois.

Hector, qui s'était avancé au-devant de son ennemi, est tout à coup saisi de terreur, et prend la fuite; il laisse derrière lui la porte Scée, et suivant d'abord la muraille, il s'en écarte bientôt égaré par l'effroi qui le trouble; il se jette dans la grande route, passe au pied de l'Érinéos, et revient en tournant aux sources du Scamandre. Trois fois il renouvelle cette course presque circulaire, cherchant toujours à se rapprocher des murailles, dans l'espoir que ses compatriotes pourront le secourir; mais Achille le prévient, et le repousse vers la plaine. Lorsqu'Hector passe devant les troupes thessaliennes, rangées en bataille au pied de la colline Batieia, Achille fait signe à ses soldats de ne point tirer sur son ennemi, et de ne pas lui ravir ainsi la gloire de sa défaite.

Il est bien vraisemblable que toutes les circonstances de ce combat sont une pure invention du poète : la tradition lui apprenait simplement qu'Achille avait tué Hector devant Ilion; son imagination lui a ensuite fourni des détails appropriés à un terrain qu'il paraît avoir parfaitement connu, et qui depuis n'a point changé. On a supposé jusqu'à présent que les deux héros, en se poursuivant, tournèrent autour de la ville. Après être parvenus aux sources du Scamandre, comme le dit Homère, ils auraient donc ensuite passé près de la colonne Batieia, et entrant dans la longue et profonde gorge du Simoïs, ils seraient revenus par le vallon où est aujourd'hui le village d'Arabler, jusqu'aux sour-

ces du Scamandre, renouvelant trois fois cette pénible course : sans doute elle n'était pas au-dessus des forces des héros d'Homère, et l'on est accoutumé à les voir opérer d'aussi grands prodiges ; mais si c'était là ce que le poète eût voulu faire entendre, comment ce peintre si exact, j'oserai même dire si minutieux dans le récit d'un événement dont le souvenir était cher aux Grecs, aurait-il négligé une moitié entière de son tableau ? comment aurait-il totalement omis les dernières circonstances de cette course, dont il a si bien désigné les premiers pas ? Il conduit les guerriers de la porte Scée au chemin public, à l'Érinéos, aux sources du Scamandre ; ne les aurait-il pas également représentés courant sur les bords du Simoïs ? N'aurait-il pas exprimé l'inquiétude des assiégés sur l'issue d'un combat dont la scène venait de changer, ainsi que l'empressement de Priam et d'Hécube, à se porter sur la partie opposée des murailles, pour suivre des yeux leur cher et malheureux Hector ? Les troupes d'Achille seraient-elles ainsi restées loin de leur chef, hors d'état de le secourir, de le voir, et dans l'incertitude absolue de son sort ?

Hector, frappé de terreur, et se méfiant de ses forces, essaie de se rapprocher des murailles dont il s'est imprudemment éloigné ; il espère que les Troyens, spectateurs du combat, pourront, du haut des tours, blesser Achille à coups de flèches ; mais celui-ci parvient toujours à le devancer, et le force de se rejeter vers la plaine. S'ils eussent tourné

autour de la ville même, c'est alors que les Troyens auraient eu sans cesse les moyens d'accabler Achille; et les deux guerriers n'auraient pu se poursuivre dans la profonde gorge du Simoïs, sans passer au pied même du rocher perpendiculaire qui portait la citadelle et la tour d'Ilion. Vainement voudrait-on objecter que je tire cet argument d'une simple présomption sur la nature du terrain, où je prétends peut-être trop légèrement, dira-t-on, que fut la ville de Priam : car quand bien même il ne se réunirait pas autant de preuves en faveur de mon opinion; quand bien même je me tromperais sur cet emplacement, l'observation que je viens de présenter n'en serait pas moins juste, puisque nous savons qu'Ilion était inattaquable de tout autre côté que le couchant, à cause de sa grande élévation et de la profondeur des gorges qui l'entouraient. Ainsi, lors même qu'on lui assignerait un autre emplacement, il faudrait encore qu'il offrît les mêmes circonstances locales, et il n'en serait pas moins invraisemblable que les guerriers en eussent fait le tour.

Toute la difficulté de ce passage consiste dans la signification du mot περὶ (*peri*). Si l'on veut lire ces vers avec attention, on s'étonnera bientôt que les traducteurs aient choisi, de toutes ses acceptions, précisément celle qui s'accorde le moins avec le sens général du passage. Le poète s'est attaché à décrire exactement la course des deux guerriers; et nommant successivement les lieux où ils passent, il les fait tourner réellement en face de la ville, et non pas autour de

la ville. Les deux derniers vers de ce passage ne sont que la récapitulation des détails précédents, ils ne peuvent donc pas en contrarier le sens formel ; c'est cependant ce qui serait, si on leur faisait signifier qu'Achille et Hector ont tourné trois fois autour de la ville ; circonstance dont rien n'a jusque-là fait naître l'idée, et que rien n'indique dans ce qui suit. On attribuerait ainsi à Homère un défaut d'ordre dans sa marche, qui deviendrait une faute de goût, et de ce goût essentiel et primitif, qui ne varie ni avec les mœurs, ni avec les siècles, parce qu'il tient à la liaison des idées, toujours également nécessaire aux bons esprits.

On sait que les prépositions grecques se prêtent à rendre divers sens quelquefois assez éloignés, et que ce sont presque toujours les expressions qui les accompagnent, et l'intention de la phrase, qui déterminent leur vraie signification. Περὶ signifie bien, il est vrai, dans beaucoup de cas, autour, *circùm ;* mais presqu'aussi souvent il veut dire au-devant, proche, contre, *prò, contra* (*). Περὶ a évidemment

(*) Ἀχοὶ μὲν φθινύθουσι περὶ πτόλιν.

Iliad. Lib. VI, 327.

Les troupes périssent devant la ville.

Πολλοὶ γὰρ περὶ ἆστυ μέγα Πριάμοιο μάχονται
Υἱέες ἀθανάτων,

Lib. XVI, 448.

Car les fils des immortels combattent en grand nombre devant la ville de Priam.

ce dernier sens dans plusieurs vers d'Homère, très-analogues à celui qui nous occupe; et il serait facile d'accumuler ici un grand nombre de citations; mais ce vain étalage de la plus facile érudition ne ferait qu'arrêter, sans aucun fruit, le lecteur, et me dé-

Τῷ δ' ἄλγιον, αἴ κ' ἐθέλῃσιν,
Ἐλθὼν ἐκ νηῶν, περὶ τείχεος ἄμμι μάχεσθαι.

Lib. XVIII, 279.

Alors malheur à lui, s'il veut, sortant de ses vaisseaux, venir combattre contre nous devant nos murailles.

Ἔρχονται πεδίοιο, μαχησόμενοι περὶ ἄστυ.

Lib. II, 508.

Les Grecs, dit Polités, s'avancent dans la plaine pour combattre près de la ville.

Lorsque Cointus de Smyrne dit qu'on plaça le tombeau de l'amazone Penthésilée sur une tour saillante, contre le rempart, il emploie ces mots : περὶ τείχος ἐΰδμητον ἐπὶ πύργῳ προύχοντι.

Coint. Smyrn. Lib. I, 798.

On pourrait trouver d'autres exemples également frappants dans les orateurs et les historiens; mais je serai dispensé de les citer, lorsque je dirai qu'ayant consulté l'abbé Barthélemi avec une grande méfiance de mon opinion, il me répondit : « Vous avez tellement raison, que je ne crois pas nécessaire de faire sur ce passage une note aussi étendue que celle que vous avez préparée; je la supprimerais, et je me contenterais d'avertir que les traductions de madame Dacier et de quelques autres traducteurs, offrent une négligence d'autant plus inexcusable, qu'Homère dit formellement qu'Hector faisait de vains efforts pour approcher de la ville; il n'avait donc pas tourné autour des murs : περὶ τὴν πόλιν signifie aux environs de la ville, proche la ville. Le texte d'Homère dit : « de « même Achille et Hector tournèrent trois fois avec rapidité devant la « ville de Priam. »

M. Bitaubé a fait la même faute que madame Dacier : « tels ces deux « héros volent trois fois autour de l'enceinte de la ville de Priam. »

Lettre de l'abbé Barthélemi à l'Auteur.

23 novembre 1789.

tourner de la route que je voudrais parcourir plus rapidement encore. Peut-être, au reste, n'aurais-je pas osé céder à ma propre conviction et proposer ainsi de changer une interprétation constamment admise, si je ne m'étais vu appuyé d'une autorité que l'on peut, sans doute, opposer avec avantage à la foule des commentateurs.

Virgile, dont le goût s'empara de toutes les beautés créées par Homère, n'a fait que traduire le combat d'Hector, pour en appliquer toutes les circonstances à celui de Turnus; et si l'on compare l'original et l'imitation, on reconnaît facilement que Virgile a donné à ce passage de l'Iliade et au mot περί, le même sens, dont l'inspection des lieux m'a fait naître l'idée.

Énée, à la tête de ses troupes, s'approche des murailles de Laurentum, comme Achille s'était avancé sous les murs d'Ilion avec ses Thessaliens (*).

La sœur de Turnus essaie, par des prières, de l'engager à ne point se mesurer avec Énée, comme Andromaque effrayée conjure Hector de ne point sortir des murs d'Ilion.

En présence des deux armées contenues par les ordres de leurs chefs, Turnus et Énée veulent décider seuls du sort de leurs nations, et se précipitent l'un sur l'autre avec une égale ardeur. Si, dans l'Iliade, Hector lance sa pique contre Achille sans le blesser, s'il crie vainement à Déïphobus de lui don-

(*) Æneid. Lib. XII.

ner de nouvelles armes, Turnus, par une évidente imitation, voit briser dans ses mains l'épée qui trahit sa valeur, et il en demande une autre à ses soldats, qu'intimident les menaces d'Énée. Cependant Jupiter a pesé dans ses balances les destinées des deux héros, et la perte de Turnus est prononcée (*). Désarmé, sans secours, il fuit, et son ennemi le presse avec ardeur. Les guerriers répètent ainsi cinq fois la même course, et s'arrêtent enfin près d'un olivier consacré au dieu Faune, comme les héros Grecs s'étaient arrêtés près des sources du Scamandre (**).

Cette course circulaire de Turnus, poursuivi par

(*) *Jupiter ipse duas æquato examine lances*
Sustinet, et fata imponit diversa duorum;
Quem damnet labor, et quo vergat pondere letum.

Æneid. Lib. XII, 725.

(**) *Quinque orbis explent cursu, totidemque retexunt*
Huc illuc, neque enim levia aut ludiera petuntur
Præmia, sed Turni de vitâ et sanguine certant.

Æneid. Lib. XII, 763.

Καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
Ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος, τὴν δ' Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.
Ἕλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥίπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ.

Iliad. Lib. XXII, 209.

Ἐπεὶ οὔχ ἱερήϊον, οὐδὲ βοείην
Ἀρνύσθην, ἅ, τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν,
Ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.

Ibid. 159.

Énée, se passe, non pas autour de Laurentum, mais devant les murs, toujours du même côté, et sur un terrain compris entre cette ville, un marais, et l'armée des Troyens; circonstances locales que Virgile semble avoir supposées, afin de ménager à ces combattants une arène analogue à celle qu'offrent les lieux décrits dans l'Iliade, afin de les contenir sur un même emplacement, en présence des troupes et des habitants; afin de donner, à l'exemple d'Homère, plus d'unité à sa composition, à son tableau plus de grandeur.

Si Virgile a pu donner lieu à quelques légers reproches d'inexactitude, ce n'est point sur la topographie de Troie; il n'avait pas, il est vrai, vu ces lieux, qui eussent été pour lui d'un si grand intérêt; mais il a su s'en faire une juste idée d'après les modèles qu'il imitait : car l'on ne peut douter que le second livre de l'Énéide ne soit entièrement imité de ces poètes grecs, lesquels, essayant de marcher sur les traces d'Homère, avaient célébré la ruine d'Ilion, chanté tous les événements de cette époque, qui n'étaient pas entrés dans le plan de l'Iliade ou de l'Odyssée, et complété l'histoire de cette fameuse expédition, sujet fécond de tant de vers et de tragédies.

Macrobe assure que le livre II de l'Énéide est traduit presque mot à mot du poème de Pisandre de Rhodes; et l'on est fondé à croire, d'après un fragment de Proclus, que Virgile avait aussi beaucoup imité le poème d'Arctinus, intitulé Ἰλίου πέρσις,

la destruction d'Ilion, ainsi que celui de Leschès, Ἰλιὰς μικρά, la petite Iliade : il est certain qu'il a également profité de plusieurs passages des tragiques grecs, surtout d'Euripide. Les tragédies d'Hécube et des Troyennes lui ont fourni des détails, et jusqu'à des expressions qu'il a transportées dans l'Énéide. Ce poëme immortel, modèle du goût le plus pur, doit donc être regardé comme le résumé des événements transmis par la tradition, et consacrés par les poëtes grecs, modèles constants des versificateurs latins.

Un peuple exclusivement guerrier envahit le domaine des arts, comme l'empire du monde, et ne sachant rien créer, s'enrichit également de toutes les dépouilles des vaincus. Il s'en para d'abord sans en connaître tout le prix; mais les Grecs, en perdant leur liberté, surent conserver ce genre de supériorité qui console du moins l'amour-propre; et les vainqueurs, jusque-là si grossiers, furent forcés d'apprendre des vaincus, et le mérite des productions qu'ils leur avaient ravies, et jusques aux moyens d'en jouir.

A mesure que les Romains s'éloignèrent de leur caractère primitif, et que le pillage des plus riches contrées leur eut fait connaître des besoins plus recherchés, les arts de la Grèce leur devinrent plus nécessaires. Les architectes et les statuaires d'Athènes, et les orfèvres de Corinthe, ne travaillèrent plus que pour eux. Les citoyens de Rome apprirent la langue qui seule pouvait les

aider à se dégager de leur ignorance, et ils firent leurs délices de la lecture des auteurs grecs. Tous ceux qui aspirèrent à quelque talent, allèrent l'acquérir dans la patrie de Périclès et de Démosthène. Ils prirent les mœurs des Grecs, ils imitèrent leurs ouvrages; et si quelques-uns d'eux s'élevèrent jusqu'à paraître les rivaux de leurs modèles, ce fut surtout en transportant dans leur langue les beautés et le charme des productions originales, en se les appropriant avec ce goût épuré qui caractérise le siècle d'Auguste. C'est ainsi que Virgile, après avoir composé ses Géorgiques avec les matériaux pris dans Hésiode, Théophraste, etc., et dans plusieurs auteurs grecs, dont les ouvrages sont perdus, entreprit l'Énéide, sujet heureusement choisi par l'intérêt qu'il inspirait aux Romains, fiers de leur origine troyenne, et par la facilité d'y faire entrer de nombreuses imitations d'Homère, et de tous les poètes ses successeurs, qui avaient chanté la prise de Troie, ou le retour des vainqueurs dans leur patrie.

L'examen du poème de Virgile, et de l'emploi que son talent a su faire des productions antérieures, serait une discussion littéraire trop éloignée du sujet qui nous occupe en ce moment; mais je ne puis m'empêcher d'observer combien toutes les expressions de l'auteur de l'Énéide s'accordent avec la situation des lieux qu'il dépeint. Quelques critiques, bien éloignés de la connaître, ont cru pouvoir soupçonner Virgile d'avoir confondu l'emplacement de

l'ancienne ville d'Ilion avec celui d'Alexandria-Troas :

> Est in conspectu Tenedos, notissima famâ
> Insula, dives opum, Priami dum regna manebant :
> Nunc tantùm sinus, et statio malefida carinis.
> Huc se provecti deserto in litterore condunt.
>
> Æneid. Lib. II, v. 21.

Il semble au contraire que ces vers aient été faits sur les lieux, et je ne doute point qu'ils ne soient traduits d'un poète grec, qui les connaissait parfaitement. Par ces mots *est in conspectu Tenedos*, Virgile exprime que de la ville d'Ilion on voit Ténédos, qu'on a cette île devant soi, et, en effet, on la découvre pleinement de la hauteur qui domine Bounar-Bachi. La véritable forme de Ténédos, qui, jusqu'à présent, était défigurée sur toutes les cartes, explique parfaitement comment on a pu supposer que la flotte des Grecs s'était cachée sur la côte méridionale, et avait pu se dérober ainsi à la vue des Troyens. Nos plus grands vaisseaux, si différents de ceux des anciens, y seraient, malgré la hauteur de leurs mâts, parfaitement couverts par les montagnes qui occupent l'île presqu'entièrement. Ces parages sont forts dangereux, *statio malefida carinis* : le courant qui sort de l'Hellespont jette souvent les navires auxquels le vent vient à manquer, sur les écueils qui sont en avant de l'île de Ténédos. Il n'y a guère d'années où il n'arrive de pareils accidents ; et au moment même où je parcourais ces rivages, on pouvait faire une application trop facile des expres-

sions du poète latin, en voyant les mâts de deux navires submergés.

On se rappelle ces vers, qui peignent l'élévation de la citadelle :

Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis, unde omnis Troia videri (*).
Et Danaum solitæ naves, et Achaïca castra.

Lib. II, v. 465.

Dans tous les autres passages où Virgile parle de la citadelle ou de la ville, il emploie les épithètes les plus propres à peindre son élévation :

Priamique arx alta, maneres!

Lib. II, v. 56.

Scandit fatalis machina muros
Feta armis.

Lib. II, v. 237.

Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.

Lib. II, v. 240.

Si Virgile n'a pas craint d'emprunter la marche entière du poète grec, ses métaphores, ses comparaisons, et jusqu'à ses expressions; s'il semble même avoir attaché du prix à la fidélité de l'imitation, n'est-on pas fondé à croire qu'il ne s'est éloigné dans aucun point du modèle qu'il avait choisi; et cette

(*) *Unde omnis Troia videri. Troia* signifie ici, non la ville de Troie, mais toute la plaine de Troie.

présomption, qui, dénuée de tout autre appui, mériterait encore d'être accueillie, ne doit-elle pas paraître une véritable preuve, lorsqu'elle se trouve d'accord avec la nature des lieux que je viens de faire connaître?

Je puis donc me flatter que Virgile m'avait devancé dans la véritable interprétation des expressions d'Homère, et que j'ai entendu, comme lui, les détails du combat d'Achille et d'Hector. Au reste, soit que le souvenir de ce combat eût été transmis à Homère par la tradition, qui mérite en général bien plus d'égards que ne lui en accorde le scepticisme moderne; soit qu'il n'ait été qu'une fiction du génie, il est aujourd'hui un de ces événements convenus, qui jouissent de tous les droits de l'histoire, et auxquels il faut bien, avec le temps, se résoudre à les accorder.

Revenons à Homère, dont nous nous sommes un peu écartés; on est excusable quand c'est pour s'arrêter avec Virgile.

En avant, et assez près de la porte Scée, était un superbe chêne consacré à Jupiter, dont il est plusieurs fois parlé dans le cours de l'Iliade. Il était assez rapproché des murs pour être défendu par les traits qui en partaient. C'est là que, craignant de s'exposer dans la plaine, Hector avait combattu, tant qu'Achille s'était montré à la tête des Grecs (*). Là les Troyens poursuivis se ral-

(*) Iliad. Lib. IX, v. 354.

lient, et reprennent le courage de se défendre (*). On rapporte, à l'abri de ce même chêne, Sarpédon blessé, à qui la fraîcheur de l'ombrage et le souffle de Borée, font retrouver l'usage de ses sens (**).

C'est sans motifs, ce me semble, et en effet, sans en alléguer aucune raison, que le scoliaste de Leipzig prétend qu'il y avait deux chênes, l'un couvrant un monument consacré à Jupiter, et voisin de la porte Scée; l'autre près du tombeau d'Ilus (***). Il n'ajoute rien à l'appui de son opinion dont la lecture d'Homère ne fait point naître l'idée. Pourquoi ne voudrait-on pas que ce fût sur ce même arbre, un peu en avant des murailles, que se placèrent Mars et Minerve, pour être témoins du combat d'Hector et d'Ajax? Jupiter voyait de bien plus loin dans cette plaine les mouvements des armées, lorsqu'il était sur le mont Gargare. Mais combien de difficultés on ajouterait à toutes celles qui se présentent d'elles-mêmes, et dont il est déjà si difficile de se tirer passablement, si l'on consentait à admettre toutes les idées de ces scoliastes inconnus, qui, faisant métier de commenter le prince des poètes, étaient forcés, par état, de produire, à quelque prix que ce fût, des idées nouvelles!

On ne me soupçonnera pas, j'espère, la préten-

(*) Lib. XI, v. 166.

(**) Lib. V, v. 693.

(***) Apud Heyne ad v. 354, Lib. IX. Et in excursu ad Lib. VI.

tion d'avoir retrouvé avec certitude la place dú beau chêne voué à Jupiter, et sur lequel les dieux se perchaient, dit Homère, comme des oiseaux de proie (*). Mais, ayant déjà pris sur moi d'indiquer la porte Scée, il était difficile de se refuser à placer le φηγὸς δῖος (le divin chêne) sur une petite éminence voisine, où rien n'empêchait le vent du nord de venir rafraîchir Sarpédon (**).

(*) Iliad. Lib. VII, v. 59.

(**) Ici se termine le texte suivi de l'auteur. Surpris par la mort au milieu de ses travaux, il n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage. On a rassemblé tout ce qu'il avait destiné à l'impression ; comme il travaillait chaque sujet en particulier, il a laissé des descriptions très-détaillées, qui trouveront leur place dans la suite de cet ouvrage; néanmoins plusieurs parties du texte n'ayant pas été composées, on y a suppléé, au tant que possible, par la simple indication des objets qui devaient y être traités. On ne se serait pas permis de remplir ces lacunes autrement, ne pouvant espérer d'égaler la grâce des peintures, ni d'approcher du style noble et fleuri de M. de Choiseul-Gouffier, dont la couleur lui appartient entièrement. On a profité des dessins et des gravures existants; on les a terminés, et on a inséré dans des notes, ou même dans le texte, les renseignements qui ont été donnés par M. Dubois, dessinateur éclairé, que M. de Choiseul avait envoyé dans la Troade en 1814, pour relever plusieurs détails sur lesquels il désirait quelques éclaircissements.

M. de Choiseul, pour terminer la description de l'emplacement de Troie, se proposait de parler des monuments existants autrefois sur le *Pergama* ou citadelle de cette ville, en les comparant avec les ruines que l'on y trouve actuellement. La ville d'Ilion, fondée par Ilus, était renfermée dans ce qui forma depuis la citadelle, le *Pergama ;* Laomédon, son fils et son successeur, bâtit celle de Troie, située au bas. Ilus avait construit sa ville sur une colline qui portait le nom d'Atès (Ἄτης λόφος). et comme ce nom signifie *dommage*, on a prétendu qu'il présageait la ruine de Troie (*Apollodori Bibliot. Tzetzes ad Lycophr. Eusth. Steph. Byzant.*, etc.). Cette citadelle était très-élevée, car Homère l'appelle plusieurs fois ἠνεμόεσσα, c'est-à-dire *battue par les vents.* On y trouvait un temple de Minerve, mentionné par Homère et par Virgile; un tem-

Les coupes jointes à la carte de l'emplacement d'Ilion prouvent quels soins ont été apportés à l'examen de ces lieux et aux opérations qui pouvaient les faire parfaitement connaître. Des nivellements

ple d'Apollon, situé dans la partie la plus élevée; un autre de Jupiter, et une haute tour dont parle Virgile, *turris in præcipiti stans*, ce qui annonce qu'elle était près de l'escarpement. On y voyait aussi les maisons d'Hector et de Déiphobe, qui faisaient sans doute partie du palais de Priam, et ces autels de Jupiter Hercæus, près desquels Pyrrhus, fils d'Achille, ne craignit pas d'égorger Priam lui-même.

Aujourd'hui il n'y a presque plus de vestiges de construction sur la citadelle de Troie; les édifices ont disparu, on n'en découvre pas même les fondements. Quelques restes de la muraille d'enceinte se laissent encore apercevoir du côté des tombeaux, mais il n'y a rien au-dessus de terre.

Dans la partie orientale, M. Gell a cru voir également des fondements de murailles sur la pointe de la colline; nous les avons figurés sur le plan d'Ilion, d'après lui; mais ces murailles laissent à peine quelques traces qui n'ont point été aperçues par d'autres voyageurs. Une citerne circulaire assez bien construite sur le rocher, est la seule antiquité que l'on trouve sur la citadelle de Troie; et dans la partie occidentale, une grande élévation, creusée au milieu, semblerait annoncer qu'en cet endroit se trouvait la grande tour mentionnée par Virgile. M. Dubois a descendu, avec beaucoup de précaution, les rochers presque perpendiculaires qui sont au midi de la citadelle. Il n'y a point vu les rampes ou escaliers faits de main d'homme que M. Mauduit annonce y avoir trouvés, mais il a rencontré dans la partie septentrionale la même grotte ou caverne que M. Gell a figurée dans ses vues, et d'où s'échappent encore les eaux qui filtrent à travers le rocher de la citadelle. Cette roche, dont M. Dubois a rapporté un échantillon, est une pierre calcaire, au jugement de M. l'abbé Haüy, qui a bien voulu examiner ce fragment avec sa complaisance ordinaire. Les cailloux ou éclats qui forment le *tumulus* d'Hector sont encore de même nature, et on peut présumer que ce sont des cailloux semblables qui forment les deux autres tombeaux, recouverts de gazon, situés sur la pente du Pergama. Enfin, le sol de la citadelle de Troie offre bien une surface plane, mais peu unie, et qui, dans les creux de la roche, laisse croître quelques arbustes (le houx et le chêne nain); en sorte que l'on peut dire encore aujourd'hui avec Lucain : *Tota leguntur Pergama dumetis.* (*Note de l'Éditeur.*)

qui ne laissent rien à désirer ont été pris, en deux directions différentes, par le même ingénieur qui a levé la carte, et auquel on doit une partie des travaux que j'ai dirigés.

La première coupe prise sur la ligne A B, traverse le sommet sur lequel était l'Acropolis, ou Pergama, passe au pied des trois tombeaux déjà décrits, et laisse apercevoir, un peu en arrière, cette crête encore plus exhaussée, qui portait la haute tour d'Ilion. Le sol sur lequel se reconnaissent encore les fondements de cette tour, est élevé de 378 pieds (*) au-dessus du lit du Simoïs; et l'on peut juger sur le dessin, de l'effrayante hauteur de ces rochers inaccessibles, et presque perpendiculaires, qui entourent les deux tiers de la montagne.

Une seconde coupe, prise sur la ligne C D, traverse le Simoïs, l'extrémité du morne de la citadelle, tout l'emplacement de la ville, et passe ensuite sur le sommet de l'Érinéos, sur le Σκοπιὴ (l'observatoire), au pied du tombeau qui le domine.

Il reste à nous rendre compte de l'étendue du terrain que nous venons d'examiner et du nombre de défenseurs qu'il pouvait recevoir. La surface comprise dans l'enceinte, que je me suis cru autorisé à désigner sur le plan, contient plus de cinq cent mille toises carrées (**); ce qui, en supposant quatre

(*) Cent vingt-cinq mètres environ.

(**) A la demande de M. de Choiseul, M. Letronne, membre de l'Académie roya'e des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut, a fait l'évalua-

toises (*) par individu, donnerait la possibilité d'y placer au moins 125,000 habitants; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut calculer. Les villes, alors bien différentes des nôtres, n'étaient proprement que des forteresses, des asiles, des points assurés de refuge pour tous les habitants de la contrée. Dans les moments de danger ils accouraient en foule s'y renfermer, s'y entasser, pour se soustraire à l'esclavage et à la mort. Les résultats qu'offre aujourd'hui la population de nos villes, comparées à leur surface, ne sauraient donc être appliqués à ces citadelles de l'antiquité; et pour se permettre quelques suppositions, qui seraient encore bien hasardées, il faudrait connaître avec précision le nombre d'individus que l'enceinte de Candie ou celle de Malte put re-

tion de la surface de l'ancienne ville d'Ilion, d'après le plan gravé, et il a trouvé que cette superficie est de 561,640 toises carrées, qui font 418 arpents, ou 213 hectares et 34 ares. « Il s'en suit, dit M. Letron- « ne, que la ville de Troie était seize fois plus petite que Paris. Quel- « que peu considérable que paraisse cette étendue, elle suffit pour ré- « pondre à l'idée qu'on pourrait se faire de la population de cette ville « à l'époque du siége : en effet, Tyr, si riche et si peuplée, occupait « une île qui, sur le plan d'Olivier, n'a que 17,000 toises carrées de « surface; c'est le tiers de la superficie de Troie. La grandeur que M. de « Choiseul donne à cette ville n'a donc rien que de conforme à la vrai- « semblance. D'ailleurs, elle coïncide parfaitement avec un témoignage « conservé dans une scholie d'Homère (cf. Heyn. in Iliad. XXII, v. 208), « où il est dit que l'ancienne enceinte de Troie était de 30 stades, φασὶ « δὲ τὸν παλαιὸν περίβολον Τροίας τριάκοντα σταδίων εἶναι. En prenant « ces stades pour des stades olympiques, la mesure équivaut à 2,850 toi- « ses à peu près. Or, la circonscription de Troie, selon le plan, est d'en- « viron 2,900. »

(L'Éditeur).

(*) Seize mètres.

cueillir, lorsque ces villes furent assiégées par des armées qui menaçaient les habitants de la mort ou de l'esclavage, et faisaient la guerre à peu près comme les héros de l'antiquité.

Il n'y aurait, ce me semble, aucune exagération à établir que la ville d'Ilion, telle que nous la traçons sur son ancien sol, pouvait, pendant une guerre cruelle, contenir 150 à 160,000 personnes, parmi lesquelles on comptait sans doute bien plus d'hommes que de femmes, ceux-là étant venus de tous les lieux voisins pour défendre la ville, et ayant laissé leurs familles dans l'intérieur des montagnes, où les Grecs ne pénétrèrent jamais. (*Texte de l'Auteur.*)

PLANCHE 21.

Vue de l'emplacement d'Ilion.

Si l'on compare cette vue avec la carte qui la précède, on reconnaîtra sans peine une grande partie des lieux que l'on vient de parcourir, et quoique d'une petite dimension, cette planche donnera une juste idée de la configuration du terrain. Ce site, maintenant agreste et demi-sauvage, n'en retrace pas moins, aux yeux de l'observateur éclairé, l'emplacement de cette ville célèbre, qui résista si longtemps aux efforts réunis de la Grèce conjurée. Malgré sa tristesse, il imprime encore le respect au voyageur qui, aimant à rappeler à son imagination la prospérité de cette antique cité, en contemple le

sol avec étonnement, en recherche tous les détails avec avidité, et se plaît à voir qu'après tant de siècles d'oubli, les points les plus essentiels retrouvent enfin leurs noms.

Cette vue est prise d'une élévation située au sud-ouest du tombeau de Myrine, comme le point le plus avantageux pour rendre, d'une manière exacte, l'emplacement d'Ilion. En face on voit la mosquée de Bounar-Bachi, village dont une partie s'étend sur la gauche, et disparaît bientôt à l'œil. Vers la droite se détache le nouveau Tchiftlik, ou maison de campagne du gouverneur des Dardanelles, qui vient passer une partie de la belle saison dans cette retraite paisible. Au centre du tableau sont les hauteurs sur lesquelles était bâtie la ville de Troie, et dans le fond on distingue deux des tombeaux qui avoisinent le Pergama; le troisième, quoique plus élevé que les deux autres, se trouve caché par la courbure de la montagne sur laquelle il est placé.

Dans un plan éloigné, au-delà du Simoïs, se dessine une partie de la chaîne de l'Ida, dont la crête est couverte d'épaisses forêts de pins. Un chemin passe devant la mosquée, et conduit du village aux sources chaudes et froides qui sont représentées dans les deux planches suivantes. En avant de ce chemin, et sur le premier plan, est figurée, d'une manière remarquable, une pierre carrée posée sur deux autres, en forme de table. Elle sert à déposer les corps des Musulmans avant leur inhumation.

Ce marbre, d'environ cinq pieds (*) de longueur, porte sur sa surface inférieure une inscription intéressante, qui fait mention d'un sacrifice offert à Minerve (**).

A peu de distance de cette pierre est le cimetière de Bounar-Bachi, qui s'étend jusque sur le tombeau de Myrine (***), aujourd'hui tout couvert de turbés ou cippes sépulchraux des Turcs. On trouve dans ce cimetière, comme dans tous ceux de la Troade, un grand nombre d'antiquités, mais qui sont évidemment apportées d'ailleurs (****).

Dans le mur d'enceinte de la mosquée sont enclavées deux petites colonnes de granit gris, que les habitants disent avoir été apportées du village d'Aktché-Keui, ainsi que plusieurs autres qui se trouvent à l'intérieur. Ils font le même rapport à l'égard d'une inscription en grands caractères inconnus, encastrée près d'un des angles de ce mur. Un peu au-dessous du village on voit un tombeau turc orné de petites colonnes de granit gris, enlevées sans doute à quelque ancien édifice. M. Dubois trouva aussi à

(*) Un mètre soixante-trois centimètres environ.

(**) Elle a été publiée par le docteur Clarke, dans son Voyage, T. II, p. 114; mais il ne l'a pas donnée en entier.

(***) Ce tombeau ou tumulus, dont le sommet est un peu arrondi, a 112 pas de circonférence sur 8 pieds (*****) de hauteur perpendiculaire.

(****) M. Dubois y a dessiné de petites colonnes antiques d'un genre singulier, et une frise assez belle, en marbre blanc; il y a trouvé, en outre, un tronçon de colonne de marbre, cannelée en spirale, comme il en avait déjà vu à Tchiblak, et plusieurs inscriptions sépulchrales grecques, mais qui n'offrent aucun intérêt.

(*****) Deux mètres soixante centimètres.

Bounar-Bachi un fragment d'une frise des bas-temps de l'empire Grec, dont il avait vu une autre partie à Erin-Keui, vers le bord de la mer, ce qui prouve que, suivant le besoin, les marbres sont transportés dans toutes les habitations de cette plaine.

Du village part un second chemin qui se dirige sur les hauteurs, et conduit à un autre village nommé Arabler, dont le cimetière n'offre pas moins de restes d'antiquités que celui de Bounar-Bachi, mais ces restes ont peu d'intérêt. Pour arriver à ce cimetière on passe près d'une fontaine turque, où se trouve enchassée une ancienne inscription grecque assez longue, en partie effacée, et remplacée par une inscription sépulchrale. Nous l'avons fait graver dans le cartouche de la carte de la plaine de Troie (planche 19), pour faire voir que des marbres anciens ont servi à des usages différents dans des temps postérieurs à leur premier emploi (*). (*L'Éditeur.*)

PLANCHE 22.

Vue des sources froides du Scamandre.

PLANCHE 23.

Vue des sources chaudes du Scamandre.

La féconde et riante imagination des Grecs, en divinisant toute la nature, semble s'être occupée

(*) M. Dubois a encore trouvé dans un cimetière abandonné, sur le chemin d'Arabler à Bos-Keui, un cippe de marbre blanc circulaire, de

avec plaisir de son plus bel ornement, des eaux, qui seules y répandent la vie et la fraîcheur; chaque fontaine était l'asile d'une nymphe; chaque fleuve avait son dieu, ou plutôt il était un dieu lui-même. Le *Scamandre* fut l'objet d'un culte encore plus solennel, qui déjà depuis long-temps lui avait été décerné, lorsqu'à ces premiers honneurs il joignit celui d'être chanté par Homère. Le cours paisible de ses eaux était un bienfait de tous les instants pour les habitants de la plaine qu'elles fertilisaient; lui seul les dédommageait, les consolait des ravages causés par le *Simoïs :* celui-ci était un tyran odieux, le *Scamandre* parut une divinité propice; nous le voyons, fils de Jupiter, prendre en quelque sorte place sur l'Olympe; il eut des fêtes, des pontifes (**); on brûlait sur ses bords l'encens consacré aux dieux; on lui offrait des victimes, et l'on semblait craindre de souiller la limpidité de ses eaux (***); mais au milieu de tous ces hommages que lui décernait la reconnaissance publique, il en recevait un plus flatteur encore. Par un usage antique que consacrait la religion, on feignait de lui offrir avec des chants

34 pouces (*) de hauteur, contenant une inscription déjà publiée par M. Le Chevalier (tom. III, p. 344), mais d'une manière incomplète. Le docteur Clarke a cru que cette inscription était la même que celle qu'il a publiée dans les marbres de Cambridge (p. 50); il s'est trompé. Dans ce cimetière est aussi un tronçon de colonne cannelée en spirale.

(*) Iliad. Lib. V, v. 78.

(**) On jetait dans le *Xanthe* des chevaux vivants. Iliad. Lib. XXI, v. 131.

(*) Quatre-vingt douze centimètres.

d'allégresse ce tribut de l'innocence et de la jeunesse, qui n'appartient qu'à l'amour. Ce droit du *Scamandre* fut, dit-on, usurpé la veille des noces de la belle Callirhoë, par le jeune Cimon, qui avait accompagné dans la *Troade*, l'orateur Eschine, banni de sa patrie; et la naïve simplicité de Callirhoë ayant publié cet attentat, les deux voyageurs furent contraints de chercher leur salut dans une prompte fuite.

Si cette anecdote, rapportée avec des détails dans les lettres qui portent le nom d'Eschine, et racontée depuis avec tant de grâce par notre inimitable fabuliste, est véritable, on a peut-être à regretter que le délire d'un jeune homme nous ait privés des lumières qu'eût pu répandre sur l'Iliade un des plus beaux génies de la Grèce. Sans doute Eschine n'eût pas foulé avec indifférence les lieux chantés par le prince des poètes; et puisqu'il est vrai que tous les Athéniens instruits savaient l'Iliade par cœur, n'est-il pas vraisemblable que l'orateur qui avait tant de fois puisé ses grands moyens d'éloquence dans ce divin poème, en aurait éclairci quelques obscurités à une époque où les lieux étaient plus faciles à reconnaître, et où les événements de la guerre de *Troie* étaient encore conservés dans le pays par une tradition religieuse? Et de quel prix ne seraient pas aujourd'hui des remarques sur Homère, faites dans la plaine de *Troie* par le contemporain et le rival de Démosthènes!

Le *Scamandre* reçoit ses eaux de plusieurs sour-

ces, ou plutôt de plusieurs groupes de sources dont les jets nombreux et rapprochés se dirigent vers une pente commune, et se réunissent bientôt en un seul courant.

Les premières sources que l'on rencontre en venant d'Erkessi-Keui à Bounar-Bachi, s'échappent à travers les fentes et les cavités d'une ancienne maçonnerie formée de cailloux fortement unis par un ciment rougeâtre, et que le temps a rendu aussi dur que la pierre même. Cette construction usée par les siècles, et arasée presqu'au niveau du terrain, ne présente plus qu'un large talus de 15 pieds (*) d'épaisseur, sur environ 100 pieds d'étendue (**). C'était une digue destinée à retenir les eaux, et à former ainsi un réservoir supérieur, toujours rempli, pour l'usage des habitants.

En tournant vers la gauche, et traversant le courant, on arrive à un bocage charmant qu'enrichissent et varient quelques terrains cultivés et d'agréables vergers. Au milieu est une petite métairie, et tout auprès un joli kiosque, que l'Aga de Bounar-Bachi a élevé dans cette ravissante position; il se plaît à couvrir d'arbustes et de fleurs cette enceinte, qu'entourent et coupent en tous sens des haies de roses, de myrthes et de grenadiers. Les seules beautés de la nature suffisent à cet heureux musulman; il en jouit sans avoir besoin de savoir le prix que d'antiques souvenirs ajouteraient pour nous aux charmes

(*) Quatre mètres 87 centim. (**) Trente-deux mètres 50 cent. env.

de son paisible séjour ; mais doit-on regretter pour lui ces savantes jouissances ? il était entouré de jolis enfants empressés à partager les soins de l'hospitalité qu'il se hâta de m'offrir. Lui-même me conduisit près des sources les plus élevées ; elles sortent du pied de la colline de Bounar-Bachi par une multitude de jets, et sourdent de tous côtés entre les arbres et les fleurs. Une partie de ces eaux argentées circule dans les vergers ; le reste est reçu dans un bassin carré, qui, peut-être, bien des fois réparé, semble se montrer encore tel qu'il fut il y a tant de siècles.

Nous venons donc de retrouver successivement ces deux bassins (πλυναὶ), où les filles de *Troie* venaient laver leurs belles robes pendant la paix, et autour desquels se poursuivirent Achille et Hector (*). Le plus grand de ces bassins, qui probablement servait d'abreuvoir aux troupeaux, n'offre que des vestiges de son ancienne existence : l'autre, plus voisin d'un lieu qui ne doit jamais avoir été sans quelques habitants, a dû sa conservation à leurs besoins et à son utilité.

L'on peut ici recueillir une nouvelle preuve de l'exactitude d'Homère et de la fidélité de ses peintures. Il ne dit point, comme le traduit peu correctement madame Dacier, « qu'Hector et Achille ar-« rivèrent près des deux canaux d'où coulent deux « sources du Scamandre ».

(*) Iliad. Lib. XXII, v. 147 et seq.

Il n'est point question de canaux dans le grec,

Κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα δὲ πηγαὶ
Δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.

Iliad. Lib. XXII, v. 147.

Ces vers me semblent traduits plus fidèlement de la manière suivante :

« Ils parvinrent aux rapides courants qui s'é-
« lancent des doubles sources du sinueux Scaman-
« dre (*) ».

Les Turcs eux-mêmes ont assez bien caractérisé

(*) « Κρουνός signifie proprement un torrent qui sort d'une monta-
« gne avec bruit et avec une forte impulsion, χροῦσις. Par cette ex-
« pression, il faut entendre ici les deux courants formés par les deux
« sources du Scamandre. »

Scol. Venet., ad lib. XXII, v. 147, p. 486.

Je traduis ici le mot δινήεις, par *sinueux*. C'est faute de connaître le *Scamandre*, et j'oserai même ajouter, faute d'y avoir réfléchi, que les interprètes ont tous, jusqu'à présent, rendu cette épithète par le mot latin *vorticosus*, qui a des gouffres. Δίνω ou δινεύω, *volvo*, je roule, je circule, je serpente. Δινήεις est une de ces épithètes générales qu'Homère donne également à presque toutes les rivières : d'ailleurs, si le *Scamandre* avait eu de véritables gouffres, son lit et ses rivages auraient été hérissés de rochers ; son cours eût été impétueux et irrégulier. Alors comment le poète eût-il appelé ce même fleuve καλλίῤῥοος, au beau courant, ἠϊόεις, aux belles rives ? Comment aurait-il peint le *Scamandre* coulant à travers les fleurs, au milieu d'une prairie :

Ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι.

Lib. II, v. 467.

Βαθυδίνης signifie donc, qui forme de profonds circuits. Βαθύκολπος n'est point un golfe où la mer est profonde, mais celui qui, par un cercle plus étendu, s'avance dans les terres.

ce fleuve, en l'appelant *la rivière des quarante sources*, *Kirk - Gueuzler;* puisque ce nombre est souvent pris dans leur langue pour un nombre considérable et indéterminé (*).

Ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς
Γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο.
Ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
Ἢ χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.

« L'une (de ces deux sources) verse des eaux « tièdes d'où s'élève une fumée semblable à celle « du feu; l'autre, pendant l'été, coule aussi froide « que la grêle, la neige ou le cristal des eaux ».

Le poète n'a pas, en cette occasion, autant usé de ses droits qu'on pourrait le croire, d'après les traductions, qui toutes font de cette eau tiède une eau bouillante, et exagèrent ou dénaturent le sens des expressions grecques (**). Ces sources du Sca-

(*) Ils disent *Kirk-Klissa*, les quarante églises, pour désigner un lieu où se trouve un grand nombre d'églises.

(**) Λιαρός, ou χλιαρός, *tepidus*, tiède, d'une chaleur douce; on disait λουτρὸν λιαρὸν, ou χλιαρὸν, *un bain tiède, agréable.* Homère est aussi peu exagéré dans la comparaison qu'il emploie que dans le choix de ses expressions; car il dit simplement qu'il s'élève de cette source une fumée semblable à celle que produit le feu. L'adjectif αἰθομένοιο est une de ces épithètes générales, fréquentes dans la poésie grecque, qui ne s'adressaient qu'à l'oreille si harmonieuse et si exigeante de ces peuples, et qu'il nous est permis de juger souvent très-oiseuses. Καπνὸς ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο, une fumée semblable à celle du feu, *qui brille*, Homère dit donc seulement que cette source est tiède; qu'il s'en élève de la fumée: et l'on voit qu'elle est encore aujourd'hui la même que de son temps.

mandre offrent encore le même contraste peint par Homère, et des variations réelles ou apparentes, qui paraissent aux habitants, ainsi que je l'ai déjà dit, un véritable phénomène.

Le 10 février 1787, l'atmosphère étant à 10 degrés au-dessus de la glace, le thermomètre de Réaumur monta, dans la source chaude, jusqu'au vingt-deuxième degré, tandis que l'autre fontaine était à huit degrés, c'est-à-dire un peu plus froide que l'atmosphère. On comprend facilement que, dans les grandes chaleurs de l'été, lorsque l'air extérieur est à vingt-cinq degrés, cette eau semble, par un si fort contraste, devenir beaucoup plus froide. Lorsque nous jugeons de l'intensité du froid ou du chaud sans avoir recours aux moyens inventés par la physique moderne, notre point de comparaison est involontairement l'état de l'air que nous respirons. Les paysans turcs, ainsi que les Grecs du temps d'Homère, ne pouvant juger que par leurs sensations, trouvent l'une de ces fontaines beaucoup plus chaude, lorsqu'ils y plongent leurs mains saisies de froid, et l'autre beaucoup plus froide, lorsque, brûlés par un soleil ardent, ils viennent s'y désaltérer.

L'Aga de Bounar-Bachi ne parle qu'avec admiration de cette fumée qui sort de sa fontaine depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mars, et qui augmente et diminue toujours avec le froid. Nous expliquons facilement cet effet nécessaire de la condensation des vapeurs de l'eau chaude, mais pour

des peuples ignorants, tout est prodige, et chez les premiers Grecs les idées fécondes d'une riche mythologie disposaient à voir quelque chose de divin dans ces phénomènes apparents et dans cette double origine du Scamandre.

Je ne dissimulerai point que des voyageurs croient avoir trouvé, quelques années après, les deux fontaines également chaudes. L'air extérieur étant à 8 degrés et demi au-dessus de zéro, leur thermomètre est monté, dans les sources, à 16 degrés et un quart. Il ne serait pas impossible que ces voyageurs eussent pris pour la source froide quelques-uns des jets les plus éloignés de la source tiède; mais s'ils ne se sont point trompés, il est encore possible d'expliquer la différence qui se trouve entre leurs résultats et ceux que j'avais obtenus quelques années auparavant, un mois plus tôt. Le 4 mars, après un hiver qui avait été très-doux, comme le rapporte celui qui cite leur témoignage (*), les eaux

(*) Voyage de la Troade, Tom. II, p. 196.

Ce rapport de l'auteur du Voyage de la Troade n'est pas parfaitement exact, mais M. Le Chevalier n'avait connaissance des observations de MM. Clarke et Cripps que par des lettres particulières qui pouvaient ne pas donner des notions très-précises. Actuellement nous avons le Voyage du docteur Clarke, imprimé à Londres, et nous voyons par son texte (tom. II, pag. 111), que le 4 mars 1801 il alla visiter le bassin des sources froides, qu'il plaça son thermomètre dans une des crevasses d'où sortent les sources, et que le mercure s'éleva subitement à 62° de la division de Fahrenheit. L'air de l'atmosphère extérieur était à 48°. Il fit la même expérience dans toutes les autres crevasses du bassin des sources froides, et trouva la même température. De là il se transporta à la source chaude; le soleil était couché, l'air extérieur n'était qu'à 46°, et le thermomètre placé sous l'eau, dans le bassin de la source chaude, s'éleva aussitôt à 62°. De

étaient nécessairement plus abondantes qu'au commencement de février. A cette époque du printemps, si pressé de se montrer dans ces beaux climats, les neiges déjà fondues sur les sommets de l'Ida, et filtrant dans les entrailles de la terre, avaient aug-

ces observations, le docteur Clarke en conclut que toutes ces sources sont également chaudes, ou du moins tièdes, et qu'il n'y a point de différence entre elles; et par suite de cette conclusion, il prétend que ces sources ne peuvent être les sources chaude et froide du Scamandre. Cependant ailleurs (pag. 112) il accorde en quelque façon qu'elles peuvent représenter les Δοιαὶ πηγαὶ d'Homère, auxquelles ce poète aura donné les qualités qu'elles n'avaient point.

Les 62° du thermomètre de Fahrenheit répondent à 13° 1/9 de celui de Réaumur, et les 46 et 48° de l'air extérieur, à 6° 2/9 et à 7° 1/9. La température des sources du Scamandre, selon le docteur Clarke, serait donc de 13° 1/3 au-dessus de zéro du thermomètre de Réaumur? Le major Rennel, dans un Mémoire sur la Troade, intitulé *Observations on the Topography of the Plain of Troy, London*, 1814, *in*-4°, nous donne (p. 61) le résultat des expériences faites par plusieurs autres voyageurs anglais sur les sources du Scamandre, d'après lesquelles la température de ces sources n'aurait jamais monté que de 61 à 64° du thermomètre de Fahrenheit, qui répondent à 12° 8/9 et 14° 2/9 de celui de Réaumur. Ainsi, selon tous les voyageurs anglais, cette température n'aurait jamais beaucoup varié; comment se fait-il donc que M. de Choiseul ait trouvé une si grande différence entre les deux sources? Il est possible qu'il y ait eu erreur dans les observations, mais néanmoins elles sont confirmées, du moins en partie, par celles qui ont été faites en 1815, dans le mois de janvier, par M. Dubois, qui avait été envoyé dans la Troade par M. de Choiseul pour cet objet, avec deux bons thermomètres de Réaumur.

Nous n'avons point l'observation précise; la note en a été perdue dans les papiers de M. de Choiseul; mais M. Dubois se ressouvient parfaitement que ses thermomètres, plongés pendant 5 jours de suite dans le bassin de la source chaude, du 12 janvier au 16, lui ont donné depuis 2° jusqu'à 5° au-dessus de l'air atmosphérique, et que les mêmes thermomètres, placés dans le bassin des sources froides, dans les crevasses d'où sortent les sources, lui ont toujours offert 1/2 degré et 1° au-dessous du même air atmosphérique. Il a également observé que, pendant un de ces cinq jours, le bassin de la source chaude était couvert de fumée. (*L'Éditeur.*)

menté le volume des sources. Le courant, dont les eaux passent sur un foyer qui les échauffe, peut alors se grossir, s'élever, se joindre par des issues supérieures au courant voisin, et lui communiquer quelque temps une chaleur que celui-ci perd pendant l'été, dès que les eaux écoulées ont repris leur premier niveau.

L'observation de MM. Clarke et Cripps vient même à l'appui de cette hypothèse ; car, lorsqu'ils trouvèrent toutes les sources également chaudes, il faut remarquer que leur thermomètre ne s'éleva qu'à seize degrés un quart, tandis que j'avais trouvé vingt-deux degrés dans l'une de ces sources. Ne peut-on pas supposer que cette différence provenait du mélange des eaux, qui étaient confondues, de manière à refroidir l'une dans la proportion de vingt-deux à seize, et à échauffer l'autre dans celle de huit à seize. Beaucoup de fontaines offrent des variations plus difficiles à expliquer que la différence de ces résultats. Malgré ces différences des observations et ces difficultés, qu'éclairciront d'autres voyageurs, il n'en est pas moins vrai que ces sources offrent le phénomène qui étonnait du temps d'Homère, comme il étonne encore aujourd'hui l'ignorance des habitants.

Les sources du Scamandre conservèrent constamment leur nom, lors même que ce nom eut été par une nouvelle habitude, plus encore que par une erreur populaire, transporté au Simoïs. Les fontaines, origines du véritable, du vieux Scaman-

dre (*Palæ Scamandri*), ne furent jamais connues des habitants, mais seulement des commentateurs, dont aucun n'avait eu l'avantage de parcourir les lieux qui les occupaient sans cesse. Aussi plusieurs de ces interprètes d'Homère, et Strabon, qui copie Démétrius, prenant le Simoïs pour le Scamandre, se demandent pourquoi on appelait sources du Scamandre ces fontaines sortant à l'ouest d'Ilion, des flancs de la montagne, et si éloignées du mont Cotylus, où ils croyaient trouver la source unique du fleuve, dont le nom usurpé les trompait. Eustathe se borne à rapporter les paroles de Strabon, et l'on voit qu'il n'avait sur cette question aucune notion particulière (*).

Faute d'une solution plus satisfaisante, les commentateurs imaginent que ces sources peuvent être dérivées de leur Scamandre (c'est-à-dire du Simoïs), qui coule, disent-ils, au levant, à trois stades au-dessus de la ville, qu'une partie de ses eaux traverse la montagne par des canaux naturels et souterrains, pour ressortir du côté opposé, et que c'est en raison de cette origine et de la proximité du fleuve dont on les suppose provenir, qu'on les a de tous temps nommées *Sources du Scamandre*, c'est-à-dire, sources arrivant du Scamandre. En raison d'une explication si forcée, si déraisonnable, plusieurs grammairiens ont noté le vers

Ἔνθα δὲ πηγαὶ δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 602. Eustath. ad Iliad. Lib. XXII, v. 147.

comme présentant une ellipse de la préposition ἦξ ou ἀπὸ ; ils prétendaient qu'Homère avait voulu exprimer seulement que ces eaux venaient originairement du Scamandre. Ils imaginaient, dans leur embarras, cette ellipse prétendue, pour essayer de donner un sens raisonnable à des vers que l'erreur où ils étaient sur les véritables noms des fleuves ne leur permettait pas d'entendre (*). Ce n'est peut-être pas la seule occasion où l'on ait ainsi fait des règles à son propre usage, et forcé la grammaire elle-même de venir au secours de l'érudition dans la peine. Les savants ne ressemblent-ils pas alors un peu à ces despotes qui font bien vite une loi à l'appui de l'excès qu'ils ont intérêt de commettre, et qui ne manquent pas en même temps de professer, surtout de commander le respect dû à la loi?

Le Scamandre n'éprouve jamais les brusques révolutions qui agitent le Simoïs ; il n'est point, comme celui-ci, le produit direct de la fonte des neiges et de ces pluies abondantes qui, roulant sur la pente rapide des montagnes, grossissent en un instant le Simoïs, pour laisser bientôt à sec un lit sablonneux et recouvert de nouveaux débris. Les sources du Scamandre sortent sans doute d'un réservoir intérieur, toujours assez rempli pour alimenter un même courant. Il fut un temps où ces nombreuses issues, ces infiltrations multipliées, n'existaient

(*) Schol. Venet. ad Lib. XXII, 147. Heyne, Var. Lect. et Observat. in Iliad. Lib. XXII, v. 148.

point encore; il est probable qu'elles furent produites par une secousse de la montagne, au moment d'un violent orage, puisqu'on regarda depuis ces fontaines comme un bienfait de Jupiter, qui, à la prière d'Hercule épuisé par la soif, les avait fait jaillir d'un coup de sa foudre. C'est probablement à cette tradition qu'Homère fait allusion, lorsqu'il dit: « Le sinueux Scamandre qu'engendra Jupi-« ter (*). »

Cette origine céleste lui avait valu les honneurs d'un culte public : des prodiges ajoutèrent bientôt à sa renommée; ces eaux avaient, disait-on, la propriété de rendre blondes les femmes qui s'y baignaient, et les brebis qui venaient s'y désaltérer. Cette fable me paraît née de la double signification du mot Ξανθός (Xanthos), lequel, dans l'ancien langage des Grecs, signifiait également *beau* et *rouge*. L'on n'ignore pas que ce double sens est admis dans beaucoup d'autres idiômes, en raison de la vive impression que produit la plus éclatante des couleurs sur les yeux encore peu exercés des peuples nouveaux.

Les Grecs, si avides du merveilleux, supposaient aux fleuves des vertus analogues à leurs noms. « Dans « la Béotie, dit Pline, le fleuve Mélas rend les « brebis noires, et le Xanthe, près d'Ilion, les rend « rousses; c'est de là que lui vient son nom (**). »

En voyant les femmes de cette contrée, on pour-

(*) Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς.

Iliad. Lib. XXI, v. 2.

(**) *In Bœotiâ omnis Melas oves nigras facit.... rufasque juxtâ*

rait croire que les eaux du Xanthe produisent encore les mêmes merveilles : elles sont dans l'usage de se teindre les cheveux, les extrémités des doigts et les talons, avec la couleur rouge que l'on tire de la plante nommée *Knah ;* les enfants même reçoivent de la tendresse maternelle ce bizarre agrément.

Les anciens ne s'accordent point sur les époques auxquelles le fleuve reçut les deux noms qui le désignent également. Quelques scholiastes veulent qu'il se soit appelé dès l'origine Scamandre, et n'ait pris le nom de Xanthos qu'après avoir rendu blondes les trois déesses qui eurent soin de s'y baigner avant de comparaître devant Pâris. C'est faire remonter un peu haut cette étymologie ; et l'on reconnaît bien là l'esprit de ces critiques, qui, partant sans doute du principe qu'un vrai grammairien doit trouver à chaque mot son origine, ne manquaient pas d'inventer une fable à l'appui de l'idée qu'une simple expression leur faisait naître. Pour nous, fidèles à Homère, nous ne balancerons pas à croire que *Xanthos* fut le premier nom du fleuve,

Ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοί, ἄνδρες δὲ Σκαμανδρον.

Iliad. Lib. XXII, v. 7[illegible]

« que les dieux nomment Xanthe, et les hommes

Ilium Xanthus, unde et nomen amni.

Plin. Lib. II, cap. 103.

Aristote rapporte cette opinion, mais sans paraître y ajouter foi ; Élien la cite avec cette crédulité dont il donne tant d'autres preuves, et qui dispense de le réfuter.

Aristot. Hist. animal. Lib. III, cap. 12.

Ælian. de Nat. anim. Lib. VIII, cap. 21.

« Scamandre. » Il fut, dit-on, appelé Scamandre lorsque Scamander, fils de Corybas, s'y fut jeté dans un accès de délire (*).

Le fleuve célèbre dont nous venons de rechercher l'histoire et de suivre le cours, s'est donc probablement appelé d'abord *Xanthos*, ensuite *Scamandros*, puis enfin, dans sa partie supérieure, *Palaios-Scamandros*, le vieux Scamandre, lorsque le Simoïs eut usurpé son nom. (*L'Auteur.*)

La planche 22 de la deuxième partie de l'Atelas, offre l'aspect d'une des sources froides du Scamandre jaillissant à travers les rochers, et se rendant bientôt dans un canal d'environ trois pieds (**) de largeur, formé par les sources chaudes que l'on voit planche 23. Au-delà de ce canal est le kiosque décrit par M. de Choiseul, qui appartient aujourd'hui à un particulier dont l'unique soin est de faire valoir les jardins des environs (***). On y arrive par un pont en clayonnage, à peu de distance duquel un vieux saule renversé dans la vase, quoiqu'à demi-pourri, a produit, par une singularité remarquable, une nouvelle tige florissante de végétation.

(*) Pseudo-Plutarch. de Fluviis, p. 26, ap. Géogr. min. Græc. Tom. II.

(**) Un mètre.

(***) Derrière la porte d'entrée de ce kiosque se trouve un fragment assez grand d'une longue inscription que M. Dubois a copiée; elle venait d'être brisée, et plusieurs morceaux en avaient été détruits. Les caractères en sont petits, mais elle paraît offrir de l'intérêt; il y est question de courses de cavaliers qui avaient lieu aux petites Panathénées. Ce marbre a sans doute été apporté des ruines d'*Ilium-Recens*.

Le nombre des sources froides est considérable ; on en compte environ cent seize depuis la première, qui, sortant de la maçonnerie que l'on rencontre en venant d'Erkessi-Keui à Bounar-Bachi, tombe subitement dans le bassin des sources froides. Plusieurs surgissent du fond de ce bassin et des bords du courant qu'il forme ; d'autres, en plus petite quantité, jaillissent dans le canal qui vient des sources chaudes. Toutes paraissent prendre leur origine sous un petit escarpement de deux pieds (*) de hauteur, couvert de houx et de grandes épines grises, qui borde les principaux courants, appelés, par cette raison, *Sources du Scamandre.*

Un peu vers l'ouest de la source représentée dans la planche 22, se trouvent deux autres bassins, dont le plus grand renferme ce que l'on appelle les sources chaudes. Elles sont le principal sujet de la planche 23 que nous venons de citer. Sur le devant on voit le grand bassin carré, dont la figure est déterminée par des pilastres inégaux de granit, d'environ sept pieds (**) de longueur, qui, jetés parallèlement dans la source, en forment les parois latéraux. Ces pilastres sont éloignés entre eux de sept pieds huit pouces (***). D'autres marbres, placés avec peu d'ordre, achèvent de fermer ce bassin. De ces sources, les unes jaillissent, comme celles des eaux froides, du fond du bassin ; d'autres sourdent au-dessus, et

(*) Soixante-cinq centimètres.

(**) Deux mètres 27 centimètres.

(***) Deux mètres 49 centimètres.

leur courant va rejoindre celui qui sort du grand bassin en longeant l'un des pilastres. Le sable de ces sources, analysé par M. l'abbé Haüy, s'est trouvé être quartzeux, mêlé de grains de chaux carbonatée. Autour du bassin est un groupe de saules pleureurs qui en hiver arrête et condense la vapeur sortant de ces sources, et les fait paraître d'autant plus chaudes. Les habitants ont répété à M. Dubois ce qu'ils disent à tous les voyageurs, que, vers le mois de mars, elles deviennent brûlantes.

Un second bassin, situé à peu de distance, a la forme d'un fer à cheval, il peut avoir sept pieds (*) de longueur, et de sa face latérale s'échappe un courant qui ne tarde pas à grossir celui des sources chaudes. Dans le milieu du dessin on voit le nouveau Tchiftlik, ou kiosque du gouverneur des Dardanelles, bâti sur une hauteur, et à la gauche le village de Bounar-Bachi, devant lequel on distingue le cimetière établi sur le tombeau de l'amazone Myrine. Un chemin mal pavé conduit du bassin des sources chaudes au village. Les eaux de ces sources ne servent qu'à laver; les habitants prétendent qu'elles sont lourdes, et par cette raison ils ne boivent que de celles du Simoïs. (*L'Editeur.*)

PLANCHE 24.

Vue de la Vallée du Simoïs.

A trois stades à l'orient d'Ilion, coule le Simoïs,

(*) Deux mètres 27 centimètres.

rivière torrentueuse, qui, descendant des montagnes, inonde la plaine et la couvre des sables qu'il arrache au terrain supérieur. Cette rivière conserve encore le caractère qu'Homère lui a donné. « Ouvrez toutes vos sources, dit le Scamandre au « Simoïs, réunissez tous vos ruisseaux, toutes vos « fontaines, entraînez les arbres, les rochers; pré- « cipitez vos torrents, inondez la campagne; que « tout retentisse du bruit effroyable de vos eaux (*). » Partout le terrain offre l'image de la destruction causée par le violent Simoïs. Des arbres déracinés, des rochers entraînés, embarrassent son cours, le partagent, et formant des îles, élargissent son lit rarement profond, parce que dans toute la plaine il peut s'étendre et reculer ses rives sans obstacles. Dans la saison des chaleurs, au contraire, son courant est faible, et plusieurs parties de son lit restant à sec, il semble à regret payer son tribut à l'Hellespont : telle est cette rivière si peu semblable à elle-même, qui, après avoir usurpé le nom de Scamandre, ne put suffire à désaltérer l'armée de Xerxès (**). On l'a représentée à sa sortie des montagnes, à l'endroit où, après avoir cerné les précipices du Pergama, elle commence à répandre doucement ses eaux dans la plaine. Trop peu abondante pour couvrir le terrain qui l'environne, elle se divise en plusieurs bras, forme des marais, et circule paisiblement entre les masses de sable qu'elle a

(*) Iliad. Lib. XXI, v. 314.

(**) Herodot. Lib. VII, cap. 42.

amoncelées, et des tertres plus élevés, couverts d'arbres de toute espèce. Au-dessus sont les montagnes à pic qui descendent de l'Ida, et semblent fermer la vallée, mais qui laissent pourtant au Simoïs un passage étroit à travers lequel il s'échappe pour continuer son cours.

Dans le reste de la plaine, qu'elle a exhaussée, cette rivière offre en général une largeur de plus de cent toises (*) à peine humectée dans l'été, mais qui dans l'hiver n'a plus de bornes, et son courant porte à la mer un torrent de limon que l'on distingue encore à plus d'une lieue de son embouchure. On ramasse sur ses bords des chalcédoines d'un bleu pâle; seraient-ce ces sortes de pierres que les anciens appelaient Κρύφιοι, *pierres occultes*, et qu'ils disaient ne paraître dans la contrée qu'aux temps de la célébration des mystères des dieux? (**) (*L'Editeur.*)

PLANCHE 25.

Vue du Gargare et de la Source du Simoïs.

Que l'on remonte le Simoïs jusqu'à sa source, et que l'on consulte les récits d'Homère, on verra combien ce poète est exact dans la peinture des pays qu'il a choisis pour la scène de son Iliade. Le Simoïs, bien différent du Scamandre, qui n'est alimenté que par les deux courants formés de ses sources, reçoit

(*) Cent quatre-vingt-quinze mètres.

(**) Pseudo-Plutarch. de Fluviis, p. 27. Ibid.

dans la partie supérieure de son cours un nombre considérable de ruisseaux et de fontaines, qui viennent ajouter au volume de ses eaux. Pour arriver aux montagnes d'où il découle, il faut s'éloigner d'Ilion, et s'enfoncer dans la gorge qui borde le Pergama. Cette vallée étroite, garnie de chaque côté de roches escarpées qui s'élèvent à une très-grande hauteur, peut avoir deux lieues et demie (*) de longueur; elle paraît serpenter avec le Simoïs, qui semble l'avoir creusée, et qui, dans le temps de la fonte des neiges, la remplit toute entière. Aussi offre-t-elle partout l'empreinte des ravages causés par les débordements de cette rivière impétueuse. Cependant, auprès des scènes de désolation, quelques plateaux plus élevés, voisins des habitations, et parsemés de vergers et de jardins, présentent l'image de l'abondance à côté de celle de la destruction.

A l'extrémité de ce défilé on arrive à Enaï, bourg agréablement situé à l'entrée d'une grande plaine qui s'étend l'espace de 8 lieues (*) vers l'est juqu'aux montagnes, d'où se précipitent toutes les rivières de la Troade. Cette plaine très-peuplée, et assez bien cultivée, est arrosée dans toute sa longueur par le Simoïs, qui la fertilise, et avec la vie, lui donne la fraîcheur. On compte sept heures de marche d'Enaï au village d'Avdgilar situé sur les hauteurs, à l'est de la plaine et à peu de distance de la source

(*) Un peu plus d'un myriamètre.
(**) Trois myriamètres et demi passés.

du Simoïs. Advgilar, dans la langue turque, signifie *village des chasseurs*. C'est la dernière station d'où l'on part pour aller visiter la source du fleuve, et pour monter sur les sommets de l'Ida.

Cette montagne, que l'on commence alors à voir de plus près, offre l'aspect des plus hautes chaînes de l'Europe. Des pics aigus ou arrondis, souvent cachés par des nuages épais et toujours enveloppés de quelques vapeurs, paraissent couverts d'une neige éternelle; au-dessous règne une longue zône de forêts épaisses et très-étendues; et vers sa base sont quelques terres labourées et des pâturages. C'est dans la partie des forêts que se trouve la source du Simoïs.

Après avoir monté difficilement pendant quelques heures à travers les bois, on arrive sur un plateau formé par la nature, d'où l'on jouit tout à coup d'une vue ravissante. Dans le lointain on aperçoit le Gargare, la plus haute cime de l'Ida, se dégageant des nuages qui l'entourent, et devant soi, un nombre considérable de cascades tombant toutes à la fois de hauteurs très-élevées, et formant une vapeur épaisse qui permet à peine de les distinguer; l'onde écumante se précipite de rochers en rochers avec un bruit épouvantable, et bientôt elle se perd dans des abîmes où l'œil ne peut plus la suivre. De grands arbres, debout au milieu de la confusion, semblent conjurer l'orage; et fiers de leur antique vigueur, ils ne redoutent qu'une secousse subite pour disparaître, entraînés par le torrent. Sur le

sommet des roches, des pins plus audacieux dominent l'horizon, et défient les froids les plus rigoureux. On appelle cet endroit la chute de Mégara (*). Telle paraît la source du Simoïs, qui semble se multiplier par ses nombreuses cascades; mais pour peu qu'on gravisse de nouveau les hauteurs, on trouve bientôt une source unique. Elle sort d'une caverne, se répand à peu de distance dans une espèce de bassin dont le trop plein forme les chutes imposantes qui sont au-dessous (**).

« Le Scamandre (selon Démétrius de Scepsis) prend « son origine loin de Troie, dans le mont Cotylus, « qui est une des sommités de l'Ida, située à cent « vingt stades au-dessus de la ville de Scepsis. Il « n'a qu'une source et coule vers l'occident. Du même « pic sortent également le Granique et l'Esèpe, qui « vont se jeter au nord dans la Propontide, et les « sources de ces trois rivières sont comprises dans « un espace de vingt stades (***). »

Cette description ne peut convenir à la source du Xanthe ou Scamandre d'Homère, que nous avons vu prendre son origine près de Bounar-Bachi; elle ne peut appartenir qu'au Mendéré-Sou ou Simoïs d'Homère, et par conséquent il faut que, postérieurement à la guerre de Troie, les noms de ces riviè-

(*) Hobhouse, a journey through Albania and others provinces of Turkey in Europe and Asia, etc. London, 1813, in-4°, p. 771.

(**) Clarke, Travels in various countries of Europe, Asia and Africa. London, 1812, in-4°. Tom. II, p. 145.

(***) Demetr. ap. Strab. Lib. XIII, p. 602.

res aient été confondus. En effet, les nouveaux colons qui sont venus habiter cette contrée, abandonnée pendant quelque temps, ont donné le nom de Scamandre au Simoïs d'Homère, et le premier, déchu du haut rang où l'avait placé ce poète, ou peut-être même déjà détourné dans son cours, est entièrement tombé dans l'oubli. Les habitants actuels assurent qu'à une très-petite distance de la source du Mendéré-Sou, on trouve deux autres ruisseaux qui, coulant vers le nord, donnent naissance à deux grandes rivières dont les eaux vont se perdre dans la mer de Marmara. Il est vrai que Démétrius de Scepsis ajoute que « de son temps, l'on ne trouvait « plus d'eaux chaudes dans toute la plaine de Troie, « et qu'au lieu de deux sources, le Scamandre n'en « avait qu'une, qui était située dans la montagne « même, et non pas à l'endroit où la place Homè- « re (*). » Il a sans doute voulu dire qu'il n'y avait pas de source chaude à l'endroit où il plaçait lui-même l'ancienne Ilion, peu loin du lieu qu'occupait cette ville lors de la guerre de Troie; mais il ne prétendait pas avancer qu'il n'y en avait point dans la montagne même, car le docteur Clarke, dans son voyage (**), rapporte qu'après avoir visité

(*) Demetr. Lib. XIII, p. 602.

Les scholiastes d'Homère ajoutent, que la source du Scamandre est éloignée de 300 stades de la ville d'Ilion vers l'orient, ce qui ne peut convenir qu'au Mendéré-Sou. (Eustath. ad. Iliad. Lib. XXII, v. 147. Heyne, var. lect. et observ. in Iliad. Lib. XXII, v. 148. Coray, note sur la Trad. franc. de Strab. Tom. IV, 2e partie, p. 189).

(**) Travels in various countries, etc. Tom. II, p. 146.

l'origine du Mendéré-Sou, il descendit 150 yards (70 toises) au-dessous, et qu'il trouva près du bord de la rivière, une source chaude, exactement de la même température que celle de Bounar-Bachi. Il ne paraît pas que Démétrius de Scepsis ait voulu parler de cette source, qui, d'ailleurs, pouvait bien ne pas encore exister de son temps. La description que ce commentateur donne de l'origine du Scamandre ne peut donc convenir qu'à celle du Mendéré-Sou, qui est le Simoïs d'Homère; et par cette reconnaissance, devenue bien certaine, on est prévenu des changements qui avaient eu lieu dans la dénomination des rivières de cette contrée, avant que cet écrivain s'en fût occupé.

Au-dessus de ces sources, comme on le voit dans la gravure, se développent les différentes sommités de l'Ida. Le docteur Clarke, qui a gravi le Gargare avec autant de courage que de persévérance, sans craindre les dangers auxquels il était sans cesse exposé, en compte quatre (*); en effet, Démétrius de Scepsis dit encore, au sujet de l'Ida, que cette montagne a quatre sommets situés du côté de l'Antandrie, auxquels on donne le nom d'Olympe; et un passage de Sophocle, cité par Strabon, prouve que ce nom était collectif pour les quatre sommités (**). Ce nom d'Olympe annonce assez que les anciens faisaient de l'Ida le séjour des dieux. La première de ces sommités était le Cotylus dont il

(*) Clarke, Travels. Ibid. pag. 135.

(**) Demetr. et Sophocl. ap. Strab. Lib. X. p. 470.

vient d'être question ; la seconde s'appelait Pytna (*) ; la troisième prenait le nom d'Alexandria, de Pâris qui y avait jugé les déesses (**), et la quatrième et la plus haute était appelée Gargare (Γάργαρον) (***).

Tous ces pics constituent le noyau de l'Ida, qui étend au loin un grand nombre de rameaux, ce qui l'a fait comparer par les anciens à un scolopendre ou insecte à mille pieds (****). C'est peut-être encore pour la même raison que les Turcs l'appellent Kazdaghi, *Montagne de l'Oie*, à cause de sa ressemblance avec une patte d'oie qui s'étendrait de différents côtés. Les sommets de l'Ida, et particulièrement le Gargare, étaient consacrés à Jupiter, et ses

(*) Strab. Lib. X, p. 472.

(**) Strabon, lib. XIII, page 606.

(***) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 48. Lib. XIV, v. 292 et 352. Lib. XV, v. 152. Strab. Ibid. p. 583. Pseudo-Plutarchus, de Fluviis, p. 26, ap. Geogr. Min. Græc. Tom. II. Lucian. Dial. Deor. 4. Tom. I., p. 209.

Il y avait encore d'autres sommités à l'Ida, mais elles étaient plus éloignées du centre de la montagne. Strabon fait mention (Lib. XIII, p. 612) de celle de Cillæum, entre Gargara et Antandros ; Lycophron (Cassandra, v. 24) parle de celle de Phalacra, et Tzetzès (ad Lycoph. Ibid.) donne aux quatre sommités principales, les noms de Φαλάκρα, Λεκτὸν, Γάργαρον et Πέργαμον. En cela ce dernier est suivi par l'auteur des scholies d'Homère, attribuées à Didyme, qui n'en compte à la vérité que trois (ad Iliad. Lib. IV, v. 48. Lib. XIV, v. 284), Λεκτὸν, Γάργαρον et Φαλάκρη. Mais ils se trompent tous deux, le Λεκτὸν n'est point une sommité de l'Ida, mais un cap qui s'avance dans la mer, et Πέργαμον est la citadelle de Troie, dont la hauteur n'est point à comparer aux sommets de l'Ida. Celui de Φαλάκρα était sans doute vers le bord de la mer, car, selon le même Tzetzès, il avait reçu ce nom parce qu'il avait été dépouillé de ses arbres, lorsque Pâris les coupa pour construire une flotte qui le conduisit dans la Grèce.

(****) Strab. Lib. XIII, pag. 583.

bases étaient dédiées à la mère des dieux (*). Les rameaux de cette montagne laissent entr'eux autant de vallées arrosées par un nombre infini de rivières dont les sources sont dans la montagne même. Homère connaissait bien sa nature, aussi l'appelle-t-il en plusieurs endroits πολυπίδαξ, *abondantes en sources* (**).

Ἴδην δ'ἵκανεν, πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν.

Iliad. Lib. VIII, v. 47.

Il en est peu qui fournissent autant d'eau; toutes les rivières de la Troade y prennent naissance (***), et la plupart des sommets portent des dénominations qui sont relatives aux réservoirs qu'elle contient. Κότυλος signifie *un vase à boire, une tasse;* Πύτνα n'est qu'une abréviation du mot πυτίνη, *vase couvert d'osier, corbeille;* et le nom du Gargare lui-même, Γάργαρον, vient du verbe γαργαρίζειν (****), qui signifie, *sourdre avec bruit, déborder, découler avec fracas;* nous en avons fait en français, le mot *gargariser.*

Ce pic n'est cependant pas très-élevé; M. de Choiseul en a fait déterminer géométriquement la

(*) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 48. Lib. XXII, v. 171. Strab. Lib. X, pag. 473. Pseudo-Plutarch. Ibid. Lucian. Ibid.

(**) Homer. Ibid. Lib. VIII, v. 47. Lib. XIV, v. 283-307. Lib. XV, v. 151. Lib. XX, v. 59-218. Lib. XXIII, v. 117.

(***) Homer. Ibid. Lib. XII, v. 19. Strab. Lib. XIII, p. 583.

(****) Pseudo-Didym. ad Iliam. Lib. VIII, v. 48.

hauteur, qui ne s'est trouvée que de 775 toises (*) au-dessus du niveau de la mer; mais ses contre-forts soutiennent leur élévation pendant un assez long espace, et la situation générale de la montagne, dans une presqu'île entourée de la mer, l'a fait participer de la nature de ces hautes chaînes qui apportent tant de variations dans les climats. Placée, pour ainsi dire, de manière à couvrir et à protéger les belles contrées de l'Asie-Mineure, contre ces nuages, qui, partis des régions du Nord, se sont grossis des vapeurs de la Mer-Noire et de la Propontide, elle les arrête, les force de descendre, et en soutire ces nombreux ruisseaux qui découlent sur ses flancs, et vont porter la fécondité dans les contrées voisines. Les sommets de l'Ida sont donc fréquemment enveloppés de nuées épaisses, et, par cette raison, l'atmosphère rafraîchie et souvent glacée, ne permet pas à la végétation de s'y montrer. On y trouve des espaces considérables, couverts d'une neige durcie, que les animaux sauvages osent à peine franchir, et qui pourtant deviennent accessibles aux hommes en certains temps de l'année. Là, la nature languissante et sans vie est le plus souvent dans une inertie complète; cependant le docteur Clarke, en gravissant le Gargare, a remarqué des traces de pas de tigres et de léopards (**). Les forêts qui sont au-dessous servent de retraite aux chacals et aux sangliers.

(*) Mille cinq cents mètres 76 cent.

(**) Clarke, Travels, etc. Tom. II, p. 134.

Un phénomène qui a lieu sur le Mont-Ida, a dû, pendant des siècles, effrayer les habitants de la contrée, et leur inspirer un respect religieux pour ses sommités. « Dans les belles nuits d'automne (disent « les auteurs anciens), du haut de l'Ida on voit le « soleil éclairer l'atmosphère long-temps avant le « crépuscule du matin. Il ne paraît pas comme dans « le jour, mais il jette, les uns sur les autres, des « rayons séparés qui semblent produits par des feux « allumés sur la terre. Peu après ces feux se ras- « semblent en une seule masse, les ombres de la « nuit se dissipent, et le soleil reprend sa forme na- « turelle (*). » Mairan ne fait pas difficulté de reconnaître dans cette description celle de l'aurore boréale; son sentiment a été combattu par Euler; le docteur Francklin a depuis proposé une nouvelle explication, et ne manque pas d'attribuer ces éclats de lumière à l'électricité. Le savant et modeste M. l'abbé Haüy se borne à rapporter les différentes opinions, sans hasarder la sienne (**); le problème n'est donc point encore résolu? Il ne nous appartient point de chercher à l'expliquer; nous dirons seulement qu'on peut être fondé à croire que ces effets extraordinaires, frappant l'imagination étonnée des habitants qui ne cherchaient point à se rendre compte des sensations qu'ils éprouvaient, ont dû leur imprimer des idées de terreur et de respect

(*) Lucret. Lib. V, v. 662. Diod. Sic. Lib. XVII, § 7. Pomp. Mel. Lib. I, cap. 18.

(**) Traité élémentaire de physique. Tom. II, p. 159.

qui leur ont fait penser que les dieux descendaient dans tout leur éclat sur la terre, pour visiter les humains. De là, sans doute, le nom d'*Olympe* qu'ils donnaient aux sommets de l'Ida; ces sommets étaient consacrés au maître des dieux, que l'on croyait venir s'y reposer souvent; on lui avait dédié sur le Gargare une enceinte renfermant plusieurs autels, sous les titres de *Jupiter dieu Pénate, Jupiter pluvieux, Jupiter tonnant,* et *Jupiter étincelant* (*).

Homère s'est emparé de ces opinions religieuses; il a su les faire entrer artistement dans son poème, et les lier au sujet, d'une manière digne de son grand génie. Jupiter, après avoir défendu aux dieux du ciel de combattre pour les Grecs et pour les Troyens sans sa permission, descend avec majesté sur le Gargare, dans un char tout brillant d'or et de lumière, afin de contempler de plus près les exploits des deux armées. Arrivé dans l'enceinte qui lui est consacrée, il dételle ses chevaux et les environne d'un nuage épais. Bientôt le ciel s'obscurcit, et laisse à peine pénétrer les rayons du soleil. Cet astre était à moitié de son cours, lorsque le maître des dieux et des hommes, prenant en main ses balances d'or, pèse les destinées des Grecs et des Troyens; les derniers doivent être vainqueurs, mais pour un temps seulement. Jupiter annonce sa volonté par un coup de tonnerre, la foudre éclate,

(*) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 48. Æsch. ap. Strab. Lib. XII, p. 580. Plato de Rep. Lib. III, p. 391. Pseudo-Plutarch. de fluv., p. 26. Lucian. Dialog. Deor. 4, T. I, p. 209.

elle redouble, trois coups se font entendre de nouveau, et les Grecs effrayés rentrent dans leur camp. Les dieux, dans l'étonnement, n'osent enfreindre les ordres du souverain de l'Olympe; mais Junon, usant de tous ses artifices, va trouver son redoutable époux sur le Gargare. Le sommeil la suit. Elle descend doucement au cap Lectum, et, enveloppée d'un nuage, elle monte légèrement la chaîne de l'Ida. La cime des arbres est à peine effleurée sous les pas de la déesse; elle arrive sur le sommet dépouillé de l'Ida, près de Jupiter, auquel elle expose le sujet de son voyage. Ce dieu, épris des charmes de son épouse, la retient auprès de lui, et bientôt un nuage doré vient voiler leurs amours (*).

On ne peut représenter avec plus de vérité les apparences des montagnes de la Troade. Ce char tout resplendissant d'or et de lumière dans lequel Jupiter descend sur le Gargare, ce nuage doré dont il s'enveloppe, sont des images frappantes des feux qui brillent sur le mont Ida. Le Gargare est encore aujourd'hui nu et dépouillé comme il l'était au temps d'Homère, et la marche de Junon, depuis le cap Lectum jusqu'à la sommité de la montagne, indique que cette chaîne descend graduellement vers la mer. En effet, le docteur Clarke dit que du Gargare il eut une des vues les plus étendues que l'œil puisse embrasser. Il découvrait au midi et à l'orient une grande partie de la Mysie, de la Lydie et le Mont-

(*) Homer. Iliad. Lib. VIII et XIV.

Olympe de la Bithynie. Ses regards se promenaient sur la Propontide, où il cherchait à découvrir la ville de Constantinople; il voyait la Thrace entière, la Chersonnèse de Thrace et les côtes septentrionales de la mer Égée; il distinguait le Mont-Athos, les îles de Lemnos, Imbros, Samothrace, Ténédos, Lesbos, et même au-delà il croyait apercevoir les montagnes de l'Eubée; la chaîne de l'Ida qui descend vers le Lectum, lui paraissait diminuer de hauteur et s'incliner par gradation, et il avait au-dessous de lui la Troade, qui, semblable à un marais, lui permettait néanmoins de distinguer le filet argenté du Scamandre (*).

L'exactitude du tableau que nous a laissé Homère des montagnes de la Troade, est donc encore une preuve de plus de la connaissance qu'il avait du terrain. Elle peut bien ne pas donner plus de certitude aux détails de la guerre de Troie, mais du moins elle prouve que le poète a su habilement y adapter ses récits.

Dans le moyen-âge, le Mont-Ida fut appelé Ivips, τέιψ, et l'on ne peut douter que ce ne soit à lui que ce nom doive être appliqué, car Anne Comnène, de qui nous tirons ce fait, ajoute que de cette montagne coulent le Scamandre et deux autres rivières qu'elle appelle *Angilocomite* et *Ebile*.(**). Ces deux rivières sont sans doute celles que l'on appelait plus

(*) Clarke, Travels, etc. Tom. II, p. 136 et 138.

(**) Anna Comnena, Alexiad. Lib. XIV, p. 439. Villoison, dans le Voyage de la Troade. Tom. II, p. 196.

anciennement Granique et Esèpe. A cette époque on avait déjà oublié la plupart des anciens noms, et il restait bien peu de souvenir de la guerre de Troie. Mais il est temps de quitter le Mont-Ida pour retourner dans la plaine sur le bord de la mer.

En descendant la montagne, à peu de distance de la source du Simoïs ou Scamandre, vers l'ouest, on trouve une hauteur assez considérable qui se termine brusquement dans la plaine d'Enaï, plus connue sous le nom de Beïramitch, et qui paraît former le pied de l'Ida, dans cette partie. Les Turcs, soit à cause de sa forme conique, soit parce qu'elle contient quelques restes d'une ancienne mine de fer et de plomb, la nomment *Kourchounlu-tépé*, c'est-à-dire, *colline renfermant du plomb.* A sa base coule une rivière qui va se rendre dans le Simoïs, et qui, prenant le nom de la montagne d'où elle se précipite, est appelée *Kaz-daghitchaï.* On voit sur le Kourchounlu-tépé une quantité considérable de ruines que les habitants des environs fouillent chaque jour, et d'où ils enlèvent continuellement des pierres pour construire les édifices de la plaine. Le docteur Clarke en a rapporté quelques antiquités qui sont actuellement dans le vestibule de la bibliothèque du collége de Cambridge (*). Au milieu de plusieurs restes de temples d'ordres dorique et corinthien, s'élèvent des bains qui paraissent avoir été bâtis du temps des Romains, des édifices en bri-

(*) Clarke, Travels, etc. Tom. II, p. 127. Greek marbles of the University of Cambridge, by Clarke, n° 16, pag. 38; n° 26, pag. 48.

ques peut-être du même temps, et sur la sommité, des constructions plus anciennes et dans le genre de celles de Tirynthe dans le Péloponèse.

Des voyageurs ont pensé que cet emplacement était celui des autels de Jupiter sur le Mont-Ida (*); mais nous avons vu que ces autels étaient sur le sommet du Gargare, par conséquent ces ruines ne peuvent leur appartenir; elles sont d'ailleurs trop considérables pour n'être que les restes d'autels consacrés à une divinité, elles semblent au contraire avoir fait partie d'une ancienne ville. En effet, il y avait dans ces montagnes une ville assez forte par sa situation, appelée *Cébrène*, dont le territoire s'étendait en partie dans la plaine, et qui prenait son nom d'une rivière appelée *Cebrenus*, coulant auprès. Le district qui en dépendait était nommé *Cébrénie*, il confinait avec celui de *Scepsis*, autre ville située sur l'Esèpe, dont il n'était séparé que par le Scamandre ou Simoïs d'Homère. Enfin près de Cébrène on trouvait des mines de fer assez abondantes, qui donnaient peut-être aussi du plomb (**). Toutes ces circonstances conviennent parfaitement aux ruines de Kourchounlu-tépé.

La Cébrénie se rattache encore aux poèmes d'Ho-

(*) Clarke, Travels, etc. Ibid. pag. 130 et 169. Greek marbles. Ibid, pag. 48.

(**) Pseudo-Herodot. vitâ Homeri, cap. 20. Xenoph. Hellen. Lib. III, cap. 1, § 14 et 15. Demosth. adv. Aristocr. pag. 750. Harpocr. verbo Κέβρηνα. Scylax, p. 36, ap. Geogr. min. Græc. Tom. I. Strab. Lib. XIII, pag. 596, 597, 604 et 606. Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. verbo Κεβρηνία (vide Pined. Berkel. et Holsten. Notas). Suid. verbo Κέβρηνα.

mère. On prétendait que Cébrionès, fils naturel de Priam, qui fut tué devant Troie, par Patrocle, lui avait donné son nom (*) ; mais M. Coray, l'un des savants traducteurs et éditeurs de Strabon, a démontré que cette étymologie ne pouvait avoir lieu, et que le nom de la Cébrénie devait être plus ancien que le fils de Priam (**). Il lui viendrait plutôt du fleuve Cébren, considéré par la plupart des auteurs comme le père d'Œnone, que Pâris avait épousée avant d'enlever Hélène (***). Cette femme, plus fidèle aux nœuds de l'hymen que son perfide époux, se tua sur son corps tout sanglant, lorsqu'il périt d'une blessure reçue devant Troie. On leur éleva à tous deux un tombeau commun, Τάψος, que l'on montrait encore dans la Cébrénie au temps de Démétrius de Scepsis, c'est-à-dire peu après le règne d'Alexandre-le-Grand (****).

La plaine qui formait en partie le territoire de Cébréné, était connue autrefois sous le nom de *Samonium*, et appartenait presque tout entière aux Néandriens (*****). Aujourd'hui elle reçoit celui d'Enaï, du bourg dont nous avons parlé ; mais on l'appelle plus particulièrement plaine de Beïramitch,

(*) Demetr. ap. Strab. Lib. XIII, pag. 597. Steph. verbo Κεβρηνία.

(**) Coray, notes sur la trad. franç. de Strab. Tom. IV, 2e partie, p. 173.

(***) Apollod. Bibl. Lib. III, cap. 12, § 6. De Meziriac. Commentaires sur les Épîtres d'Ovide, Tom. I, p. 403 et suivantes.

(****) Demetr. Ibid. pag. 596.

(*****) Strab. Lib. X, p. 472.

du nom d'un lieu plus considérable que l'on peut regarder comme la capitale actuelle de toute la Troade. Située sur des coteaux, dans le midi de la plaine, cette ville est très-peuplée et assez riche; les maisons y sont mieux bâties et plus régulièrement disposées qu'à Constantinople. Le pacha des Dardanelles, gouverneur de toute la contrée, y réside souvent. Il y a fait bâtir des mosquées, des bains publics et d'autres édifices, aux dépens des ruines qui se trouvent sur le Kourchounlu-tépé et dans beaucoup d'autres endroits de la plaine. Celle-ci est assez bien cultivée, et garnie d'un grand nombre de villages; mais dans l'hiver elle est inondée par les eaux du Scamandre qui la traversent et ne lui donnent plus que l'aspect d'un marais.

Grossi du fleuve *Cébren*, qui tombe sur sa gauche, le Scamandre reçoit du même côté un très-grand nombre de ruisseaux. Sur la droite il est joint par le fleuve *Andrius*, qui descend à travers une vallée profonde, et vient de la *Caresena*, contrée arrosée par le fleuve *Caresus*, dont les eaux se jettent dans l'Esèpe (*). Ce vallon qu'arrose l'Andrius, s'appelle aujourd'hui Lidjek-deressi; il donne passage à une route qui conduit aux Dardanelles.

Dans la partie occidentale de la plaine est le bourg d'Enaï, qu'il faut traverser pour y pénétrer ou en sortir. Ce bourg, riche et bien peuplé, renferme beaucoup d'antiquités. Un pont de bois sur une pe-

(*) Strab. Lib. XIII, p. 602 et 608.

tite rivière qui en baigne les maisons, est soutenu par des colonnes de granit; les murailles du khan ou kiarvanseraï sont couvertes de fragments d'inscriptions grecques; les fontaines et les maisons des particuliers offrent partout des restes de bas-reliefs ou d'architecture antique; et, en fouillant la terre, on trouve souvent des médailles d'or et d'argent. Ainsi tout s'accorde à prouver qu'il y avait autrefois là une ville. A l'entrée de ce bourg, du côté de la plaine de Troie, est un grand tumulus ou tertre que les habitants appellent Enaï-tépé, *le tertre d'Enaï*, et d'autres Sovran-tépé, *le tertre du souverain.*

Ces dernières dénominations, ainsi que celle de la bourgade même, ont fait croire que ce lieu était celui qu'on appelait anciennement *Enea-come* (Ἐνεα κώμη); ou *Nea-come* (Νέα κώμη); ou *Ænea* (Αἰνεία); ou *Nea* et *Nee oppidum*, selon Strabon, Pline et Etienne de Byzance (*); et que le tumulus, ou tertre, présentait le tombeau d'Énée, qui, suivant Homère, a régné dans la Troade après la ruine de Troie (**); mais l'analogie des noms actuels a étrangement trompé. Le bourg d'Ænea ou de Nea n'est point placé, par Strabon, près du Scamandre, mais sur les bords de l'Esèpe (***), rivière fort dif-

(*) Strab. Lib. XII, pag. 552. Lib. XIII, pag. 603. Plin. Lib. II, cap. 96; Lib. V, cap. 30. Steph. verbo Νέα.

(**) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 307.

(***) Strab. Ibid.

férente qui se décharge dans la Propontide, à peu de distance de Cyzique. Le bourg d'Enaï ne peut donc représenter celui d'Ænea ou Nea, et nous savons d'ailleurs qu'Énée ne fut point enterré dans l'endroit où il avait régné, car, outre l'opinion qui le fait voyager en Italie, plusieurs auteurs placent son tombeau dans la ville de Berecynthia, en Phrygie, près du fleuve Nolon ou Molon (*); il faut dire, à la vérité, qu'il y avait plus d'un motif capable de faire tomber dans l'erreur. Un village qui n'est pas éloigné d'Enaï, porte le nom de Eski-Skuptchu, nom composé de deux mots, dont le premier est turc, et signifie *vieux*, et le second paraît venir du grec. On a cru voir dans ces mots la traduction de ceux de *Palæ-Scepsis*, nom d'une ville que Strabon dit avoir existé dans le voisinage du bourg d'Ænea ou de Nea; et de plus, des mines d'argent qui sont auprès d'Eski-Scuptchu, ont paru représenter celles dont le même auteur parle à l'occasion du bourg de Nea; mais Strabon place toujours ces lieux sur les bords de l'Esèpe (**), et par conséquent ils n'ont rien de commun avec les environs d'Énaï, qui sont voisins du Scamandre, ou du Simoïs d'Homère (***).

(*) Festus, de verb. signif. verbo Rom. Pompon. Sabin. Ad VI Æneidos, secund. Ortelium verbo Molon.

(**) Strab. Ibid.

(***) Cependant il serait encore possible que ce lieu d'*Eski-skuptchu*, eût autrefois porté le nom de *Palæ-Scepsis*, car Strabon remarque que ce nom, qui appartenait à la plus ancienne ville de Scepsis, située près de

Le bourg d'Enaï ne peut donc être l'ancien bourg d'Ænea ou de Nea ; mais il représentera l'ancienne *ville des Néandriens* que le même Strabon place dans ce canton, et qu'il dit être éloignée de celle d'*Ilium-Recens* de cent trente stades (*). Cette mesure est précisément celle qui sépare le bourg d'Enaï du vieux Kalafatli, où nous verrons que se trouvent les ruines d'*Ilium-Recens* (**).

La ville des Néandriens portait le nom de *Neandria* ou *Leandria ;* on l'appelait aussi *Leandros*, *Neandros*, et *Neandrion* (***). Elle possédait un territoire très-étendu, quoique situé dans l'intérieur du pays ; il confinait avec ceux d'Assos, d'Hamaxitos, d'Ilium, de Cébrène, et la plaine de Samonium en dépendait presqu'entièrement (****). Si l'on en croit Cedrenus, cette ville était très-ancienne, car elle aurait été pillée et détruite par Diomède, dans le temps de la guerre de Troie (*****) ; mais au-

l'Esèpe, avait été donné depuis à plusieurs autres lieux de la Troade (Lib. XIII, p. 603). C'est ainsi que des dénominations répétées ont jeté beaucoup d'embarras dans la géographie de cette contrée.

(*) Strab. Lib. XIII, p. 606.

(**) Cette mesure est en stades pythiques ou de dix au mille romain, c'est-à-dire d'environ 76 toises chacun, ce qui fait un total de 9,880 toises, et c'est précisément la distance que l'on trouve sur la carte, entre le vieux Kalafatli et Enaï.

(***) Scylax, p. 36, ap. Geogr. Min. Græc. Tom. I. Strab. Lib. XIII, pag. 604. Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. et Suid. verbo Νεάνδρεια. Cedren. Compend. pag. 126.

(****) Strab. Lib. X, pag. 472 ; Lib. XIII, pag. 606.

(*****) Cedren. Ibid.

cun autre auteur ne faisant mention de ce fait, il est difficile de croire, sur la foi d'un historien aussi récent, que les Grecs aient pénétré jusque-là dans les terres. Néanmoins *Neandria* paraît avoir été une ville assez importante jusqu'à la fondation de celle d'*Alexandria-Troas*, dans laquelle Antigone, un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, força les habitants de cette ville et ceux de Cébrène de venir s'établir (*). Elle a fait frapper des médailles qui annoncent la fertilité de son territoire. Nous en avons fait graver une très-rare, qui représente d'un côté une tête d'Apollon, et de l'autre un grain d'orge avec une grappe de raisin. Cette médaille est tirée du cabinet de M. Allier de Hauteroche, qui a bien voulu nous la communiquer pour cet ouvrage (**).

Après que les Néandriens eurent été forcés d'aller habiter la ville d'Alexandria-Troas, celle qu'ils quittaient ne devint plus qu'un petit lieu, et même Pline dit que Néandros avait disparu (*intercidit*) (***); cependant, d'après l'importance de sa position à l'entrée d'un défilé qu'il était du plus grand intérêt de garder, je pense qu'elle fut remplacée de bonne heure par une autre ville que le même

(*) Strab. Lib. X, pag. 472, et Lib. XIII, pag. 604. Plin. Lib. V, cap. 30.

(**) Elle se trouve dans la planche des médailles des villes de l'Hellespont, qui paraîtra dans le chapitre suivant; elle est aussi décrite dans l'ouvrage intitulé *Description des médailles antiques*, par Mionnet. T. II, pag. 567.

(***) Plin. Lib. V, cap. 30.

Pline appelle *Scamandria : est nunc Scamandria civitas parva*, dit-il (*). Cette ville devait être située près du Scamandre, comme l'indique son nom; et Pline, parlant immédiatement après de celle d'Ilium, on a lieu de croire que les positions de ces deux villes étaient assez rapprochées. Je pense donc qu'aucun emplacement connu jusqu'à présent ne convient mieux à la ville de Scamandria que celui du bourg d'Enaï. D'ailleurs cette ville, qui fut ensuite appelée Scamandros (**), comprenait dans son territoire un lieu nommé Cenchrées, dont les ruines se trouvent très-près d'Enaï, comme on va le voir bientôt. Scamandria obtint une assez grande célébrité sous le Bas-Empire. Cette ville avait un sol fertile, et l'on peut présumer que c'est en remontant vers le temps où Pline en fait mention, que ses habitants firent avec ceux d'Ilium un traité au sujet de la vente de leurs blés. C'est l'objet d'une inscription trouvée par M. Dubois en 1815, sur l'emplacement d'Ilium-Recens, inscription qu'il a acquise et rapportée pour faire partie de la collection des marbres de M. Choiseul-Gouffier (***), d'où elle a passé au musée royal. Nous la donnerons dans le chapitre suivant. Ce marbre portant une inscription de chaque côté, est malheureusement

(*) Plin. Lib. V, cap. 30.

(**) Hieroclis Synecdem. ad calcem veterum itinerariorum Wesselingii, p. 662. Villoison, dans le Voyage de la Troade, Tom. II, p. 117.

(***) Catalogue des Antiquités de la collection Choiseul-Gouffier, N° 187, pag. 73.

très-fracturé, et ne présente qu'une très-petite partie de ces deux inscriptions.

En remontant la rivière d'Enaï, que M. Wood a prise mal à propos pour le Scamandre (*), on ne tarde pas à rencontrer le village de Eski-Skuptchu dont il vient d'être question, et à côté les mines d'argent. Elles ont été très-bien décrites par le voyageur Pockocke, dont je ne ferai que traduire ici le texte : « On y trouve, dit-il, de l'argent, du plomb, « du cuivre, du fer et de l'alun; cependant on en « tire peu de profit, parce qu'elles ne sont point « abondantes. Chacun a la liberté d'y travailler en « payant un cinquième du produit à l'aga du lieu. « Ceux qui les exploitent sont des gens qui ont été « obligés de s'expatrier. Ces mines sont creusées en « forme de terriers, et il ne faut ni cordes ni échel- « les pour y descendre. On trouve l'alun dans des « fosses en même temps que la craie; on le calcine « d'abord, puis on le fait bouillir dans l'eau comme « le salpêtre; et, après avoir fait évaporer l'eau, « on trouve au fond du vase l'alun sous une forme « solide (**). »

Ces mines sont peu éloignées d'un château abandonné, situé sur une très-haute montagne de forme conique, et qui paraît avoir été élevé pour les protéger. On y arrive par un chemin taillé en zig-zag, donnant accès dans une enceinte médiocre, flan-

(*) Essai sur le génie d'Homère, trad. franç. p. 284.

(**) Pockocke, Travels, Tom. II, Part. II, cap. 20, p. 107.

quée de tours rondes qui semblent avoir été bâties à la hâte : la partie du couchant est plus basse que celle de l'orient, et mieux fortifiée. On appelle ce château Kiz-Kalessi, *château de la fille* (*); mais on ne sait d'où lui vient ce nom. Le peu de soin avec lequel il a été construit ne donne pas lieu de croire qu'il soit d'une très-haute antiquité; c'est pourquoi je pense que c'est celui d'Astyzium, bâti à peu de distance du Scamandre, dont Pachymère fait mention, et dans lequel l'empereur Théodore Lascaris renfermait ses trésors. Cet historien observe que les richesses que ce prince avait amassées n'étaient point le fruit d'exactions, mais le résultat d'une sage économie (**); ses vertus et l'estime de ses sujets peuvent très-bien accréditer cette opinion; néanmoins l'économie n'était pas difficile, si toutefois elle était le produit de l'exploitation des mines voisines.

Plus haut, près de la même rivière, sur la pente d'une chaîne de montagnes élevées et rocailleuses, appelée Kirli-Dagh, sont d'autres ruines d'une forteresse plus considérable, dont l'enceinte peut avoir trois milles, ou environ une lieue (***) de circuit. Ses murs, de dix pieds (****) d'épaisseur, sont construits de grosses pierres grises, sans ciment. On y remarque huit portes, et l'intérieur est rempli de débris.

(*) Pockocke, Travels, Tom. II, Part. II, cap. 20, page 108.

(**) Pachymer. Lib. I, cap. 23; Tom. I, pag. 40. Histoire du Bas-Empire de Le Beau, Tom. XXII, pag. 67.

(***) Cinq kilomètres. (****) Trois mètres 25 cent.

Ces ruines portent le nom de Chigour, Chigry ou Tchigry (*). Cette dénomination retrace assez évidemment celle de Cenchrées, Κεγχρέαι, forteresse qui, selon le même Pachymère, était située dans le territoire de Scamandros, et servait de refuge aux habitants de la contrée lorsqu'ils étaient menacés d'invasion. Les Turcs-Seldjoucides l'assiégèrent vers l'an 1306 : elle résista pendant quelque temps ; mais, obligée de se rendre faute d'eau, elle devint la proie des vainqueurs, qui y mirent le feu, et réduisirent les maisons en cendres. Les habitants furent tous massacrés, à l'exception d'un petit nombre qui put prendre la fuite (**). Depuis ce temps elle est restée abandonnée; mais précédemment elle servait de prison d'Etat, et c'était là que l'empereur Michel Paléologue, celui qui prit Constantinople sur les Français, tenait enfermés ceux qui avaient le malheur de lui déplaire (***).

Quoique cette forteresse ne figure que dans les derniers temps de l'empire Grec, son existence cependant était beaucoup plus ancienne. Étienne de Bysance dit : « Cenchrées, ville de la Troade, dans « laquelle Homère séjourna pour s'instruire des « faits relatifs à la guerre de Troie (****) » ; et Sui-

(*) Pockocke, Travels, Tom. II, Part. II, cap. 20, pag. 107. Carte de Wood dans son Essai sur le génie d'Homère. Carte générale de la Troade, qui accompagne ce chapitre.

(**) Pachymer. Hist. Lib. V, cap. 27, Tom. II, pag. 306 et 307. Voyage dans la Troade de Le Chevalier, T. II, pag. 118.

(***) Pachymer. Ibid. Lib. VI, cap. 34, T. I, pag. 331.

(****) Steph. verbo Κεγχρέαι.

das, dans son article Ὅμηρος, rapporte que « la « contrée de Cenchrées, dans la Troade, était du « nombre des lieux qui prétendaient avoir donné « le jour au prince des poètes (*). » Nous n'entreprendrons point de déterminer quelle est la ville qui a donné la naissance à l'un des plus beaux génies de l'antiquité; beaucoup d'autres personnes avant nous se sont occupées de cet objet : mais nous dirons qu'il est bien certain qu'Homère avait long-temps demeuré dans la Troade avant l'accident qui lui fit perdre la vue, puisqu'il en peint tous les détails avec tant d'exactitude et de vérité.

Les parties supérieures de la Troade sont donc en rapport direct avec les récits d'Homère! leur description complète la reconnaissance que ce grand poète avait faite des lieux, et par conséquent les détails dans lesquels nous sommes entrés, ne paraîtront pas des hors-d'œuvre. Nous allons actuellement retourner dans la plaine de Troie, en passant par le défilé que nous avons pris pour en sortir, et nous partirons de nouveau de l'emplacement de l'ancienne Ilion, pour continuer à décrire les lieux situés dans la partie orientale de cette plaine. (*L'Editeur.*)

Nous sommes arrivés à Ilion en passant sur le

(*) Suid. verbo Ὅμηρος, Tom. II, p. 682.

Le nom de Cenchrées (Κεγχρίαι) indique assez que ce lieu n'était pas éloigné des mines; car Suidas lui-même (verbo Κεγχρεών, Tom. II, pag. 288), et Photius, dans son lexique actuellement imprimé (Lipsiæ, 1818, in-4°, verbo Κεγχρεών), disent que le mot *Cencreon* désigne un endroit où l'on sépare le métal du sable avec lequel il est mêlé.

380162A

Throsmos, et en remontant le long du Scamandre jusqu'à ses sources. Nous allons prendre la route opposée en descendant par la droite du Simoïs, pour nous rapprocher de la mer et du camp des Grecs. Nous devons trouver dans cette direction l'éminence qu'Homère appelle Callicoloné, et les ruines de la nouvelle Ilion, bâtie par les Éoliens.

En traversant le Simoïs nous nous trouvons à l'entrée de l'ancienne vallée de Thymbra, et peut-être bien près de l'emplacement du temple d'Apollon. Je m'étais d'abord laissé tromper par une de ces analogies apparentes, qui nous égarent d'autant plus facilement qu'elles semblent faites pour nous guider; j'avais cru reconnaître la plaine de Thymbra derrière les hauteurs du rivage de Réthée, parce que les Turcs appellent cette vallée Thumbrek; mais un examen plus approfondi d'Homère et de Strabon m'a fait sentir l'impossibilité d'accorder leurs témoignages avec cette prétendue conformité de noms. Les indices de ce genre sont souvent fort trompeurs, et ce n'est jamais qu'avec prudence, peut-être même avec méfiance, qu'on doit les accueillir.

La vallée de Thymbra était très-voisine d'Ilion: c'est de ce côté que s'étendait la droite de l'armée Troyenne, terminée par le camp de Rhésus, tandis que la gauche occupait le Throsmos et les hauteurs qui bordent la mer Égée. A cette époque, le golfe, aujourd'hui comblé, existait en entier; et le rivage sur lequel était rangée la flotte des Grecs se trouvait

à peu de distance de l'endroit où est actuellement le village nommé Koum-Keui. Cette observation suffit pour prouver que la vallée de Thymbra ne saurait être celle que les Turcs appellent Thumbrek, et qui se prolonge parallèlement au rivage de Rhétée. Celle-ci est trop voisine du terrain où fut le camp des Grecs, et beaucoup trop sur leur flanc, pour que la droite des Troyens pût y être établie, ainsi que le dit Homère (*).

Il ne serait cependant pas impossible que cette antique dénomination eût été transportée à la vallée voisine de l'Hellespont, à l'époque où la nouvelle ville d'Ilion se prétendit élevée sur les fondements de l'ancienne (**). Lorsque ses habitants Éoliens se plurent à donner aux lieux qui l'entouraient, des dénominations consacrées par les chants du poète, la ville de Priam, tombée dans le malheur, se voyait enlever les faibles restes de sa grandeur passée; les débris de ses temples étaient arrachés de leurs

(*) Iliad. Lib. X, v. 430.

(**) Si jamais le nom de *Thymbra* a été donné à la vallée de *Thumbrek*, ce n'a pu être à l'époque de la fondation d'Ilium-Recens; car, dans un temps bien postérieur, Strabon, en adoptant la description donnée par Démétrius de Scepsis, place Thymbra dans la partie supérieure de la plaine de Troie, en remontant le Scamandre ou Simois d'Homère, et par conséquent loin de la vallée de Thumbrek. La transposition du nom de Thymbra ne pourrait tout au plus avoir eu lieu que dans les bas temps de l'empire Grec, où toutes les anciennes dénominations étaient oubliées ou mal adaptées; néanmoins je pense que cette transposition n'a jamais été faite, et qu'elle n'est fondée que sur l'opinion des derniers voyageurs, qui s'en sont rapportés à l'analogie du nom moderne, sans s'embarrasser si les descriptions données par les auteurs anciens s'accordaient avec elle. (*L'Éditeur.*)

fondements, pour enrichir des lieux récents à peine entrevus au temps de sa gloire; on avait usurpé son nom, on s'emparait aussi de tous les noms qui avaient partagé son ancienne fortune, et l'on en parait les environs de la ville nouvelle. La véritable Ilion était ainsi dépouillée de tous ses titres d'honneur, et l'on espérait lui dérober jusqu'aux souvenirs qu'Homère avait pour jamais attachés à ses derniers vestiges; mais ses vers immortels sont toujours là pour défendre de l'oubli les sites, les monuments que consacra son génie, et dont le temps lui-même, qui finit par tout obtenir, ne saurait cependant légitimer l'usurpation : c'est encore aujourd'hui le prince des poètes qui dirigera le voyageur incertain, et qui éclaircira le texte des géographes.

Démétrius avait déjà remarqué les inductions que l'on pouvait tirer des expressions d'Homère, lorsqu'il dit que le camp des Lyciens s'étendait vers la vallée de Thymbra, πρὸς Θύμβρης δ' ἔλαχον Λύκιοι. « Cette disposition, ajoute Strabon, con-« vient parfaitement à l'emplacement de l'ancienne « Ilion; car la plaine de Thymbra en est très-« voisine, ainsi que le fleuve Thymbrius, qui se « jette dans le Scamandre, près du temple d'Apol-« lon (*). »

Dans la tragédie de Rhésus, Euripide fait dire à Hector, en parlant d'Ulysse : « Ulysse est son nom ; « il se trouve dans toutes les embuscades ; il se tient

(*) Strab. Lib. XIII, p. 598.

« près de la ville, aux environs du temple de Thym-
« bra : c'est le fléau des Troyens (*). »

Nous trouvons en effet près de l'antique ville de Priam, une vallée ou petite plaine à laquelle ces détails s'appliquent très-bien : un ruisseau descendu des montagnes l'arrose dans toute sa longueur, et vient se jeter dans le Simoïs, auquel, il ne faut pas l'oublier, on donnait, au temps de Démétrius, le nom de Scamandre.

J'aurais dû chercher avec plus de soin que je ne l'ai fait, vers le confluent du Thymbrius et du Simoïs, les fondations peut-être encore faciles à reconnaître du temple qui donnait au dieu des vers l'un de ses nombreux surnoms (**) : c'est là que, selon Dictys et Darès, périt Achille, épris des charmes de Polyxène et victime d'une odieuse perfidie. Le héros s'était rendu secrètement dans le temple, pour y traiter des conditions de son mariage, et confirmer la promesse de se retirer avec ses troupes, s'il obtenait la charmante fille de Priam. Suivant Dictys, il vint seul, et fut tué par Pâris et Déiphobe (***); Darès rapporte qu'il s'y rendit accompagné d'Antiloque, et qu'après une courageuse résistance, ils furent tous deux accablés par le nombre des ennemis que Pâris avait cachés près du temple (****). Mais

(*) Euripid. in Rheso, v. 508.

(**) Virg. Georg. Lib. IV, v. 323. Æneid. Lib. III, v. 85.

(***) Dictys, de Bello Troj. Lib. V, cap. 11.

(****) Darès, de excidio Troj. cap. 24. Voyez aussi Tzetzès, ad Lycoph. Servius ad Æneid. Lib. III, v. 57. Eustath. ad Iliam. Lib. X, v. 480.

ce récit est opposé à la tradition qu'Homère paraît avoir adoptée, lorsqu'il nous fait entendre Hector prédisant à son vainqueur, que bientôt il tombera lui-même devant la porte Scée (*); telle est aussi l'opinion qu'Euripide a suivie, lorsqu'il fait dire par Hécube,

ἐγὼ τεκον Πάριν
Ὃς παῖδα Θέτιδος ὤλεσεν, τόξοις ϑαλών.

« j'ai enfanté Pâris, qui a tué le fils de Thétis en lui lançant ses flèches (**). »

A 50 stades de l'emplacement où nous devons supposer qu'était le temple d'Apollon Thymbréen, nous apercevons les ruines de la nouvelle ville d'Ilion (***), et sur une éminence voisine, un tombeau qui ne peut être que celui d'Æsyétès. Il nous devient actuellement

(*) Iliad. Lib. XXII, v. 360.

(**) Euripid. in Hecub. v. 387.

(***) Strabon, d'après Démétrius de Scepsis, place (Lib. XIII, p. 598) la vallée de *Thymbra* à 50 stades d'*Ilium-Recens*, et Hesychius (verbo Θύμβρα) dit que le fleuve *Thymbrius*, qui donnait le nom à cette vallée, ainsi qu'au temple d'Apollon Thymbréen, est éloigné de l'*ancienne Ilion* de 10 stades, τῆς Ἀρχαίας πόλεως ἀπέχοντα σταδίους δέκα. Si l'on joint ces deux mesures, il en résultera que la ville d'*Ilium-Recens* était distante de 60 stades de l'ancienne, détruite par Agamemnon. Ces stades, comme ceux donnés par Démétrius de Scepsis pour la distance d'Ilium-Recens à Neandria, doivent être des stades Pythiques qui reviennent chacun à environ 76 toises françaises. Or, 60 stades à raison de 76 toises chacun, font une somme de 4,560 toises, et sur la carte de la plaine de Troie (planche 19), ce nombre de toises, à partir des murs d'*Ilium-Recens*, conduit au-delà du village de *Bounar-Bachi*, sur l'emplacement que l'on assigne à l'*ancienne Ilion*. Cette position est donc pleinement confirmée par l'accord de cette distance totale avec le terrain. (*l'Éditeur.*)

plus facile de reconnaître la *belle élévation*, Καλλιχολώνη, sur laquelle vinrent se placer les dieux protecteurs de Troie, tandis que les divinités ennemies excitaient les Grecs, et contemplaient leurs exploits du haut des rochers qui bordent la côte de la mer Égée. « Les « habitants de l'Olympe ont enfin reçu du père des « dieux la permission de prendre part à la guerre ; « Minerve parcourt le front du camp, ou vole le long « du rivage, qu'elle fait retentir de ses cris ; Junon « et Mercure qui l'accompagnent, et Vulcain, qui « s'efforce péniblement de les suivre, vont seconder « leurs efforts. Mars, Apollon, Diane, Latone, le « Xanthe et la belle Vénus, sont pour les Troyens. « Le dieu de la Guerre, tantôt du sommet de la « haute citadelle, accroît par ses clameurs belliqueu- « ses le courage des défenseurs d'Ilion ; tantôt, avec « l'impétuosité de la tempête, s'abat sur Callicoloné « près du Simoïs, pour veiller de plus près sur leurs « mouvements, et les animer par son exemple ; cha- « que dieu a pour adversaire un autre dieu : mais, « lorsqu'un combat terrible est engagé entre les deux « armées, lorsque ces divinités se sont assurées « de l'acharnement des guerriers, elles redevien- « nent simples spectatrices de la guerre sanglante « qu'elles ont provoquée. Neptune conduit celles qui « forment les mêmes vœux que lui en faveur des « Grecs ; il les fait asseoir sur les hauteurs qui ser- « virent à Hercule, libérateur d'Hésione, de refuge « contre le monstre marin. Les autres, avec Mars « et Apollon, se placent sur le sommet de Callicolo-

« né. Jupiter est resté sur l'Olympe pour mieux jouir « du grand spectacle qu'il vient de se ménager, et « dont il s'applaudit. »

Ἀλλ' ἤτοι μὲν ἐγὼ μενέω πτυχὶ Οὐλύμποιο,
Ἥμενος, ἔνθ' ὁράων ῥηϊνα τέρψομαι.

« Pour moi, je resterai assis sur le sommet de « l'Olympe, d'où mes yeux se repaîtront du specta- « cle des combats (*). »

Ceux qui, à tout prix, n'ont voulu trouver dans l'Iliade que des préceptes de la morale la plus pure et des exemples imposants de la justice des dieux, seraient sans doute embarrassés de justifier les jeux cruels dont ils se donnent ici le plaisir ; et de la Motte eût pu en faire le sujet de ses reproches les mieux fondés ; mais ce genre de discussion est étranger au but que je me propose ; je dois me borner à remarquer combien la nature et l'aspect des lieux s'accordent avec les dispositions faites par Homère, pour placer convenablement toutes les divinités de l'Olympe, spectatrices intéressées du combat qui se livre dans la plaine de Troie. Il est bien évident que le poète connaissait parfaitement le pays que les événements de son poème l'amènent à décrire, et qu'au milieu des plus brillantes fictions, il ne dément jamais l'exactitude qu'il s'est prescrite. Homère a donc rempli les obligations qui peuvent sans trop d'exigeance être imposées à la poésie, lorsqu'il attache ainsi à la

(*) Iliad. Lib. XX, v. 22 et seq.

fiction une sorte de vraisemblance ou même de réalité, par une peinture vraie des lieux sur lesquels il suppose ses héros et ses divinités. L'éminence, nommée par excellence *Callicoloné*, était connue de tous les habitants de la Troade sous cette dénomniation; et, quant à ceux qui ne connaissaient pas aussi bien le théâtre de l'Iliade, il leur suffisait de savoir que les dieux protecteurs des Troyens étaient placés sur une des montagnes qui couvraient le flanc droit de leur armée. Nous ferions sans doute sagement de nous contenter, à leur exemple, d'une indication un peu vague, et suffisante cependant pour l'intelligence du poème; mais il y a aussi des écarts d'ambition pour les érudits, et même pour ceux qui ne le sont pas à beaucoup près autant que l'exigerait la témérité de leur entreprise. Si l'intérêt du sujet, le charme des vers et le prestige de la musique, ne permettaient point jadis à un auditoire occupé de son plaisir, des observations minutieuses et l'importune curiosité de quelques détails assez indifférents, il n'en est pas de même de ceux qui se sont voués dans le silence et dans la retraite, au culte des anciens; égarés par leur ferveur, ils se laissent souvent gagner, sans s'en apercevoir, par la manie de tout expliquer. Jadis Démétrius de Scepsis, éloigné depuis long-temps de son pays, a voulu désigner la position exacte de Callicoloné; et je me laisse aller, vingt siècles après, à faire sur la carte que je rédige, une application peut-être trop précise de ses expressions et des distances qu'il nous indique.

Nous lisons dans Strabon copiant Démétrius, que

« Callicoloné était à 40 stades de la nouvelle ville « d'Ilion, et avait 5 stades de circuit. » Cette distance et cette dimension conviennent également au sommet désigné dans ma carte. Le géographe ajoute que Callicoloné était 10 stades au-dessus du bourg des Iliens, Ἰλιέων κώμη. Cette distance se trouve aussi assez juste, si l'on admet avec moi que ce bourg était sur l'emplacement d'*Aktché-keui*, à l'extrémité de la plaine de Thymbra (*). Je ne crois

(*) M. de Choiseul, sans trop se rendre compte des motifs sur lesquels il appuie son opinion, place *Callicoloné* sur la pente de la colline à l'extrémité de laquelle était située *Ilium-Recens*, et le *Bourg des Iliens* au village d'*Akthé-keui;* mais comme il n'a formé, dit-il, que des conjectures, qu'il regarde lui-même comme peu fondées, il est possible de chercher à établir la position de ces lieux d'une manière plus solide.

Callicoloné, ou la *belle élévation*, était sur la droite de l'armée des Troyens lorsqu'elle marchait contre les Grecs; elle était peu éloignée du Simoïs d'Homère, et les dieux favorables aux Troyens venaient s'y reposer pour être spectateurs des combats qui allaient se livrer. Strabon, en se servant du Commentaire de Démétrius de Scepsis, dit que « Cal- « licoloné était éloignée de 40 stades d'Ilium-Recens, et que cette émi- « nence était à dix stades du bourg des Iliens » (lib. XIII, pag. 597 et 598). Il ajoute en même temps que « ce bourg des Iliens, *Ilensium pa- « gus*, Ἰλιέων κώμη, où Démétrius de Scepsis plaçait l'ancienne Troie, était « situé 30 stades plus haut qu'*Ilium-Recens*, en remontant vers l'Ida; « qu'il était dans la plaine, et qu'on pouvait facilement tourner autour » (pag. 598, 596, 577, 599). Tous ces lieux doivent donc trouver leur emplacement dans la plaine en remontant vers l'Ida? Les 30 stades évalués, toujours en stades Pythiques, égalent 2,280 toises, qui, en les prenant à partir des murs d'*Ilium-Recens*, portait le *bourg des Iliens* dans la plaine même, entre une branche du Scamandre ou Simoïs d'Homère, qui s'assèche dans l'été, et une petite rivière qui, à peu de distance de là, va se jeter dans le Scamandre. De ce *bourg des Iliens*, Strabon compte 10 stades jusqu'au *Callicoloné;* et, comme ailleurs il dit que cette colline est à 40 stades d'*Ilium-Recens*, il s'en suit qu'elle est au-delà du *bourg des Iliens* à l'égard d'*Ilium-Recens;* on ne peut donc la supposer sur la pente de la colline, à l'extrémité de laquelle est située cette ville même;

pas qu'il y eût une ville de Thymbra : ni Homère ni Strabon ne la nomment; et Étienne de Bysance est

elle ne serait pas au-delà du bourg des Iliens à l'égard de cette ville. D'après cela je pense qu'il faut chercher dans la plaine au-delà de ce bourg, un autre emplacement qui lui convienne.

Callicoloné signifie *belle élévation*, et ce nom de κολώνη qu'Homère lui donne, semble indiquer une *colline isolée*, ayant la forme d'un tumulus, mais beaucoup plus grande. 10 stades Pythiques font 755 ou 756 toises. On ne trouve point d'élévation particulière à cette distance de l'endroit où se place le *bourg des Iliens* dans la carte de la plaine de Troie. Mais, un peu plus loin, le village d'Aktché-keui s'élève sur une colline isolée assez considérable, qui pourrait très-bien représenter celle de *Callicoloné;* je pense même que ce village est mal placé dans la carte, et qu'il pourrait être rapproché vers l'ouest, sans que l'exactitude générale en souffrît. Alors il se trouverait à la distance indiquée par Strabon, et l'élévation sur laquelle il est situé serait le *Callicoloné*.

A la vérité je ne suis pas le premier qui ait regardé la colline d'Aktché-keui comme pouvant représenter celle de *Callicoloné*. Le major Rennel a émis cette opinion avant moi (observ. on the topograph. of the plain of Troy, p. 45); mais malheureusement cette découverte ne l'a pas mené aussi loin qu'il eût été possible. En examinant le local de la Troade il n'a point eu de confiance dans les cartes françaises; il n'a pas voulu se fier à celle de M. Kauffer, qu'il connaissait, et que nous donnons aujourd'hui au public; il a préféré les cartes anglaises, qui sont moins bien levées et moins exactes, et même il y a ajouté des détails qui ne conviennent point au local.

La colline de *Callicoloné*, selon Strabon, est une élévation le long de laquelle, à la distance de 5 stades, coule le Simoïs (lib. XIII, p. 597). M. de Choiseul a traduit, suivant l'ancienne interprétation, *cette colline avait 5 stades de circuit;* mais M. Coray, dans une note de la traduction française de cet auteur, dit (tom. IV, part. 2, p. 177) qu'il a préféré avec Paulmier de Grantemesnil, lire dans le texte δύχων au lieu de ἴχων, et il a raison. Il résulte donc de cette correction que cette colline est bien près d'une rivière que Démétrius de Scepsis, et Strabon après lui, reconnaissaient comme le *Simoïs* de leur temps. Le village d'*Aktché-keui* n'est pas éloigné de deux petites rivières qui semblent le cerner de deux côtés différents; l'une est le Thymbrius, que M. de Choiseul a très-bien signalé, et l'autre, plus au nord, ne peut être que celle que Strabon reconnaît pour

le seul qui en suppose, peut-être fort légèrement, l'existence (*).

le *Simoïs* de son temps. Cette rivière prend sa source dans une chaîne inférieure du mont Ida, passe sous un aqueduc ruiné qui lui fait donner le nom de *Kimar* ou *Kamara*, et va se jeter dans le Scamandre ou Simoïs d'Homère, un peu au-dessous de l'emplacement que prend le *bourg des Iliens*, et un peu au-dessus d'*Ilium-Recens*. Elle n'est pas très-large. M. Dubois, qui l'a passée pendant l'hiver, en allant du village de Tchiblak à Aktché-keui, estime qu'elle n'a pas plus de trois pieds de largeur, et la carte de M. Kauffer marque vers son embouchure les ruines d'un très-petit pont en maçonnerie.

Le major Rennel a également reconnu dans cette rivière le Simoïs de Strabon; mais il lui fait prendre un tout autre cours que celui qu'elle a réellement. Il la confond avec la rivière qui passe à Tchiblak, tandis que celle-ci n'est qu'un ruisseau qui prend sa source dans le village de Tchiblak même, comme l'a vérifié M. Dubois. Mais une autre erreur qui a pourtant conduit le major Rennel à une vérité, c'est la dénomination moderne qu'il donne à cette rivière. D'après le journal manuscrit du docteur Carlyle, il l'appelle *Shimar*, et dans ce nom il croit reconnaître celui de *Simoïs*, donné à cette rivière par Strabon (pag. 32 et 43). Il me paraît bien certain que cette rivière est le *Simoïs* de Démétrius et de Strabon; mais la dénomination de *Shimar* n'est point du tout dérivée de cet ancien nom. On appelle cette rivière *Kimar* ou *Kamara*, parce qu'elle passe sous la voûte d'un aqueduc. Les Grecs nomment une voûte Καμάρα, du mot latin *Camera*, *berceau*, *toit recourbé;* et je pense que le docteur Carlyle, qui avait traversé cette rivière près du village d'Eski-Aktché-keui, l'avait également appelée *Kimar;* mais que son écriture n'étant pas bien nette, le major a pris pour deux lettres ce qui n'en formait qu'une, et a lu *Shimar* au lieu de *Kimar*.

En prenant la rivière de *Kimar* ou *Kamara* pour le *Simoïs* de Démétrius de Scepsis et de Strabon, j'ai cru pouvoir placer sur ses bords, au village d'Eski-Aktché-keui, l'ancien lieu de *Polium*, appelé ensuite *Polisma*, où les Astypalèens avaient formé un établissement avant de bâtir *Ilium-Recens* (Strab. Lib. XIII, pag. 604). Je pense que c'est aussi le long de cette rivière que l'on doit chercher le tombeau de Pandarus, ce chef des Lyciens qui fut tué par Diomède devant Troie (Homer. Iliad. V, v. 290), et dont Étienne de Bysance fait mention (verbo Φήλεια).

Le village d'Aktché-keui, bâti sur le Callicoloné, est aujourd'hui en

(*) Steph. Bys. verbo Θύμβρα.

On peut faire dériver le nom de Thymbra du mot grec Θυμήρες, *agréable, qui plaît*, et il faut convenir que l'aspect des lieux dépose en faveur de cette étymologie ; ne pourrait-on cependant pas supposer avec autant de vraisemblance, qu'il y croissait une grande quantité de cette plante aromatique, variété de l'origan, *la sarriette*, que les Grecs appelaient Θύμβρα, et qu'ils nomment encore aujourd'hui Θρύμβος, par une légère altération dont beaucoup d'autres mots offrent des exemples ?

Si la position du temple d'Apollon tymbréen n'est pas déterminée par une recherche assez exacte de ses fondements, si nous ne pouvons proposer même que des conjectures, à la vérité fort probables, sur la position de Callicoloné, il n'en est pas de même du tombeau d'Æsyétès, aussi bien conservé, quoi-

ruines. Ses habitants l'ont abandonné depuis quelques années à cause du mauvais air. Les débris des maisons encombrent les rues, et la mosquée n'a plus de toit ; on voit dans l'intérieur de celle-ci quatre colonnes de granit gris qui viennent d'un monument antique. Beaucoup d'antiquités ont été transportées de ce village dans celui de Bounar-Bachi. Sur la pente de la colline d'Aktché-keui, du côté de Bounar-Bachi, M. Dubois a vu une grande et épaisse table de marbre gisant sur le terrain, dont le dessous paraît offrir du relief. Il n'a pu la faire relever ; quelque voyageur plus heureux y trouvera peut-être un morceau de sculpture intéressant. De ce même côté, au pied de la colline, le docteur Carlyle a rencontré deux tumulus entre lesquels passe la route. Le plus grand est appelé *Khana-tépé*, et l'autre n'a pas de nom (Rennell. ibid. pag. 137). Le premier est peut-être le tombeau de Troïle, un des fils de Priam, qui, dit-on, fut tué par Achille dans le temple d'Apollon thymbréen (Theocriti vel Simmii ara Lycophr. v. 307. Tzetzès, ibid. Servius ad Virg. Æneid. Lib. I, v. 478), et le second celui de Rhésus, dont les os furent enlevés par les Athéniens et transportés à Amphipolis sur le Strymon (Polyæn. Strateg. Lib. VI, c. 53). (*L'Éditeur.*)

que beaucoup moins grand que celui d'Ilus, et qui se trouve à la place désignée dans Strabon : « Le « tombeau d'Æsyétès, dit cet auteur, est éloigné de « cinq stades de la ville d'Ilium actuelle ; il se trouve « sur le chemin qui conduit de cette ville à Alexan- « dria-Troas (*). » Ces indications sont parfaitement justes, et l'on ne peut méconnaître le monticule factice, le monument funéraire (**) sur lequel l'agile fils de Priam venait se placer pour épier les mouvements des Grecs :

Ὃς Τρώων σκοπὸς ἷξε, ποδωκείῃσι πεποιθώς,
Τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος,
Δεγμενος ὁππότε νῆυφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί.

« Polités, qui, veillant pour le salut des Troyens, « et se fiant sur la légèreté de ses pieds, osait se pla- « cer sur le tombeau du vieil Æsyétès, afin d'obser- « ver le moment où les Grecs s'éloigneraient de leurs « vaisseaux, dans l'intention de combattre (***). »

D'après la position actuellement bien reconnue

(*) Strab. Lib. XIII, p. 599.

(**) Ce tumulus de forme ovale, d'environ 20 pieds (****) de hauteur perpendiculaire, est situé sur le haut d'une pente qui descend doucement dans la plaine ; sur cette pente sont arrêtées quelques pierres roulées du haut et détachées d'un édifice antique. Ce tombeau était à 5 stades d'Ilium-Recens, comme le dit Strabon ; 5 stades Pythiques font environ 378 toises (*****), et c'est précisément la distance que l'on mesure sur la carte entre les murs de la ville et le tombeau. (*L'Éditeur.*)

(***) Iliad. Lib. II, v. 792 et seq.

(****) Six mètres 50 centimètres.

(*****) Sept cent trente-sept mètres environ.

de l'ancienne Ilion, Polités ne pouvait en effet choisir un point plus favorable pour juger si les assiégeants s'approchaient de la ville, ou s'ils faisaient des dispositions pour se rembarquer; et, dans le cas où ils se seraient brusquement portés en avant, il avait besoin de toute sa vitesse pour n'être pas coupé et enlevé avant de regagner les murailles.

Æsyétès était un prince troyen, allié de la famille de Priam; il eut plusieurs enfants, entre autres Ucalégon, Anténor, et Alcathoüs qui avait épousé Hippodamie, fille aînée d'Anchise (*). C'est là, ce me semble, tout ce qu'on en sait; mais l'existence de son tombeau atteste les honneurs qu'on avait cru devoir rendre à sa mémoire. Homère avait indiqué ce monument; Strabon nous le fait connaître. Il est bien à regretter que ce dernier auteur n'ait pas rendu toujours aussi clairement les notions qu'il puisait dans l'ouvrage de Démétrius.

On sentira combien il m'a été difficile d'assigner des positions que souvent rien ne constate aujourd'hui, et cela, d'après des distances toujours approximatives et des dénominations souvent équivoques, surtout si l'on accorde que Strabon n'est pas aussi bon écrivain que savant géographe; qu'il est loin d'avoir cette clarté de style, ce choix d'expressions, qui peuvent seuls prévenir les erreurs où l'on tombe si fréquemment, et presque nécessairement, en lisant la description d'un pays faite au-

(*) Iliad. Lib. II, v. 793; Lib. XIII, v. 428. Eustath.

trefois sans le secours d'aucune carte (*). Aussi ai-je erré long-temps dans les obscurs détails empruntés de Démétrius; et si je crois être parvenu à les entendre, ou à peu près, ce n'est qu'en les comparant aux lieux que j'avais l'avantage de connaître, et que Strabon n'avait point vus.

On peut, sans excès d'amour-propre, se flatter d'avoir pénétré le sens de quelques phrases qu'on a étudiées quelques années, qu'on a comparées aux terrains qu'elles décrivent, et qu'on a tourmentées en mille manières par un travail opiniâtre; mais ceux qui daigneront parcourir mon ouvrage n'auraient pas sans doute la persévérance que je me suis imposée, et personne n'est moins tenté que moi de leur en faire un reproche. Je suis loin de faire valoir les efforts que ce travail m'a coûtés; je ne pouvais guère me dispenser de m'y livrer, mais je dois certainement épargner aux autres l'ennui de me suivre péniblement, et pas à pas, dans ces arides recherches. Le très-petit nombre de lecteurs qui en seraient tentés, bien supérieurs à moi par leur érudition, n'ont pas besoin que je les précède jusque dans les moindres sentiers; ils auront d'ailleurs bientôt des guides plus sûrs, et je dois être satisfait si je puis offrir ici des résultats probables, et placer quelques signaux sur la route des savants distingués qui s'oc-

(*) Ce jugement au sujet de Strabon est un peu sévère, et pourra même paraître injuste à ceux qui ont étudié cet auteur avec soin. (*L'Éditeur.*)

cupent en ce moment de traduire et de commenter Strabon (*).

Les ruines de la *Nouvelle Ilion*, de cette colonie Éolienne, honorée par Alexandre, enrichie par ses successeurs, et ensuite par les Romains, viennent d'être pour nous un point assuré de reconnaissance, dont nous nous sommes servi avec une juste confiance pour déterminer ou présumer d'autres positions. Les fondations des murailles existent encore, et cette enceinte renferme plus d'un débris digne d'intérêt; mais nous ne nous y arrêterons pas en ce moment : nous ne voulons d'abord suivre qu'Homère lui seul, ne voir que ce qu'il nous désigne, et nous reviendrons plus tard sur les lieux, qui, ne devant rien à sa muse, appartiennent exclusivement à l'Histoire. (*L'Auteur.*)

PLANCHE 26.

Vue du Tombeau d'Ajax.

Les faits historiques semblent avoir acquis le degré de certitude dont ils sont susceptibles, lorsqu'ils sont rapportés par des témoins intelligents et éclairés, qu'aucune passion n'a pu aveugler, qu'aucun intérêt n'a pu séduire, lorsque leurs témoignages s'accordent bien entre eux; qu'ils appuient des

(*) Ces traducteurs sont MM. Laporte-Dutheil, Coray et Gosselin. Le premier étant mort, cette traduction vient d'être achevée par M. Letronne, qui n'a pas montré moins de savoir et d'érudition que ceux qui l'avaient commencée. (*L'Éditeur.*)

mêmes circonstances, soit le récit de ce qu'ils ont vu, soit la fidélité des traditions qu'ils ont recueillies; lorsque les faits qu'ils rapportent n'offensent ni la raison ni la saine physique; enfin, lorsque, pour complément de preuves, ils citent des monuments qui se retrouvent encore dans les mêmes lieux où ils les ont indiqués. Tous ces caractères ne sont pas, sans doute, indispensables pour établir un fait: l'esprit humain n'est pas si difficile en croyance; mais leur réunion, alors qu'on peut l'obtenir, élève au plus haut degré la certitude, ou, si l'on veut, la probabilité historique.

On ne saurait démontrer d'une manière absolue que les tombeaux encore existants sur le rivage de l'Hellespont ont été réellement élevés pour Ajax et Achille; mais, autant qu'un fait de cette nature peut être prouvé, il est certain que ce sont ceux que les anciens ont universellement cru, à tort ou à raison, appartenir à ces héros; on ne peut douter que ce ne soient les monuments qu'ils ont honorés par un culte public, constant, et qui s'est perpétué jusqu'à l'entière extinction de leurs coutumes religieuses.

On voit que je ne prétends pas troubler dans les jouissances de leur scepticisme ceux qui, attachant du prix à se soustraire aux opinions reçues, veulent conserver le plaisir de nier qu'il y ait eu une guerre de Troie, qu'il ait jamais existé un Achille et un Ajax. S'ils restent inébranlables dans leur opinion, ils seront du moins forcés de convenir que l'auteur de l'Iliade a eu le mérite de connaître parfaitement

et de décrire avec exactitude les lieux qu'il avait choisis pour la scène de son poème; qu'il a su, avec une merveilleuse adresse, lier à son sujet des monuments qui se trouvaient sur ce même terrain, et les consacrer pour la postérité, en y attachant de magiques souvenirs et des noms, à quelque titre que ce soit, déjà célèbres avant lui.

On ne m'accusera pas de fanatisme, et l'on voit que je sais même au besoin composer avec l'incrédulité. Ma tolérance, dans cette occasion, n'est pas, à la vérité, tout à fait désintéressée; il y entre un peu de prévoyance, et je dois me mettre en garde contre ces attaques, si communes et si commodes, de gens qui, avec un mot plaisant, presque toujours si facile à trouver, déjouent des années de travaux et de réflexions. Je n'ai depuis long-temps vu paraître aucun ouvrage un peu remarquable sans l'entendre déchirer par quelques-uns de ces critiques de société, bien tranchants, bien sûrs de leur infaillibilité, qui, suivant leur usage, ne l'avaient pas lu; qui même l'avouent, si on les presse un peu; ils l'ont entrevu, c'en est assez pour que leur sagacité ait acquis le droit de prononcer; et cependant ces ouvrages avaient, par le talent de leurs auteurs, bien plus de droits que les miens à n'être pas si lestement jugés. Il a dû m'être permis de prendre mes précautions, et de constater ce que j'ai rigoureusement voulu dire.

Avançons-nous maintenant vers ces tombeaux que mes recherches ont mis en jouissance de leur an-

cienne célébrité ; et, nous rapprochant de l'Hellespont, allons examiner le tombeau d'Ajax, dont nous n'avons fait d'abord que reconnaître l'emplacement.

Ajax, fils de Télamon, dans son désespoir de n'avoir point obtenu les armes d'Achille, s'était lui-même ôté la vie. Ses troupes lui élevèrent un tombeau près du lieu qu'occupait sa flotte, sur la pointe du cap Rhétée ; et bientôt, par une suite de ce respect, de cette espèce de passion des peuples pour tout ce qui tenait à la guerre de Troie, on éleva des temples aux deux plus fameux héros morts sur ce rivage. Nous trouvons dans Homère lui-même les premiers titres qui constatent l'existence de ces tombeaux, dont il faut convenir que la longue durée a droit de nous étonner.

Nestor, parlant à Télémaque des derniers événements de la guerre de Troie, et de ce qui s'était passé dans la Troade à cette époque, lui dit : « Là « gît Ajax, guerrier semblable à Mars ; là repose « le bouillant Achille ; là sont les restes de Patro- « cle, que sa prudence égalait aux dieux. Sur ces « rivages reposent aussi les cendres de mon cher « fils, de ce fils plein de valeur et doué de toutes « les vertus, mon cher Antiloque (*). »

Sur la fin de l'Ajax Furieux, Sophocle fait dire au chœur des Salaminiens : « Teucer, pendant que « vous en avez le temps, hâtez-vous de choisir un

(*) Odyss. Lib. III, v. 108 et seq.

« lieu pour la sépulture d'Ajax. Vous y établirez « un large tombeau qui éternisera la mémoire du « héros (*). »

Mais c'est dans Strabon, dans Pline et dans Pausanias qu'est consignée avec quelques détails l'opinion générale de l'antiquité sur le tombeau d'Ajax. *Æantium à Rhodiis conditum in altero cornu, Ajace ibi sepulto, XXX stadiis intervallo à Sigeo, et ipso statione classis suæ*, dit Pline : « sur la pointe « opposée est Æantium, fondée par les Rhodiens, « à 30 stades du Sigée; c'est là que fut enseveli « Ajax, sur le même terrain où sa flotte était pla- « cée (**). »

Strabon, décrivant cette partie du rivage de l'Hellespont, s'exprime ainsi : « Vient ensuite Rhœ- « teum, ville située sur une hauteur, et immédia- « tement après, un rivage peu élevé, sur lequel est « l'Aianteion, qui consiste en un tombeau et en un « temple décoré de la statue d'Ajax. Cette statue « avait été transportée en Egypte par l'ordre d'An- « toine; mais Auguste la fit rendre aux habitants « de Rhœteum (***). »

Pomponius Méla dit « *Extra sinum sunt Rhœtea « littora, Rhœteo et Dardania claris urbibus, Aja- « cis tamen sepulchro maximè illustria* (****). »

Par une erreur peu excusable, parce qu'elle était

(*) Sophocl. Ajax. Fur. v. 1183.

(**) Plin. Lib. V, cap. 30, Tom. I, pag. 188.

(***) Strab. Lib. XIII, pag. 595.

(****) Pomp. Mel. Lib. I, cap. 18.

facile à éviter, on a cru trouver Pline en contradiction avec Strabon, le premier assignant 30 stades de distance entre le Sigée et le tombeau d'Ajax, tandis que le second indique une distance de 60 stades entre ce même cap Sigée, à l'endroit où est le tombeau d'Achille, et ce qu'il désigne sous le simple nom de Rhétée (*). Rien n'est au contraire plus exact; l'un parle de la ville de Rhétée, l'autre de l'Aianteion, qui sont à des distances bien différentes. La ville de Rhétée, dont les ruines se trouvent auprès du village de It-Guelmès, était en effet, comme on peut le voir sur la carte, à environ 4500 toises (**) des tombeaux que l'on trouve près du Sigée, c'est-à-dire à peu près à 60 stades de ce cap, si, comme le dit Strabon, on navigue en droite ligne (***). Ἀπὸ τοῦ Ῥοιτείου μέχρι Σιγείου καὶ τοῦ Ἀχιλλέως μνήματος signifie donc depuis la ville de Rhétée jusqu'au Sigée et au tombeau d'Achille, et non pas depuis le cap Rhétée.

Au temps de Pausanias, le tombeau d'Ajax avait éprouvé de grandes dégradations. « Un Mysien, dit-« il, m'a parlé de la grandeur prodigieuse d'Ajax,

(*) Strab. Lib. I, cap. 18.

(**) Environ neuf kilomètres.

(***) Ces deux mesures sont encore en stades pythiques de 75 ou 76 toises chacun. Les 60 stades font 4,500 ou 4,560 toises, que l'on doit prendre en droite ligne entre les ruines de Rhétée et l'endroit où sont les tombeaux du Sigée, et les 30 stades font 2,250 ou 2,280 toises, que l'on parcourait en suivant les replis du golfe qui n'existe plus aujourd'hui. (*L'Éditeur.*)

« dont il avait pu juger, les efforts des vagues contre le rivage ayant ouvert une entrée dans l'intérieur de son tombeau. Pour m'en donner une idée, il m'assurait que ses rotules étaient grandes comme les disques dont se servent les athlètes enfants pour l'exercice du pentathle (*). »

Le Mysien se permettait probablement un peu d'exagération sur la taille colossale d'Ajax ; mais son récit confirme que le corps du héros n'avait point été brûlé, Calchas ayant déclaré que la religion ne permettait point de rendre ce genre d'honneur à ceux qui s'étaient eux-mêmes ôté la vie. C'était l'opinion générale, à ce qu'il paraît, par ce qu'en dit Philostrate (**). Il est vrai qu'elle n'a été suivie ni par Dictys de Crète ni par Cointus ; mais le premier a peu de droits à la confiance ; et quant au poète, il avait besoin de magnifiques funérailles pour imiter les honneurs rendus à Achille ; il lui fallait un bûcher, et il s'est décidé à faire brûler Ajax, en dépit de la tradition et de Sophocle (***).

Sortis des ruines de la nouvelle Ilion, nous avons traversé la vallée nommée par les Turcs *Thumbrek*, et nous sommes montés sur l'extrémité du cap

(*) Pausan. Lib. I, cap. 35.

(**) Philostrat. Heroic. cap. 1, § 3, pag. 711. Il était également défendu de brûler ceux qui avaient péri par la foudre, sans doute parce qu'on les supposait ennemis des dieux. Plin. Lib. II, cap. 54, Tom. I, pag. 102, dit *cremari fas non est, condi terra religio tradidit.*

(***) Distys Cret. de Bello Troj. Lib. V, p. 119. Coint. Smyrn. Lib. V, 635.

Rhétée, qui porte le cône encore existant du tombeau d'Ajax. Nous voilà au pied de cette masse qui a peu subi de changements, quoiqu'elle ait souffert des réparations peut-être à plusieurs époques. Après avoir gravi cette montagne aux deux-tiers, nous pouvons pénétrer dans son intérieur par une ouverture qui se trouve devant nous. C'est un double caveau formé en voûte, construit avec un tuf calcaire lié par un ciment extrêmement dur. L'entrée du caveau peut avoir 13 pieds 6 pouces (*) de profondeur sur 7 pieds 8 pouces (**) dans sa largeur, et 3 pieds 6 pouces (***) dans sa plus grande hauteur. Ce premier caveau donne passage dans un autre plus étroit, qui n'a guère que 5 pieds 4 pouces (****) de largeur sur environ 12 pieds (*****) de profondeur, et environ 2 pieds 6 pouces (******) de hauteur. On ne peut reconnaître le fond de ce caveau, parce que des terres y sont amoncelées. C'est sans doute là que reposait le corps du héros. Au-dessus, sur la sommité du tumulus, sont des restes de construction, mais si peu conservés qu'on ne saurait dire quelle était leur forme. On peut croire que cette bâtisse était circulaire comme la montagne, et qu'elle formait l'enceinte de l'Aianteion ou temple consacré à Ajax. Ce temple ne fut pas construit d'une manière fort solide, car les pierres qui se sont

(*) Quatre mètres 39 cent. (**) Deux mètres 48 cent.
(***) Un mètre 14 cent. (****) Un mètre 72 cent.
(*****) Trois mètres. (******) Quatre-vingt-un cent.

détachées et qui ont roulé sur la pente du tumulus, sont composées la plupart de petits cailloux fortement liés par le même ciment qui a servi à la construction des caveaux. Le tout pouvait être recouvert de marbres dont on trouve de faibles débris; mais jamais l'édifice n'a pu être considérable. Néanmoins cette construction était encore entière, dit-on, en 1770, lorsqu'un commandant turc en fit démolir la plus grande partie pour employer les matériaux à bâtir un pont à peu de distance. Si le sommet, tel qu'on le voit dans le dessin, ne paraît pas aplati, comme il a dû l'être, c'est qu'en attaquant cette masse pour en arracher les pierres, on a rejeté vers le centre les terres qui les recouvraient (*).

En examinant les restes de ce monument, il est aisé de juger que ces constructions n'ont aucun des caractères d'une antiquité très-reculée, et qu'au contraire ils montrent tous ceux d'un ouvrage romain.

(*) Ce tumulus est très-distinct. Il peut avoir 13 pieds (**) d'élévation perpendiculaire sur environ 80 (***) de diamètre à sa base. L'ouverture des caveaux est tournée vers le midi; et au nord, sur le bord de la mer, on voit trois grandes pierres informes, enfoncées dans le sable, qui peuvent avoir été détachées de son sommet. Au bas est le pont construit avec les débris enlevés au temple d'Ajax. Il sert à traverser le torrent qui vient de la vallée de Thumbrek ou de Halileli, et on a élevé auprès une fontaine turque. Des environs de ce tumulus on distingue très-bien les deux principales sommités ou tombeaux qui sont de l'autre côte de la plaine, au pied du Sigée, et dont M. de Choiseul a fait fouiller le plus grand. Au-dessus de ces tombeaux est l'emplacement de la ville de Sigée même, occupé aujourd'hui par le village d'Iéni-chehr, qui se fait remarquer par la situation élevée de ses moulins. (*L'Éditeur.*)

(**) Quatre mètres 22 cent. (***) Vingt-six mètres.

En effet, Philostrate nous apprend qu'il fut reconstruit par l'empereur Hadrien, qui, visitant la Troade, avait vu avec peine le squelette d'Ajax en danger d'être d'étruit (*). On ne saurait donc douter que ce monticule élevé sur le cap Rhétée ne soit le tumulus d'Ajax, et que les constructions qui le couronnent ne soient sur l'emplacement du tombeau et du temple qui avaient été consacrés à ce héros dès la plus haute antiquité, édifices dont Ovide, Strabon, Pomponius Méla, Lucain, Pline, etc., nous attestent l'existence et la position. Il doit paraître également certain que ce monument fut réparé par l'empereur Hadrien, qui n'était probablement pas un aussi habile architecte qu'il en avait la prétention, mais qui eut le mérite, plus convenable à un souverain, de protéger et d'encourager les arts, et qui donna tous ses soins à conserver et relever les plus beaux édifices de la Grèce.

La statue qui décorait l'Aianteion était sans doute due au ciseau d'un habile artiste, puisqu'Antoine la jugea digne d'être offerte à Cléopâtre : rendue aux regrets et aux instances de ses légitimes possesseurs, il paraît qu'elle a reçu leurs hommages jusqu'à l'époque à laquelle les empereurs chrétiens achevèrent de détruire les temples de l'antique religion du pays (**).

(*) Philostrat. Heroic. cap. 1, § 2, p. 668.

(**) Alexandre-le-Grand rendit au tombeau d'Ajax les mêmes honneurs qu'à celui d'Achille (Diod. Sic. Lib. XVII, § 17. Tom. II, p. 172), car le premier de ces héros n'était pas moins révéré des Grecs que le der-

Enfin pour dernière preuve, et ce n'est pas celle qui doit inspirer le moins de confiance, les restes du tombeau d'Ajax portent encore son nom ; les habitants Grecs les nomment Αἴαντ' τάφος ou *Aiant-Tépé*, joignant ainsi le nom propre du héros avec un mot grec ou un mot turc, lesquels signifient *tous deux un tombeau*. Le dernier pourrait bien être la racine scythe du mot grec τάφος, et a dans tous les cas la même signification. Les Turcs qui, comme tous les Orientaux, ne conservent jamais en écrivant que les consonnes, et qui, dans les mots inconnus d'eux, tels que les noms propres, suppléent les voyelles à leur fantaisie, ont fait d'αἴαντ', contraction d'Αἴαντος, les uns *Hant*, les autres *Hint* (*), ou toute autre chose encore, suivant le caprice de celui qui parle ou les ha-

nier. Les habitants de la Troade leur offraient à tous des sacrifices pour se les rendre favorables ; ils cherchaient à apaiser leurs mânes, qui leur paraissaient toujours terribles et irrités contre eux. On disait même, dans la contrée, que leurs ombres simulaient souvent les combats qui s'étaient autrefois livrés dans la plaine. Ajax était le plus redouté ; et, parce que dans sa fureur il avait égorgé quelques troupeaux, les pasteurs empêchaient les brebis d'approcher de son tombeau, regardant les herbes qui croissaient aux environs, comme nuisibles et malfaisantes. Suivant l'opinion accréditée, ce héros sortait fréquemment de son sépulcre pour effrayer les habitants du voisinage, et alors il poussait des hurlements affreux. On prétendait que son ombre avait onze coudées de hauteur, c'est-à-dire environ 15 pieds 6 pouces de France, ce qui était sans doute calculé sur la profondeur du caveau qui renfermait son corps (Philostrat. Heroic. cap. 1, § 2, pag. 668 ; cap. 2, § 9, pag. 681 et 682. Icon. Lib. II, § 7, pag. 820). (*L'Éditeur.*)

(*) Les Turcs prononcent *hant* ou *hint* ou *hind*, mot qui signifie dans leur langue, caverne, parce qu'ils ont cru voir dans le nom de *aiant* ou *æant*, la désignation du caveau qui renfermait le corps d'Ajax. (*L'Éditeur.*)

bitudes de celui à qui l'on s'adresse. Ce n'est pas à des barbares du Caucase qu'il faut demander une prononciation pure et des étymologies exactes : les Grecs ont seuls le droit de prononcer les noms des héros d'Homère. Voilà donc dans la Troade deux tombeaux, celui d'Ilus et celui d'Ajax, qui portent encore leurs anciens noms ! Voyons si nous pourrons retrouver avec la même exactitude les autres tombeaux également célèbres dans l'antiquité, mais dont peut-être les vestiges ne sont pas d'une aussi incontestable évidence. (*L'Auteur.*)

PLANCHE 27.

Vue du Tombeau d'Achille.

Au pied du cap Sigée, se voit un tombeau conique, fort élevé, qui, par sa position, appelait plus que tout autre les regards, et semblait remplir les données que nous tenons des anciens sur le monument d'Achille. J'avoue donc sans peine que je me suis laissé tromper par ces apparences, jusqu'au moment où, étant parvenu à le faire ouvrir, j'y ai trouvé des objets, curieux sans doute, mais qui par leur style ne pouvaient être rapportés à une si haute antiquité. Mes doutes confirmés par mon illustre ami l'abbé Barthélemy, m'engagèrent à faire de nouvelles recherches sur la côte de l'Hellespont : elles ne furent point infructueuses, et je parvins à reconnaître les faibles restes du tombeau d'Achille, à retrouver quelques fragments du temple consacré à

ses mânes, lorsque la nouvelle Ilion eut acquis le degré d'opulence auquel elle parvint après Alexandre. Cet édifice a été totalement détruit; le tombeau lui-même est presqu'anéanti; il n'en reste plus que la base, dont la masse circulaire est devenue, comme le tombeau de Myrine, un cimetière turc. Les marbres du temple renversé par les ordres des empereurs chrétiens, ont servi à former les cippes que les Musulmans placent toujours sur leurs sépultures; et le peu qui en reste encore ne tardera pas à être taillé, défiguré pour le même emploi, cause journalière de la destruction complète de tant de précieux monuments. Quelques années plus tard il eût été impossible de reconnaître cette position que j'ai heureusement pu déterminer (*). Les mêmes auteurs

(*) Ce tumulus, quoique moins élevé que plusieurs autres, est pourtant reconnaissable. M. Gell (the topography of Troy, pag. 45) l'avait pris pour le tombeau commun des Grecs, ἄκριτος τύμβος; mais M. de Choiseul a retrouvé ce tombeau dans un autre tumulus qui est dans la plaine, près du village de Koum-keui (pag. 371 du tome II); ainsi le plus voisin du rivage peut très-bien avoir été celui que les anciens regardaient comme le tombeau d'Achille. D'ailleurs il se trouve dans l'emplacement qu'occupait le camp de ce héros. Ce tumulus est situé sur le bord du Scamandre, sur lequel est jeté un pont de bois d'environ 50 toises de longueur, souvent emporté par le torrent et autant de fois renouvelé. Il sert de base à un cimetière turc dont les murs d'enceinte ont peut-être été bâtis sur les fondements de ceux de l'ancienne forteresse *Achillæum*, qui avait été construite par les Mytilénéens pour l'opposer aux Athéniens alors maîtres de Sigée (Herodot. Lib. V, cap. 14. Strab. Lib. XIII, pag. 600). Ce fort n'existait plus au temps de Pline l'ancien (Plin. Lib. V, cap. 30. Tom. I, pag. 282. Solim. cap. 40). Dans l'enceinte sont des tombeaux turcs dont quelques uns assez bien sculptés; plus loin, dans la vue qui est ici gravée, on distingue le nouveau château d'Asie des Dardanelles, appelé Koum-Kalessi, ou *château de sable*, et de l'autre côté du détroit ce-

qui nous ont fourni les titres du tombeau d'Ajax, nous attestent également l'existence de celui d'Achille, objet d'une vénération encore plus fervente, et qui, depuis la guerre de Troie jusqu'à l'établissement du christianisme, reçut de constants et publics hommages.

Homère avait le premier consacré le tombeau d'Achille, par le récit qu'il fait dans l'Odyssée, de ses funérailles, et des regrets de l'armée. Le poète suit aux enfers les amants de Pénélope tués par Ulysse, et cette fiction, dont il ne s'agit pas ici de juger le plus ou moins de convenance, lui donne le moyen d'introduire sur la scène l'âme d'Agamemnon avec les âmes d'Ajax, de Patrocle et d'Achille. Agamemnon instruit ce dernier de ce qui s'est passé après sa mort : il lui raconte les honneurs funèbres que lui ont rendus les Grecs; la douleur de Thétis, sortie du sein des eaux pour le pleurer; les gémissements dont toute l'armée fit retentir la plaine de Troie et les rives de l'Hellespont, lorsqu'on plaça son corps sur le bûcher. « Enfin, ajoute-t-il, quand les flam-
« mes eurent achevé de vous consumer, nous re-
« cueillîmes à la pointe du jour vos ossements blan-
« chis, nous les lavâmes avec un vin pur, et les
« enveloppâmes ensuite de graisse. La déesse votre
« mère donna une urne d'or à deux anses, qu'elle dit
« être un présent de Bacchus, et l'ouvrage de

lui de Sedd-ul-Bahar-Kalessi, ou *château digue de la mer*. En avant est un autre cimetière turc avec tous ses cippes ou pierres tumulaires. (*L'Éditeur.*)

« Vulcain. Dans ce vase sont vos os confondus avec « ceux de Patrocle, et l'on y a placé séparément les « restes d'Antiloque, que, depuis la mort du fils de Ménœtius, vous préfériez à tous vos autres com- « pagnons. Secondés de toute l'armée, nous nous « sommes ensuite empressés, illustre Achille, de « vous élever sur le rivage de l'Hellespont un grand « monument digne de vous, afin qu'il soit remarqué « de tous le navigateurs de notre temps, et de tous « ceux des siècles futurs (*). »

Les destructeurs d'Ilion pouvaient difficilement espérer que leurs vœux seraient si bien exaucés, et qu'après tant de siècles leurs tombes recevraient encore les hommages des voyageurs. C'est à l'exactitude d'Homère, dont le génie les avait déjà si bien servis, que leurs mânes vont être redevables d'un culte nouveau.

L'admiration qu'inspiraient les vers du prince des poètes, ajouta beaucoup encore au sentiment religieux que les Éoliens, habitants de la Troade, conservaient pour les héros dont la renommée donnait un si grand lustre à leur pays. Si l'on montre aujourd'hui dans les Pyrénées les traces du prétendu passage et des forces plus qu'humaines du paladin Roland, il est bien naturel que l'on conservât sur les ruines de l'Hellespont le souvenir des événements célébrés par le plus grand des poètes, dont les vers étaient partout entendus et répétés avec enthousiasme.

(*) Odyss. Lib. XXIV, v. 71 et seq.

La vénération des peuples pour la mémoire d'Achille et le culte qu'ils lui rendirent, assurèrent la conservation du tombeau ; ils venaient y déposer les prémices de leurs récoltes, et souvent apaiser par des sacrifices ses mânes redoutables. L'on n'eût osé passer la nuit près du monument dont on le voyait, disait-on, souvent sortir couvert de ses armes et agitant sa lance avec fureur ; il était le souverain et l'effroi du pays, jadis théâtre de ses victoires. Cependant la superstition y voyait aussi quelquefois des spectacles plus doux et plus rassurants ; elle y surprenait Thétis entourée de ses Néréides, s'élevant sur les flots pour appeler et pleurer un fils ravi trop tôt à sa tendresse (*).

Après la guerre de Troie, les Thessaliens avaient envoyé pendant un assez long temps des députations offrir chaque année des sacrifices, et célébrer des jeux près le tombeau d'Achille, mais les souverains qui succédèrent aux Æacides négligèrent, comme il arrive quelquefois, les honneurs dus à la dynastie précédente ; quelques villes seulement étaient restées plus fidèles à la mémoire du héros ; déjà même leur zèle s'était refroidi, et cet antique usage allait être totalement abandonné, lorsqu'une affreuse sécheresse manifesta le courroux des dieux : l'oracle de Dodone consulté reprocha au Thessaliens l'oubli d'un devoir sacré, et leur prescrivit d'envoyer faire chaque année au divin fils de Pélée un double sa-

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 596. Philostrat. vitâ Apollon. Lib. IV, cap. 11, pag. 148 ; cap. 16, pag. 152. Heroic. cap. 19, § 12, pag. 738.

crifice comme à un dieu, et comme à un mortel sorti de la vie.

Un navire ayant des voiles noires transportait sur les bords troyens quatorze ministres de ce culte religieux; deux taureaux, l'un blanc, l'autre noir, nourris dans les forêts du mont Pélion; le feu sacré allumé en Thessalie; et pour les libations, de l'eau du Sperchius. C'est à cette occasion que les Thessaliens ordonnèrent, les premiers, d'envoyer des amaranthes pour couronnes funèbres, afin que, si les vents n'étaient pas favorables, elles arrivassent sur les bords de l'Hellespont sans être fanées. Le navire devait entrer dans le port pendant la nuit; et, avant de toucher le rivage, on adressait cet hymne à Thétis :

Θέτι κυανέα,
Θέτι Πηλεία,
τὸν μέγαν τέκες υἱὸν Ἀχιλλέα,
τοῦ θνατὰ μὲν ὅσον φύσις
ἤνεγκε, Τροΐα λάχεν,
σᾶς δ' ὅσον ἀθανάτου γενεᾶς πάις
ἔσπασε, Πόντος ἔχει.
βαῖνε πρὸς αἰπὺν τόνδε κολωνὸν,
μετ' Ἀχιλλέως ἔμπυρα, βαῖν'
ἀδάκρυτος μετὰ Θεσσαλίας,
Θέτι κυανέα,
Θέτι Πηλεία (*).

(*) Nous avons suivi ici l'excellente édition des Héroïques de Philostrate, donnée par M. Boissonade (pag. 286), qui a corrigé tout ce morceau d'après les manuscrits. (*L'Éditeur.*)

« Thétis, divinité des mers, Thétis, épouse de « Pélée, c'est toi qui donnas le jour au grand Achille; « il a laissé sur le rivage troyen tout ce qu'il tenait « de la nature humaine de son père, et le Pont-« Euxin possède l'essence immortelle qu'il reçut de « ta divine nature. Monte sur ce haut monument, et « prends part aux sacrifices qui vont être offerts à « Achille; monte, et, suspendant tes larmes, viens « te mêler aux enfants de la Thessalie : viens, « Thétis, divinité des mers, Thétis, épouse de « Pélée. »

Arrivés au pied du monument, les Thessaliens couraient autour plusieurs fois, nus et armés, en frappant leurs boucliers, et appelant Achille à grands cris; puis, après avoir orné de fleurs le sommet du tombeau, ils y creusaient une fosse, et immolaient un taureau noir aux mânes du héros, comme à un mortel; les expiations étant terminées, ils redescendaient au rivage; et là sacrifiaient à Achille un taureau blanc avec toutes les cérémonies d'usage envers une divinité. Les premiers rayons du jour ne devaient point retrouver la théorie sur ce rivage ennemi; on ne pouvait y célébrer le festin sacré, et la victime était transportée à bord des navires (*).

Alexandre, passant d'Europe en Asie, et voulant venger la Grèce après l'avoir subjuguée, suspendit un instant sa marche pour honorer les mânes du héros, dont il brûlait d'atteindre la renommée. Le

(*) Philostrat. Heroic. cap. 19, § 14 et 15, pag. 739 et seq.

monarque qui, au milieu de ses pénibles travaux, s'écriait : *ô Athéniens, qu'il en coûte pour être loué de vous !* devait se plaire à rendre hommage au guerrier dont la gloire lui semblait présager la sienne; et la vive admiration que lui inspiraient les chants d'Homère, prêtait encore un intérêt de plus à ces rivages où son imagination l'avait, dès ses plus jeunes ans, si souvent transporté.

Après avoir offert un sacrifice à Minerve, et des libations à tous les guerriers qui périrent aux champs troyens, le jeune monarque célèbre sur la tombe d'Achille les cérémonies qu'un long usage a consacrées. Il verse de l'huile sur la colonne qui surmonte le tombeau; il la pare de couronnes et de guirlandes; il en fait plusieurs fois le tour en courant, suivi de ses plus nobles compagnons d'armes; et, pour associer l'amitié à l'amour de la gloire, il veut que son cher Ephestion rende aux mânes de Patrocle les mêmes devoirs qu'il prodigue à ceux d'Achille; enfin il envie publiquement le sort du héros qui eut le double bonheur de trouver pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un digne chantre de ses exploits (*).

« Quoique Alexandre, dit Cicéron, eût près de « lui plusieurs écrivains chargés de conserver le « souvenir de ses actions, cependant, lorsqu'il fut « près du tombeau d'Achille, sur le cap Sigée, il

(*) Diod. Sic. Lib. XVII, § 17, Tom. II, pag. 172. Plutarch. in Alex. Tom. I, pag. 672. Arrian. Exped. Alex. Lib. I, cap. 12. Philostrat. Ibid. § 15, pag. 743. Ælian. var. hist. Lib. XII, cap. 7.

« s'écria : *heureux jeune homme qui as trouvé un « Homère pour te célébrer !* et il avait raison sans « doute; car, sans l'Iliade, le même tombeau au- « rait enseveli les restes et le nom du héros (*). »

Mais il faut lire dans Philostrate comment le fameux Apollonius de Tyanes sut profiter, quatre siècles après Alexandre, de la superstition des habitants et de la crédulité générale, pour accréditer sa mission divine et s'assurer l'aveugle confiance de ses sectateurs. Cet adroit imposteur revenait d'Ephèse, où il avait opéré un étrange miracle, et il n'avait pas manqué, en passant à Pergame, d'en faire quelques autres dans le temple d'Esculape. Il entra dans la Troade pour visiter les tombeaux des guerriers grecs.

Après avoir reçu des gens les plus éclairés du pays toutes les notions qui pouvaient le diriger, il fait aux mânes des héros des sacrifices dans lesquels le sang d'aucune victime n'est répandu. Il ordonne ensuite à tous ses compagnons de voyage de se retirer à bord du navire, et il leur annonce qu'il va seul passer la nuit près du tombeau d'Achille. Tous s'empressent de l'en détourner, le conjurent de ne point affronter un tel péril; Apollonius a bien pu, lui dit-on, être accueilli par les Dioscures et

(*) Quam multos scriptores rerum suarum Magnus ille Alexander secum habuisse dicitur; atque is tamen cùm in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset, *ô fortunate*, inquit, *adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris!* et vere, nam, nisi Ilias illa extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, nomen etiam obruisset. (Cicer. pro Archia poeta, § 10.)

par Esculape, mais Achille est d'un caractère bien différent. Il n'est personne qui puisse en soutenir l'aspect terrible. Telle était en effet l'opinion générale. Apollonius, trop habile pour se laisser intimider, se montre convaincu du plaisir qu'il trouvera dans la conversation d'Achille, de ce guerrier qui lui-même avait tant profité dans la société de Nestor; il ne peut rien craindre du généreux élève de Phœnix, du héros qui se laissa toucher par les prières de Priam; enfin Achille ne doit être irrité que contre les Troyens, dont la perfidie le fit périr au moment où il ne s'occupait que de son hymen.

Apollonius passe en effet la nuit, et probablement fort tranquille, sur le tombeau du divin fils de Pélée. A la pointe du jour il retourne à son navire, où il se hâte de demander quel est, parmi ceux qui l'accompagnent, le jeune Antisthènes; celui-ci se présente, avoue qu'il est Troyen, issu même de la famille de Priam. Apollonius a reçu de l'ombre d'Achille la défense d'accorder le bienfait de ses lumières au descendant du prince qui fut son ennemi, à un admirateur trop zélé des vertus d'Hector. Le prétendu prophète s'empare ainsi des esprits, en paraissant tenir du héros lui-même ce que lui a sûrement déjà révélé la petite vanité du jeune Troyen; car, en répondant qu'il est de la race royale de Priam, il ajoute qu'on ne peut lui disputer les avantages d'une naissance illustre : il est bien vraisemblable que, depuis sept jours qu'il s'est rangé parmi

les disciples d'Apollonius, il a laissé percer cette prétention.

Mais bientôt le navire ne peut plus contenir la foule qui se presse autour de l'homme étonnant, admis aux secrets des dieux, qui maîtrise la nature et peut seul conjurer les orages dont, en cette saison, sont menacés les navigateurs. Il se voit obligé de passer sur un bâtiment plus vaste, qui se trouve mouillé sous le tombeau d'Ajax. Il met à la voile, double le cap Sigée et longe la côte de l'Eolide, pour aller voir le tombeau de Palamède, mort victime de la calomnie; il veut relever sa statue renversée ainsi que l'ombre d'Achille le lui a prescrit. Nous avons déjà rappelé cette anecdocte lorsque nous avons passé près de ces rivages (*).

Apollonius se dirige ensuite vers l'Eubée; et, durant cette traversée, respecté par les vents qui n'osent contrarier sa navigation, il satisfait la curiosité des passagers et de ses admirateurs, qui tous le conjurent de leur faire connaître les détails de son entrevue avec Achille. Il y consent; ce n'est point en répandant comme Ulysse le sang des agneaux immolés, qu'Apollonius a évoqué l'ombre du héros, mais par des formules que lui apprirent les prêtres de l'Inde; à peine il les a prononcées, que le tombeau a retenti d'un bruit intérieur; et aussitôt un jeune homme a paru, haut de cinq coudées, couvert d'une chlamyde thessalienne; son extérieur n'était

(*) Voyez pag. 149 et 150 du tom II de cet ouvrage.

pas celui qu'on attribue au fier et présomptueux Achille; il était tout à la fois grave et rassurant. Quant à sa beauté, nulle expression ne saurait en donner une juste idée; et Homère lui-même, malgré tous les éloges qu'il lui prodigue, n'a su que le peindre faiblement. Cependant Apollonius a vu l'image du héros grandir successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint la hauteur de douze coudées (*) : alors Achille, l'appelant par son nom, s'est félicité de voir enfin un homme tel qu'il le désirait depuis long-temps. Il l'a chargé de menacer les Thessaliens de sa colère, s'ils continuent à négliger des hommages et des sacrifices que les Troyens eux-mêmes s'empressent de lui offrir, quoiqu'il ait jadis fait tomber sous ses coups leurs chefs les plus illustres.

Les questions qu'Apollonius obtient ensuite la permission de faire au héros, et qu'il aurait pu ce me semble mieux choisir, n'ajouteraient rien, pas plus que les réponses qu'il prétendait en avoir reçues, aux preuves que présente cette charlatanerie; mais le récit de son historien atteste en quelle vénération étaient à cette époque les tombeaux retrouvés dans la Troade, et surtout celui d'Achille (**), méconnu des voyageurs qui, sur mes traces, ont depuis quelques années visité la Troade. Tous ont été égarés par les ouvrages incomplets qui ont pré-

(*) Douze coudées reviennent à environ 17 pieds français, ou 5 mètres 52 cent. (*L'Éditeur.*)

(**) Philostrat. vita Apolon. Lib. IV, cap. 11, 12, 13, 15 et 16, p. 148 et seq.

cédé le mien, et ils ont pris pour le tombeau d'Achille celui de Festus, dont nous ne tarderons pas à nous occuper.

Les auteurs grecs et latins les plus dignes de foi nous attestent, comme on vient de le voir, l'existence du tombeau et du temple d'Achille, sur ce même rivage où j'en ai reconnu les vestiges. Ce sont Homère, Hérodote, Cicéron, Diodore de Sicile, Horace, Strabon, Lucain, Pline, Plutarque, Arrien, Lucien, Solin, Philostrate, Elien, Hérodien, Ammien-Marcellin, qui de siècle en siècle nous ont conservé des titres que le scepticisme le plus déterminé ne saurait révoquer en doute; et nous ne devons pas être embarrassés de répéter avec l'aimable favori de Mécène :

Te manet Assaraci tellus, quam frigida parvi
Findunt Scamandri flumina,
Lubricus et Simois :
Unde tibi reditum certo subtemine Parcæ
Rupêre : nec mater domum
Cærulea te revehet.

Horat. Epod. XIII.

Puisque la gloire t'appelle
Sous les remparts d'Ilion,
Accours, vole, va répandre
L'épouvante dans ces lieux
Qu'arrosent le froid Scamandre
Et le Xanthe impétueux ;
Mais, songe qu'un dieu sévère
Ne permet pas ton retour,
Que de ta charmante mère
Tu ne verras plus la cour.

Trad. de M. Darn. (*L'Auteur.*)

PLANCHE 28.

Vue du Tombeau de Patrocle.

A 120 toises (*) environ de l'emplacement du monument d'Achille, se voit un monticule conique recouvert de gazon. Échappé à la fureur destructive des hommes, il n'a eu à souffrir que des fréquents orages qui depuis tant de siècles frappent son sommet; les tempêtes et les pluies ont dû le diminuer de quelques pieds, en même temps qu'elles exhaussaient le terrain qui l'entoure, de la terre même qu'elles lui enlevaient (**). Mais si, comme tout porte à le croire, la tombe tumulaire dont je donne ici le dessin, est celle qui fut jadis élevée sur les restes du bûcher de Patrocle, elle ne doit jamais avoir été ausssi haute que les autres tombes placées sur ce même rivage.

Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
Ἀλλ' ἐπιειμένα τοῖον· ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ
Εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναι, οἵ κεν ἔμεῖο
Δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήῖσι λίπησθε.

« Je ne vous demande pas, dit Achille à ses sol-
« dats, d'élever à Patrocle un immense monument,

(*) Deux cent trente-quatre mètres.

(**) Ce tombeau est un peu aplati à son sommet, sans doute par l'effet des eaux qui ont emporté la terre supérieure; il n'est pas très-élevé et semble répondre à la description d'Homère; il peut avoir 12 pieds ou 4 mètres de hauteur perpendiculaire sur environ 40 pieds ou 13 mètres de diamètre à sa base. (*L'Éditeur.*)

« il suffit qu'il soit convenable ; ceux de vous qui « me survivront en feront un plus considérable et « un plus élevé (*). »

Le héros veut que ses restes ne soient point séparés de ceux de son ami ; ils seront placés, ainsi que l'ombre de Patrocle est venue le demander, dans l'urne d'or (**) qui un jour renfermera les os d'Achille (***). Cependant il hâte les cérémonies qui

(*) Iliad. Lib. XXIII, v. 245 et seq.

Je dois justifier le sens tout nouveau que je prête à ces vers. Le mot τὸν désigne ici sans difficulté le σῆμα de Patrocle ; la conjonction copulative καὶ est là pour lier l'idée de ce monument avec celle du monument du même genre qu'on élevera bientôt à lui Achille, et auquel il fait allusion en parlant de sa mort prochaine ; il faut donc entendre ces vers en ce sens : « Ne faites pour le moment à Patrocle qu'un tombeau « peu considérable ; après ma mort, vous qui me survivrez, vous rendrez « *aussi* ce monument grand et élevé ; c'est-à-dire vous l'exhausserez en « même temps que vous m'en ferez un à moi-même. » S'il ne devait pas y avoir deux tombes distinctes, à quoi servirait la conjonction καὶ ? Heyne l'a traduite littéralement *et hunc* sans comprendre l'intention et l'utilité de cette locution : il ne paraît pas même avoir entrevu la difficulté, et en cela il a suivi l'exemple commode des scholiastes antérieurs. C'est dans cette même intention que le mot καὶ est employé dans une foule de vers de l'Iliade. Voy. Lib. V, v. 362, et Lib. VI, v. 230.

(**) Ὣς δὲ καὶ ὀστέα νῶϊν ὁμὴ σορὸς ἀμφικαλύπτοι,
Χρύσεος ἀμφιφορεύς.
Iliad. Lib. XXII, v. 91.

σορὸς signifie ici l'urne.

(***) Le sens donné à ce passage par M. de Choiseul est bien peu naturel. τὸν pour ὃν ne peut se rapporter qu'à τύμβον qui précède. La particule καὶ, sur laquelle Heyne n'a point fait de remarque, n'offre réellement aucune difficulté ; elle sert à lier l'idée du tombeau, en quelque sorte provisoire, qu'on élève en ce moment à Patrocle, avec celle des augmentations que ce tombeau doit subir par la suite ; car les mots ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ κ. τ. λ. équivalent à ὃν δὲ καὶ Ἀχαιοὶ ἐν ὑστέρῳ εὐρὺν κ. τ. λ. La version de Heyne, sans avoir toute la clarté désirable, est cependant exacte ; et les deux exemples de καὶ, cités par M. de Choiseul, ne sont pas du tout concluants dans son opinion. Achille ne fait

doivent ouvrir l'Élisée à l'ombre gémissante du fils de Ménœtius; il veut assurer le repos de son ami, en attendant l'époque peu éloignée où il sait qu'il ira le rejoindre.

Agamemnon lui-même seconde les soins d'Achille, et ordonne les préparatifs de la pompe funèbre. Sous le commandement de Mérion il fait partir un nombreux détachement chargé de couper dans les montagnes le bois nécessaire au bûcher. Ici le poète s'est plu à peindre la marche lente et pénible d'une longue file de mulets, gravissant, descendant, remontant les étroits et difficiles sentiers de l'Ida :

« Arrivés aux pieds des montagnes les soldats se « portent au travail avec ardeur; vous entendez les « coups redoublés de la hache qui frappe les chênes « antiques, et renverse avec fracas leurs cimes touf- « fues balancées dans les airs. »

point ici allusion au monument qu'on doit lui élever un jour, il ne parle que de celui de Patrocle.

Quant à l'opinion qui a conduit M. de Choiseul à cette interprétation, elle semble également peu fondée. Il résulte bien clairement du texte d'Homère, qu'Achille et Patrocle devaient être renfermés dans le même *tumulus* : on ne peut entendre autrement le vers :

ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεὺς
Φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον, ἠδὲ οἱ αὐτῷ.

« Dans l'endroit où Achille voulait qu'on élevât un grand tombeau à « Patrocle et à lui-même. » (Iliad. Lib. XXIII, v. 126.)

Le même fait résulte du vers rapporté par M. de Choiseul dans la note **, ὣς δὲ καὶ ὀστέα κ. τ. λ. Le mot σορὸς n'a jamais signifié *urne* : ce mot, qui ne se rencontre qu'en ce seul endroit des poèmes d'Homère, signifie *cercueil* ou *tombe*. Ce qui a fait croire à M. de Choiseul qu'il a le sens de *urne*, c'est le vers qui suit : χρύσεος ἀμφιφορεύς, τόν τοι πόρε πότνια μήτηρ : mais Aristarque pensait que ce vers avait été interpolé (v. Heyne ad h. l.), et les critiques modernes ont adopté son opinion. (*Note de M. Letronne.*)

Ἀλλ' ὅτε δὴ κνημοὺς προσέβαν πολυπίδακος Ἴδης,
Αὐτίκ' ἄρα δρῦς ὑψικόμους ταναηκέϊ χαλκῷ
Τάμνον ἐπειγόμενοι· ταὶ δὲ μεγάλα κτυπέουσαι
Πίπτον· κ. τ. λ.

Iliad. Lib. XXIII, v. 117.

Tout ce morceau est un des plus harmonieux modèles de cette poésie descriptive dont les poèmes d'Homère sont la source féconde où puisèrent tous les Grecs, et après eux les Latins, leurs disciples et leurs imitateurs. Qu'il était bien connu d'Homère, cet art de ménager quelques instants de repos après les émotions les plus austères, et de les suspendre pour leur redonner plus d'énergie; d'opposer, par d'heureux contrastes aux jeux cruels des passions les plus violentes, des tableaux pris dans la simple nature, et de varier ainsi sans cesse les effets dont le véritable talent dispose à son gré!

Agamemnon et les chefs de l'armée se sont rendus au camp d'Achille : les Thessaliens sont sous les armes; les chars marchent en avant; l'immense troupe des piétons les suit et entoure le corps de Patrocle, porté par ses compagnons; Achille, désolé, soutient la tête de l'ami qu'il inonde de ses pleurs. Arrivé sur la plage où l'on a préparé un vaste bûcher, le héros coupe ses blonds cheveux, jadis promis par son père au fleuve Sperchius, et, en gémissant, il s'écrie : « ô Sperchius, mon père t'avait « promis de te consacrer cette chevelure et de t'of- « frir de riches sacrifices, s'il avait le bonheur de me

« revoir; mais tu n'as pas exaucé ses vœux, et puis-
« que je ne dois pas retourner dans ma chère pa-
« trie, que ce soit Patrocle qui emporte avec lui
« l'offrande qui t'était destinée. » Il dit et place sa chevelure dans les mains du guerrier tombé sous les coups d'Hector. Tous ceux qui le pleurent lui font le même sacrifice.

On dépose au centre du bûcher le corps, enveloppé de la graisse des nombreuses victimes qui viennent d'être immolées; c'est Achille lui-même qui veut rendre ces derniers soins à celui qu'il a si tendrement chéri; il place autour du corps des urnes d'huile et de miel, et, dans son désespoir, il dévoue à la mort et aux flammes quatre chevaux superbes, deux des chiens qu'il nourrit de sa table; enfin il égorge sans pitié les douze jeunes Troyens dont il a, dans sa fureur, promis l'affreux sacrifice; il met aussitôt le feu au bûcher, en adressant à son ami un dernier adieu.

Cependant les flammes restent inactives, Achille, qui s'en afflige, adresse sa prière à Borée et à Zéphyre; les vents de Nord et de Nord-Ouest sont, en effet, les seuls qui puissent frapper directement la plage où étaient campés les Grecs. Une coupe d'or à la main il fait des libations, leur promet des sacrifices, et les conjure de venir hâter les derniers honneurs qu'attend le guerrier si vivement regretté de toute l'armée. Les dieux appuient de leurs ordres la prière d'Achille; et leur rapide messagère, Iris, va trouver les vents, qui obéissent à sa voix; ils s'é-

lancent, ils partent; et, chassant devant eux les nuages, soulevant les flots de leur souffle impétueux, ils parviennent jusqu'au rivage troyen; le bois s'enflamme à leur approche, et toute la nuit ils ne cessent d'en accroître l'activité dévorante.

Ce qui semble d'abord ici une pure invention du poète, suggérée par une croyance fabuleuse plus ancienne encore, est la peinture fidèle d'un effet fréquemment répété sur la plage où furent campés les Grecs. On pourrait dire qu'à l'entrée de l'Hellespont il ne règne que deux vents, celui du Nord et celui du Midi.

Zéphyre et Borée ont soufflé jusqu'au lever de l'aurore; les flammes s'apaisent faute d'aliments. Tous les chefs de l'armée, qui étaient allés prendre du repos, sont revenus près d'Achille; ils l'aident à éteindre avec du vin les charbons qui brûlent encore, à recueillir les os de Patrocle; il sera facile de les distinguer, ils sont au centre du bûcher, tandis que ceux des autres victimes, hommes et chevaux, en occupent les bords (*).

Les os du guerrier, blanchis par la flamme, et revêtus d'une double enveloppe de graisse, sont reçus dans une urne d'or, qui, couverte d'un voile, est aussitôt déposée dans la tente d'Achille. Il ne reste plus qu'à élever la masse conique, le Σῆμα, qui doit recouvrir l'emplacement du bûcher et le signaler aux siècles futurs.

(*) Iliad. Lib. XXIII, v. 240 et seq.

Τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλια τε προβάλοντο
Ἀμφὶ πυρήν· εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν·
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα, πάλιν κίον.

« Les Grecs, dit le poète, tracent par un cercle « la place du monument; ils en jettent les fonde- « ments autour du bûcher; et aussitôt ils se hâtent « tous de verser par-dessus une terre légère; après « avoir ainsi élevé le monument, ils se retirent (*). »

Les expressions choisies par Homère pour indiquer la forme circulaire de ces monuments, ou les terres amoncelées pour en former la masse, si difficiles d'ailleurs à rendre dans les langues modernes, devaient paraître bien extraordinaires aux traducteurs, qui s'étaient fait de ces tombeaux une idée beaucoup trop moderne.

Lorsque les funérailles de Patrocle sont ainsi terminées, Achille fait célébrer des jeux en son honneur, et distribue des prix aux vainqueurs. Jusque-là rien qui ne soit convenable dans l'expression des vifs regrets du héros; mais le lendemain c'est une nouvelle fureur qui paraît s'emparer de son âme et troubler sa raison; elle le porte à des excès que l'on a bien faiblement excusés en les rejetant sur la férocité des mœurs de son siècle, ou sur un aveugle désespoir. Une si basse vengeance exercée sur les restes d'un guerrier digne de toute l'estime de son vainqueur, ne peut s'allier avec les principes géné-

(*) Iliad. Lib. XXIII, v. 255 et seq.

reux, sans lesquels, dans aucun siècle, il ne saurait exister de véritable héroïsme. On souffre de voir le fils d'une déesse, jusque-là fier, irascible, mais toujours grand, toujours juste, s'avilir par un acte de cruauté, et démentir ainsi son origine et ses nobles habitudes. Vous ne reconnaissez plus le guerrier qui, après avoir vaincu le père d'Andromaque, lui avait accordé les derniers honneurs, et avait voulu que, par une glorieuse distinction, il fût enseveli avec ses armes (*). Vous ne pressentez, vous n'espérez pas celui qui, bientôt accessible à la pitié, accueillera les larmes et les prières de Priam (**); et lorsque le poète nous peint Achille, traînant le corps d'Hector, un goût délicat l'accuse d'avoir outré ses couleurs et méconnu cette juste mesure que d'ordinaire il sait si bien observer.

Méfions-nous de nos jugements; Homère et le cruel Achille lui-même vont trouver des censeurs moins sévères, lorsqu'on saura que c'était en Thessalie un usage antique consacré par le temps et par les lois, de traîner le corps d'un meurtrier autour du tombeau de sa victime; Cimon le Thessalien en avait donné le premier exemple après la mort de son frère Thrasyllus, tué par Eurydamas, fils de Midias (***). Achille ne fait donc, dans son désespoir et sa vengeance, que suivre une coutume de son

(*) Iliad. Lib. VI, v. 418 et seq.

(**) Ibid. Lib. XXIV, v. 507 et seq.

(***) Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XXII, v. 398.

pays, et célébrer en quelque sorte un culte expiatoire. Il oublie seulement, et c'est déjà beaucoup trop sans doute, les égards dus au malheur d'un noble adversaire. La douleur le rend injuste; il traite le guerrier défenseur de ses foyers, comme un coupable odieux; mais cet emportement d'une âme toujours passionnée jusqu'à la violence, ne paraîtra plus un acte si révoltant. Le tableau plus adouci ne produira qu'un effet parfaitement d'accord avec le caractère connu du héros; le bouillant Achille a pu être un instant égaré par l'amitié désolée; mais le poète, toujours moral, fait aussitôt intervenir les dieux, qui condamnent sa fureur et lui prescrivent des sentiments plus humains (*).

Je n'ai pu faire ouvrir le monument que je suppose être le cénotaphe consacré aux mânes de Patrocle. Le propriétaire n'a jamais voulu, ni le permettre, ni vendre le terrain où il est placé; mais nous allons dans l'article suivant, examiner l'intérieur d'un tombeau semblable, copie probablement très-fidèle de celui-ci. Si quelque voyageur plus heureux que moi, profitant des notions que je lui aurai fournies, et de quelque changement favorable dans les préjugés des Musulmans, progrès dont il y a de récents exemples, obtient la permission d'ouvrir le monument de Patrocle, je suis persuadé qu'on y trouvera les debris d'un bûcher, peut-être quelques ossements de victimes, mais je serais bien surpris

(*) Iliad. Lib. XXIV, v. 112 et seq.

qu'on y trouvât une urne cinéraire. Les restes de tous les guerriers morts sur ces rivages étrangers, étaient reportés dans leur patrie ; le seul Ajax y avait été enseveli, parce qu'il n'avait point été brûlé (*). J'ai fait ouvrir près d'Athènes le tombeau qui, du temps de Pausanias, passait pour celui de l'amazone Antiope; et M. Fauvel, qui a long-temps secondé mes recherches avec une parfaite intelligence, n'y a trouvé qu'une grande quantité de charbons, des fragments, des plats d'une terre cuite grossière, des os de victimes et des feuilles d'or battu, qui avaient sans doute été employées à en orner la tête (**).

Les usages funèbres des anciens ont souvent varié; mais il est bien probable que dans les temps anciens, le plus grand nombre de ces tombes tumulaires σήματα, *tumuli*, était destiné à transmettre le souvenir du personnage qui avait péri dans la contrée, et à constater qu'on lui avait rendu les derniers honneurs qui seuls pouvaient ouvrir les

(*) Personne n'a jusqu'ici remarqué qu'aucune des expressions employées par Homère ne donne lieu de croire que l'urne d'Achille ait été enfermée dans le monument qui lui fut élevé par les Grecs. Les restes du héros, réunis à ceux de Patrocle et d'Antiloque, furent sans doute reportés en Thessalie. Comment supposer qu'on eût négligé de rendre cet hommage à la mémoire d'Achille; qu'on eût refusé cette consolation au roi son père, lorsqu'on voit par le discours de Nestor, qu'on devait reporter en Grèce les ossements des simples guerriers, dont le bûcher, commun à tous, avait été recouvert par l'Ἄχρειος τύμβος ? (Iliad. Lib. VII, v. 334.)

(**) Pour une plus ample description de la fouille de ce tombeau, voyez les notes sur la traduction française des Voyages de Chandler, Tom. II, pag. 540, et le Tome VI^e^ de la 7^e^ année du Magasin encyclopédique, pag. 523 et suiv. (*L'Éditeur.*)

portes de l'éternel séjour. On élevait de pareils cénotaphes à ceux même dont on n'avait pu brûler les corps et recueillir les restes; et c'est ainsi que Ménélas, apprenant de Protée la funeste mort d'Agamemnon, lui élève un tumulus sur la côte d'Egypte (*). (*L'Auteur.*)

PLANCHE 29.

Vue du Tombeau de Festus.

Ce tombeau, pour n'être pas celui d'Achille comme je l'avais cru d'abord, n'en est pas moins fort curieux; et, si la poésie n'a aucun droit sur lui, il n'en est pas de même de la redoutable Histoire. Le monument que je crois être celui de Festus, indiqué par Hérodien, rappelle une des époques trop nombreuses, où l'espèce humaine châtiée, et ce qui est trop dur, si je l'ose dire, outragée par la Providence, se vit condamnée aux caprices comme aux fureurs d'un monstre en délire.

Caracalla devenu, par l'assassinat d'un frère, seul en droit de tourmenter l'univers, et craignant les ressentiments comprimés de quelques citoyens en qui son inquiète et juste méfiance croyait surprendre un reste d'énergie, était sorti de Rome. Pour avoir le prétexte de se croire un conquérant, il voyageait dans ses provinces soumises et consternées, à la tête d'une armée qui les pillait.

(*) Odyss. Lib. IV, v. 584.

C'est ainsi qu'après avoir parcouru une partie de son empire située en Europe, il arriva sur les frontières de la Macédoine. De vils flatteurs qui vivaient de ses désordres et s'enrichissaient de ses folies, ceux même qui, sans avoir rien à y gagner, éprouvent en pareil cas un inexplicable besoin de s'avilir, ne manquèrent pas de le placer au-dessus de tous les héros de l'antiquité. Il eut, dans le premier moment, la modestie de ne se croire que l'égal d'Alexandre. Il prétendit faire revivre en lui le vengeur de la Grèce; il en adopta les vêtements et l'armure, plus faciles à imiter que ses grandes qualités; il fit plus, il en prit le nom, forma une phalange macédonienne, et l'on portait avec les aigles romaines dans les rangs de son armée, la double image d'un monarque à jamais cher à la gloire, et d'un vil tyran qu'attendait la justice des siècles (*).

Parvenu sur les bords de l'Hellespont, il s'embarqua, voulut braver la tempête, et manqua périr (**). Nous l'avons vu arriver en pompe à Pergame, pour solliciter des dieux l'affranchissement de ses remords (***), grâce qu'heureusement la suprême justice n'accorde jamais. De retour dans la Troade, il visita les monuments des héros, et rendit aussi des hommages publics aux mânes d'Achille. Le tombeau du fils de Pélée est orné de festons et de guirlandes,

(*) Dion. Cass. Lib. LXXVII, cap. 7. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 13. Spartian. Caracalla.

(**) Dion. Cass. Ibid., cap. 16. Spartian. Ibid.

(***) Voyez page 77 du tome II de cet ouvrage.

l'empereur y prodigue de pompeux sacrifices; mais ce n'est déjà plus assez pour lui d'être un Alexandre, c'est le divin Achille lui-même qu'il veut en tout imiter. Il lui fallait un ami dont il pût célébrer les funérailles. Festus, jusque-là le plus cher de ses favoris, meurt subitement; et l'histoire nous a transmis ce qu'en pensa toute l'armée : le soupçon injurieux est le premier châtiment du crime qui perd pour toujours le droit de s'en plaindre.

Caracalla, fidèle observateur des moindres détails consignés dans l'Iliade, fit élever, près du cap Sigée, un vaste bûcher sur lequel il plaça le corps du nouveau Patrocle; il immola des milliers de victimes, fit des libations, implora le secours des vents, et mit ensuite le feu au bûcher. Son rôle ne l'avait embarrassé qu'un moment, lorsque, toujours comme Achille, il avait voulu couper sa chevelure : il était à peu près chauve, et, au mépris de la dignité souveraine, les soldats furent frappés des ridicules efforts qu'il multipliait pour consommer son difficile sacrifice. Ceux même qui n'eussent pas balancé à servir ses fureurs insensées, ne purent contenir des rires insultants (*). Les moments d'oubli sont un court soulagement que le ciel daigne parfois accorder aux victimes mêmes du pouvoir le plus redouté; il doit s'y attendre, et s'y résigner avec tous les dehors d'une parfaite insouciance; c'est là sa philosophie. Les prétoriens de Néron, parcourant les gra-

(*) Dion. Cass. Lib. LXXVII, cap. 16. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 14.

dins du théâtre où l'élève de Sénèque et de Burrhus se donnait en spectacle, ne pouvaient arracher que des signes d'admiration démentis par la contenance involontaire de ceux qui les prodiguaient (*).

Le monument funéraire de Festus dépend aujourd'hui d'une petite métairie, dont le propriétaire avait adossé sa maison à ce monticule, auquel il ne supposait d'autre mérite que de la garantir des vents du nord. Craignant les vexations du commandant de la forteresse, il s'était constamment refusé à mes sollicitations, c'est-à-dire à toutes mes offres, pour en obtenir la permission de tenter une fouille sur son terrain. Par bonheur il fut obligé l'année suivante de faire un voyage, et confia le soin de sa propriété à un frère qui, moins prudent ou plus intéressé, feignit d'être plus crédule. Il adopta ou parut adopter l'espoir de trouver une source abondante qui eût fertilisé ses champs; et, en sus du prix très-avantageux pour lui, dont nous convînmes, j'ajoutai la promesse de payer à une valeur double de leurs poids les objets d'or et d'argent qui pourraient être trouvés; ce fut ce qui le décida; car il ne pouvait renoncer à l'idée d'un riche trésor, qu'il persistait intérieurement à croire le véritable but de mes recherches.

Le sommet arrondi et tronqué de la tombe de Festus, n'est aujourd'hui élevé que de vingt pieds (**)

(*) Tacit. Annal. Lib. XIV, cap. 15; Lib. XVI, cap. 4.

(**) Six mètres 66 centimètres.

au-dessus du sol qui l'environne, mais ce sol est évidemment exhaussé par les terres que les pluies en ont détachées ; et, en effet, on est descendu neuf pieds (*) plus bas dans l'intérieur pour arriver jusqu'au sol ancien. Il eût été plus facile de pratiquer d'abord une galerie latérale ou horizontale dirigée vers le centre ; mais, voulant connaître la nature des terres qui forment le tumulus, j'ai préféré de faire creuser perpendiculairement un puits que l'on a conduit jusqu'au banc de granit sur lequel la tombe fut jadis élevée, et qui fait partie de la base du promontoire.

On a trouvé en premier lieu, c'est-à-dire au sommet, six pieds (**) de glaise bien battue, et propre par sa ténacité, à retenir les terres plus légères que recouvre cette couche supérieure ; ensuite une couche de glaise et de pierres amalgamées et formant un massif très-compacte de deux pieds (***) d'épaisseur, puis une troisième couche de terre et de sable mêlés ensemble, d'environ quatre pieds six pouces (****) d'épaisseur, et enfin une dernière couche de sable très-fin. Au centre de cette couche, les ouvriers, déjà parvenus un peu plus bas que le niveau du terrain actuel, ont rencontré une assez grande quantité de charbons sur les fragments d'une grande pierre plate de quatre pouces (*****) d'épaisseur, qui, depuis long-temps, ayant cédé à l'effort de la masse

(*) Deux mètres 92 centimètres. (**) Deux mètres.
(***) Soixante-quinze centimètres. (****) Un mètre 46 centimètres.
(*****) Onze centimètres.

qu'elle soutenait, s'était brisée, et, en s'enfonçant dans un petit caveau carré qu'elle recouvrait, l'avait laissé combler par le sable fin de la couche supérieure. On a retiré avec le plus grand soin ce sable et tous les objets qu'il enveloppait, et découvrant le fond, on a poussé latéralement une excavation horizontale, par le moyen de laquelle on s'est assuré qu'on était arrivé jusqu'au granit. Sur cet ancien sol était élevé le caveau de quatre pieds (*) dans un sens, sur trois (**) dans l'autre, formé par de petits murs assez mal construits, et que l'on avait recouverts avec cette grande pierre plate dont je viens de parler. C'est sans doute dans ce caveau qu'était l'urne ou le vase qui devait renfermer les cendres de Festus : nous allons voir quel a été le résultat de cette fouille (***). (*L'Auteur.*)

PLANCHE 30.

Objets trouvés dans le Tombeau de Festus.

Avant d'arriver aux débris de la pierre qui couvrait le caveau, on rencontra de gros morceaux de charbon, qui, comme l'on sait, n'a rien à redouter

(*) Un mètre 30 centimètres. (**) Un mètre.

(***) Depuis que M. de Choiseul a fait ouvrir ce tumulus en 1787, par le juif Gormezano, il paraît que, doutant que la fouille en eût été bien faite, on l'a recommencée, et que, par suite, le tombeau a été entièrement détruit. Il n'offre plus aujourd'hui qu'une légère élévation dans le terrain servant de sépulture à une famille particulière. C'est dans cet état que M. Dubois l'a vu et en a reconnu l'emplacement en 1815. (*L'Éditeur.*)

des efforts du temps ; ensuite on pénétra dans le caveau même, où l'on aperçut des monceaux de cendres agglutinées qui semblaient imprégnées de graisse. Le tout fut tiré avec soin de la terre, et envoyé à Constantinople, où, en procédant à son examen, on trouva un grand nombre d'objets brisés sans doute par la chute de la pierre supérieure. On y distingua des restes de vases de terre semblables à ceux que l'on appelle vulgairement vases étrusques ; plusieurs fragments d'os distincts, parmi lesquels on remarqua une portion d'un tibia, une plaque ronde assez grande d'un métal oxydé, et un autre morceau également oxydé, qui n'était autre chose que du cuivre, et que sa forme fit prendre d'abord pour nne poignée d'épée.

Satisfait de ce premier examen, on passa bientôt à un second, par suite duquel on crut pouvoir réunir en un seul corps plusieurs de ces objets. M. Fauvel fut appelé, et, avec son habileté ordinaire, il reconnut assez promptement dans le morceau que l'on avait pris pour une poignée d'épée, une figure de bronze très-intéressante par le mélange du style égyptien et de l'habillement grec. Cette petite figure était separée de ses accessoires, couverts, aussi-bien qu'elle, d'une épaisse couche de vert-de-gris, qui, par l'effet de l'impression de l'air extérieur, se detacha de leur surface. M. Fauvel les nettoya chacun en particulier, et chercha leurs points d'adhésion. Il rejoignit avec beaucoup d'adresse les morceaux qui paraissaient avoir été précédemment en contact, et

finit par former une figure que l'on aurait eu de la peine à reconnaître sans lui. Il l'appuya sur deux autres parties qui parurent représenter deux chevaux, et posa le tout sur la palque ronde comme sur un soutien naturel; par ce moyen il composa un groupe régulier qui offrait une espèce d'ensemble d'environ dix pouces (*) de hauteur.

La figure est une statue de femme en pied, on distingue fort bien les seins; mais son visage est très-endommagé, ses pieds sont en avant l'un de l'autre. La chemise qui couvre ses épaules paraît être d'un tissu semblable aux chemises de soie que les femmes portent encore aujourd'hui dans tout l'Orient, et dont les fils sont frisés. Elle est vêtue d'une robe avec un grand nombre de plis perpendiculaires; les pans sont relevés sur les cuisses, et les bords, partout contournés suivant la disposition des plis, présentent la plus grande uniformité; de son bras gauche elle soutient son vêtement, qu'elle saisit délicatement avec le pouce et l'index : le bras droit est brisé. Les symboles qui surchargent sa tête et ses épaules sont la partie la mieux conservée. Deux sphinx placés sur ses avant-bras élèvent leurs têtes au niveau d'une coiffure formée par deux volutes qui ressemblent assez à celles d'un chapiteau ionique. Sur ces volutes on en distingue d'autres soutenant deux lions ou deux autres sphinx appuyés sur les têtes et sur les ailes relevées des premiers.

(*) Vingt-sept centimètres.

Les chevaux sont lourds et grossièrement faits; ils portaient chacun un homme assis de côté, dont il ne reste plus que les cuisses et les jambes. La plaque qui soutient le tout est ornée d'une espèce d'oves (*).

On a d'abord pensé que cette figure, par rapport à la disposition de sa coiffure, avait quelqu'analogie avec les figures égyptiennes, et qu'elle pouvait tenir aux travaux des plus anciens temps de la Grèce; mais M. le comte de Choiseul ayant consulté son ami l'abbé Barthélemy, et ayant pris encore depuis, les avis de M. Visconti, ces deux savants lui ont témoigné de si grands doutes sur l'antiquité de cette figure, qu'il s'est déterminé à abandonner sa première idée, et à faire du tombeau qui la renfermait celui de Festus au lieu de celui d'Achille. En effet, M. Visconti regarde cette figure comme appartenant à des temps bien différents de ceux de la guerre de Troie. Il pense qu'une partie des accessoires a été mal adaptée, et qu'elle formait le manche d'une patère dont la plaque était la portion la plus large. Il cite une autre patère à peu près semblable, qui a été publiée par Winkelmann dans ses *monumenti inediti*, n° 156. « La partie qui en compose le manche, dit-« il, a une ressemblance frappante avec la figure « troyenne, excepté qu'elle est d'un autre sexe; pour « le reste, des figures humaines et des animaux sor-

(*) Voyez aussi la lettre de M. Jumelin, médecin de l'ambassade française à Constantinople en 1787, écrite à M. Le Chevalier dans le 2e volume du Voyage de la Troade. Tom. II, pag. 345 et suiv.

« tent de l'espèce de cartouche qui forme sa coif-« fure, comme dans celle-ci (*). » M. Barthélemy fait à peu près ces mêmes objections (**). D'après ces raisons, M. le comte de Choiseul a dû regarder cette figure comme étant d'une époque beaucoup plus récente qu'il ne l'avait imaginé d'abord, et en conséquence il a cherché le tombeau d'Achille partout ailleurs que dans le tumulus qu'il a fait fouiller.

La planche que nous décrivons offre encore d'autres antiquités trouvées dans le même tombeau ; ce sont des vases dont M. Fauvel a rapproché toutes les parties et qui ont 8 ou 9 pouces de hauteur : ils ne présentent rien d'intéressant que quelques figures peu distinctes ; mais leur forme est assez élégante. D'autres morceaux de briques offrent des palmètes d'un assez bon goût, et des enlacements qui n'annoncent pas une très-haute antiquité (***). (*L'Éditeur.*)

(*) Lettre manuscrite de M. Visconti à M. le comte de Choiseul-Gouffier, datée de Paris le 26 floréal an XIII (16 mai 1805.)

(**) Remarques manuscrites sur l'ouvrage intitulé : *Matériaux pour le 13e chapitre du Voyage pittoresque de la Grèce.*

(***) Un voyageur anglais (Jacques Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne, Tom. II de la traduction française, pag.* 189 *et suiv.*) a rapporté l'extrait d'une lettre qu'un de ses amis lui a adressée des Dardanelles ; comme elle contient des assertions désobligeantes pour M. de Choiseul, nous ne pouvons nous dispenser de les relever ici. Cet ami de M. Dallaway dit : « qu'il a eu une conversation intéressante « avec le fils du dernier consul français, M. Salomon Gormezano, au « sujet de l'ouverture du tombeau d'Achille près le cap Sigée ; que ce « M. Gormezano lui a dit avoir été employé par le comte de Choiseul-« Gouffier pour examiner le tombeau et faire la recherche des antiquités « qu'on pourrait y trouver ; qu'on y avait travaillé la nuit pour tromper « l'aga et le peuple, en prétextant le projet de découvrir une source

PLANCHE 31.

Vue du Cap Sigée jusqu'au Tombeau d'Ilus.

Le royaume de Troie, d'abord faible et resserré dans une vallée du Mont-Ida, s'agrandit insensible-

« d'eau qui serait fort nécessaire aux habitants de Iéni chehr; que deux « mois avaient été employés sans fruit à ce travail, et que, comme per- « sonne ne l'aidait dans cette inspection, il avait voulu fréquemment l'a- « bandonner, désespérant de réussir, mais qu'on l'avait engagé à persé- « vérer; qu'à la fin il avait découvert le lieu de l'intérieur où les reli- « ques étaient déposées; qu'il les avait recueillies toutes, avait fait part « du résultat heureux de ses recherches à celui qui l'employait, et avait « rempli une grande caisse de tout ce qu'il avait trouvé; que M. de « Choiseul lui avait enjoint de les lui apporter, et de ne les pas perdre « de vue. *mais qu'il n'avait payé sa peine que par des remerciements;* « qu'il avait pris alors la résolution de garder par devers lui diverses « pièces qu'il nous a montrées fort obligeamment et nous a expliquées, « n'ayant, nous a-t-il dit, rien à craindre désormais de M. de Choiseul. » Suit le détail des objets que Gormezano a fait voir à cet ami de M. Dallaway, et qui n'ajoute rien à celui que nous avons donné dans le texte.

Serait-il possible que le juif Gormezano ait gardé quelques pièces de celles qui ont été trouvées dans le tumulus qu'il était chargé de fouiller? c'eût été certainement une infidélité bien condamnable; mais M. Dubois, dans l'avertissement en tête du catalogue des antiquités de la collection de feu M. le comte de Choiseul-Gouffier (pag. xij, note) dit que « l'exacte « vérité est que Gormezano, qu'il vit aux Dardanelles, en 1815, parut « très-offensé des discours qui lui étaient prêtés, et que ce même Gorme- « zano lui remit une déclaration qui contient un état détaillé des som- « mes et des présents qui furent alors le prix de ses soins » (il avait reçu 500 piastres, une montre d'or et le brevet de survivance de son père, dans la charge de premier drogman du consulat de France aux Dardanelles). Les lettres de M. Moïse Gormezano le père à M. le comte de Choiseul-Gouffier, que nous avons sous les yeux, et qui ont été écrites dans le temps où le juif Salomon présidait à la fouille du tumulus, ne font mention que de ses témoignages de reconnaissance envers l'ambassadeur. Après la perte que M. de Choiseul fit, dans son émigration, de beaucoup d'objets qu'il avait ramassés à grands frais dans ses voyages, il lui aurait été bien douloureux de se voir encore calomnier par un homme qu'il avait comblé de ses bienfaits.

Le docteur Clarke, dans son Voyage (2e partie, chap. VI, Tom. II,

ment aux dépens de ses voisins, et finit par acquérir une puissance redoutable. Déjà Tros, un de ses souverains, avait conquis une partie de la Phrygie, lorsque la mort de son fils Ganymède, fait prisonnier par Tentale, roi de Lydie, devint pour lui un nouveau sujet de guerre. Le jeune Ganymède était d'une beauté accomplie, ce qui fit dire que Jupiter, épris de ses charmes, l'avait enlevé pour servir à la table des dieux. Après la mort de Tros, Ilus continua la guerre entreprise par son père; la fortune lui fut si favorable, qu'il parvint à chasser de ses états Pélops, fils de Tentale, et le força d'aller chercher un asyle dans la presqu'île de la Grèce, que l'on nommait alors *Apia,* et qui de son nom fut appelée *Péloponèse* ou île de Pélops (*). Ce fut sous la conduite des descendants de ce même Pélops, Agamemnon et Ménélas, que les Grecs vinrent à leur tour renverser la ville de Troie.

Ilus, à ce qu'il paraît, avait rapporté de cette guerre un immense butin, fruit du pillage des états de Tentale. Parmi les richesses qu'il avait enlevées se trouvaient de vigoureux coursiers nourris dans les gras pâturages de l'Hermus, et si légers qu'ils

pag. 166, note), dit que le fragment de figure de bronze qui fut le résultat de la fouille faite par les ordres de M. de Choiseul dans le tombeau du cap Sigée, est actuellement entre les mains du comte de Aberdeen, et que ce fragment annonce une assez haute antiquité.

(*) Bachet de Méziriac, Commentaires sur les épîtres d'Ovide, Tom. II, pag. 333 et suivantes; Banier, Mythologie, Liv. V, chap. 2, Tom. VII, pag. 239 et suiv.

pouvaient, disait-on, courir sur la mer sans en agiter la surface, et franchir des moissons sans en froisser les épis ; aussi passaient-ils pour être issus de de race divine, et par conséquent immortels. La fable, toujours d'accord avec elle-même, prétendait qu'ils avaient été donnés par Jupiter, à Tros ou à Ilus, comme une espèce de dédommagement de la perte de Ganymède (*).

Devenu paisible possesseur de ses conquêtes, Ilus osa le premier descendre des montagnes et fixer les habitations de son peuple dans la plaine. Il fonda la ville d'Ilion au pied du Mont-Ida (**), et éleva, pour la protéger, une citadelle qui reçut le nom de *Pergama* (***). Son fils Laomédon, héritier de sa puissance et de ses richesses, voyant s'accroître la capitale de ses états, forma le projet de l'entourer d'une enceinte de fortes murailles, pour la garantir de toute surprise. Il profita de l'arrivée de deux étrangers habiles dans l'art de construire, c'étaient Neptune et Apollon, qui, selon la fable, chassés du ciel par Jupiter, avaient été obligés de

(*) Homer. Iliad. Lib. V, v. 265. Hellanicus, ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Bibl. Lib. II, cap. 5, § 9. Hygin. fab. 89. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. VIII, v. 190. Tzetzès ad Lycophr. v. 34 et 528. Eustath. ad Iliad. Lib. V, v. 265.

(**) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 216. Apollod. Lib. III, cap. 12, § 3. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 75, pag. 318. Strab. Lib. XIII, pag. 593.

(***) Homer. Iliad. Lib. IV, v. 508; Lib. VI, v. 512; Lib. VII, v. 21. Virgil. Æneid. Lib. II, v. 556. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. IV, v. 508; Lib. VI, v. 512. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 99; Lib. II, v. 556.

revêtir la forme humaine et de se mettre au service du prince Troyen.

Les Grecs attribuaient aux divinités qu'ils plaçaient dans l'Olympe, les mêmes passions, les mêmes vertus, les mêmes défauts qu'ils reconnaissaient en eux. L'empire du grand Jupiter ne pouvait donc pas être plus tranquille que ceux des souverains de la terre. Souvent agité par des intrigues et des complots, il était le jouet des caprices de ces divinités toujours en discorde, et plusieurs fois le maître du tonnerre fut obligé d'employer tous les moyens que lui donnait sa puissance pour réduire les rebelles et rétablir la paix dans le ciel. Peut-être aussi son joug paraissait-il un peu dur à des divinités indociles qu'il prétendait assujettir à des lois que souvent il n'observait pas lui-même? Un jour tous les dieux formèrent le projet de le vaincre et de l'enchaîner. A la tête du complot étaient Junon, Pallas, Neptune et Apollon. La trame fut découverte; Jupiter condamna son épouse à être attachée dans le ciel avec des chaînes d'or; on ignore quelle fut la punition de Pallas; quant à Neptune et Apollon, ils furent bannis du séjour des dieux, et obligés pendant un an de servir le fier Laomédon (*).

Ces deux divinités conclurent un traité avec le prince, et convinrent d'élever les murs de Troie moyennant un certain prix qu'on leur paierait

(*) Homer. Iliad. Lib. I, v. 397 et seq.; Lib. XXI, v. 442. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. I, v. 400. Tzetzès ad Lycophr. v. 34. Eustath. ad Iliad. Lib. XXI, v. 442.

lorsque l'ouvrage serait terminé. Ils commencèrent leurs travaux, entourèrent la ville dont toute l'étendue était déjà considérable (*); et le reste du temps Apollon alla garder les troupeaux du roi, sur le Mont-Ida. Ainsi construites de la main des dieux, les murailles de Troie furent regardées comme inexpugnables (**); mais le destin avait arrêté que cette ville serait prise plusieurs fois; il était donc nécessaire qu'elle eût un côté faible. Ces dieux associèrent à leur opération un mortel qu'ils firent venir exprès, Æacus, grand-père d'Achille et d'Ajax, qui construisit la partie du mur (***) par laquelle Télamon, fils de ce même Æacus, pénétra dans la ville quelques années après (****).

Les murailles étant achevées, Laomédon ne craignit pas de violer son serment; il refusa de payer aux dieux le prix dont il était convenu, et les chassa

(*) Selon plusieurs scholiastes d'Homère, la ville de Troie avait 60 stades de tour; selon un autre, simplement 30 (Heyn. ad Iliad. Lib. XXII, v. 165 et 208).

(**) Homer. Iliad. Lib. VII, v. 452; Lib. XXI, v. 441. Lycophr. Alex. v. 522 et 617. Apollod. Bibl. Lib. II, cap. 5, § 9. Virgil. Georg. Lib. III, v. 36. Æneid. Lib. III, v. 3; Lib. IX, v. 144. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 42, pag. 288. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 1 et seq. Hygin. fab. 89. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. VII, v. 453; Lib. XX, v. 147; Lib. XXI, v. 445 et 448. Val. Flacc. Argon. Lib. II, v. 491. Pausan. Lib. VII, cap. 20. Philostrat. Héroic. cap. 11, § 3, pag. 721. Servius ad Virg. Georg. Lib. III, v. 36; ad Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. II, v. 241 et 610; Lib. III, v. 3; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34 et 617.

(***) Pind. Od. Olymp. VIII, v. 41. Schol. Ibid.

(****) Dares Phryg. Lib. I, cap. 2. Apollod. Lib. II, cap. 5, § 3. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 32, pag. 277.

même de ses états avec ignominie. Homère rappelle cette action en faisant dire par Neptune à Apollon : « Ne t'est-il resté aucun souvenir de tous les maux « que nous souffrîmes devant Ilion, lorsqu'exilés de « l'Olympe, dociles à la volonté de Jupiter, nous « fûmes contraints, durant le cours d'une année, « de nous abaisser jusqu'à servir le fier Laomédon, « à recevoir ses ordres? tandis que bâtissant la su- « perbe Troie, je l'entourais de vastes, d'invinci- « bles remparts, toi, Apollon, tu faisais paître les « troupeaux dans les vallées nombreuses de l'Ida, « les bœufs au pied flexible erraient dans les forêts « sous ta garde; lorsque les riantes heures amenè- « rent le terme de notre exil, Laomédon nous refusa « le prix de nos travaux, et nous renvoya avec inso- « lence. Aveuglé par sa rage, il osa même te mena- « cer de te vendre chargé de fers dans les îles loin- « taines, il jura que son épée nous laisserait une « marque ineffaçable d'ignominie. Nous le quittâmes « indignés de cet outrage inoui et de la perfide vio- « lation de sa parole. Est-ce donc là ce qui te porte « à favoriser ce peuple, plutôt que de t'unir à nous « pour ensevelir les perfides Troyens avec leurs en- « fants et leurs femmes, dans les cendres d'I- « lion (*)? »

Si l'on en croit quelques auteurs, cette fable n'est

(*) Homer. Iliad. Lib. XXI, v. 441. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v, 147. Apollod. Lib. II, cap. 5, § 9. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 12. Servius ad Virg. Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. III, v. 8; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

qu'une allégorie; suivant eux, Laomédon avait consacré une somme d'argent pour faire des sacrifices à Neptune et à Apollon, ou, pour mieux dire, il avait fait vœu de sacrifier à ces divinités tout ce qui naîtrait d'animaux dans ses états pendant une année désignée; mais les Mysiens étant entrés sur son territoire, il détourna les fonds destinés à ces sacrifices, et les employa à construire les murailles de Troie. Dès-lors ne pouvant plus accomplir sa promesse, il fut regardé comme parjure envers les dieux (*); d'autres prétendent même qu'il puisa dans les trésors de ces divinités, et qu'il ne remit point l'argent (**); un autre encore y voit une allégorie plus subtile, il pense que Neptune et Apollon ne sont que des emblèmes de l'humidité et de la chaleur, si nécessaires aux constructions (***).

Quoi qu'il en soit, la fable ajoute que Neptune et Apollon, irrités des outrages qu'ils avaient reçus, ne tardèrent pas à se venger. Neptune souleva les flots, et la mer vomit sur ses bords un monstre marin qui enlevait les hommes dans les champs, et détruisait toutes les productions de la terre; Apollon fit naître une peste horrible qui étendit ses ravages jusque sur les arbres (****). Ce dernier fut sans doute

(*) Hygin. fab. 89. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 610.

(**) Herodot. ap. Tzetzem ad Lycophr. v. 522. Eustath. ad Odyss. Lib. I, v. 2. Anonymus, de Incredibilibus, cap. 4.

(***) Eustath. ad Iliad. Lib. XXI, v. 442. Voyez Bachet de Méziriac, Commentaire sur les épîtres d'Ovide, Tom. II, pag. 446 et suiv.

(****) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 144. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Lib. II, cap. 5, § 9. Diod. Sic.

apaisé par des sacrifices. Son oracle, consulté sur les moyens de calmer la colère de Neptune, répondit qu'il fallait livrer au monstre de jeunes filles troyennes qui deviendraient sa pâture. Déjà plusieurs de ces infortunées avaient péri, et le monstre n'était point satisfait. Les Troyens ne songeaient plus qu'à éloigner leurs filles, pour les dérober à la mort qui les menaçait, lorsqu'une sédition s'éleva contre Laomédon ; ce prince fut, à son tour, forcé d'exposer Hésione, sa propre fille. Malgré sa tendresse paternelle, malgré l'excès de sa douleur, il se soumit aux ordres du destin, et la fit attacher aux rochers qui bordent la mer; victime de la mauvaise foi de son père, elle attendait ainsi le sort affreux qui lui était réservé lorsqu'Hercule arriva sur les côtes de Troie (*).

Servius dit que toute l'histoire d'Hésione n'est qu'une fable (**) ; mais comme on montrait dans le pays les rochers auxquels on prétendait que cette princesse avait été attachée (***), nous avons cru convenable d'en indiquer la place sur la carte. Un auteur assure même que le monstre qui ravageait

Lib. IV, cap. 42, pag. 286. Ovid. Metam. Lib. XI, fab. 8, v. 14 et seq. Hygin. fab. 89. Val. Flacc. Argon. Lib. II, v. 475 et 497. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. III, v. 1; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(*) Hellanicus ap. Pseudo-Didym. Ibid. Apollodor. Ibid. Diod. Sic. Ibid. Ovid. Ibid. v. 18 et seq. Hygin. Ibid. Val. Flacc. Ibid. v. 462 et seq. Philostrat. Jun. Icon. cap. 12, pag. 882 et seq. Servius ad Æneid. Lib. I, v. 554; Lib. III, v. 1; Lib. VIII, v. 157. Tzetzès Ibid. v. 34, 522 et 617.

(**) Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v, 623.

(***) Lucan. Pharsal. Lib. IX, v. 970.

cette contrée n'était qu'un roi puissant sur mer, appelé Céton, dont le nom transformé en κῆτος dans la langue grecque, désigne un *monstre marin*. Ce pirate venait, dit-il, avec une armée, dévaster le pays dont les habitants, pour se racheter du pillage, étaient contraints de lui abandonner leurs filles et leurs chevaux, qu'il allait vendre sur les plages lointaines. Hercule, joint à Laomédon, le vainquit et le tua (*); toute cette histoire ne serait donc que celle d'un forban qui infestait la Troade, et imposait un tribut odieux, fort en usage dans ces temps où les enfants, regardés comme une véritable propriété, étaient livrés sans pitié par leurs parents.

On décrit, dans les articles précédents, les tombeaux d'Achille, de Patrocle et de Festus; la vue que nous donnons actuellement offre celui de Patrocle à droite, et, sur un plan plus éloigné, une suite de hauteurs qui, prenant du cap Sigée, semble venir joindre, dans le fond de la plaine sur la gauche, le tombeau d'Ilus, dont elle est pourtant séparée par le canal qui conduit aujourd'hui les eaux du Scamandre à la mer Égée. Cette chaîne, d'une pente assez rapide vers la plaine, offre, du côté de la mer, un grand escarpement qu'on franchit par des sentiers étroits et tortueux, pratiqués au milieu des rochers, par les habitants des villages établis sur sa crête. Cet escarpement a, dans quelques en-

(*) Palæphat. de Incredilibil. cap. 38.

droits, jusqu'à 300 pieds (*); à la pointe même du cap Sigée, la partie la plus élevée se trouve le village de Iéni-chehr, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sigée : les moulins que l'on y remarque, occupent sans doute le lieu où était la citadelle. Vient ensuite un monticule ou tumulus que l'on a pris pour le tombeau d'Antiloque, puis Iéni-kuei également bâti sur une autre sommité. Ces collines se perdent derrière le Throsmos, qui sert de base au village d'Erkessi-keui, et plus loin est le grand tombeau d'Ilus, nommé aujourd'hui *Udjek-Tépé*. Telle est la situation des lieux où nous devons chercher les rochers d'Hésione.

Hercule aborda dans la Troade avec les Argonautes, selon plusieurs auteurs (**); suivant d'autres, ce ne fut qu'après les avoir quittés et avoir fondé, avec Polyphême, la ville de Cios dans la Mysie (***); d'autres encore prétendent que c'était en revenant de la guerre contre les Amazones (****). Nous ne chercherons pas à éclaircir ce point de chronologie, inutile à notre objet. Une tempête, dit-on, jeta les Argonautes sur le cap Sigée, qui ne portait pas encore ce nom, et ils y descendirent. Hercule, un de leurs chefs, suivi de son cher Télamon, se pro-

(*) Voyage dans la Troade, de Le Chevalier, Tom. II, pag. 308.

(**) Darès, de excidio Trojæ, Lib. I, cap. 2. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 42, pag. 286; cap. 49, pag. 292. Hygin. fab. 31 et 89. Val. Flacc. Argon. Lib. II, v. 451. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(***) Apollod. Lib. I, cap. 9, § 18. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 628.

(****) Apollod. Lib. II, cap. 5, § 9.

menait à quelque distance sur le rivage de la mer Égée, lorsqu'une voix plaintive vint frapper ses oreilles. Il s'arrête, il écoute, promène au loin ses regards, et voit sur les rochers une jeune fille enchaînée, et à ses pieds l'appareil de la mort. Il franchit aussitôt l'espace qui l'en sépare, s'approche, apprend d'elle son infortune, et, touché des larmes et des sanglots de cette innocente victime, il se promet de la délivrer. Pour prix de ce bienfait il doit posséder les chevaux donnés par Jupiter à Tros ou a Ilus; Laomédon en a fait le serment, il n'en faut pas davantage; le héros s'apprête à combattre le monstre (*).

En faisant aborder Hercule au cap Sigée, ces historiens semblent d'abord indiquer ce lieu comme celui où Hésione aurait été attachée; mais les deux vers suivants de Valérius-Flaccus :

> Alcides Telamonque comes dum littora blando
> Anfractu sinuosa legunt, vox accidit aures,

font voir clairement que ces deux héros s'écartaient des autres Argonautes, en suivant un rivage sinueux et escarpé; et, par cette raison, ils permettent de prendre toute la côte qui suit le cap Sigée, sur la mer Egée, pour les rochers d'Hésione (*Hesionis scopuli*). En effet, comme nous avons vu, toute cette côte présente un escarpement dans lequel il

(*) Darès, de excid. Trojæ. Lib. I, cap. 2. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 42, pag. 286. Hygin. fab. 31, 89. Val. Flacc. Lib. II, v. 446 et seq. Tzetzès ad Lycophr. v. 523.

serait bien difficile d'assigner précisément la place où la fable dit qu'Hésione avait été enchaînée. Cependant l'antiquité signale, en ce canton, un cap et un port, appelés Ἀγάμεια, c'est-à-dire le cap et le port de la *Non mariée*, parce que l'on prétendait que c'était là qu'Hésione, encore fille, avait été exposée à la fureur du monstre (*). Hesychius dit même qu'Ἀγαμία est une petite ville, et l'endroit où toutes les jeunes filles avaient été livrées au monstre selon l'ordre de l'oracle (**).

Pour rencontrer un cap et un port sur ce rivage, il faut descendre au midi jusqu'à l'extrémité de cet escarpement, où l'on trouve un promontoire assez avancé en mer, que les marins nomment cap de Troie, et un mouillage, près d'une terre basse et marécageuse, qui pouvait être autrefois un port. Sur la pente de la hauteur on voit les ruines de plusieurs habitations appelées aujourd'hui *Palæo-Castro*, ce qui indique une ancienne cité, probablement celle d'*Agamia*.

Cependant, si nous nous en rapportons à d'autres détails de la délivrance d'Hésione, ce n'est pas positivement dans cet endroit qu'elle aurait été exposée. Homère, après avoir peint dans l'Iliade l'acharnement des dieux contre Troie, s'exprime ainsi : « Neptune, à la chevelure azurée, conduit les divi- « nités qui sont pour les Grecs, vers le retranche-

(*) Steph. verbo Ἀγάμεια.

(**) Hesychius et Phavorinus verbis Ἀγαμίας et Ἄγαμος.

« ment de terres rapportées que les Troyens, avec « l'aide de Pallas, construisirent jadis pour servir de « refuge au divin Hercule, lorsqu'il poursuivrait le « monstre marin qui ravageait ces bords et le pous- « serait loin du rivage dans la plaine. C'est là, « ajoute-t-il, que Neptune et ces dieux se placent, « tandis que les divinités qui favorisent Troie se « rangent sur Callicoloné, près du Simoïs, autour « d'Apollon et de Mars (*). »

Nous avons vu plus haut que Callicoloné était situé dans la partie orientale de la plaine de Troie, un peu au-dessus d'Ilium-Recens, vers le village d'Aktché-keui (**) ; le retranchement d'Hercule devait donc se trouver à l'opposé, vers la mer Egée, comme le conjecture M. Heyne (***) ; en effet, c'est de ce côté qu'a dû être exposée Hésione, et que venait le monstre marin, ou le pirate, qu'Hercule eut à combattre.

Les Troyens, avec le secours de Pallas qui veillait toujours à la conservation d'Hercule, avaient élevé un retranchement (*propugnaculum*), retraite assurée pour ce héros, dans le cas où, après avoir poursuivi le pirate dans la plaine, il le serait lui-même à son tour. Ce retranchement devait être près d'un passage peu fréquenté, connu du monstre ou pirate, et qui lui permettait de pénétrer dans la contrée au moment où l'on s'y attendait le moins. Il

(*) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 144 et seq.

(**) Voyez page 108 de ce volume.

(***) Heyn. ad Iliad. Lib. XX, v. 146.

était, sans doute, destiné à fermer cette issue de manière que le monstre ne pût reprendre le même chemin par lequel il était venu. En effet, au milieu des hauteurs qui bordent la mer Égée, entre les villages de Iéni-chehr et de Iéni-kuei, plus près de ce dernier, il existe dans le terrain une dépression, une coupure (*), qui répond parfaitement au passage dont il est ici question. C'est donc près de là, vers la plaine, sur la pente des collines qui suivent la côte, que devait être placé ce retranchement; et l'on peut croire que c'était dans le passage même que l'on montrait l'endroit où, suivant l'opinion du temps, Hésione avait été attachée.

Ce retranchement, de forme circulaire, construit en terres rapportées, τεῖχος ἀμφίχυτον, dit Homère (**), était fort élevé, selon la remarque du scholiaste (***), et cela devait être, puisque les dieux protecteurs des Grecs s'y réunissaient, comme ceux qui favorisaient les Troyens sur le Callicoloné, pour être témoins des actions qui se passaient dans la plaine.

On ne trouve point aujourd'hui de traces de ce monument entièrement détruit peut-être, à moins qu'on ne le reconnaisse dans un tumulus situé immédiatement au-dessus de la coupure, et que quel-

(*) Voyage dans la Troade, par Le Chevalier, Tom. II, pag. 174 et 309. Gell. the Topography of Troy, pag. 28. Hobhouse a Journey through Albania, etc., letter 29, p. 700.

(**) Hom. Iliad. Lib. XX, v. 145, Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(***) Pseudo-Didym. Ibid. Heyn. ad Iliad. Lib. XX, v. 145.

ques voyageurs ont pris mal à propos pour le tombeau d'Antiloque (*).

(*) Ce tumulus, d'une forme distincte, et semblable à celle du tombeau d'Æsyétès, est ovale à sa base. Il a 160 pieds dans son grand diamètre et 110 dans le petit. Son sommet, qui n'est point conique comme celui des autres tumulus, domine le terrain d'environ 25 pieds, et offre une petite esplanade de 10 pieds dans un sens sur 3 dans l'autre, ce qui annonce une destination particulière. Par la grande élévation de la chaîne de collines sur laquelle ce tumulus est placé, sa base se trouve à environ 120 pieds au-dessus du niveau de la mer. Telles sont les mesures que M. Kauffer a prises en 1787 (Matériaux pour servir au treizième chapitre du Voyage pittoresque de la Grèce, pag. 66). Ce monticule pourrait donc fort bien n'avoir jamais été un tombeau, et moins encore celui d'Antiloque que de tout autre héros grec mort devant Troie.

En effet, Strabon parlant des tombeaux ou cénotaphes situés près du Sigeum, en nomme trois, le tombeau d'Achille et les cénotaphes de Patrocle et d'Antiloque, qu'il désigne comme voisins l'un de l'autre (Lib. XIII, pag. 596); or, il existait, il y a peu de temps encore, près de ce cap, trois tumulus que les anciens voyageurs (Pockocke, Travels, etc., Tom. II, part. II, pag. 105; Chandler, Voyage dans l'Asie-Mineure, chap. XIII, Tom. I, pag. 92 de la trad. franç.) ont pris avec raison pour les tombeaux mentionnés par Strabon. D'autres, depuis (Le Chevalier, Voyage dans la Troade, Atlas, cartes nos 14 et 15; Dallaway, Constantinople ancienne et moderne, trad. franç., Tom. II, p. 186, et carte intitulée Esquisse de la Troade), n'en ayant aperçu que deux, ont rejeté le cénotaphe d'Antiloque sur le bord de la mer Égée, et ont cru le reconnaître dans le monticule ovale dont il est ici question (voyez aussi Gell. the Topography of Troy, p. 28 et 62. Ce voyageur pense néanmoins que ce pourrait être une erreur); mais, comme nous avons vu, tant par les descriptions de M. de Choiseul que par ce que l'on vient de rapporter, qu'il existait réellement trois tumulus au Sigée avant que celui fouillé par M. de Choiseul eût été détruit, il n'est pas besoin d'aller chercher ailleurs le moyen d'expliquer Strabon, et l'on peut dire à cet égard que les derniers voyageurs qui ont visité la Troade (Clarke, Travels, etc., Tom. II, p. 165. Hobhouse, a Journey through Albania, etc., letter XL, p. 729) ne s'y sont pas trompés.

Cependant M. de Choiseul, formant son opinion sur celle des savants qui attribuaient une antiquité peu reculée aux objets qui lui ont été donnés comme provenant de la fouille du tumulus qu'il avait fait creuser, a pensé qu'il pouvait faire de ce tumulus le tombeau de Festus, affranchi

Hercule vainquit le monstre et le tua (*). Valérius Flaccus (**) fait un récit très-animé de ce combat; Philostrate le jeune décrit un tableau qui le représentait (***); on le voit sur une peinture d'Hercula-

de Caracalla; mais l'histoire, en parlant du sacrifice ridicule de cet empereur sur le bûcher de son favori (Dion. Cass. Lib. LXXVII, cap. 16. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 14), ne dit point positivement qu'il lui ait élevé un tombeau semblable à celui de Patrocle; en conséquence, on peut rendre ce tumulus à l'un des trois héros auxquels Strabon les attribue, et il ne sera plus nécessaire d'aller chercher le cénotaphe d'Antiloque loin du cap Sigée. Ce fils chéri de Nestor, ayant été tué par Memnon, on lui fit de magnifiques funérailles sur les bords de l'Hellespont, au rapport de Cointus de Smyrne (Lib. III, v. 4): c'est donc là, et non vers la mer Égée, qu'on dut lui élever un cénotaphe.

A l'extrémité de l'escarpement dont il a été question, sur le cap de Troie, au-dessus des ruines que je prends pour celles de la ville d'Agamia, est un autre tumulus assez considérable, que l'on appelle dans le pays Bechi-Tépé, c'est-à-dire la *butte du berceau*, et qui peut avoir une trentaine de pieds d'élévation perpendiculaire. Plusieurs voyageurs en ont fait le tombeau de Pénélée, et même celui d'Antiloque (Le Chevalier, ibid. et Tom. III, p. 309. Dallaway, ibid.). La première de ces opinions s'est formée sur ce que dit Cointus (Lib. VII, v. 159 et 160), que Pénélée, chef des Béotiens, fut tué par Eurypyle, roi des Teuthraniens, et que ses compatriotes lui élevèrent un tombeau, grand et exhaussé, dans un endroit apparent; mais nous savons que Pénélée fut enterré en Béotie, sur les bords du Céphise, où l'on montrait son tombeau (Anthologia Græca, Tom. I, p. 111); ainsi ce tumulus ne peut lui être attribué.

Entre les deux monticules dont on vient de parler est le village de Iéni-keui, bâti sur la crête de l'escarpement. Le docteur Chandler (ibid. p. 79) a pensé qu'il représentait l'ancienne ville de *Nea* ou *Nee*, mentionnée par Pline comme étant située dans la Troade; mais nous avons déjà vu (p. 91 de ce volume) que cette ville était loin de la côte, et sur la rivière d'Ésèpe, ce qui la place assez avant dans l'intérieur du pays.

(*) Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad. Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Lib. II, cap. 5, § 9. Diod. Sic. Lib. IV, cap. 42, p. 286. Hygin. fab. 34 et 89. Tzetzès ad Lycophr. v. 34.

(**) Valer. Flacc. Argon. Lib. II. v. 497 et seq.

(***) Philostrat. Jun. Icon. cap. 12, p. 882 et seq.

num (*), et il est encore figuré sur une mosaïque de la villa Albani, que Winckelmann a fait graver dans ses *Monumenti inediti* (**). Une médaille de bronze de Septime Sévère, frappée à Ilium, offre d'un côté la tête de l'empereur, et de l'autre Hercule debout, tenant de la main droite une patère, et de la gauche sa massue; devant lui une femme debout (sans doute Hésione) porte une couronne, qu'elle semble lui offrir; derrière est un phare ou fanal au pied duquel sont représentés des flots et un poisson (***). Paléphate dit simplement que, Céton étant entré dans la plaine de Troie avec son armée, Hercule et Laomédon allèrent à sa rencontre et le tuèrent (****).

Le prix de la victoire devait être les chevaux que Tros ou Ilus avait reçus de Jupiter. Hercule était sur le point de les emmener; Hésione, elle-même, par la crainte d'un nouvel ordre de l'oracle, qui pouvait renouveler son infortune, s'attachant plus à son libérateur qu'à ses parents, désirait le suivre; mais ce héros méditant d'autres exploits, laissa Hésione et les chevaux entre les mains de Laomédon, avec la promesse de ce prince, de les lui rendre lorsqu'il viendrait les demander. Laomédon ne tint aucun compte de ses serments; Hercule, à son retour, fut ignominieusement chassé; et, comme il n'était pas

(*) Le Pitture Antiche d'Hercolano, Tom. IV, p. 321, tavola 62.

(**) Winckelmann, *Monumenti inediti*, p. 90, pl. 66.

(***) Description de Médailles antiques, par Mionnet. Tom. II, p. 664.

(****) Palæphat. de Incredibil. cap. 38.

en force, il différa sa vengeance et la remit à un autre temps. Bientôt il revint avec six vaisseaux, d'autres disent dix-huit, et une armée qui, bien que moins nombreuse que celle d'Agamemnon, s'empara de Troie en peu de jours. Tous ceux qui firent résistance furent tués; Laomédon lui-même périt avec ses enfants, excepté le jeune Priam, auquel le vainqueur rendit le royaume de ses pères, et Hésione, qu'il donna à Télamon, pour récompenser la valeur de ce héros, qui était entré le premier dans la ville. Pour lui, il se contenta d'emmener les chevaux, prix des services qu'il avait rendus aux Troyens (*).

Dion Chrysostome prétend qu'Hercule n'a jamais pillé Troie, qu'il n'y est venu qu'en ami, afin de demander Hésione en mariage pour Télamon, et qu'étant l'hôte de Laomédon, il n'eut pas de peine à l'obtenir (**); mais on convient que la harangue de cet orateur sur la prise de Troie n'est qu'un sophisme continuel qu'il a habilement soutenu devant les habitants d'Ilium, pour flatter leur amour-propre et rehausser leur gloire, en assurant qu'Ilion n'avait

(*) Homer. Iliad. Lib. V, v. 640 et 648; Lib. XIV, v. 249. Pindar. Isthm. Od. VI, v. 46. Hellanicus ap. Pseudo-Didym. ad Iliad. Lib. XX, v. 147. Apollod. Bibl. Lib. II, cap. 5, § 9; cap. 6, § 4; Lib. III, cap. 12, § 8. Virgil. Æneid. Lib. VIII, v. 290. Diod. Sic. Lib. IV, c. 32, p. 276 et seq.; cap. 42, p. 286; cap. 49, p. 292. Hygin. fab. 31 et 89. Strab. Lib. XIII, p. 596. Darès, de Excid. Trojæ, Lib. I, cap. 2. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 623, Lib. III, v. 1; Lib. VIII, v. 157 et 290. Philostrat. Heroic. cap. 11, § 1, p. 718. Tzetzès ad Lycophr. v. 34. Schol. Pind. Isthm. Od. VI, v. 46.

(**) Dion Chrysost. Orat. XI, p. 164 et 166.

jamais été prise par les Grecs, et que ceux-ci, au contraire, après avoir éprouvé la valeur des Troyens, avaient été contraints de se rembarquer (*). (*L'Editeur.*)

PLANCHE 32.

Vue d'Erkessi-Keui.

A l'extrémité méridionale de l'escarpement qui règne le long de la mer Égée, débouche le canal par où les eaux du Scamandre s'écoulent aujourd'hui dans cette mer. Si nous nous en rapportons au texte de Pline, cette dérivation serait très-ancienne, et peut-être aurait-elle donné lieu aux Éoliens, qui vinrent s'établir dans cette contrée après la guerre de Troie, de méconnaître le fleuve tant célébré par les poèmes d'Homère. Pline, après avoir parlé de la ville d'Alexandria-Troas, ajoute, dans sa description de la côte vers l'Hellespont, *Scamander amnis navigabilis et in promontorio quondam Sigeum oppidum* (**). Il place donc évidemment ce *Scamander navigabilis*, entre Alexandria-Troas et le cap Sigeum; c'est ce qui démontre que le canal creusé par un commandant turc, pour conduire le Scamandre à la mer (***), n'est qu'une rénovation

(*) Observations sur le discours dans lequel Dion combat l'opinion de la prise de Troie par les Grecs, par M. de Brequigny. (Vie des anciens Orateurs grecs, Tom. II, p. 163 et suiv.)

(**) Plin. Lib. V, cap. 30, Tom. I, pag. 282.

(***) Voyez pag. 376 et 377, Tome II de cet ouvrage.

de celui qui a été fait bien antérieurement. Ce canal traverse une étroite vallée; il peut avoir 15 pieds (*) de largeur, et vers son milieu, la terre a été creusée à la profondeur de 30 (**). Ses côtés, bien conservés, forment des talus très-raides, semblables à l'épaulement d'une tranchée; peut-être doivent-ils cet état de fraîcheur à leur restauration récente. En remontant ce canal on trouve un moulin et des bains qu'a fait construire le fameux Hassan-Pacha, de son temps, la terreur des ennemis de la Porte; puis on arrive à un tchiftlik ou maison de campagne bâtie sur la hauteur à l'entrée du village d'Erkessi-keui. C'est un des apanages du capitan-pacha ou amiral de la flotte ottomane. Celui qui en est aujourd'hui possesseur vient volontiers passer quelques moments dans ce séjour agréable, lorsque, de retour de l'Archipel avec sa flotte, il est obligé d'attendre les vents du sud pour pénétrer dans l'Hellespont.

Ce tchiftlik, situé sur la petite place même d'Erkessi-keui, est construit de pierres apportées des ruines d'Alexandria-Troas, carrière inépuisable pour les Turcs. En face de la porte on voit un tombeau turc entouré d'un petit mur peu élevé, où se trouve enclavée une longue inscription grecque que M. Dubois a copiée, et qui pourrait offrir de l'intérêt, si elle n'avait point autant souffert des injures du temps. A droite est la mosquée, qui ne présente rien de

(*) Environ trois mètres.

(**) Environ six mètres.

remarquable; mais en avant, et près d'un puits à bascule, les Turcs ont placé un superbe tombeau de marbre blanc, qu'ils ont également fait venir d'Alexandria - Troas, pour servir de réservoir à ce puits. Ce tombeau, de 6 pieds 7 pouces (*) de longueur sur 3 pieds 4 pouces (**) de largeur, et de 3 pieds 2 pouces (***) de hauteur, porte une inscription grecque, gravée en beaux caractères. Elle a été copiée par plusieurs voyageurs, et M. de Villoison l'a publiée et très-bien expliquée dans l'ouvrage de M. Le Chevalier (****). Cette inscription nous apprend que le tombeau était la sépulture commune d'une famille de la ville d'Alexandria-Troas, qui avait imposé une peine pécuniaire à ceux qui auraient la hardiesse de le profaner en y déposant un corps ou des ossements étrangers; son vœu a été exaucé, mais ce qu'elle n'a pas prévu, ses cendres n'ont pas été respectées. (*L'Editeur.*)

PLANCHE 33.

Vue du Tombeau d'Ilus.

La hauteur à l'extrémité de laquelle est situé le village d'Erkessi-keui a été reconnue précédemment par M. de Choiseul, pour le Throsmos, l'*éminence de la plaine*, Θρωσμὸς πεδίου (*****). Au centre s'élève

(*) Deux mètres 14 c. (**) Un mètre 8 c. (***) Un mètre 3 c.

(****) Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. III, pag. 308.

(*****) Voyez page 384, Tome II de cet ouvrage.

un tumulus plus grand que tous ceux dont on a parlé jusqu'à présent ; c'est le plus considérable de la plaine; il est appelé par les habitants Udjek-Tépé, la colline d'Udjek, du nom d'un village voisin. Les voyageurs l'ont tous pris pour le tombeau d'Æsyétès (*), mais on a vu que cette opinion est opposée au récit de Strabon, qui place ce tombeau à 5 stades de la ville d'Ilium-Recens ; et comme on trouve un tumulus à cette distance du Vieux-Kalafatli, dénomination que l'on donne aujourd'hui aux ruines d'Ilium-Recens, il n'y a pas de doute que ce dernier ne doive représenter le tombeau d'Æsyétès (**). On a même lieu de s'étonner qu'on soit tombé dans cette erreur à l'égard de celui que nous décrivons, parce qu'il est trop éloigné pour appuyer une semblable opinion ; aussi M. de Choiseul en fait-il le tombeau d'Ilus, *le grand tombeau*, μέγα σῆμα, près duquel se retire Hector, un peu au-delà du Throsmos, pour tenir conseil avec les chefs de son armée (***). Cette position était, en effet, très-convenable ; Hector ne se trouvait pas éloigné du camp des Grecs, ses troupes étaient rangées devant lui sur le Throsmos et dans la plaine, et derrière, à quelque distance, il laissait la ville de Troie (****).

(*) Chandler, Voyage dans l'Asie-Mineure, trad. française, Tom. I, pag. 93. Le Chevalier, Ibid. Tom. II, pag. 296. Dallaway, Constant. anc. et moderne, trad. franç. Tom. II, pag. 183. Clarke, Travels, etc. Tom. II, chap. 6, pag. 158 et 169.

(**) Voyez pag. 111 de ce volume.

(***) Voyez pag. 384 et 385, Tome II de cet ouvrage.

(****) Homer. Iliad. Lib. X, v. 415 et seq.

La hauteur de ce tombeau le fait remarquer de très-loin ; et, quoique situé dans le fond de la plaine de Troie, c'est encore un point de reconnaissance pour ceux qui naviguent dans l'Hellespont. Il a environ 60 pieds (*) d'élévation perpendiculaire sur 250 (**) de diamètre à sa base, et à son sommet est une plate-forme circulaire de 30 pieds(***), d'où l'on jouit d'une vue très-étendue. Il est aujourd'hui couvert de gazon et d'arbustes. Le houx et le chêne nain y remplacent les hêtres dont Théophraste cite la vétusté, et que l'on disait avoir été plantés lors de la fondation d'Ilium (****). Sa surface n'offre aucun vestige de construction, si ce n'est dans le milieu de la plate-forme, un trou où peuvent avoir été placés les fondements du cippe ou colonne sépulcrale, près duquel s'appuya Pâris, dit Homère, pour décocher plus facilement une flèche contre Diomède (*****).

Les auteurs anciens nous peignent ce prince sous des couleurs bien différentes. Homère se plaît à nous le représenter comme un homme mou et efféminé, qui n'osait attaquer son ennemi de front (******); il lui fait même adresser, par son frère Hector, des reproches injurieux (*******), qui ne paraissent pas méri-

(*) Vingt mètres. (**) Quatre-vingt-un mètres. (***) Neuf m. 75 c.

(****) Theophrast. Hist. plant. Lib. IV, cap. 14. Plin. Lib. XVI, cap. 44, Tom. II, pag. 40. Cette fondation d'Ilium est sans doute celle d'Ilium-Recens, bien moins reculée que celle de l'ancienne Ilion détruite par les Grecs.

(*****) Homer. Ibid. Lib. XI, v. 371.

(******) Id. ibid. Lib. III, v. 32 et 380 ; Lib. XI, v. 507 et 582 ; Lib. XIII, v. 662.

(*******) Id. ibid. Lib. III, v. 38 et seq.

tés. Cointus, au contraire, nous dit qu'après la mort d'Hector, ce prince prit le commandement de l'armée Troyenne, qu'il fit des prodiges de valeur, tua plusieurs Grecs, et périt enfin blessé mortellement d'une des flèches d'Hercule lancée par Philoctète (*). Auquel de ces deux sentiments doit-on s'arrêter? ils peuvent, ce me semble, se concilier : Pâris devait nécessairement être odieux à ses frères, comme étant la cause d'une guerre désastreuse ; mais la passion de l'amour devenant un aiguillon de plus pour le courage, il sut, en héros, soutenir la lutte qu'il avait excitée, jusqu'à ce qu'il y perdit la vie. (*L'Éditeur.*)

Explication de la Vignette et du Cul-de-Lampe de ce Chapitre (**).

La vignette se compose de trois pierres gravées antiques, représentant des sujets relatifs à la guerre de Troie.

La première, placée à gauche, est une cornaline qui a passé de France en Italie ; le sujet en a déjà été gravé en grand par Tischbein, dans ses figures homériques (***), mais avec peu de fidélité. On la donne ici de nouveau, d'après un dessin plus exact fait par M. Dubois, sur une empreinte qui lui ap-

(*) Cointus Smyrn. Lib. VI, v. 567 ; Lib. X, v. 238.

(**) Voir II^e^ partie de l'Atlas, la gravure après la pl. 16.

(***) Figures d'Homère par Tischbein, expliquées par Heyne, planche en regard de la page 43. La gravure de Tischbein a été réduite par M. Millin, dans sa Galerie mythologique, planche CLXII, N° 571.

partient. Cette pierre représente Dolon sorti du camp Troyen et surpris par Diomède et Ulysse; ce guerrier a sur la tête, en forme de casque, une peau de loup, dont les pattes viennent croiser sur sa poitrine. Son vêtement descend jusqu'à ses genoux qui déjà ont fléchi, et il implore la miséricorde d'Ulysse, en lui portant la main au menton. Celui-ci, presque nu, la barbe frisée, est couvert du pileus ou bonnet marin. L'artiste l'a représenté ainsi afin qu'on pût le reconnaître facilement. Diomède, au contraire, sous la figure d'un jeune homme, a la tête nue, un léger manteau flotte sur ses épaules, et un pied posé sur les genoux de Dolon, il le saisit au col, tout prêt à lui enfoncer son épée dans la gorge. L'artiste qui a gravé cette intaille, en figurant le fait rapporté par Homère (*), ne s'est pas assujetti à rendre tous les détails indiqués par le poète, mais il s'est attaché à bien faire distinguer les personnages. Cependant on peut dire que son travail est lourd, et que ses figures sont pesantes.

La deuxième pierre, placée à droite, est également une cornaline qui faisait autrefois partie de la collection Crozat. M. Dubois l'a dessinée d'après une empreinte que lui avait communiquée M. l'abbé de Tersan. Diomède y est représenté sur le point d'enlever le Palladium. Le héros, comme sur la pierre précédente, a la tête découverte, sa chlamyde flotte derrière lui, et il est armé d'un javelot et d'un grand bouclier. Devant lui, sur un piédestal à double

(*) Homer. Iliad. Lib. X, passim.

étage, et dans une espèce de chapelle couverte, est la petite statue de Minerve, qu'on appelait le Palladium, à la conservation de laquelle étaient liés les destins de Troie. Selon quelques auteurs, cette figure avait trois coudées de haut (*); mais, suivant d'autres, c'était la plus petite de toutes celles qu'on trouvait dans la citadelle (**). Il paraît que l'artiste a adopté cette dernière opinion. Cette statue, en effet, était si petite, qu'en revenant aux vaisseaux, Diomède put la dérober long-temps à la vue d'Ulysse, qui ne la reconnut qu'après l'avoir touchée (***).

La troisième pierre, celle du milieu, est une pâte de verre antique, appartenant au roi de Prusse. Elle a été gravéep lusieurs fois, mais d'une manière infidèle. Beger et Gorlée, quoiqu'ils l'eussent prise de Licetus, en ont changé la forme; il l'ont représentée parfaitement ronde (****);Stephanoni d'abord, et ensuite Licetus, avant eux, l'avaient donnée en grand dans sa forme ovale (*****); Winckelmann l'a décrite dans son catalogue des pierres gravées du

(*) Apollod. Bibl. Lib. III, cap. 12, § 3.

(**) Conon. Narrat. 34, ap. Phot. Bibl. col. 441.

(***) Conon. Ibid. Voyez aussi sur le Palladium, les Commentaires de Méziriac sur les Épitres d'Ovide, Tom. I, pag. 60 et suiv., et le neuvième excursus de M. Heyne, sur le second livre de l'Énéide de Virgile.

(****) Beger, Bellum trojanum, Tab. 58. Gorlée, Dactyliothèque, 2e partie, N° 523.

(*****) Stephanoni, Gemmæ antiquitùs sculptæ. Tab. 42. Licetus, Hieroglyphica, pag. 310.

baron de Stosch (*); et M. Heyne l'a fait graver de nouveau, apparemment d'après Licetus, en tête de son second excursus sur le 2me livre de l'Énéide de Virgile (**); M. Dubois l'a dessinée, pour cet ouvrage, d'après une empreinte qui lui appartient.

Cette pierre représente l'entrée du cheval de bois dans la ville de Troie. Winckelmann en a fait graver une à peu près semblable pour la disposition du sujet (***); mais le moment que l'artiste a choisi n'est pas le même; c'est celui où les guerriers grecs descendent de la fatale machine. On y voit Cassandre sur les murs de Troie, toujours possédé de l'esprit divin, les cheveux hérissés, élevant les mains vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses prédictions. Dans celle que nous donnons, le cheval est aussi élevé que les remparts de la ville; des Phrygiens, que l'on reconnaît à leurs tiares, le traînent dans l'intérieur des murailles, et des Troyens assez confiants sont assis sur sa base même. Les murs sont coupés, et plus loin Cassandre, la chevelure à moitié dressée, les mains portées en avant, dans un état d'inspiration, annonce à ses concitoyens les malheurs qui vont les accabler; mais les Troyens aveuglés se moquent de ses paroles et méprisent ses prédictions; sur un plan plus enfoncé on voit un vase, et au-dessus, un *bucrane*, ou

(*) Winckelmann, Catalogue des pierres gravées du baron de Stosch, N° 332, pag. 392.

(**) Heyn. Excursus II, ad Lib. II, Æneid. Tom. II, pag. 383.

(***) Winckelmann. Monum. ined. planche 140.

tête de victime, qui décore un édifice au haut duquel est un *ove* rendu dans les autres gravures par une tête humaine vue de profil. Les murs de la ville sont représentés par des assises régulières de belles pierres carrées, surmontés de trois créneaux; et, dans la partie inférieure de la pierre, se trouve un grainetis de très-bon goût. Cette pierre est belle, les costumes y sont fort distincts, et rien n'y est douteux (*).

Il est assez singulier que la fable du cheval de bois se soit perpétuée jusqu'aux beaux temps de la Grèce, et même jusqu'au siècle d'Auguste, sans, pour ainsi dire, trouver de contradicteurs. Homère l'avait admise dans ses poèmes, il n'en a pas fallu davantage pour l'accréditer et la perpétuer jusque dans les âges postérieurs. Ce poète feint que les Troyens introduisirent eux-mêmes ce perfide cheval dans l'intérieur du Pergama : « Les Troyens, en grand nom-« bre, dit-il, l'ont eux-mêmes traîné, avec de pé-« nibles efforts, jusque dans leur citadelle; il domi-

(*) Dans les gravures de Stephanoni et de Licetus, qui étaient les plus exactes ayant celle que nous donnons, les courroies avec lesquelles les Phrygiens tirent le cheval ne se voient point, les Phrygiens y ont la tête découverte, tandis qu'ils sont coiffés de la tiare ou bonnet particulier affecté à cette nation. Cassandre y a les mains un peu élevées, tandis que dans l'original il les étend en avant. Ces gravures ont rendu la figure de bœuf ou de victime qui est sur l'édifice, par la lettre V, et l'ove qui la surmonte, par une tête d'homme. Enfin les murs de Troie y sont représentés comme étant composés d'un grand nombre de petites assises de pierres toutes égales, et, au contraire, il y en a très-peu, le soubassement même est extraordinairement élevé. On y remarquera encore beaucoup d'autres négligences, si l'on fait la comparaison de notre gravure avec celles qui l'ont précédée.

« nait sur leurs têtes. Long-temps irrésolus, ils se « partagent en trois avis différents. Les uns, armés « d'un glaive terrible, veulent sonder ses profondes « entrailles, ou le tirer au haut d'un roc pour l'en « précipiter ; mais d'autres le consacrent aux dieux « pour apaiser leur courroux, sentiment qui doit « prévaloir (*). »

Virgile a bien profité de ces paroles d'Homère, il les commente, il les étend, et rien n'explique mieux notre pierre que les beaux vers du chantre d'Énée :

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis. Pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.
Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
O patria, ô divûm domus Ilium, et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm! quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedêre.
Instamus tamen immemores cæcique furore,
Et monstrum infelix sacratâ sistimus arce.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, Dei jussu non unquam credita Teucris.
Nos delubra deûm miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festâ velamus fronde per urbem.

Æneidos, Lib. II, v. 234 et seq.

A l'époque reculée où la fable du cheval de bois était presqu'un fait historique pour la multitude ignorante, pour ces Grecs enfants, et qui le furent long-temps encore, le poète contemporain ne pou-

(*) Hom. Odyss. Lib. VIII, v. 504.

vait guères la rejeter. Il lui était alors facile de l'admettre dans ses chants, sans avilir la muse de l'Épopée; mais dans le siècle du goût le plus exercé, au sein de la capitale du monde et à la cour d'Auguste, quel talent ne fallut-il pas à Virgile pour dissimuler l'invraisemblance et voiler le ridicule d'un tel récit! La magie d'un style enchanteur pouvait seule l'entourer d'une illusion, toujours la même après tant de siècles, et c'est un des plus beaux triomphes qu'ait obtenu l'harmonie des vers.

Les anciens et les modernes se sont long-temps excercés sur la manière d'expliquer raisonnablement cette fable antique. Ils ont cherché si ce cheval de bois n'était pas une machine inventée par Epéus pour renverser les murs, et semblable à celle qui fut depuis, par une juste allusion, appelée bellier (*). Ils ont pensé que la fable était fondée sur ce que les Grecs, pour surprendre Troie, s'étaient cachés derrière une colline appelée Hippios, l'*Équestre* (**), ou bien que sur la porte Scée, par laquelle ils étaient entrés, était peint un cheval (***); enfin, ils ont dit que les assiégeants, feignant de renoncer à la guerre, conclurent la paix avec Priam, promirent de se rembarquer lorsqu'ils auraient offert à Minerve Ilienne, cet énorme che-

(*) Virgil. Æneid. Lib. II, v. 151. Pausan. Lib. I, cap. 23, pag. 55. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 15. Lenglet Dufresnoy, Méthode pour étudier l'histoire, Tom. IV, pag. 338. Gédoyn, Trad. de Pausan. Tom. I, pag. 78.

(**) Servius ad Virgil. Æneid. Ibid.

(***) Darès, de excidio Trojæ, cap. 40. Servius ad Virgil. Æneid. ibid.

val, qu'on ne put faire entrer sans abattre les murs, et que les Grecs, profitant de l'ivresse des habitants, après le festin qui termina la cérémonie, les massacrèrent et brûlèrent leur ville (*); un auteur même ajoute que l'on montrait encore de son temps la caverne où s'étaient cachées les troupes d'Agamemnon, et que l'on appelait *les embûches des Grecs*, Ἀργείων λόχος (**).

Si l'on a, durant plusieurs siècles, agité cette question, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut se croire tenu de la résoudre : on aimera mieux relire Homère et Virgile que de chercher laborieusement avec Hygin, Tzetzès, Eustathe, Cédrénus, et d'autres encore, combien de guerriers purent entrer dans le cheval; quels furent au juste les noms de ceux qui obtinrent cette préférence, et s'il est bien vrai, comme le calcule Servius, que le cheval eut 150 pieds (***) de longueur sur 30(****)de largeur (*****). Le savant M. Heyne a rassemblé dans un de ses excursus sur Virgile, tout ce que l'on peut dire à l'égard de ce

(*) Dictys, de Bell. Troj. L. V, cap. 11 et 12. Palæphat. de Incredib. cap. 17. Virgil. Æneid. Lib. II, passim. Dion Chrysost. Orat. XI, pag. 186.

(**) Palæphat. ibid.

(***) Quarante-huit mètres 73 centimètres.

(****) Neuf mètres 75 centimètres.

(*****) Servius ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 150. Le texte de cet auteur ne porte que la quotité des mesures, le nom y est omis, en sorte qu'on ne sait si ce sont des pieds ou des coudées, ou toute autre mesure que Servius a voulu indiquer. Nous avons suppléé à cette omission, en prenant la plus petite de toutes celles qu'il peut avoir employées.

cheval (*), et on ne saurait mieux faire que de recourir à son excellente dissertation.

Le cul-de-lampe est un fragment d'une table Iliaque, plus petite que celle qui existe au Capitole, mais qui n'offre pas moins d'intérêt pour la partie qu'elle représente. La grande table Iliaque est tronquée dans son commencement, et c'est précisément la portion conservée dans ce fragment. Il est vrai qu'il ne remplit pas entièrement la lacune, et que les faits n'y sont pas aussi détaillés que dans la grande table; néanmoins il y supplée avantageusement, et il peut être d'une grande utilité.

Comme la grande table, ce fragment est en stuc; il faisait partie de la collection du savant Bianchini à Véronne, d'où il passa dans le Musée de cette ville (**). Il fut apporté à Paris par suite des guerres d'Italie, et depuis il a été rendu au Musée de Véronne. Il était renfermé dans un petit livre dont les feuillets, de bois, contenaient plusieurs autres antiquités. La gravure que nous donnons ici (***) d'après un dessin fait sur un moule que M. Dubois a pris avec beaucoup de soin, le présente dans sa grandeur naturelle. L'original peut avoir environ quatre lignes (****) d'épaisseur; au revers est tracé un échi-

(*) Heyn. Excursus II, ad Lib. II, Æneid. Tom. II, pag. 383 et seq.

(**) Supplément à l'antiquité expliquée du P. Montfaucon, Tom. IV, pag. 84. Bottari, Museum capitolinum, Tom. IV, pag. 328.

(***) Voir IIe partie de l'Atlas, après la pl. 16.

(****) Neuf millimètres.

quier, dont chaque carreau, rempli par une lettre grecque, offre dans leur assemblage une espèce de jeu apparemment en usage chez les anciens. On peut en voir une copie gravée dans le supplément à l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon, t. IV, pl. 38, qui a réuni sur une même planche les deux faces de ce monument. Cette gravure, néanmoins, est faite avec si peu de soin, que les personnages y sont en grande partie défigurés; plusieurs y sont remplacés par des objets d'une nature fort différente, d'autres sont omis, les inscriptions y sont tronquées, et par conséquent on n'a pu, jusqu'à cette heure, tirer qu'un très-faible parti des lumières que nous donne ce fragment. Il a été de nouveau gravé dans le IV^me^ volume du Museum Capitolinum (*); mais, comme on s'est contenté de faire une simple copie de la mauvaise gravure de l'Antiquité expliquée, et qu'on l'a donnée sans explication, elle ne peut pas être plus utile que la première.

Ces sortes de tables, à ce qu'il paraît, servaient dans les écoles où on lisait les poèmes d'Homère; c'était un moyen d'en fixer les détails dans la mémoire de ceux qui étudiaient; et, de même que le poème, les parties en étaient désignées par des titres particuliers, semblables à ceux que l'on donnait à chaque chant (**).

La table à laquelle ce fragment appartient, un

(*) Bottari, Museum Capitolinum, Tom. IV, p. 356.

(**) Voyez Herodot. Lib. II, cap. 116. Quintilian. Instit. Orat. Lib. I, cap. 8. Ælian. Var. Hist. Lib. XIII, cap. 14 et 38.

peu moins étendue que celle du Capitole, était divisée, comme elle, en deux colonnes et un centre. Chaque colonne était séparée en 12 bandes horizontales qui répondaient chacune à peu près à un chant de l'Iliade. Le fragment que nous présentons n'en offre que 5, et une partie du tableau central.

Sur le cadre du tableau on lit au haut, ΙΛΙΑΣ Ο... sans doute ΙΛΙΑΣ ΟΜΗΡΟΥ, *Iliade d'Homère;* et sur la partie de ce cadre qui avoisine les bandes, se distinguent les lettres Α. Β. Γ. Δ. Ε., qui indiquent que ces bandes répondent aux cinq premiers chants.

La bande supérieure qui se prolonge au-dessus du tableau central, nous montre Chrysès suppliant devant Agamemnon; leurs noms sont au-dessous; derrière Agamemnon se tiennent les chefs de l'armée des Grecs, dont quelques-uns sont assis et d'autres debout. Ils sont témoins de la hauteur avec laquelle ce prince reçoit le prêtre d'Apollon; au bas on lit les noms de Diomède et d'Achille. A la suite de Chrysès est un chariot à roues pleines, absolument semblable à ceux dont on fait encore usage dans la Troade. Deux bœufs le traînent, et des esclaves ont soin des objets qu'il contient; au-dessous est écrit ΑΠΟΙΝΑ, *prix de la rançon;* ce sont les présents que Chrysès apportait pour le rachat de sa fille; le chariot semble s'en retourner en raison du refus d'Agamemnon.

A la hauteur de la deuxième bande, sur le cadre du tableau central, est le mot ΜΗΝΙΣ, qui indique la colère d'Achille. En effet, sur cette bande on voit

trois chefs de l'armée des Grecs assis et tenant conseil ; au-dessous sont les noms de Nestor et d'Agamemnon ; Achille n'y paraît point. Plus loin on distingue Ulysse frappant Thersite pour le punir de ses propos injurieux ; et, près du centre, deux vaisseaux des Grecs, avec un guerrier armé devant, sont placés là pour indiquer que c'est dans le second livre de l'Iliade qu'Homère fait le recensement des vaisseaux et des chefs qui les commandaient.

La troisième bande fait voir Priam debout auprès de la porte Scée, et devant lui, les deux bras d'une figure qui n'existe plus, et qui, par leur position, semblent annoncer une personne qui lui parle. Un peu plus loin est la scène du combat entre Pâris et Ménélas. Le premier est blessé et fléchit sur ses genoux ; Ménélas le saisit par le panache de son casque, comme le dit Homère, mais Vénus vient aussitôt le dérober aux coups de son ennemi. Les noms sont au-dessus des figures ; celui de Ménélas est presque effacé, il n'en reste que la première lettre.

En regard de la quatrième bande, on lit sur la bordure du tableau central ΟΡΚΙΩΝ ΣΥΓΚΥΣΙΣ, *violation des serments*. En effet, cette bande représente le sacrifice d'un agneau fait par les prêtres, pour sanctifier la trêve jurée entre les Grecs et les Troyens, et un peu plus loin, sur la gauche, Pandarus que Pallas engage à décocher une flèche contre Ménélas, afin d'avoir un sujet de recommencer la guerre. Homère place les sacrifices dans le troisième chant, mais l'artiste les a rapprochés ici de la violation,

pour faire mieux sentir le contraste. Les noms des figures manquent, mais elles sont très-reconnaissables.

Il en est de même de la cinquième bande, au niveau de laquelle est écrit sur le cadre du tableau ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ, *le courage de Diomède.* On voit sur cette bande Pallas excitant Diomède contre Vénus, qui enlève Énée. Ce chef semble menacer la déesse, qu'il blesse bientôt à la main. Plus loin est un guerrier grec prêt à tuer un Troyen tombé à terre, et qu'il saisit par derrière; c'est peut-être Mérion plongeant son épée dans les flancs de Phéréclus qui fuyait.

Le tableau central offre une partie des murs de la ville de Troie avec ses tours. Sans doute ce tableau représentait, ainsi que celui du Capitole, les derniers moments de la ville de Troie, car les monuments y sont disposés de la même manière. Sur une terrasse on voit une femme tombée sur ses genoux et tenant un enfant dans ses bras : serait-ce Andromaque cherchant à sauver son fils Astyanax? Près d'elle est un guerrier dont la tête et les bras manquent, mais qui, par son attitude, semble combattre. Plus bas, sur le mur d'un temple, on lit le mot ΑΙΝΕΙΑΣ, *Énée,* et la fracture du monument laisse encore voir une tête de guerrier casqué, précisément dans la même place où l'on trouve sur la grande table Iliaque, Énée livrant ses dieux pénates à son père Anchise. (*L'Editeur.*)

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE QUINZIÈME.

PLANCHE 34.

Essai sur la dispositon du Camp des Grecs, d'après Homère.

Nous venons de parcourir les champs où fut Troie, et de reconnaître le théâtre des événements chantés par Homère. Aucun point de cette contrée ne se trouve en opposition avec ses harmonieux récits, et chaque pas a été pour nous un nouveau sujet de surprise. A l'aspect de ces sites, de ces tombeaux, nous demandons quelle divinité, les couvrant de son égide, a voulu qu'ils fussent conservés, pour attester à jamais l'existence et la fidélité de l'étonnant génie resté depuis trente siècles le suprême modèle de tous les esprits cultivés.

Déjà l'on ne peut plus douter, ce me semble, que l'Iliade n'ait été destinée à transmettre des faits

réels, et des tableaux exacts, enrichis par un adroit mélange des opinions religieuses alors généralement adoptées. Avec un peu de réflexion il ne sera même pas impossible de distinguer la partie historique de cette production, et de l'isoler des fictions brillantes qu'enfanta le besoin inné dans l'homme de recourir à un être tout-puissant, et d'en invoquer, d'en espérer la tutélaire intervention. Les Grecs, qui ne se figuraient leurs dieux que revêtus de formes humaines, et qui les supposaient toujours prêts à prendre part aux combats et aux jeux des mortels, n'étaient pas surpris qu'on leur présentât Minerve volant sur les retranchements, Apollon encourageant les Troyens du haut de la citadelle, ou Neptune sortant du sein des eaux. Ce qui, pour nous, est une fable évidente, une fiction absolue, n'était pour eux que la supposition d'un fait conforme à leur croyance, et qui ne répugnait nullement à leur raison. Les guerriers ne manquaient point, dans leurs dangers, d'invoquer le secours des dieux qu'ils révéraient ; on pouvait, on devait donc croire que ceux-ci s'étaient rendus à leurs vœux ; et le poète ne faisait ainsi que peindre, dans ses vers, ce que ses auditeurs avaient eux-mêmes souvent cru voir.

Les esprits forts de ces temps d'erreur se bornèrent sans doute long-temps encore à croire que le siècle des miracles pouvait bien être passé; mais aucun d'eux n'allait jusqu'à se tenir parfaitement sûr que jadis les dieux n'avaient point été dans l'habitude de descendre sur la terre, et d'influer sur le

sort des faibles humains. Il est aisé de se convaincre que ces pieuses illusions, si fécondes en beautés de tout genre, et qui répandent tant de charmes sur l'ensemble du poème, ne sont cependant que des ornements appliqués sur un fond plus solide, dont on pourra mieux juger la nature, si on l'examine dégagé de ces richesses qui en relèvent l'éclat, mais qui lui sont étrangères. Il ne sera pas impossible de réduire tous les combats de l'Iliade, et l'attaque du camp, et les exploits des dieux et des héros, à une simple relation militaire, toujours intéressante, mais qui n'aura plus rien de trop merveilleux; peut-être même sa clarté surprendra-t-elle ceux qui, après un premier et vain effort, tombés dans le découragement, se souviennent encore de la fatigue que leur causèrent ces nombreux récits de batailles, d'attaques et de retraites dont ils ne pouvaient suivre l'enchaînement et bien comprendre toutes les circonstances.

J'espère qu'il n'en sera bientôt plus de même; à l'aide d'une parfaite connaissance des lieux, un grand nombre des tableaux d'Homère clairement reconnus, des conjectures motivées et exemptes de toute exagération; quelquefois aussi des hypothèses, du moins assez spécieuses, substituées, faute de mieux, à une certitude qu'il serait déraisonnable de prétendre obtenir, produiront le degré de vraisemblance dont, en pareil cas, il y aurait par trop d'exigeance à ne pas se contenter. Ce ne sera, si l'on veut, qu'un de ces romans historiques sur lesquels des

faits véritables, un plus grand nombre d'accessoires ingénieusement inventés, et surtout le prestige attaché à des noms célèbres, répandent, quoi qu'on en puisse dire, un intérêt de plus : mais qu'on se rassure; ce n'est pas moi qui en serai l'auteur, c'est Homère lui-même. Instruit par la tradition de l'emplacement qu'avait occupé le camp des Grecs, il en a fait une description adaptée au terrain; mieux entendue, elle prouvera désormais qu'il avait une juste idée, qu'il s'était rendu un compte exact de l'étendue de cette plage, et de la possibilité d'y placer le nombre de troupes et de vaisseaux dont alors on croyait savoir que l'armée des Atrides avait été composée.

Avec quel degré de fidélité la tradition avait-elle conservé ces souvenirs? Quels sont les détails dont le poète pouvait se croire certain? Quels sont ensuite ceux qu'il a inventés? C'est ce qu'il serait, pour le moins, fort téméraire de prétendre déterminer avec précision. Nous aurons fait plus que la nature du sujet ne semble le comporter, si nous prouvons que le poète a placé les mille vaisseaux des Grecs sur un terrain propre à les recevoir, et que, dans l'apparente confusion de tant de combats, malgré les mouvements si variés des chefs et des troupes, il ne se présente plus un passage qui soit en formelle contradiction avec les vers qui le suivent ou le précèdent; si presque toutes les difficultés qui ont jusqu'à présent embarrassé les commentateurs, disparaissent et s'aplanissent à l'aspect des lieux.

Le tracé fidèle que j'en ai obtenu offre une donnée certaine qui semble justifier la hardiesse de mes conjectures, et me permettre l'espoir de pénétrer les véritables intentions de l'auteur du poème. Mais je voudrais bien qu'on ne se méprît pas sur les miennes, et qu'on ne m'attribuât pas un genre de prétention dont je ne suis nullement disposé à accepter le ridicule. Je n'ai pas celui de vouloir apprendre au public ce qui s'est véritablement passé dans la guerre de Troie, sur laquelle il serait assurément difficile de se procurer aujourd'hui des notions nouvelles; je me flatte seulement d'éclaircir et de rendre plus sensible ce qu'Homère a voulu faire entendre, de donner à ses admirateurs ce genre de satisfaction que produit toujours la vérité de l'imitation.

Pour l'acquit de ma conscience, je ne dois pas non plus dissimuler, au plus grand nombre des lecteurs, que ces recherches seront plus curieuses qu'amusantes, et qu'il en est parmi eux, et même beaucoup, dont elles n'ont droit d'attendre qu'un très-faible intérêt. Quant à ceux qui se sentiront le courage de s'engager dans une nouvelle attaque du camp des Grecs, devant lequel tant de scholiastes ont échoué, ils seront presque tous supérieurs à moi par leur savoir; mais les plus habiles généraux ne refusent pas de prendre pour guide le simple soldat, qui, dans l'activité de son zèle, est allé reconnaître les obstacles, et chercher les moyens d'en triompher.

La nombreuse flotte partie de l'Aulide avait abordé à l'entrée de l'Hellespont, dans le golfe alors compris entre les caps qui depuis ont reçu les noms de Sigée, Σίγειον, et de Rhétée, Ῥοίτειον; Homère, du moins, les désigne sans les nommer (*). Le Scamandre, accru par sa jonction avec le Simoïs, et dont le cours a plusieurs fois varié, passait alors au pied de la hauteur qui, dans les siècles suivants, a porté la seconde Ilion, et versait ses eaux à l'extrémité orientale du golfe, derrière la pointe du Rhétée (**).

Les Grecs opérèrent leur débarquement malgré la résistance des Troyens (***). Les troupes de Priam n'étaient pas assez nombreuses (****) pour résister à cent mille hommes, qui, après avoir attaqué ou menacé toutes les côtes de ses Etats, fondirent sur le même point : des auxiliaires vinrent ensuite défendre ce monarque contre une irruption effrayante pour toute l'Asie; mais ils n'arrivèrent que longtemps après; et lors même que ces secours étrangers eurent joint l'armée troyenne, les forces asiatiques furent toujours très-inférieures à celles de leurs agresseurs : c'est ce qui est formellement exprimé dans l'Iliade (*****).

Les Grecs, maîtres du rivage, s'y établirent, et

(*) Hom. Iliad. Lib. XIV, v. 36.

(**) Sophocl. in Ajacc. v. 419.

(***) Homer. Iliad. Lib. II, v. 701 et 702. Thucyd. Lib. I, cap. 11.

(****) Id. ibid. Lib. VIII, v. 56.

(*****) Id. ibid. Lib. II, v. 120—133; Lib. VIII, v. 558 et 559. Ho-

tirèrent leurs navires sur la plage, ainsi que le pratiquent encore leurs descendants, pour des vaisseaux souvent plus forts que n'étaient ceux d'Agamemnon. On trace une rigole qui, dégagée de tout obstacle, reçoit la quille, et la laisse, à l'aide de nombreux et mobiles rouleaux, couler avec moins d'efforts sur le sable. Lorsque le bâtiment tiré, poussé par un fort équipage, est parvenu à une distance et à une élévation qui ne permettront point aux flots les plus irrités de l'atteindre, on en soutient les doubles flancs avec quelques étaies, et l'on attend ainsi, en parfaite sûreté, le retour du calme, de la belle saison, ou l'arrivée des produits qui seront exportés (*).

J'ai souvent vu des anses dont le rivage offrait le riche tableau d'une multitude d'embarcations de diverses grandeurs, ainsi rangées sur la pente d'une côte basse et sablonneuse. A l'abri des voiles étendues que soutient le grand mât renversé, et porté à chaque extrémité par des rames croisées, ces galères, ces bateaux, sont de véritables tentes qui garantissent les matelots des injures de l'air ou de l'ardeur du soleil. De nouveaux bâtiments arrivent; d'autres se disposent à un prochain départ; et tandis que les premiers montent péniblement sur la

mère dit que les guerriers d'Ilion répondaient à peine à la dixième partie de l'armée grecque, c'est-à-dire qu'ils n'étaient qu'au nombre d'environ dix mille, mais qu'avec leurs alliés, on pouvait porter ce nombre à cinquante mille.

(*) Homer. Iliad. Lib. I, v. 432—436; Lib. II, v. 152—154.

plage, ceux-ci redescendent poussés vers la mer, et sont rendus aux flots, εἰς ἅλα δῖαν (*).

C'est ainsi qu'étaient rangés les vaisseaux des Grecs, les uns derrière les autres, en forme d'échelons : ils remplissaient tout l'espace qui se trouvait compris entre les promontoires.

Τῷ ῥὰ προκρόσσας ἵρυσαν, καὶ πλῆσαν ἁπάσης
ἠϊόνος ϛόμα μακρὸν, ὅσον συνείργαθον ἀχραι.
Iliad. Lib. XIV, v. 35 et 36.

En effet, 1186 vaisseaux n'auraient pu tenir en un seul rang dans cette baie; ils furent successivement tirés sur la plage, et placés en avant les uns des autres, προκρόσσας. On en forma deux lignes, l'une vers la plaine, l'autre voisine de la mer; et les 29 flotilles qu'avaient fournies les nations confédérées, furent séparées par des distances qui permettaient une circulation facile (**).

Entre ces deux lignes était un vaste intervalle où les troupes pouvaient se reformer et manœuvrer, si la première ligne des vaisseaux venait à être forcée. C'est dans cet espace qu'Homère me paraît avoir désigné par le mot Στρατὸς (***), que sont les ca-

(*) Homer. Iliad. Lib. II, v. 152.

(**) πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατὸν εἰσι κέλευθοι, *car le camp est rempli de nombreuses routes.* Id. ibid. Lib. X, v. 66.

(***) Οὐδ' ἐκέδασθεν ἀνὰ στρατόν; *ils ne se répandaient pas dans le camp.* Id. ibid. Lib. XV, v. 657. Στρατὸς ne me paraît pas signifier en cette occasion l'*armée*, mais le lieu situé entre le deux rangs de vaisseaux où on pouvait placer les tentes.

banes des généraux et des officiers. Il paraît que les simples soldats se retiraient à bord des navires; mais ils avaient élevé pour leurs chefs des habitations assez étendues, de vraies maisons, construites avec des sapins et couvertes de roseaux. Elles étaient précédées d'un portique, divisées en plusieurs chambres, et placées au milieu d'une enceinte formée de pieux et de palissades. Cette cour, Αὐλὴ, renfermait d'autres cabanes, et contenait les chevaux, les chars, les esclaves et le butin (*).

Ajax, fils de Télamon, occupe avec ses vaisseaux l'extrémité gauche du camp; Achille est à la droite; Ulysse au centre et près du rivage (**). Au milieu du vaste espace qui s'étend et se prolonge entre les deux lignes de navires, était la place publique Ἀγορά. On y rendait la justice, on y faisait des sacrifices aux dieux (***); et en présence de leurs statues, près de leurs autels, se tenaient les assemblées générales, destinées à instruire l'armée des résolutions prises dans le conseil des rois (****).

Tous les navires furent placés sur le rivage; les Grecs sentirent dans la suite la nécessité de les couvrir et de les défendre contre l'ennemi, par un fort retranchement qui pût arrêter son impétuosité.

(*) Homer. Iliad. Lib. XXIV, v. 448—456.

(**) Id. ibid. Lib. VIII, v. 222—226. Lib. XI, v. 5—9.

(***) Id. ibid. Lib. XI, v. 805—807.

(****) Id. ibid. Lib. II, v. 53, 84, 143. Le rapprochement de ces passages sur le même fait, ne peut laisser douter que les chefs ne se concertassent entre eux avant de faire part à l'armée de leurs résolutions.

Mais avant de chercher à saisir le fil des opérations militaires décrites par le poète, rappelons-nous quel paraît être le but moral de l'Iliade, soit que l'auteur l'ait ainsi conçu, soit qu'il résulte nécessairement des faits consacrés par sa muse; c'est l'énergique et constant tableau des malheurs que peuvent causer l'impiété d'un souverain et la discorde entre les chefs des nations (*).

Agamemnon, chef suprême de toutes les troupes confédérées, attire sur lui la colère d'Apollon. Le dieu venge l'outrage fait au ministre de ses autels, en envoyant la peste dans l'armée, et en inspirant au roi des rois la funeste idée d'insulter Achille, ce jeune héros plus que tout autre redoutable aux Troyens. Neuf ans il avait porté l'épouvante et la ruine chez tous les peuples dépendants de l'empire de Priam (**); et depuis qu'avec ses braves Thessaliens, il s'était réuni à l'armée des Grecs, Hector et ses guerriers n'osaient plus s'éloigner de leurs murailles (***); mais bientôt ils apprennent que leur plus terrible ennemi s'est condamné lui-même au repos: dans son indignation il a juré de ne combattre que lorsque ses propres vaisseaux seront en danger (****). L'inaction du fils de Pélée suffit pour rendre nécessaire de nouvelles mesures. Hector, n'ayant plus à redouter son bras invincible, va se

(*) Homer. Iliad. Lib. XIX, v. 56—65, et 270—274.

(**) Id. ibid. Lib. IX, v. 328 et 329.

(***) Id. ibid. Lib. V, v. 788—790; Lib. IX, v. 352—355.

(****) Id. ibid. Lib. IX, v. 646—650; Lib. XIV, v. 62.

montrer plus audacieux. Le sage Nestor le prévoit; sa vieille expérience appréhende des revers, et il prescrit à ses compatriotes une discipline et des dispositions qui accroîtront leurs forces et assureront leur résistance (*).

PREMIER COMBAT.

Cependant les Troyens ont repris leur ancien courage, et s'avancent en bon ordre dans la plaine. Les Grecs ont marché à leur rencontre, et il se livre, entre le Simoïs et le Scamandre, un combat général (**).

La victoire est un jour entier disputée avec un égal acharnement. Les Grecs sont en plus grand nombre; mais Achille ne combat plus avec eux, et leurs chefs tombent sous les coups d'Hector et de ses braves auxiliaires. Dix-sept guerriers, illustres par leur naissance, célèbres par leurs exploits, ont péri à la tête des troupes qu'ils commandaient; la perte des Troyens n'est guère moins considérable.

Les Livres III, IV, V, VI et VII, sont consacrés à décrire cette longue bataille, et les événements qui la précèdent et la suivent. Ce sont deux combats singuliers, l'un entre Pâris et Ménélas, l'autre entre Hector et Ajax, fils de Télamon. Vénus a sauvé Pâris dans le premier de ces combats; la nuit met un terme au second; et les armées, également

(*) Homer. Iliad. Lib. II, v. 362—366.

(**) Id. ibid. Lib. III, v. 1—14; Lib. VI, v. 4.

fatiguées, rentrent dans leurs positions respectives (*); mais les dangers et les pertes de cette journée présagent aux Grecs les revers qu'entraînera le repos d'Achille. Le ressentiment de ce héros est le grand ressort du poème; c'est sa funeste inaction qui cause tant d'alarmes, source d'un si grand intérêt; elles disparaîtront dès qu'il se montrera; et l'on a remarqué, avec raison, que le poème devrait être intitulé : *La Colère d'Achille*, puisqu'elle en est le nœud et le véritable sujet. Il paraît, en effet, bien vraisemblable qu'on le désignait ainsi dans l'origine, pour le distinguer des autres poèmes composés avant ou depuis Homère, sur des sujets relatifs à la guerre de Troie; c'étaient aussi des Iliades, mais l'Iliade d'Homère les a fait oublier; et seule elle a survécu.

Construction du Retranchement.

Après cette sanglante affaire, le même sentiment religieux fait désirer aux deux partis un court armistice, qui leur permette de rendre les derniers devoirs aux guerriers tombés sur le champ d'honneur (**).

Nous avons déjà retrouvé et reconnu la tombe qui leur fut élevée, ἄκριτος τύμβος; et sa position,

(*) Homer. Iliad. Lib. III, v. 86 et seq.; Lib. VII, v. 47 — 302. Le troisième Livre présente, en outre, l'idée ingénieuse d'une espèce de revue de l'armée grecque par Priam, aidé d'Hélène.

(**) Id. Ibid. Lib. VII, v. 327 — 337, 372 — 377, 394 — 411.

confirmant ce que la nature du terrain faisait déjà présumer, nous sert à déterminer avec plus d'assurance quelle était à cette époque la profondeur du golfe, depuis comblé par les sables.

Nestor, toujours prévoyant, toujours frappé des périls qui menacent l'armée, propose de mettre à profit les courts moments de l'armistice, et d'élever à la hâte un retranchement muni de hautes tours, qui couvrira les troupes et les vaisseaux. Des portes solidement construites laisseront passer les chars des Grecs, et un fossé profond, creusé en avant de la muraille, arrêtera les premiers efforts des Troyens (*).

Le conseil, dicté par la prudence, est accueilli avec transport; les troupes ne perdent pas un instant pour exécuter ce grand et utile travail. La muraille, les tours, sont formées avec des pierres et de forts troncs d'arbres. En deçà on conserve un espace assez grand pour contenir une partie des troupes en bataille; et plus en avant, on creuse un fossé large et profond, hérissé d'un rang de pieux (**).

(*) Homer. Iliad. Lib. VII, v. 337—343. Aristarque croyait que le camp n'avait qu'une porte (Heyn. obser. ad Lib. XII, Iliad. v. 175). Mais Homère, dans l'attaque des Troyens, après avoir dit qu'Asius trouva la porte ouverte à la gauche du combat, ajoute, dans le même récit, qu'Hector, attaquant au centre, brise la porte. Il y en avait donc au moins deux? J'en admets trois.

(**) Homer. Iliad. Lib. VII, v. 436 — 442; Lib. IX, v. 67 et 87. L'espace qui était entre le fossé et la muraille, est appelé, par Homère, τὸ Στεῖνος, la *Berne* (Iliad. Lib. VIII, v. 476; Lib. XV, v. 426). Cet espace, ainsi que celui qui se trouvait entre la muraille et les vaisseaux, était assez grand pour que les bataillons pussent s'y former et combattre.

Mais occupons-nous de rechercher la longueur et la direction de ce retranchement des Grecs (*),

Madame Dacier, ne comprenant pas tous ces détails, les a exprimés par un sens général. Voyez la traduction de madame Dacier, Tom. II, pag. 105.

(*) M. de Choiseul aurait dû donner ici les mesures du camp des Grecs ; il ne l'a point fait : nous allons tâcher d'y suppléer d'après les notes légères de calcul qu'il a laissées, en nous rapprochant le plus possible de ses intentions.

Le camp des Grecs, au rapport d'Aristarque, cité par Eustathe (ad Iliad. Lib. XXIII, v. 358), avait cinq stades de profondeur, depuis la mer jusqu'à la muraille. La distance entre cette muraille et les vaisseaux était d'un plèthre, suivant Nicanor, dont les scholies sur Homère ont été trouvées parmi celles de la bibliothèque Saint-Marc à Venise. Ce commentateur ajoute que la distance du mur au fossé était d'un jet de javelot (Schol. Vénet. ad Iliad. Lib. VIII, v. 213). Voilà tout ce que nous a laissé l'antiquité sur les mesures du camp des Grecs.

Le stade employé par Aristarque est sans doute le même qui était en usage dans l'école d'Alexandrie, et que nous avons reconnu convenir parfaitement aux mesures données par Démétrius de Scepsis, dans la Troade (Voyez ci-dessus, pag. 104, note ***). Ce stade est de 10 au mille romain ; et par conséquent il répond à 75 ou 76 toises (**) françaises. Cinq stades de profondeur, à partir du bord de la mer, reviendront donc à environ 377 toises et demie (***). Le plèthre est la sixième partie du stade ; ainsi il répond à 12 toises et demie (****). La jetée d'un trait peut être évaluée à environ 10 toises (*****).

Ces mesures ne donnant aucun renseignement pour l'étendue du terrain qu'occupait le camp le long du rivage de la mer, il a fallu avoir recours à des conjectures, et surtout consulter le local. M. de Choiseul a établi que ce camp occupait le fond du golfe, alors existant entre l'embouchure du Scamandre et les hauteurs à l'ouest, qui vont trouver le cap Sigée. Cet espace est d'environ 1800 toises (******) sur la carte. M. de Choiseul a pensé en même temps que les quartiers d'Achille et d'Ajax n'étaient point situés sur les caps Sigée et Rhétée, mais qu'ils étaient chacun à l'extrémité du camp, dans le fond du golfe. C'est donc dans cet espace qu'il faut distribuer tous les détails relatifs à ce camp. M. de Choiseul, dans son opinion, reconnaît quatre grandes divisions dans la flotte des Grecs, qu'il distribue dans l'étendue de son camp ; seulement

(**) Deux cent cinquante-trois mètres. (***) 735 mètres 58 c.
(****) 23 m. 39 c. (*****) 19 m. 49 c. (******) 3508 mètres.

de déterminer la place qu'occupait chacune des nations confédérées, et essayons de placer leurs vaisseaux sur le rivage. Nous serions bien heureux si nous trouvions un moyen d'éviter les contradictions, et de résoudre les difficultés qui, jusqu'à présent, sont restées insurmontables pour tous les commentateurs.

Nous connaissons déjà trois points principaux, formellement indiqués dans le cours du poëme : l'auteur nous apprend qu'Ajax occupait, avec ses trou-

quelques-unes de ses divisions étant formées d'un plus grand nombre de vaisseaux que d'autres, il a pensé que plusieurs des flotilles qui les composaient étaient rangées à terre sur plusieurs lignes; et par ce moyen, il croit pouvoir justifier l'expression τῷ ῥὰ πρόχρασσας ἔρυσαν qu'emploie Homère, pour dire que les vaisseaux étaient disposés en échelons.

Il ne s'agit donc plus que de faire une évaluation de la place que doit occuper chaque flotille dans la longueur et dans la profondeur du camp. M. de Choiseul évalue la largeur de chaque vaisseau à environ 18 pieds (*) français, et la longueur à environ 60 pieds (**). Les vaisseaux des Grecs avaient été tirés à terre, la poupe en avant, en sorte qu'ils présentaient la proue du côté de la mer; par conséquent ils étaient rangés côte à côte, et suivant leur largeur. M. de Choiseul estime que l'espace conservé entre chaque vaisseau était d'environ 3 toises ou 18 pieds (***). Il établit également que l'espace devant être plus grand entre chaque flotille, pour la distinction des quartiers, ces espaces doivent être d'environ 10 toises (****); il en résulte des mesures générales qui remplissent parfaitement l'étendue du terrain compris entre les limites indiquées.

Voilà quelles sont les bases sur lesquelles s'est appuyé M. de Choiseul, pour les mesures du camp; nous donnerons en particulier celles de chaque quartier ou flotille. Nous avons cru devoir éloigner le premier rang de vaisseaux du rivage de la mer, d'environ un stade, c'est-à-dire d'environ 75 ou 76 toises (*****). (*Note de l'Éditeur.*)

(*) Six mètres. (**) Dix-neuf mètres 49 cent.

(***) Id. (** **) Id.

(*****) Cent quarante-huit mètres.

pes, l'extrémité de la ligne, vers le cap Rhétée; qu'Achille était, avec ses Myrmidons, près du cap Sigée, et Ulysse au centre (*). Mais dans quel ordre étaient placés les autres princes, avec leurs troupes et leurs vaisseaux? C'est ce que nous indiquera peut-être le dénombrement des forces ennemies de Troie; pièce accessoire du poëme, que toute l'antiquité a regardé comme un des plus précieux monuments des âges antérieurs, dont le poète paraît avoir lui-même prévu la nécessité pour la parfaite intelligence de ses récits, et qui fut jadis expliquée, commentée par d'habiles littérateurs, et par Aristote lui-même (**). Tous ces ouvrages sont malheureusement perdus, et nous sommes privés des lumières que nous aurions reçues; le texte seul nous est resté tel que l'ont admis les critiques les plus judicieux de l'école d'Alexandrie. Examinons-le avec soin, c'est écouter Homère lui-même.

Il est naturel de croire que le poète a nommé les flotilles des diverses nations grecques dans l'ordre où il les supposait rangées, et qu'il a voulu en quelque sorte nous en faire passer la revue; mais pour obtenir par cette voie un résultat satisfaisant, il faudrait trouver le moyen de faire accorder l'or-

(*) Homer. Iliad. Lib. VIII, v. 222—226; Lib. XI, v. 5—9.

(**) Aristote avait donné une édition d'Homère, et il y a toute apparence qu'il en avait expliqué plusieurs passages. Ménogènes avait fait vingt-trois livres de Commentaires sur le dénombrement; Apollodore, douze livres, qui étaient intitulés Περὶ νεῶν. M. Heyne a rassemblé les fragments de ces derniers dans son édition de la *Bibliothèque d'Apollodore*, Tom. I, pag. 417 et suiv. Gottingæ, 1803, in-8°.

dre du catalogue avec toutes les circonstances que pourra nous offrir un nouvel examen de l'Iliade, fait sous cet unique rapport.

Jusqu'à présent, cet accord n'a pu être obtenu par ceux qui l'ont cherché, lorsque, commençant par la droite du camp, ils plaçaient successivement les navires des diverses nations de la droite à la gauche; ils ne trouvaient plus qu'Achille, Ajax et Ulysse aux places formellement indiquées dans les passages du poëme que nous avons déjà remarqués. A force de tâtonnements et de conjectures, je crois pouvoir me dire plus heureux; mais je n'ai réussi qu'après avoir préalablement rectifié le sens jusqu'à présent attribué à quelques vers, et dont les expressions, semblant contrarier le catalogue, devenaient des obstacles insurmontables à la solution du problème.

Je ne proposerai, à cet égard, mes idées, que lorsque l'ensemble de la question sera mieux entendu. Que l'on daigne commencer par prendre connaissance de la disposition que j'ai adoptée, et qu'avant de la juger on veuille bien attendre l'exposé successif des motifs qui m'ont déterminé.

Un premier aperçu du plan que j'ai tracé d'après le catalogue, nous montre, à ma grande surprise, l'armée grecque partagée en quatre divisions très-distinctes. Chacune de ces divisions est composée des troupes de sept à huit nations voisines, alliées, ayant par conséquent les mêmes mœurs et le même dialecte. Ce n'est pas le hasard qui a pu amener de

pareilles combinaisons d'ordre et de convenances; elles sont bien évidentes, quoiqu'on ne les eût pas encore aperçues : et l'on va bientôt s'assurer que cette disposition n'est nullement arbitraire de ma part, puisqu'elle m'a été constamment dictée par Homère, mieux interprété.

Sans doute, au temps d'Homère, la tradition n'avait pas conservé la place précise de chaque flotille; mais l'armée se trouvant tout naturellement partagée en quatre grandes divisions, formées chacune de la réunion des peuples liés entr'eux par des rapports communs, il n'est assurément pas impossible que les gens du pays eussent conservé le souvenir du côté où elles étaient placées. Des notions de cette simplicité, prises en masse, et dégagées de tout détail, se perpétuent assez naturellement : les habitants de Vienne se souviendront, dans plusieurs siècles, de la position respective des armées aux fameuses journées d'Esling et de Wagram; et les Égyptiens parleront long-temps encore à leurs enfants, de la bataille des Pyramides.

Le poète commence par les Béotiens l'énumération des nations confédérées (*); mais comment s'assurer de la place où nous devons supposer cette flotille, nommée la première? Un peu de réflexion va nous la faire trouver.

N'oublions pas qu'Ajax était campé à l'extrémité orientale, c'est-à-dire, suivant notre manière ordi-

(*) Homer. Iliad. Lib. II, v. 494.

naire de nous énoncer, à la gauche du premier rang le plus voisin de la mer : or, en lisant le dénombrement des vaisseaux, nous trouvons que sa flotte est nommée la sixième après celle des Béotiens. Il nous suffit donc de placer d'abord Ajax, et de rétrograder ensuite jusqu'aux Béotiens, qui se trouveront au milieu, formant la droite de cette division, aile gauche de la première ligne, en arrière de l'armée.

Reprenons actuellement la liste des nations conjurées contre l'empire de Priam, et dont Homère, inspiré par les filles de mémoire, a transmis à la postérité les noms et l'éternelle renommée :

Ἀρχὸς αὖ νηῶν ἐρέω, νῆάς τε προπάσας (*).

Il va nous dire tous les chefs de cette armée, et combien de vaisseaux les avaient suivis, et dans quel ordre ils étaient rangés. Nous écarterons de son récit des détails très-précieux sur la patrie de ces peuples divers, sur les généalogies et les exploits de leurs chefs, mais qui ne tendent point au but que

(*) Homer. Iliad. v. 493. Le mot προπάσας se lit cette seule fois dans Homère. On n'est point d'accord sur le sens de cette proposition πρὸ ; ne voudrait-elle pas faire entendre *tout successivement*, suivant *l'ordre où ils étaient ?* Sans cette intention, le poète aurait dit ἅπάσας : le vers y aurait été également.

A cette conjecture, on peut répondre que tous les critiques s'accordent à regarder ce vers et les deux précédents comme une interpolation des rhapsodes (Heyne et Peyne-Knight, ad. h. v.) ; ainsi elle est peu solide, et doit compter pour peu de chose. (*Note de M. Letronne.*)

nous nous proposons pour le moment : ces distractions nous le feraient trop souvent perdre de vue.

PREMIÈRE DIVISION.

Forces de l'Attique, de la Béotie, et contrées circonvoisines, composées de sept flotilles.

I. Les peuples de la Béotie ont armé 50 vaisseaux, montés chacun de 120 hommes; cinq chefs les commandaient (*).

II. A leur gauche sont d'autres Béotiens sortis des villes d'Orchomène et d'Asplédon; ils montent 30 vaisseaux sous les ordres d'Ascalaphe et de Ialménus (**).

III. Les Phocéens, forts de 40 vaisseaux, sont commandés par Skédios et Epistrophos (***).

IV. Les Locriens, qui habitent en face de l'Eubée, ont le même nombre de vaisseaux, et marchent sous les ordres d'Ajax, fils d'Oïlée (****).

V. Après eux sont les Abantes, établis en Eubée; ils ont aussi 40 vaisseaux : Eléphénor est à leur tête (*****).

(*) Iliad. v. 494—510. M. de Choiseul place ces vaisseaux sur deux lignes, de vingt-cinq vaisseaux chacune. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. Lib. II, v. 511—516. M. de Choiseul les place sur deux lignes, de quinze chacune. (*L'Éditeur.*)

(***) Ibid. v. 517—526. M. de Choiseul les place sur deux lignes, de ingt chacune. (*L'Éditeur.*)

(****) Ibid. v. 527—535. M. de Choiseul place ces vaisseaux sur deux lignes, de vingt chacune. (*L'Éditeur.*)

(*****) Ibid. v. 536—645. M. de Choiseul les place sur deux lignes, de vingt chacune. (*L'Éditeur.*)

VI. Les Athéniens viennent ensuite, avec 50 vaisseaux commandés par leur roi Ménesthée, à qui le seul Nestor, grâce à sa longue expérience, peut être comparé dans l'art de ranger les chars et de disposer les troupes pour le combat (*).

VII. Au-delà des Athéniens, à l'extrémité de la ligne, était placé Ajax, fils de Télamon, avec 12 vaisseaux, qu'il avait amenés de Salamine (**).

Cette première division réunissait, comme on le voit, les forces de la Béotie et de l'Attique, dont l'île de Salamine, par sa proximité, devait être toujours alliée, ou même dépendante.

Total de la première division : 262 voiles.

DEUXIÈME DIVISION.

Forces du Péloponèse, composées de huit flotilles.

Homère passe ici immédiatement à la seconde ligne, qu'il va suivre en entier, de la gauche à la droite, pour remonter ensuite à la tête de la première ligne, et la suivre de droite à gauche jusqu'au centre, d'où il est originairement parti. Cette marche, qui paraît d'abord peu naturelle, cessera d'étonner, lorsqu'on se rappellera que, du temps d'Homère, on n'employait très-probablement encore que l'antique manière d'écrire, nommée Βουστροφηδὸν, parce qu'elle imite les sillons alternativement tracés

(*) Iliad. v. 546—556. M. de Choiseul les place sur deux lignes, de vingt-cinq chacune. (*L'Editeur.*)

(**) Ibid. v. 557 et 558, et Lib. XI, v. 7—9. M. de Choiseul place ces douze vaisseaux sur une seule ligne. (*L'Éditeur.*)

par le laboureur, en deux directions contraires et parallèles. Le poète était habitué à cette manière de tracer des lignes; elle a dû, de préférence à toute autre, se présenter à son imagination.

Les forces fournies par le Péloponèse composent l'aile gauche du second rang; elles sont divisées en huit flotilles, sous des chefs différents.

I. La première flotte, forte de 80 bâtiments, a porté les troupes de l'Argolide, de Tyrinthe, d'Epidaure, etc. Les guerriers sont commandés par des capitaines particuliers de leurs nations; mais tous reconnaissent Diomède pour chef commun et pour commandant supérieur (*).

II. A la droite de Diomède, campe, avec ses 100 vaisseaux, Agamemnon, auteur de la guerre, et chef suprême de l'expédition. Roi de la riche Mycènes, il a entraîné tous les autres princes dans les projets que lui dicta son ambition bien plus encore que le désir de la vengeance (**).

III. Près de lui est Ménélas, son frère, brûlant de venger son injure personnelle; il a conduit, sur 60 vaisseaux, les guerriers de la grande plaine de Lacédémone, ceux de Sparte, d'Amyclées, d'Œtylos, etc. (***).

(*) Iliad. Lib. II, v. 559—568. M. de Choiseul place ces quatre-vingts vaisseaux sur quatre lignes, de vingt chacune. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. v. 569—580. M. de Choiseul place ces cent vaisseaux sur quatre lignes, de vingt-cinq chacune. (*L'Éditeur.*)

(***) Ibid. v. 581—590. M. de Choiseul place ces soixante vaisseaux sur quatre lignes, de quinze chacune. (*L'Éditeur.*)

IV. Après eux vient le sage Nestor, roi des Pyliens, allié et voisin des Atrides; avec l'aide de ses deux fils, il commande 90 bâtiments (*).

V. Les Arcadiens, voisins des états de Nestor, sont placés près de sa flotte : agrestes pasteurs, uniquement occupés de leurs troupeaux, ils ne connaissent point l'art de parcourir les mers, ils n'ont point de navires; mais le puissant Agamemnon leur en a fourni 60, que dirige Agapénor. S'ils ne sont point des marins expérimentés, ils savent combattre de pied ferme, et se distinguent par leur courage (**).

VI. Les Epéens, habitants de l'Élide, ont quitté leur patrie sous quatre chefs, qui commandent chacun 10 vaisseaux (***).

VII. Après les Epéens, sont les marins de Dulichium et de toutes les îles Échinades, voisines de l'Élide, dont était sorti leur chef, Mégès, fils de Phylée. Ce Mégès était né d'une sœur d'Ulysse; aussi est-il placé près de lui : la flotte qu'il commande est de 40 vaisseaux (****).

VIII. Enfin vient la flotte d'Ulysse, qui se trouve

(*) Iliad. v. 691—692. M. de Choiseul place ces quatre-vingt-dix vaisseaux sur trois lignes, de trente chacune. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. v. 603—614. M. de Choiseul place ces soixante vaisseaux sur quatre lignes, de quinze chacune. (*L'Éditeur.*)

(***) Ibid. v. 615—624. M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur quatre lignes, de dix chacune. (*L'Éditeur.*)

(****) Ibid. v. 625—630. Eustath. ad Iliad. ibid., v. 628. M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur quatre lignes, de dix chacune. (*L'Éditeur.*)

ainsi au centre du rang, près de l'Agora ou place publique; et c'est en effet le lieu qu'Homère lui assigne dans le cours du poëme, en divers endroits, surtout lorsqu'il montre Agamemnon monté sur le grand navire d'Ulysse, au centre de l'armée, et d'où il peut également se faire entendre aux deux extrémités du camp :

Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος, μεγακήτεϊ νηῒ μελαίνῃ,
ἥρ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε
ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισιήν Τελαμωνιάδαο,
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος, τοί ῥ' ἔσχατα νῆας ἐΐσας
εἴρυσαν, ἠνορέῃ πίσυνοι καὶ καρτεὶ χειρῶν (*).

Iliad. Lib. VIII, v. 222—226.

Ulysse a sous ses ordres tous les Céphalléniens, nom commun aux habitants des îles d'Ithaque, de Céphallénie, de Zacynthe, de Leucade et de quelques lieux du continent voisin. Ces peuples réunis n'ont armé que 12 vaisseaux (**).

Les huit flotilles qui composent cette seconde division offrent ensemble 482 vaisseaux.

(*) Les trois derniers vers cités ici manquent dans plusieurs manuscrits. Bentley les a interpolés; Hèyne a partagé son opinion, et M. R. P. Knight n'a pas craint de les retrancher. (*Note de M. Letronne.*)

(**) Iliad. Lib. II, v. 631—637. Eustath. ad Iliad. Ibid., pag. 231. M. de Choiseul place ces douze vaisseaux sur deux lignes de six chacune. Il faut observer cependant que M. de Choiseul, en suivant l'ordre du catalogue d'Homère, qui paraît d'abord très-naturel, se trouve en contradiction avec ce poète lui-même, qui dit que les quartiers du grand roi, de Diomède et d'Ulysse, étaient dans le rang situé sur le bord de la mer. Iliad. Lib. XIV, v. 29—31. (*L'Éditeur.*)

TROISIÈME DIVISION.

Forces des Étoliens et des Insulaires, composées de cinq flotilles.

I. Si, nous laissant toujours guider par le dénombrement, nous traversons l'Agora, nous trouvons d'abord les Étoliens, fort de 40 bâtiments. Ils sont commandés par Thoas, fils d'Andræmon, devenu, par la mort d'Œnée et celle de Méléagre, souverain de ce peuple redoutable (*).

II. Après les Étoliens sont placés les guerriers de l'île de Crète, célèbre par ses cent villes et par l'opulence de ses peuples. 80 de leurs navires sont venus sous les ordres d'Idoménée et de Mérion (**).

III. Les Rhodiens, dont la marine devait un jour se montrer avec tant d'éclat sur les mers, et qui alors avaient déjà fondé les villes de Lindos, de Ialyssos et de Camiros, ont envoyé neuf vaisseaux conduits par Tlépolême, fils d'Hercule (***).

IV. L'île de Symé, voisine de Rhodes, a armé trois bâtiments, et les a confiés à Nirée; il est le plus beau des Grecs après Achille; mais ses forces

(*) Iliad. v. 638—644. Cette division étant beaucoup plus faible que les trois autres, M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur une seule ligne. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. v. 645—652. M. de Choiseul place ces quatre-vingts vaisseaux sur deux lignes, l'une de cinquante-quatre, et l'autre de vingt-six. (*L'Éditeur.*)

(***) Ibid. Lib. II, v. 653—670. M. de Choiseul place ces neuf vaisseaux sur une seule ligne. (*L'Éditeur.*)

n'égalent pas ses charmes, et il n'est suivi que d'un très-petit nombre de combattants (*).

V. La droite de la seconde ligne est terminée par les marins sortis des îles qui bordent la côte d'Asie, Nisyros, Crapathos, Casos, Cos, toutes les îles Calydnes. Leurs forces réunies composent une flotte de 30 voiles, commandée par deux petits-fils d'Hercule (**).

On voit que cette troisième division, aile droite de la seconde ligne, et forte de 162 voiles, est uniquement composée des Étoliens et de tous les Insulaires.

QUATRIÈME DIVISION.

Forces des Thessaliens, composées de neuf flotilles.

Cette division va se trouver formée de tous les peuples de la Thessalie, et Achille sera placé par l'ordre du catalogue, toujours scrupuleusement suivi, à la tête du premier rang, à la droite de toute l'armée, ainsi qu'Homère l'a dit ailleurs, et comme l'exigent de nombreux détails du poëme. Encore une fois, cette concordance peut-elle être l'effet du hasard?

(*) Iliad. v. 674—675. M. de Choiseul place ces trois vaisseaux sur une seule ligne. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. v. 676—680. M. de Choiseul place ces trente vaisseaux sur une seule ligne. (*L'Éditeur.*)

I. Le bouillant fils de Pélée commandait 50 vaisseaux montés par des guerriers qui, sous le nom de Myrmidons, comprenaient plusieurs autres peuples habitant la partie septentrionale de la Thessalie; c'est avec eux, qu'avant de venir prendre place dans l'armée des confédérés, Achille avait porté la désolation dans les îles et sur les côtes d'Asie; qu'il avait enlevé, dans Lyrnesse saccagée, cette belle Briséis, dont la perte excite la colère du héros, et lui fait verser des larmes qui seront payées de tant de sang (*).

II. Près du quartier d'Achille sont les vaisseaux d'un autre prince Thessalien, de Protésilas, de Phylacé, qui s'élança le premier sur la rive troyenne, et y trouva la mort prédite au brave qui aurait cet honneur : ces troupes sont, depuis ce moment, commandées par Podarcès, fils d'Iphiclus, frère du héros que pleure sa jeune épouse trop tôt délaissée, pour la guerre. De nombreuses peuplades voisines des états de Pélée, lui avaient composé une flotte de 40 bâtiments; il était naturel qu'ils fussent placés près de ceux d'Achille, comme Homère l'indique dans le dénombrement (**).

C'est faute de l'avoir exactement suivi, que tous les commentateurs, je devrais dire plus, que tous les lecteurs d'Homère, même les plus attentifs, se

(*) Iliad. v. 681—694. M. de Choiseul place ces cinquante vaisseaux sur deux lignes, de vingt-cinq chacune. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. Lib. II, v. 695—710. M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur deux lignes, de vingt chacune. (*L'Éditeur.*)

sont trompés sur la place où ils ont supposé la flotte de Protésilas. Il en résulte que je parais en ce moment avoir une idée nouvelle, et même hasardée, lorsque je ne fais que suivre docilement Homère passant en revue l'armée grecque; lorsque je ne veux que rétablir, dans ses droits long-temps méconnus, le procès-verbal de revue, l'état de situation que le poète en a voulu laisser à la postérité. Je rechercherai, dans un article particulier, comment on a pu si long-temps être dans l'erreur, ou seulement dans l'incertitude sur l'emplacement de la flotte de Protésilas : cette discussion nous arrêterait ici trop long-temps.

III. Après les vaisseaux de Protésilas, sont nommés ceux d'Eumélus de Pheræ, fils d'Admète et petit-fils de Pélée; il a conduit onze navires armés par quatre villes de Thessalie soumises à son père (*).

IV. La petite troupe de l'infortuné Philoctète, abandonné dans Lemnos, vient ensuite; elle est partagée sur sept vaisseaux d'un rang inférieur, et qui ne portent que chacun 50 hommes. Médon, frère d'Ajax, fils d'Oïlée, a été donné pour chef aux Méthonéens, en l'absence de leur roi Philoctète (**).

V. Machaon, fameux par ses connaissances en médecine, et son frère Podalire, ont conduit, sur 30 bâtiments, d'autres peuples de Thessalie, sortis

(*) Iliad. v. 714—715. M. de Choiseul place ces onze vaisseaux sur deux lignes, une de six, et l'autre de cinq. (*L'Éditeur.*)

(**) Ibid. v. 716—728. M. de Choiseul place ces sept vaisseaux sur deux lignes, une de quatre, et l'autre de trois. (*L'Éditeur.*)

des villes de Tricca, d'Ithôme et d'Œchalie (*).

VI. Eurypile commande 40 vaisseaux montés par des guerriers sortis d'Ormenium, d'Asterion et des sommets blanchis des monts Titans (**).

VII. Les peuples qui vivent sur le territoire d'Oloosson, d'Orthé, et qui cultivent d'autres cantons voisins, ont armé 40 navires, commandés par Polypétès et Léontéüs. Ce sont les descendants des anciens Lapithes, qui ont chassé les féroces Centaures du mont Pélion (***).

VIII. Gounéoüs, à la tête des Ænianes, des Perhæbes et des habitants de Dodône, commande 22 vaisseaux (****).

IX. Prothoüs commande les Magnètes, qui habitent les environs du mont Pélion et du fleuve Pénée; ils ont tiré 40 navires sur le rivage (*****), et nous voici revenus près de ces Béotiens d'où nous sommes partis.

Οὗτοι ἄρ' ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν.

(*) Iliad. v. 729—733. M. de Choiseul place ces trente vaisseaux sur trois lignes, de dix chacune *(L'Éditeur.)*

(**) Ibid. v. 734—737. M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur deux lignes, de vingt chacune. *(L'Éditeur.)*

(***) Ibid. Lib. II, v. 738—747, et Lib. XII, v. 127—130. M. de Choiseul place ces 40 vaisseaux sur deux lignes, de vingt chacune. *(L'Éditeur.)*

(****) Iliad. Lib. II, v. 748—755. M. de Choiseul place ces vingt-deux vaisseaux sur deux lignes, de onze chacune. *(L'Éditeur.)*

(*****) Ibid. v. 756—759. M. de Choiseul place ces quarante vaisseaux sur deux lignes, de vingt chacune. *(L'Editeur.)*

Tels étaient les généraux et les chefs des Grecs (*).

Nous venons de placer successviement sur le terrain toutes les flottes dont Homère conserve la liste exacte, et nous avons fidèlement suivi l'ordre dans lequel il les nomme : c'est avoir déjà beaucoup obtenu; et s'il se trouvait dans le long cours du poëme quelques vers dont le sens parût contrarier cette disposition, ce serait sans doute au catalogue, partout ailleurs si exact, qu'il faudrait croire de préférence : objet d'un intérêt constant et religieux pour tous les peuples qui y sont cités, il n'offre d'ailleurs qu'une froide nomenclature peu susceptible d'altération, et qui se défend elle-même bien plus sûrement que les autres endroits du poëme dont on ne peut disconvenir que plusieurs ont pu être rétablis ou corrompus par tant de grammairiens qui s'en sont occupés. Ils ont bien pu, dans le récit des événements et dans le développement des nombreux tableaux dont l'Iliade est enrichie, déplacer quelques vers, ou en restituer d'autres, que le sens leur semblait exiger, sans trop s'inquiéter s'ils seraient toujours en un parfait accord avec l'ordre dans lequel le catalogue place les diverses flotilles : c'est ce qui pouvait même arriver presque nécessairement. Eh bien ! c'est ce qui, par une espèce de miracle opéré en faveur d'Homère, n'a point eu lieu, au moins dans aucune circonstance remarquable; et l'on pourra facilement s'assurer que tous les pas-

(*) Iliad. v. 760.

sages d'Homère, qui ont jusqu'à présent embarrassé, égaré et découragé les commentateurs, peuvent très-bien s'expliquer et s'accorder avec le catalogue (*).

Les difficultés qui paraissaient insurmontables ne seront pas seulement écartées ou affaiblies, elles changeront de nature, et, de problêmes qu'elles étaient, deviendront des preuves nouvelles à l'appui du plan d'Homère. Les véritables adorateurs du poète se complairont, la carte sous les yeux, à remarquer, jusque dans les moindres détails, la concordance générale de toutes les parties du poëme, et l'acccord constant des nombreux récits qui en varient la richesse, avec les dispositions et l'ordre indiqués dans le catalogue; accord qui seul suffirait pour démontrer l'unité de la création de ce grand ouvrage, et pour réfuter l'opinion si paradoxale que l'on a renouvelée depuis quelque temps en Allemagne.

J'engage donc les lecteurs d'Homère à suivre les récits de ce poète, le plan sous les yeux; je crois qu'ils n'y pourront faire un seul pas sans se con-

(*) M. de Choiseul, peut-être un peu trop prévenu en faveur de son opinion sur la disposition du camp des Grecs, ne trouve aucune difficulté à faire accorder Homère avec lui-même; cependant nous avons vu, dans une note (pag. 218 de ce volume), que plusieurs généraux, dont les quartiers étaient sur le bord de la mer, se trouvent, par l'ordre que suit M. de Choiseul, dans le rang le plus avancé dans la plaine : je pense donc que l'ordre du catologue est celui dans lequel la flotte des Grecs a pu partir de Grèce, mais que sa disposition était toute différente sur la côte de Troie, et que les vaisseaux ont abordé suivant l'état dans lequel ils se trouvaient à leur arrivée. (*L'Éditeur.*)

vaincre de plus en plus que toutes les circonstances des combats et de l'attaque du camp, sont assujetties à l'ordre établi dans le dénombrement, désormais mieux entendu. Si l'Iliade n'est pas, au moins dans son ensemble, la production d'un seul auteur; s'il était possible que ce grand ouvrage eût été fabriqué avec des fragments hétérogènes, celui qui les a si parfaitement unis, qui a si spécieusement masqué les joints, et suppléé les lacunes de cette inconcevable composition, aurait fait preuve, il faut en convenir, d'une miraculeuse adresse et d'un genre de talents dont il n'y eut jamais que ce seul exemple.

Je relis de nouveau et de suite l'Iliade entière, dans une perpétuelle méfiance des préventions qui ont pu m'atteindre, et avec l'unique projet de découvrir quelques circonstances qui contrarient les dispositions qu'Homère vient de me révéler; en vain je cherche sincèrement à m'opposer de solides objections; je n'en trouve aucune qui puisse troubler la clarté de ses récits, aucune à laquelle il n'ait lui-même répondu d'avance, ou qui ne devienne susceptible d'une explication satisfaisante (*).

Je dois sans doute m'interdire des remarques et des discussions trop multipliées, et peut-être a-t-on déjà peine à me passer la hardiesse, ou plutôt l'abandon avec lequel je m'écarte de mon rôle de sim-

(*) M. de Choiseul avait fait sa dissertation avant que le plan fût mis au net, ce qui l'a empêché de s'apercevoir des contradictions dans lesquelles il a pu tomber. *(L'Éditeur.)*

ple voyageur : il est cependant un passage, un vers dont la critique, si je ne la prévenais, aurait le droit de se prévaloir, parce que, eu égard à la manière dont il a été jusqu'à présent interprété, ce vers semble, en effet, contrarier l'ordre établi par le catalogue. Je me trouve donc, malgré moi, dans l'obligation de donner quelques instants à ce court examen, adressé d'ailleurs aux seuls lecteurs assez heureux pour avoir le loisir de prendre intérêt à des questions de cette nature.

Sur l'emplacement des vaisseaux de Protésilas.

De tous les points du camp, l'emplacement du vaisseau de Protésilas est celui qui, parmi les lecteurs d'Homère, a fait naître le plus d'incertitude et de contestations. La solution de cette difficulté achèvera de jeter la plus vive lumière sur toutes les circonstances de l'attaque du camp ; et nous allons recueillir des passages qui prouveront que la flotte de Protésilas était près de celle d'Achille, ainsi qu'on le voit sur le plan.

1° Toutes les nations voisines l'une de l'autre s'étant constamment réunies pour former une division, et se placer ensemble sur la même partie du rivage, il est déjà très-probable que les vaisseaux du Thessalien Protésilas ne seront point seuls séparés de ceux de son pays ; et, en effet, le catalogue ne manque pas de le nommer après Achille ;

2° Hector blessé est étendu sur les bords du Sca-

mandre. Tous les Troyens sont en déroute, lorsque Jupiter se réveille sur le sommet du Gargare. Le dieu ordonne à Junon d'envoyer Apollon guérir ce héros, de lui assurer la victoire, et de l'accompagner jusqu'à ce qu'il parvienne à la flotte d'Achille (*). « Les Grecs, dit Jupiter, tomberont, « dans leur fuite précipitée, sur les vaisseaux d'A- « chille, et alors il fera lever son ami Patrocle :

Φεύγοντες δ'ἐν νηυσὶ πολυκλήϊσι πέσωσι
Πηλείδεω Ἀχιλῆος· ὁ δ'ἀνστήσει ὸν ἑταῖρον
Πάτροκλον. . . . .

Iliad. Lib. XV, v. 63—65.

Hector, avec l'aide d'Apollon, rallie ses troupes, fait reculer les Grecs jusqu'au vaisseau de Protésilas, s'en approche et y met le feu. Achille aperçoit aussitôt la flamme, et ordonne à Patrocle d'aller sauver le bâtiment. Celui-ci part à l'instant à la tête des troupes d'Achille, se jette sur Hector et sur les Troyens, qui désormais ne pourront s'approcher; et ainsi se trouve accomplie la parôle du père des dieux (**);

3° Achille répondant aux députés envoyés par Agamemnon pour le fléchir, leur a dit : « Je ne « penserai point à combattre avant qu'Hector, mas-

(*) Homer. Iliad. Lib. XV, v. 59—64; Lib. XVI, v. 63.

(**) Id. Ibid. Lib. XV, v. 59—70, 236 et seq.; Lib. XVI, v. 125, 126, 127, 284—295.

« sacrant les Grecs, ne soit parvenu jusqu'à mon « camp, et ne mette le feu à mes vaisseaux. »

Οὐ γὰρ πρὶν πολέμοιο μεδήσομαι αἱματόεντος,
πρὶν γ'υἱὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἕκτορα δῖον,
Μυρμιδόνων ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἰκέσθαι,
κτείνοντ' Ἀργείους, κατά τε σμύξαι πυρὶ νῆας.

Iliad. Lib. IX, v. 646—649.

Et, en effet, il ne fait prendre les armes à Patrocle que lorsqu'il voit la flamme s'élever du vaisseau de Protésilas. « Je ne m'étais pas engagé, dit-il « alors, à conserver une éternelle colère ; elle de- « vait cesser à l'instant où l'ennemi parviendrait « jusqu'à mes vaisseaux. »

Οὐδ' ἄρα περ ἦν
ἀσπερχὲς κεχολῶσθαι ἐνὶ φρεσίν. ἦτοι ἔφην γε
οὐ πρὶν μηνιθμὸν καταπαυσέμεν, ἀλλ' ὁπόταν δὴ
νῆας ἐμὰς ἀφίκηται ἀϋτή τε πτόλεμός τε.

Iliad. Lib. XVI, v. 60—63.

4° Si ce vaisseau de Protésilas n'eût pas été tout près de ceux d'Achille, Patrocle n'aurait pu se jeter avec tant de promptitude sur les Troyens qui venaient d'y mettre le feu. Il suffit de se rappeler comment le poète peint les premiers efforts de Patrocle en cette occasion, qui exigeait une si grande célérité. A peine les soldats thessaliens sont-ils sortis de

leurs vaisseaux, ἐκ νηῶν ἐχέοντο Μυρμιδόνες (*), qu'ils fondent tous à la fois sur les Troyens, ἐν δ' ἔπεσον Τρώεσσιν ἀολλέες (**).

Nous remarquerons aussi que les Grecs n'aperçurent les troupes d'Achille prenant enfin part à la guerre, que lorsqu'elles étaient déjà engagées avec l'ennemi, en avant du vaisseau de Protésilas. Si les vaisseaux de ce prince thessalien eussent été placés à la gauche, ou seulement au milieu de la ligne, le poète n'aurait pas manqué d'indiquer la marche des cinq bataillons de Myrmidons, et il aurait dit si cette marche s'était effectuée en-dehors ou en-dedans des retranchements, ainsi qu'il a soin de l'expliquer, lorsqu'Ajax se porte au secours de Ménesthée. Dans ce passage, le poète ne manque point d'exprimer qu'Ajax y court le long et en-dedans de la muraille, τείχεος ἐντὸς (***).

Si les troupes d'Achille eussent aussi longé toute la ligne, Homère aurait-il négligé de peindre la surprise et la satisfaction des Grecs, en voyant de si braves guerriers sortir enfin de leur funeste inaction, et leur prêter un secours inespéré? et si les Grecs eussent vu de loin arriver à eux ces formidables phalanges, n'auraient-ils pas repris courage et attaqué de nouveau les Troyens? Nous les voyons au contraire rester sur la défensive, et ne s'avancer

(*) Homer. Iliad. Lib. XVII, v. 267.

(**) Id. Ibid. v. 276.

(***) Id. Ibid. Lib. XII, v. 374.

que lorsque Patrocle a déjà tué Pyræchme, chef des Péoniens, qui persiste à vouloir brûler le vaisseau de Protésilas (*). Enfin, si ce vaisseau n'eût pas été près de ceux d'Achille, il est évident qu'il eût été brûlé, consumé, avant que Patrocle pût y arriver : lorsqu'on le suppose près d'Ajax, la distance est prodigieuse. Homère d'ailleurs ne nous apprend-il pas que la flotte de Salamine avait à sa droite celle des Athéniens ; comment placer entr'elles, en quelque sorte furtivement, les 40 navires de Protésilas?

De toutes ces preuves accumulées, et dont une seule eût peut-être suffi, si je n'avais à combattre d'imposantes autorités, et surtout de longues habitudes, il résulte qu'Homère a certainement entendu placer la flotte de Protésilas près du quartier d'Achille, et que, sous ce rapport, le poème se trouve d'accord avec le catalogue.

Mais si la place assignée par Homère à la flotte de Protésilas, me dira-t-on, est aussi évidente que vous le prétendez, par quelle fatalité des commentateurs éclairés ont-ils pu tomber dans une erreur dont ils avaient les moyens de se préserver? Je ne craindrai point de répondre qu'ils étaient trompés par des expressions dont le sens avait été d'abord mal saisi, et auxquelles on le continuait toujours sur parole et par une aveugle habitude (**). Ceux

(*) Homer. Iliad. Lib. XVI, v. 287—296.

(**) Un scholiaste de l'édition donnée par Villoison (pag. 226), croit

qui s'apercevaient de l'incertitude et du vague de leurs idées, ne s'en tourmentaient pas long-temps; et ils justifiaient à leurs propres yeux cette petite faiblesse, par la supposition si commode, que le texte du poème est altéré, et que, pour en dissiper l'obscurité, l'on ne ferait que d'inutiles efforts (*). Il y a, ce me semble, deux manières de comprendre, dont l'une est rare parce qu'elle est parfaite; l'autre très-défectueuse, et par conséquent d'un usage assez général. Bien des gens, même de beaucoup d'esprit, se contentent d'entendre à peu près; et souvent ils n'en traitent pas moins bien, en apparence, les objets dont ils n'ont ainsi qu'effleuré la superficie. La peine qu'ils ont refusé de se donner, les indifférents qui les écoutent ou les lisent, se l'imposent encore moins. Le plus sévère examen, provoqué par un vif intérêt, sentiment toujours assez rare en pareille matière, peut seul faire reconnaître que l'on n'entendait pas réellement tout-à-fait ce dont jusque-là on avait cependant assez passablement parlé. Il y a un assez grand nombre d'endroits de l'Iliade, sur lesquels des in-

que la flotille de Protésilas était près d'Ajax le Locrien (Iliad. Lib. XIII, v. 681); Eustathe croit qu'elle était près d'Ajax, fils de Télamon (Ibid.); ainsi, les anciens n'étaient pas là-dessus plus d'accord que les modernes. Voyez aussi à ce sujet Strabon, livre IX, pag. 394.

(*) M. Heyne ne pouvant parvenir à fixer son opinion sur cette difficulté, finit par la laisser à la volonté du lecteur; *de quibus sigillatim contendere et pronunciare velle, aut ineptum aut superbum esset; consulet sensum quisque suum*, dit-il, Heyn. ad Homer. Iliad. Lib. XIII, v. 681, vol. VI, pag. 486.)

terprétations fort erronées ont été trop légèrement admises par ceux qui admiraient les grandes beautés du poëme, sans chercher à se rendre un compte exact, scrupuleux, de sa marche générale, et encore moins de tous les détails susceptibles de difficultés. Les traductions, tant latines que françaises, lorsque les passages sont lus isolément, offrent toujours un sens raisonnable; il était donc assez naturel de les recevoir sans opposition. Les erreurs ne pouvaient être soupçonnées que par celui dont elles contrariaient le vif désir de tout entendre, de tout expliquer dans l'Iliade. Encouragé par quelques légers succès, il n'a pas désespéré de trouver son auteur toujours exact, toujours d'accord avec lui-même, seul genre de vérité qui soit un devoir pour la poésie, mais aussi qu'on a toujours droit d'en exiger rigoureusement.

Mais revenons au vaisseau de Protésilas. Il faut convenir que le vers 681 du livre XIII a dû embarrasser les critiques : ils n'avaient pas eu soin, comme je viens de l'observer, de rapprocher tous les passages dont l'intention complète la confiance due au catalogue. Ce vers, pris isolément, semble en effet offrir un sens opposé à celui que diverses circonstances du poëme lui imposent nécessairement :

Ἔνθ' ἔσαν Αἴαντός τε νέες καὶ Πρωτεσιλάου.

On avait jusqu'à présent traduit : « Là étaient les

« vaisseaux d'Ajax et de Protésilas » ; et j'avoue que, dans tout autre cas, il eût été naturel de donner un pareil sens à ces expressions. Pour juger cette question, et saisir le véritable sens du vers qui en fait la difficulté, relisons le passage entier.

Homère, après avoir peint la détresse où se trouve l'aile gauche de l'armée troyenne lors de l'assaut général, revient au centre, où Hector combattait ; et le poète dit :

Ὣς οἱ μὲν μάρναντο δίμας πυρὸς αἰθομένοιο
Ἕκτωρ δ' οὐκ ἐπέπυστο δαὶ φίλος, οὐδέ τι ᾔδη
ὅττι ῥὰ οἱ νηῶν ἐπ' ἀριστερὰ δηιόωντο
λαοὶ ὑπ' Ἀργείων. κ. τ. λ.

« C'est ainsi qu'à l'attaque d'Asius, le combat se « prolongeait avec une égale ardeur. Mais Hector « ignorait ce qui se passait à cette gauche de son « armée (extrémité occidentale de la ligne enne- « mie), et quelles pertes y éprouvaient ses troupes, « prêtes à succomber sous les coups des Grecs, que « Neptune lui-même encourage. Le héros troyen « continuait de combattre à l'endroit où il avait « forcé la porte et dépassé la muraille, après avoir « rompu et divisé le front des redoutables phalan- « ges. Là se déploie, tirée sur le sable, la pre- « mière ligne des vaisseaux, qui s'étend *depuis la* « *flotte d'Ajax jusqu'à celle de Protésilas*, à l'abri « de la muraille peu élevée. Là le combat est le « plus animé ; les guerriers et les chars se mêlent

« et se choquent avec fureur ; là les Béotiens, les « Athéniens, les Locriens, les Phthiotes et les « Epéens s'opposent à Hector, et ne peuvent par- « venir à le repousser (*). »

On voit que je donne un sens tout nouveau au vers 681 ; mais je ne crains pas d'assurer que c'est le seul raisonnable, dont, après un mûr examen, ce vers demeure susceptible. Homère dit qu'Hector vient d'enfoncer le centre de l'armée, qu'il a coupé, séparé les deux ailes ; il veut, en nommant les flottes les plus distantes entr'elles, désigner le front dans toute son étendue, précisément comme les géomètres indiquent une ligne par les signes attachés à ses deux extrémités, et disent la ligne A B.

Les traducteurs, en donnant à ce vers le sens plus naturel qu'il semble d'abord offrir, ont la bonne foi de ne pas dissimuler qu'il les empêche de rien comprendre à la disposition des vaisseaux, et aux diverses attaques (**) ; aveu très-favorable sans doute à celui qui ose aujourd'hui proposer une interprétation toute nouvelle, il est vrai, mais dont, malgré tous les motifs qu'il peut avoir de se défier de ses opinions, il ne saurait révoquer en doute la justesse, par la grande et victorieuse raison que cela ne peut être autrement ; car si l'on admettait que les flottes d'Ajax et de Protésilas étaient placées près l'une de l'autre, il faudrait nier ce que je crois avoir entiè-

(*) Homer. Iliad. Lib. XIII, v. 675—685.

(**) Heyn. ad Homer. Iliad. Lib. XIII, v. 681, vol. VI, pag. 480.

ment prouvé, consentir à ne rien comprendre à plusieurs circonstances importantes du poëme, et se replonger dans un obscur dédale dont on ne pourrait plus se flatter de trouver l'issue. Il faudrait en même temps rejeter l'autorité du catalogue, de cette énumération des troupes grecques, admise et estimée par toute l'antiquité comme le monument le plus précieux. Les modernes paraissent en avoir assez peu connu le prix et le véritable but. J'espère lui rendre une partie de ses droits en prouvant son exactitude; et l'on ne saurait plus douter, ce me semble, qu'Homère n'ait voulu, non-seulement laisser un état fidèle des forces combinées, mais encore donner une idée précise de la disposition de ces troupes dans le camp grec. Cet exposé, ce tableau, était en effet nécessaire à l'intelligence des événements qu'il allait chanter; sans cette précaution, sans ce prologue instructif, les circontances si variées des combats et de l'attaque des retranchements, eussent été inintelligibles.

Le grand peintre veut toujours présenter des images que la pensée puisse facilement saisir, et, pour assurer la marche de sa riche imagination, il sait se rapprocher de celle de l'Histoire, ou plutôt il ne s'en écarte jamais. C'est une vérité dont nous allons nous convaincre mieux encore, en continuant l'examen rapide des événements militaires de l'Iliade. On sera bien tenté de croire, avec moi, que le poète, pour être plus sûr de ne point s'égarer, et pour se mieux satisfaire lui-même, s'était plu à

crayonner un plan semblable à celui que la clarté de ses récits nous fait retrouver ou composer aujourd'hui.

SECOND COMBAT.

TANDIS que les Grecs construisaient le retranchement, les Troyens, rentrés dans leur ville, rendaient les honneurs funèbres à leurs guerriers tombés dans le dernier combat (*). L'armistice est expiré; ils sortent à la pointe du jour: les Grecs quittent aussitôt leur camp et s'avancent dans la plaine (**). Une nouvelle bataille s'engage; la nuit seule y met un terme, et quoique cette affaire n'ait été suivie d'aucun résultat décisif, il paraît cependant que les Troyens eurent tout l'avantage de la journée, puisqu'ils forcèrent les Grecs à rentrer dans leurs lignes, et que, pour la première fois, ils passèrent la nuit en présence de l'ennemi. Agamemnon s'avoue vaincu dans cette journée (***).

L'armée troyenne a pris de fortes positions en face du camp; sa gauche est appuyée aux élévations qui bordent la mer Egée; sa droite s'étend vers la vallée de Thymbra. Hector est au centre, sur le Throsmos, avec Polydamas et le corps dardanien que commande Énée. A la gauche, vers la mer, sont les Cariens, les Péoniens, les Lélèges, les

(*) Homer. Iliad. Lib. VII, v. 417—429.

(**) Id. Ibid. Lib. VIII, v. 53 et seq.

(***) Id. Ibid. Lib. IX, v. 17—28; Lib. X, v. 44—52.

Caucons et les Pélasges. A la droite, du côté de Thymbra, s'étendent les Lyciens, les Mysiens, les Phrygiens, les Méoniens; et, plus loin, à l'extrémité de la ligne, sont les Thraces avec leur roi Rhésus, arrivé le jour même où il périt (*). Campés près du Simoïs, ses chevaux n'avaient point encore bu les eaux du Scamandre.

Priusquam
pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Æneid. Lib. I, v. 476.

C'est pendant cette nuit qu'Agamemnon, consterné des dangers qui menacent l'armée, et redoutant l'attaque du lendemain, reconnaît la faute qu'il a commise en se privant du secours d'Achille. Cédant à la nécessité, il envoie conjurer ce héros de mettre un terme à son ressentiment; mais c'est en vain qu'Ulysse essaie de le persuader, Ajax de l'entraîner, et le vieux Phénix de l'attendrir (**).

C'est aussi dans cette nuit qu'Ulysse et Diomède, allant en reconnaissance, tuent Dolon, et enlèvent les chevaux de Rhésus : épisode dont nous ne nous arrêterons pas ici à discuter l'invraisemblance, mais auquel il est certain que nous devons de curieux détails sur la position des troupes troyennes (***).

(*) Homer. Iliad. Lib. X, v. 428 –435; Lib. XI, v. 56—60.
(**) Id. Ibid. Lib. IX, v. 414—651.
(***) Id. Ibid. Lib. X, v. 426—592.

Journée de l'Assaut.

Le récit des nombreux événements qui se succèdent dans cette mémorable journée, commence dès le premier vers du XI^e^ Livre,

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὄρνυθ'. κ. τ. λ.

et finit au vers 242 du Livre XVIII. Ce long récit offre trois actions militaires, trois époques très-distinctes: 1° un combat en avant du camp, décrit dans le XI^e^ Livre; 2° l'assaut du camp, τειχομαχια, décrit dans les Livres XII, XIII, XIV et XV; 3° l'arrivée de Patrocle, qui rétablit le combat, repousse les Troyens dans la plaine, et tombe sous les coups d'Hector, près des murs d'Ilion. On se dispute son corps jusqu'au moment où Achille se montre sur la poupe de son vaisseau; les Troyens reculent à son formidable aspect, et le jour finit.

Tels sont les événements décrits dans ce grand nombre de Livres, et dont nous allons donner quelques détails.

Le lendemain du jour du second combat, dès la pointe du jour, les Grecs sortent de leurs lignes, et les Troyens s'avancent sur eux; la victoire est courageusement disputée; mais enfin les Grecs sont forcés de céder; cinq de leurs principaux chefs sont mis hors de combat; Agamemnon, Diomède, Ulysse, Eurypile et Machaon rentrent dans le camp

pour faire panser leurs blessures. Tous les Grecs, pressés, culbutés, cherchent leur salut derrière les retranchements (*).

Hector, à la tête des Troyens, les poursuit, et, formant son armée en cinq colonnes, il commence l'attaque des retranchements; ces cinq divisions forment en tout 50,000 hommes (**).

La première est commandée par Hector, généralissime des forces combinées; son frère Kébrion, et Polydamas, fils du noble Panthœus, commandent sous lui ce corps, formé des plus braves troupes de l'armée (***).

La deuxième division est sous les ordres de Pâris; il a, pour seconds commandants, Alcathoüs et Agénor (****).

La troisième division a pour chef Asius, prince d'Arisba; sous lui commandent Déiphobe et Hélénus, tous deux fils de Priam (*****).

La quatrième division obéit à Énée; il est secondé par les deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas (******).

Enfin, la cinquième division, formée de toutes les troupes auxiliaires, est commandée par Sarpédon, roi de Lycie; il a sous lui, pour généraux, son cou-

(*) Homer. Iliad. Lib. XI, passim.
(**) Id. Ibid. Lib. VIII, v. 558 et 559; Lib. XII, v. 86 et 87.
(***) Id. Ibid. Lib. XII, v. 88—92.
(****) Id. Ibid. Lib. XII, v. 93.
(*****) Id. Ibid. v. 94—97.
(******) Id. Ibid. v. 98—160.

sin Glaucus, et Astéropée, chef des Péoniens (*).

De ces divisions, trois se portent en avant, les deux autres restent en arrière pour les soutenir (**).

La division d'Asius se dirige vers le quartier des Thessaliens, et attaque la porte gardée par les Lapithes, qui la tiennent ouverte pour faciliter la retraite des fuyards : là s'engage le combat le plus opiniâtre; la défense égale les efforts de l'attaque, et, du haut des retranchements, les Grecs lancent des pierres et des traits sur les assaillants, dont la perte est considérable (***).

Cependant Hector a déjà commencé l'attaque du centre. Les Grecs, sous les ordres des deux Ajax, opposent la plus forte résistance. Ajax, fils de Télamon, fait, en l'absence d'Agamemnon blessé, les fonctions de général en chef (****). Hector allait être forcé de se retirer, lorsque Sarpédon, à la tête de tous les auxiliaires, fait une forte diversion, et attaque la tour qui couvre le front des Athéniens. Ménesthée, leur roi, envoie demander du secours à Ajax, qui, accompagné de Teucer, s'empresse d'aller le soutenir; il laisse les autres chefs qui combattaient

(*) Homer. Iliad. v. 101—104; Lib. XXI, v. 154 et 155. Les Lyciens, qui formaient une grande partie de cette division, lui avaient donné leur nom. Le poète, par le mot Λύκιοι, entend ordinairement et les troupes Lyciennes, et tous les auxiliaires rangés sous les ordres du roi lycien Sarpédon.

(**) Id. ibid. v. 105—109, et 440—444.

(***) Id. ibid. v. 110—172, et 181—194.

(****) Id. ibid. v. 196—291, et 364—408.

sous lui, chargés de la défense du centre, où il promet de bientôt revenir (*).

Le combat devient plus vif à cette gauche du camp, au quartier des Athéniens, et Sarpédon parvient à faire une brèche à la muraille, mais il ne peut pénétrer; Ajax se présente, et lui oppose l'invincible barrière de sa valeur et de ses armes (**). Tandis que le fils de Télamon fait de nouveaux prodiges de valeur, la division d'Hector obtient des succès contre le poste du centre, affaibli par l'absence d'Ajax. Le héros troyen parvient à briser la porte, et pénètre le premier au-delà de la muraille; mais il est aussitôt repoussé, il sent le besoin d'appeler à lui des forces nouvelles : il est joint par la division des Lyciens, que commande Sarpédon; et leurs troupes réunies tentent de nouveaux efforts. Déjà les Grecs consternés, découragés, reculaient, et allaient être forcés, lorsque Calchas, jugeant la grandeur du danger, se présente à eux, et relève leur courage, en leur persuadant que, sous ses traits, c'est Neptune lui-même qui vient combattre à leur tête. Les troupes grecques de la gauche, débarrassées de l'attaque de Sarpédon, se portent à la défense du centre, et se rangent sous les deux Ajax (***).

Pendant que le combat se soutient au centre sans avantage marqué des deux parts, les Thessaliens,

(*) Homer. Iliad. v. 292—405.

(**) Id. ibid. v. 378—436.

(***) Id. ibid. Lib. XII, v. 437—471, et Lib. XIII, v. 1—135.

les Pyliens, commandés en l'absence de Nestor par ses fils, les Crétois, sous les ordres de Mérion et de Déipyre, soutiennent, à la droite du camp, les efforts de la division commandée par Asius, Déiphobe et Hélénus. Les Troyens parviennent à franchir la muraille; et déjà les Grecs, vivement pressés, combattaient entre leurs vaisseaux, lorsqu'Idoménée arrive avec le reste de sa division, et change le sort du combat. Othryonée, qui aspire à épouser Cassandre, et Asius lui-même, tombent sous ses coups (*).

C'est dans ce moment, qu'à l'appui des troupes d'Asius, arrive la division de Pâris, qui avait d'abord formé la réserve; mais Alcathoüs, l'un des chefs de ce corps, est aussitôt tué par Idoménée : Alcathoüs était beau-frère d'Énée, et avait épousé Hippodamie, la plus âgée des filles d'Anchise (**). Déiphobe, qui, par la mort d'Asius, commande en chef sa division, fait appeler à son secours la troupe d'Énée, restée jusque-là en arrière. Il annonce à ce héros la mort de son beau-frère, et le presse de la venger; trois divisions se trouvent donc ainsi réunies contre le même point, tandis que les deux autres continuent d'attaquer le centre, défendu par Ajax (***).

C'est Idoménée qui défend la droite du camp, et dirige les mouvements de cette moitié de l'armée.

(*) Homer. Iliad. Lib. XIII, v. 136—423.

(**) Id. ibid. v. 424—454.

(***) Id. ibid. v. 455—467.

Sur le corps d'Alcathoüs se livre un combat sanglant; Œnomaüs, un des lieutenants d'Asius, Adamas, fils de ce prince, et Thoon, sont tués : Déiphobe est blessé (*).

Du côté des Grecs ont péri Ascalaphe, chef des Orchoméniens, Apharée, fils de Calétor, béotien, Déipyre le crétois. Le combat devient plus vif encore, lorsqu'à leur appui accourt Ménélas à la tête de ses troupes et de celles de son frère. Il tue Pisandre, s'oppose à l'audace d'Hélénus et le blesse : les Troyens ont peine à se maintenir contre un aussi puissant renfort (**).

Cependant Hector combattait toujours au centre, et n'était pas instruit de ce qui se passait à sa gauche, de tous les dangers qu'y courait une partie de ses troupes. Il persistait à attaquer le centre, défendu par les Athéniens, les Épéens, les Phthiotes, accourus au secours des Béotiens. Hector allait se voir forcé de cesser cette attaque, et de retirer ses troupes découragées, lorsque Polydamas, l'un de ses lieutenants, lui observe que les troupes troyennes, trop divisées, ne peuvent porter des coups décisifs, et qu'il vaudrait mieux les concentrer sur un même point. Hector accueille cet avis, laisse à Polydamas et à Kébrion, son collègue, le soin de la division du centre, tandis que lui-même va joindre les chefs de la forte colonne qui combat à sa gauche, et qui re-

(*) Homer. Iliad. v. 468—575.

(**) Id. ibid. Lib. XIII, v. 576—673.

nouvelle de vains et malheureux efforts contre la droite des Grecs (*).

Là, Hector apprend de la bouche de Pâris la mort d'Asius et d'Othryonée, la retraite forcée d'Hélénus et de Déiphobe, qu'on a tous deux transportés dans la ville. Il se décide à cesser cette attaque, et, se faisant suivre par toutes les troupes qui composent cette colonne, il longe la ligne ennemie, dans l'espoir de découvrir un point qu'il puisse attaquer avec avantage; mais les Grecs lui opposent partout une égale résistance, et il arrive au centre, désormais unique point d'attaque et de défense. Si tous les Troyens sont réunis sous Hector, tous les Grecs accourent à l'endroit alors seul menacé; c'est en vain, la muraille est renversée : ils succombent (**).

C'est en ce moment que Junon, leur adroite protectrice, endort sur le sommet du Gargare, l'époux redoutable qui, pour venger Achille des mépris d'Agamemnon, favorise les Troyens et veut leur donner la victoire : fable ingénieuse, par laquelle le poète exprime que les Troyens furent tout à coup arrêtés, et qu'ils trouvèrent, au-delà de la brèche, une trop forte résistance. Avec un peu de réflexion, nous apercevrons les motifs très-naturels de cette variation dans le sort de la guerre; et, sans avoir recours aux dieux, nous jugerons que les Grecs reprirent courage à l'aspect des chefs qui les avaient

(*) Homer. Iliad. v. 674—764.

(**) Id. ibid. v. 765—837, et Lib. XIV, v. 1—152.

tant de fois conduits à la victoire. C'est, en effet, dans cet instant que reparaissent les héros blessés le matin dans le combat qui précéda l'assaut. Agamemnon, Diomède, Ulysse, Machaon et Nestor se montrent aux troupes, les haranguent, et réveillent leur courage. Sensibles aux reproches, honteux d'avoir un moment faibli, les Grecs combattent avec une nouvelle ardeur. Ajax renverse Hector en le frappant d'une énorme pierre : on le croit mort. De toutes parts on combat près de lui; les uns pour s'emparer de son corps, les autres pour le conserver; ses guerriers y parviennent. Pendant cette longue et sanglante mêlée, ils le transportent sur les derrières de l'armée, et le déposent près du Scamandre, vomissant des torrents de sang, ne reprenant qu'un instant ses esprits, et retombant aussitôt dans un état semblable à la mort (*).

Les Grecs profitent de la consternation où la retraite d'Hector jette les Troyens, et ils les poussent avec plus de fureur; des deux côtés tombent des chefs distingués. Les Troyens, après une perte considérable, sont enfoncés, contraints de repasser le fossé, fuient dans la plaine, et sont ramenés non loin de la ville, jusqu'à l'endroit où Hector, déposé sur le bord du Scamandre, lutte contre la mort (**).

Ici, Homère feint que Jupiter se réveille dans les bras de Junon, et voit, avec indignation, les

(*) Homer. Iliad. Lib. XIV, v. 153—439.

(**) Id. ibid. v. 440—522, et Lib. XV, v. 1—12.

Troyens en déroute, les Grecs acharnés à leur poursuite, et Hector expirant dans la plaine. Le père des dieux envoie Apollon ranimer ce héros, et lui ordonne de le reconduire victorieux jusqu'aux vaisseaux d'Achille (*).

Hector, abattu pour quelques instants, mais qui n'a été que légèrement blessé, retrouve ses forces et son courage, rallie ses troupes, et revient à la charge. Ceux des Grecs qui, trop ardents, se sont portés en avant de l'armée, et ne sont plus soutenus, s'effraient, s'ébranlent; les plus braves restent seuls, et font tête aux Troyens, tandis que les autres corps font leur retraite en désordre. La troupe qui couvre et protége ce mouvement rétrograde, quoique commandée par Ajax, Mérion et Teucer, est enfin forcée de se replier après avoir éprouvé une forte perte et vu tomber plusieurs de ses chefs : toutes les troupes grecques repassent le fossé et rentrent dans leurs retranchements. Hector les poursuit, achève de renverser la muraille, et prescrit à tous les chefs de diriger leurs efforts contre les vaisseaux, de tout hasarder pour les brûler. Ces prodiges de valeur, et de si grands succès, semblent ne pouvoir être que l'ouvrage d'un dieu; on croit voir Apollon combattant à côté du héros troyen. Hector n'a point oublié le sage conseil de Polydamas; toutes ses forces sont dirigées vers un seul point, à la droite du camp des Grecs. Il a pénétré dans l'intérieur; on se bat dans

(*) Homer. Iliad. Lib. XV, v. 4—235.

l'espace qui sépare de la muraille le front de l'armée (dans le Στεινὸς) (*), les uns sur leurs vaisseaux, les autres sur leurs chars. Hector est parvenu au vaisseau de Protésilas; Ajax, qui vole partout où le danger l'appelle, le prévient, et tue Calétor, fils de Clytius et cousin d'Hector, au moment où il lançait la flamme sur le navire de Protésilas. Toutes les troupes de son parti, Troyens, Dardaniens, auxiliaires, combattent pour sauver son corps et son armure (**).

Ménélas et Antiloque secondent la valeur d'Ajax, qui tient ferme avec sa troupe sur le vaisseau dont il a entrepris la défense. Les autres troupes enfoncées et forcées de plier, ont abandonné leur position, et reculent à travers la première ligne des navires, malgré les instances et les reproches de Nestor, et ne se rallient que derrière les proues qui les protégent (***).

Hector parvient une seconde fois au vaisseau de Protésilas; il y met le feu malgré la résistance d'Ajax, dont la lance s'est brisée. La flamme s'élève; Achille, dès ce moment, vengé d'Agamemnon, ordonne à son ami de voler au secours de la flotte. A la tête de cinq bataillons de Thessaliens, et revêtu des armes d'Achille, Patrocle repousse les Troyens,

(*) Il était large d'un plèthre, selon un scholiaste de Venise (ad Iliad. Lib. VIII, v. 213), c'est-à-dire de 100 pieds grecs.

(**) Homer. Iliad. Lib. XV, v. 236—428.

(***) Id. ibid. v. 429—688.

et les poursuit dans la plaine, où il ne tardera pas à trouver la mort (*).

Ici l'attaque du camp est terminée; mon objet sera rempli, si, comme je l'espère, on a pu suivre sans embarras et sans obscurité, la marche des opérations célébrées par Homère. Dépouillé des ornements et des fictions qui pouvaient donner lieu à quelques erreurs, ce récit n'est alors qu'un simple rapport militaire; et il devient facile de saisir l'enchaînement des faits, ainsi dégagés de l'éblouissante atmosphère qu'entretiennent, autour des productions d'Homère, les hommages et l'admiration des siècles (**).

Sur le sens des mots ἐπ' ἀριστερὰ *dans le vers* 118 *du livre XII de l'Iliade, et dans les vers* 326 *et* 765 *du livre XIII.*

En nous occupant du nom donné à la porte d'Ilion, Σκαιαὶ πύλαι, *la porte gauche*, nous avons observé, pages 29 et 30 de ce volume, que l'on avait, par cette dénomination, Σκαιὸς, désigné son exposition vers la *gauche du monde*, vers le *couchant, le côté de l'obscurité* où *la lumière du jour s'éteint.* On est d'accord que ce terme dérive de Σκιὰ, *ombre*, et que les Latins en ont fait *scævus.*

(*) Homer. Iliad. v. 689—746, et Lib. XVI, v. 1—687.

(**) On trouvera sans doute cet extrait d'Homère un peu sec. M. de Choiseul s'en occupait pendant la maladie qui l'a enlevé; il n'a vraisemblablement pas eu le temps d'y mettre la dernière main. (*L'Éditeur.*)

Ἀριστερὸς est, dans l'usage ordinaire, synonyme de σκαιὸς, et signifie également *ce qui est à gauche*. Pourquoi cette seconde expression n'aurait-elle pas aussi été employée pour exprimer l'*occident?* Ce rapprochement va nous servir à expliquer une difficulté qui, jusqu'à présent, avait résisté aux efforts des scholiastes, et que les traducteurs s'étaient vus forcés d'éluder. Il paraissait impossible de concilier plusieurs passages de l'Iliade, où les mots ἐπ' ἀριστερὰ semblent successivement appliqués en sens contraire; ils ne peuvent, disait-on, être employés indifféremment par les Grecs et les Troyens, car la gauche des uns est nécessairement la droite des autres, et le mot ἀριστερὰ, pris dans son acception directe et la plus commune, ne peut totalement changer de signification au gré de ceux qui s'en servent.

On trouve, dans le récit des combats, les trois formules suivantes, ἐπ' ἀριστερὰ νηῶν (*); ἐπ' ἀριστερὰ συρατοῦ (**); ἐπ' ἀριστερὰ μάχης (***) : avec un peu de réflexion, on reconnaîtra que, dans tous les cas, ces expressions indiquent constamment la droite du camp grec et la gauche de l'armée troyenne, soit qu'un Grec les emploie, soit que le poète les ait mises dans la bouche d'un Troyen, ou qu'il les prononce lui-même.

(*) Homer. Iliad. Lib. XII, v. 118, et Lib. XIII, v. 675.

(**) Id. ibid. Lib. XIII, v. 326.

(***) Id. ibid. Lib. V, v. 355; Lib. XI, v. 498, et Lib. XIII, v. 765; Lib. XVII, v. 416 et 682.

Asius, commandant en chef d'une colonne troyenne, attaque le quartier des Thessaliens, νηῶν ἐπ' ἀριστερὰ (*). Idoménée vole à leur secours, ἐπ' ἀριστερὰ στρατοῦ (**), et tue Asius : ces deux passages indiquent bien certainement le même endroit ; et il est d'ailleurs constant, comme nous l'avons déjà prouvé, que les Thessaliens occupaient la droite du camp grec.

Pâris, voulant aller soutenir la troupe d'Asius, se dirige, μάχης ἐπ' ἀριστερὰ (***), dit le poète, vers le quartier des Thessaliens.

Ces trois emplois de la même expression indiquent donc le même côté du camp grec, puisque c'est au même point d'attaque que ces trois chefs se rendent, et voilà les mots ἐπ' ἀριστερὰ, que l'on traduisait sans examen, *sur la gauche*, indiquant tantôt la gauche des Troyens, tantôt la droite des Grecs.

Ce double et embarrassant emploi du même mot, qui jetait tant d'obscurité dans les principales circonstances de l'assaut, et en rendait même le récit incompréhensible, n'existera plus, si l'on admet que c'est *la gauche du monde, l'occident*, dont il est question dans ces passages,

La seule analogie des mots σκαιὸς et ἀριστερὸς m'avait d'abord fait examiner cette solution, et je la trouvais trop heureuse pour ne pas me croire obligé de m'en méfier encore, lorsque je me suis aperçu

(*) Homer. Iliad. Lib. XII, v. 418.
(**) Id. ibid. Lib. XIII, v. 326.
(***) Id. ibid. v. 765.

qu'Homère lui-même avait, dans un autre passage, pris soin de nous expliquer le vrai sens de cette manière de parler. C'est encore faute de l'avoir consulté, de l'avoir lu avec assez d'attention, de l'avoir comparé avec lui-même, que l'on est resté dans une incertitude pénible pour l'érudition qui, par suite de ses efforts infructueux, prend quelquefois de l'humeur, et porte des jugements peu équitables contre l'ouvrage, ou se déchaîne, par un injuste courroux, contre les anciens copistes. Le poète est, dans ce cas-ci, à l'abri de tout reproche, ainsi que ceux à qui nous devons la conservation de ses vers, et il semble même avoir prévu le besoin qu'aurait la postérité d'être éclairée sur le véritable sens d'une locution en usage dans son siècle, et qui s'est perpétuée long-temps encore après lui.

Hector, bravant des présages qu'on cherche à lui faire craindre, dit :

τῶν (οἰωνῶν) οὔτα μετατρέπομ', οὐδ' ἀλεγίζω,
εἴτ' ἐπὶ δεξίἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε,
εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοίγε ποτι ζόφον ἠερόεντα.
. . . . . .
. . . . . .
εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

« Je ne suis pas arrêté, et je m'inquiète peu si les oiseaux « volent à droite, vers l'aurore du côté du soleil, ou à « gauche, vers le couchant, séjour des ténèbres. . . . Le « meilleur des augures est de combattre pour sa patrie. »

Iliad. Lib. XII, v. 238—243.

Eustathe ne s'est point mépris sur la véritable acception donnée dans certains cas au mot ἀριστερὰ ; mais, toujours égaré par la fausse interprétation qui lui faisait supposer les vaisseaux de Protésilas placés près de ceux d'Ajax, il n'a pas su appliquer cette notion aux circonstances de l'assaut (*).

Il ne faut pas s'étonner que l'archevêque de Thessalonique soit tombé dans cette erreur, puisqu'Aristarque ne s'en était pas préservé, et en tout ne paraît pas s'être fait une idée juste et précise de la position des troupes grecques dans leur camp, ainsi qu'on en peut juger par des citations de ses scholies, conservées dans le commentaire d'Eustathe et dans le manuscrit de Venise. Le grand nom d'Aristarque, que l'on pensera peut-être que je rappelle ici légèrement, m'intimide bien, en effet, et je crains l'ascendant d'une renommée d'autant plus imposante pour bien des lecteurs, qu'ils ne savent qu'assez superficiellement sur quelles bases elle repose.

Les réputations un peu vagues, et dont on n'aperçoit l'éclat incertain qu'à travers un nuage, sont, de toutes, le plus en sûreté ; elles n'offusquent personne, et la critique ne saurait d'ailleurs par où les saisir. Le fameux littérateur d'Alexandrie a sans doute rendu un immense service aux lettres, en épurant le texte d'Homère, et je ne doute point

(*) Eustath. ad Iliad. pag. 299, 851, 861, ad Odyss. pag. 129. Edit. Basil.

qu'il n'ait mérité les honneurs attachés à son nom, quoiqu'en fait de réputation, comme en tout autre genre de succès, il y ait aussi bien du bonheur. Les soins du fameux critique furent presque exclusivement dirigés vers une grande correction grammaticale qui ne saurait inspirer aujourd'hui un très-vif intérêt, par l'excellente raison que nous en sommes d'assez mauvais juges, et son exemple n'a été que trop suivi; car depuis l'école d'Alexandrie jusqu'à nos jours, on s'est beaucoup plus occupé de ce genre d'observations que d'une foule d'autres questions plus intéressantes, surtout pour nous autres modernes: mais il était facile, et par conséquent bien tentant, de paraître un profond érudit, en se bornant à répéter en latin ce que les anciens scholiastes avaient dit en grec, et en français ce qui n'avait été dit qu'en latin; puis, en rapprochant quelques opinions opposées, sans se prononcer, sans rien décider, quitte à se vanter ensuite de son impartialité.

Tel savant, qui s'est consumé pour se rendre compte, dans Homère, d'une construction qui l'étonne, ou d'un présent mis pour un aoriste, n'a jamais cherché à se rendre compte de la marche générale du poëme, et de la vérité de couleurs avec laquelle en sont peints les divers incidents: en général on lisait isolément chaque morceau à peu près ainsi qu'ils avaient été chantés par les rapsodes; on donnait peu d'attention à la correspondance que ces morceaux ont entr'eux, et cette né-

gligence a beaucoup contribué à faire croire l'Iliade un ouvrage de rapport. (*L'Auteur.*)

PLANCHE 35.

Plan d'Ilium recens *et de ses Environs.*

La prise de Troie est une époque à laquelle, malgré les contradictions qui l'accompagnent, malgré les erreurs et les ornements fabuleux dont on l'a surchargée, les Grecs ont cherché à rattacher les faits qui l'ont suivie. C'est en quelque façon à partir de cet événement que date l'histoire; tout ce qui est antérieur appartient aux siècles héroïques. Nous ne chercherons pas à en fixer le moment précis; beaucoup de savants se sont exercés sur cette matière; il suffira de savoir que les uns le placent à l'an 1282 avant Jésus-Christ, d'autres à l'an 1270, d'autres, enfin, à l'an 1184 avant la même ère (*). Les anciens classaient les faits d'après le temps écoulé entre eux et la prise de Troie, soit qu'ils parlassent d'événements antérieurs à cette mémorable expédition, soit qu'ils descendissent à des âges postérieurs. Ce ne fut que dans l'école d'Alexandrie, et vers le troisième siècle avant l'ère vulgaire, que l'on commença de se servir du calcul des olympiades (**).

(*) Scaliger de Emendatione temporum, Lib. V, pag. 376. Freret, Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. V, p. 316. Larcher, Trad. d'Hérodote, T. VII, pag. 359 et 581.

(**) Timæus, ap. Polyb. et Diod. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. XXIX, pag. 77.

Si nous nous en rapportons aux traditions, lorsque la ville tomba au pouvoir des Grecs, ceux-ci y exercèrent des cruautés inouïes, qui peignent la férocité des mœurs du temps : Déiphobe mutilé dans son lit, le jeune Astyanax précipité du haut des murs, Polyxène égorgée sur le tombeau d'Achille, Cassandre violée dans le temple même de la déesse dont elle embrassait l'image; le vénérable Priam, malgré son grand âge et le respect dû à son rang, massacré aux pieds des autels de Jupiter (*), et surtout la cruelle indifférence avec laquelle les historiens nous racontent ces faits, comme une conséquence naturelle de la victoire, peuvent nous donner, ce me semble, une assez juste idée de ce qu'étaient ces héros, dont la réputation a fait, grâce au génie d'Homère, si grande fortune auprès de la postérité.

Des auteurs ajoutent qu'Agamemnon prononça des imprécations contre celui qui oserait rebâtir Ilium, et que depuis elle resta toujours abandonnée (**); d'autres prétendent qu'après la retraite des Grecs, les habitants échappés de ses ruines se rassemblèrent de nouveau dans le même lieu, sous le commandement des enfants d'Énée ou d'Antenor (***), et les habitants d'Ilium *recens* assuraient

(*) Dion Chrysost. Orat. XI, Banier. Mythol. Lib. V, cap. 6.

(**) Lycurgus contra Leocr. § 15. Strab. Geogr. Lib. XIII, pag. 601.

(***) Dictys Cret. de Bell. Troj. Lib. V, cap. 17. Dares Phryg. de excidio Trojæ, in fine.

que leur ville avait été bâtie sur le même emplacement que l'ancienne (*). Cette jactance n'avait sans doute pour but que de capter la bienveillance de ceux qui montraient quelqu'affection pour l'ancienne Troie, car on a vu précédemment que ces deux villes avaient occupé des emplacements fort différents (**). Il est même reconnu qu'Énée et ses descendants ont été se fixer du côté de Scepsis, comme Homère l'avait annoncé en disant que ce prince régnerait sur les Troyens après Priam (***).

Pendant un temps la contrée resta déserte, comme un témoignage des effets de la colère de Jupiter, qui avait juré de détruire la race de Priam devenue odieuse à ses yeux, et de renverser sa ville de fond en comble (****). Les vainqueurs s'étaient en quelque façon réservé la propriété des domaines de ce prince. Ils avaient consacré le pays à Minerve, et, par ce moyen, tous ceux qui avaient participé à cette guerre eurent un droit égal à sa possession (*****). Postérieurement, des peuples Thraces, les *Trères*, vinrent s'y fixer (******), et y apportèrent sans doute quelques-unes de leurs dénominations; mais 60 ou 80 ans après la guerre de Troie, les Éoliens s'étant établis dans l'île de Lesbos, se répandirent sur le

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 593, 600 et 602.

(**) Voyez ci-dessus, pag. 104 (note***) et 115 de ce volume.

(***) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 306. Hymn. in Vener. v. 197. Strab. Ibid. pag. 607.

(****) Homer. ibid. Lib. VI, v. 448. Lib. XX, v. 308.

(*****) Æschyl. Eumenid. v. 404. Herodot. Lib. V, cap. 94.

(******) Strab. Lib. XII, pag. 573; Lib. XIII, pag. 586.

continent, comme dans un pays qui leur appartenait, et formèrent plusieurs colonies. Au rapport de Strabon, une d'elles, composée d'Astypaléens, s'empara de *Rhœtium*, et fonda près du Simoïs, une petite habitation que l'on appela *Polium*, et depuis *Polisma* ou petite ville. Située dans une position peu avantageuse et peu sûre, elle fut bientôt abandonnée. Les Astypaléens, après s'être successivement transportés en différents endroits, se fixèrent enfin, par l'ordre d'un oracle, sur le sol d'Ilium nouvelle (*). Les rois de Lydie étaient déjà maîtres de toute la Troade, donc cette fondation daterait seulement de 5 ou 600 ans après la guerre de Troie.

A cette époque les poésies d'Homère n'avaient point encore été rassemblées en corps d'ouvrage; elles n'étaient connues que par les morceaux que chantaient les rhapsodes; les détails difficiles à retenir échappaient à la mémoire; et par cette raison les habitants de la nouvelle ville en firent une fausse application, et appelèrent *Scamandre* la rivière nommée *Simoïs* dans Homère. De là les embarras des commentateurs pour expliquer ce poète, et les objections sans nombre qu'ils ont faites à ces nouveaux colons, pour prouver que leur ville n'était pas la même que l'ancienne (**).

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 593 et 601. Pausann. Lib. I, cap. 35; Lib. VIII, cap. 12.

(**) Hestiæa et Demetr. ap. Strab. Lib. XIII, pag. 593, 596, 599, 602.

On pourrait même douter que cette ville portât dans l'origine le nom d'Ilium, du moins on ne le voit bien établi que lorsque l'Iliade fut plus connue, et que les habitants trouvèrent de l'avantage à profiter de l'intérêt inspiré à tous les Grecs par ce bel ouvrage. En effet, la principale divinité de l'ancienne Troie était Apollon, le dieu protecteur de la ville, celui qui combattait toujours à la tête des Troyens; et le temple principal de la nouvelle ville était consacré à Minerve, qui avait abandonné les Troyens, et pris contre eux le parti des Grecs (*). On remarquait même que la statue de Minerve, placée dans cette dernière, représentait la déesse debout, tandis qu'Homère nous dépeint comme assise celle révérée dans l'ancienne Troie (**).

Hellanicus de Lesbos, il est vrai, et quelques autres historiens, semblaient appuyer le sentiment des habitants d'Ilium moderne (***). Dion Chrysostome a été jusqu'à nier la prise de Troie par les Grecs; il prétend, au contraire, que, vaincus par Hector, ils furent obligés de se rembarquer (****); d'où il s'en suivrait que la ville n'aurait jamais changé de place. Mais, si l'on en croit Strabon, Hellanicus, auteur que nous n'avons plus, cherchait à plaire aux Iliéens, et Dion prend tant de précau-

(*) Homer. Iliad. passim.

(**) Id. ibid. Lib. VI, v. 92, 273 et 303. Strab. ibid. pag. 601.

(***) Strab. ibid. pag. 602.

(****) Dion Chrysost. Orat. XI.

tions oratoires pour en venir à son sujet, qu'il paraît clairement n'avoir voulu soutenir qu'un brillant sophisme dont il n'était nullement persuadé.

Cependant les habitants d'Ilium moderne, pour appuyer leur opinion, citaient des usages qui, suivant eux, existaient depuis la ruine de l'ancienne Troie; mais si on examine ces usages avec attention, on voit qu'ils étaient très-récents, et ne pouvaient dater que de l'époque où la nouvelle ville avait déjà pris le nom d'Ilium (*).

(*) Les habitants d'Ilium moderne rappelaient en leur faveur une tradition qui existait aussi chez les Locriens de la Grèce. Les compagnons d'Ajax, fils d'Oïlée, après le crime de ce héros, disait-elle, s'en retournèrent dans leur pays; accueillis par une tempête dans laquelle Ajax lui-même périt, ceux qui purent se sauver rentrèrent chez eux; mais la peste étant bientôt survenue dans la Locride, l'oracle consulté répondit que les habitants devaient envoyer pendant mille ans, chaque année, à Ilium, deux vierges locriennes, destinées à remplir les plus basses fonctions dans le temple de Minerve. Ils choisirent d'abord ces vierges parmi les cent familles les plus distinguées de la contrée, et commencèrent à faire ce sacrifice trois ans après la prise de Troie; mais les premières jeunes filles ayant été tuées par les Iliéens, comme issues d'une nation sacrilége, et leurs cendres jetées à la mer du haut du mont Traron, les Locriens prirent le parti de ne plus envoyer que des enfants pris à la mamelle, comme pouvant être plus facilement introduits dans le temple; enfin ils crurent pouvoir se soustraire à ce tribut; mais la peste ayant reparu dans leur pays, ils recommencèrent à envoyer des vierges à Ilium; seulement ils réduisirent leur offrande à une seule au lieu de deux comme auparavant, et cet usage cessa avec la troisième guerre phocique. (Æneas Tactic. c. 31. Lycophr. Cassandra v. 1141 et seq. Tzetzes ad eumdem, v. 1141 et 1159. Polyb. hist. Lib. XII, p. 656 et 657. Plutarch. de sera numinis vindicta, T. II, p. 557. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. I, v. 45. *Voyez* le dictionnaire de Bayle, art. Cassandra), c'est-à-dire vers la 346e année avant J.-C.

Outre la remarque de Strabon, que cet usage n'est point appuyé par les récits d'Homère, cet auteur prétend qu'il n'a pu être établi que depuis la possession de la Troade par les Perses (Strab. Lib. XIII, p. 600); et en effet, comme l'a observé Casaubon, si en partant de la dernière guerre

Les habitants de cette cité connaissant donc peu les détails de l'Iliade, ou du moins ne les ayant recueillis qu'à travers des traditions contradictoires, on peut facilement leur attribuer l'érection des tombeaux particuliers ou cénotaphes de Patrocle et d'Antiloque, qui existaient sur le bord de la mer aux temps d'Alexandre et de Strabon (*) ; car Homère dit positivement que les cendres de ces deux derniers héros avaient été renfermées dans la même urne avec celles d'Achille.

Cette ville que nous appellerons dorénavant *Ilium recens*, qui prit naissance à une époque bien postérieure à la guerre de Troie (**), ne fut d'abord qu'un bourg avec un chétif temple de Minerve (***) ; il paraît avoir eu même bien peu d'importance quand les Perses, par la destruction de l'empire des Ly-

phocique on remonte à mille ans, ce calcul placera la destruction de Troie à 1340, et quelques années avant l'ère vulgaire (Casaub. Not. ad Æneam Tactic., p. 89), calcul qui ne s'accordera avec aucune hypothèse connue. D'ailleurs, l'interruption et le changement que l'on dit avoir eu lieu dans cet usage, peuvent faire présumer qu'il n'a pas été pratiqué dès les plus anciens temps ; et le nom du mont *Traron*, tiré vraisemblablement de celui des Trères, peuples Thraces que nous avons vu s'établir dans la Troade, semble indiquer une origine postérieure à l'établissement de ces peuples dans la contrée. Le mont *Traron* ou *Treron* était sans doute cette colline basse qui s'étend depuis la ville de Rhæteum jusqu'au tombeau d'Ajax, appelée aujourd'hui Dervent-Dagh.

(*) Strab. Lib. XIII, p. 596. Arrian. Exped. Alex. Lib. I, c. 12. Ælian. Var. hist. Lib. XII, c. 7.

(**) Strab. ibid. p. 601. Gygès, le premier roi de Lydie qui fut maître de la Troade. (Strab. ibid., p. 590 et 595), monta sur le trône, suivant M. Larcher (Trad. d'Hérod. T. VII, p. 599), l'an 715 avant l'ère chrétienne. Ainsi l'origine de la nouvelle ville ne peut pas remonter plus haut.

(***) Id. ibid. p. 593 et 601.

diens, devinrent possesseurs de toute l'Asie-Mineure, puisqu'il n'en est fait aucune mention parmi celles qui donnèrent des troupes à Darius pour son expédition contre les Scythes. Mais bientôt après elle semble acquérir, du moins dans l'histoire, une sorte de célébrité ; car, si nous nous en rapportons à Hérodote, elle fournit aux rois de Perse un prétexte pour faire la guerre contre les Grecs. Ces princes prétendaient, en portant leurs armes dans la Grèce, venger la mort de Priam et la destruction de Troie (*).

Les poésies d'Homère commençaient à se répandre ; rassemblées par Pisistrate et par ses enfants, elles purent être portées par Hippias à la cour de Perse, et les habitants d'Ilium durent les faire valoir avec d'autant plus de raison, qu'elles établissaient entr'eux et les Perses un lien de parenté par Tithon, frère de Priam, et Memnon son fils, que l'on disait avoir régné à Suses (**) ; aussi les Iliéens surent-ils habilement profiter de la bienveillance de Xercès, qui, en montant à la citadelle d'Ilium, crut visiter la Pergame de Priam. Ce prince, dit-on, y sacrifia mille bœufs à Minerve-Iliade ; mais que les Mages y aient fait des libations en l'honneur des héros de la contrée, c'est ce qu'il est difficile de croire, car il était contre leur usage d'honorer les héros étrangers (***).

(*) Herodot. Lib. I, c. 4 et 5.

(**) Homer. Iliad. Lib. XX, v. 237. Herodot. Lib. V, c. 53 et 54; Lib. VII, c. 151. Pausan. Lib. X, c. 31.

(***) Herodot. Lib. VII. c. 43.

Hérodote a pu copier ici Hellanicus, qui vivait du temps de la guerre

Avec un caractère flexible, et peu de moyens de se soustraire à la domination étrangère, les nouveaux Iliéens avaient dans leur ville de quoi satisfaire tous ceux qui devenaient leurs maîtres. Ils honoraient Hector, soutien de l'empire de Priam, et le principal objet de leur culte était Minerve, qui avait contribué à le renverser. Ils honoraient également Achille et Patrocle, ennemis déclarés d'Hector; en sorte qu'ils pouvaient présenter à chacun les divinités auxquelles il était attaché.

Après avoir servi les Perses contre les Grecs, ils se réunirent aux seconds dès qu'ils virent la puissance des premiers abattue, et leur ville fut du nom-

de Xerxès, et c'était vraisemblablement dans cet endroit de son histoire que ce dernier auteur, pour flatter les Iliéens, disait que leur ville était la même que l'ancienne Troie. Hellanicus était de Lesbos, île peuplée d'Éoliens, et soumise à Xerxès; cet auteur ne pouvait donc pas alors tenir un autre langage, puisque ce prince appuyait, comme le disent les Grecs, son expédition contre la Grèce, sur les griefs d'Ilium.

Si ce manifeste d'un roi de Perse contre les Grecs, et surtout le prétexte de venger les injures de Priam, paraît singulier, que pensera-t-on de la lettre de Mahomet II au pape Pie II, citée dans les Essais de Montaigne. (Liv. II, c. 36). Ce prince musulman y témoigne au pape son étonnement de ce que les Italiens osent se liguer contre lui, *attendu*, dit-il, *que nous avons notre origine commune des Troyens, et que j'ai comme eux intérêt de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moi.* Ce que l'on peut dire, c'est que toutes ces pièces sont controuvées, et l'ouvrage de faussaires qui avaient intérêt à les fabriquer. Le manifeste du roi de Perse nous est donné par les auteurs Grecs, et nous n'avons pas les originaux persans d'après lesquels nous aurions pu juger sainement des raisons alléguées dans le temps; quant à la lettre citée par Montaigne, on en trouve l'original dans le Recueil de Reusner, intitulé *Epistolæ Turcicæ*. Mais cet original, plein de contradictions et d'inconvenances, ne porte aucun caractère d'authenticité; et quoiqu'écrit en latin, je le crois l'œuvre de quelque Grec de Candie très-animé contre les Latins, et surtout contre les Vénitiens.

bre de celles auxquelles le grand roi se trouva obligé de rendre la liberté par le traité conclu à Suses, l'an 449 avant J.-C., traité aussi honorable pour la Grèce que honteux pour Artaxerxès (*).

Les Iliéens, rentrés dans le corps de la nation grecque, recueillirent dans leur temple les offrandes de tous ceux qui voulaient sacrifier à Minerve, et c'est en venant implorer l'assistance de la déesse, que Mindarus, général lacédémonien, vit, du haut de la citadelle d'Ilium, la déroute de sa flotte battue devant Dardanus par celle des Athéniens (**).

A cette époque on étendait le nom d'Éolide à toute la contrée où se trouvait Ilium (***), et dont la Troade formait la partie septentrionale (****). Cette dernière portion était peuplée de petites villes grecques qui avaient peu de liaisons entr'elles, en sorte qu'elles pouvaient être facilement subjuguées; aussi les satrapes des provinces voisines, regardant tou-

(*) Demost. de fals. leg., p. 336. Diod. Sic. Lib. XII, p. 74, edit. Rhodom. Plutarch. in Cimon. T. I, p. 487.

Par ce traité, le roi s'engageait à laisser libres toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure; ses vaisseaux ne pouvaient naviguer dans le Pont-Euxin au-delà des Cyanées, et dans la Méditerranée à l'occident des Chélidonies; en outre, il était défendu à ses armées de terre d'approcher de la côte entre ces deux points, de plus de trois journées de chemin, ou à la distance que peut parcourir un cheval en un jour.

(**) Xenoph. Hellen. Lib. I, c. 1.

(***) Xenoph. ibid. et Lib. III, c. 1 et 2. Æneas Tactic. c. 24. Aristot. Œcon. Lib. II, T. III, p. 692, edit. Duval.

(****) Herod. Lib. IV, c. 38; Lib. V, c. 26 et 122; Lib. VII, c. 42. Themistog. Ἀνάβασις. Lib. V, c. 6; Lib. VII, c. 8. Diod. Sic. Lib. XIII, p. 171; Lib. XIV, p. 226; Lib. XVII, p. 492, 499 et 500.

jours l'Éolide comme une partie de leur gouvernement, permirent-ils à plusieurs tyrans de s'y établir.

Un certain Zénis de Dardanus s'était formé, dans la Troade, un état assez étendu, composé de plusieurs villes dont Ilium était une des principales. Il gouvernait ses possessions avec sagesse, et payait un tribut à Pharnabaze, satrape de la petite Phrygie, pour le roi de Perse. A sa mort, sa femme Mania sollicita et obtint du satrape la survivance de son époux. Non moins exacte à lui payer le tribut, elle l'accompagnait quelquefois dans ses expéditions contre les Mysiens et contre les Pisidiens : souvent elle se présentait à sa cour, et lui portait des présents pour lui et ses femmes. Elle accrut ses domaines par la prise successive des villes maritimes de Larissa, Hamaxitus et Colonæ, et sut, par un gouvernement juste et modéré, rendre les Grecs heureux et se les attacher. Son fils, jeune homme de dix-sept ans, doué des plus heureuses qualités, et destiné à lui succéder, réalisait déjà ses espérances, lorsque Midias, habitant de Scepsis, à qui elle avait uni sa fille, aveuglé par le désir de régner, entra dans leur appartement, et les immola tous deux à sa cruelle ambition. Devenu maître du pouvoir, ce nouveau tyran s'empara des villes de Scepsis et de Gergithe, où Mania tenait ses trésors ; mais les autres villes de la principauté ne voulurent point le reconnaître, et ce fut en vain qu'il sollicita la faveur de Pharnabaze, qui, outré de son double forfait, lui

refusa tout appui. Sur ces entrefaites, Dercyllidas, général lacédémonien, arrive dans l'Éolide avec une armée. Regardant l'hommage rendu au satrape par les villes de cette contrée comme une infraction au traité, il les engage à secouer le joug. Plusieurs d'entr'elles, Néandria, Ilium, Cocylium, le reçoivent; mais d'autres, Larissa, Hamaxitus, Colonæ, Cebren, résistent. Il les emporte de vive force, et se fait ensuite céder Scepsis et Gergithe, par Midias, qu'il réduit à n'être plus qu'un simple particulier. Ainsi fut pacifiée toute cette partie de l'Éolide, et l'heureux Dercyllidas, vainqueur de neuf places en huit jours, alla s'enfermer dans Abydos, la principale alliée des Lacédémoniens dans cette contrée (*).

Les disputes des Athéniens et des Lacédémoniens pour la possession des villes de l'Hellespont, les secours que les satrapes du grand roi fournissaient alternativement aux deux partis, et surtout l'or qu'Artaxerxès répandait avec profusion dans la Grèce, causèrent beaucoup d'embarras aux Lacédémoniens, qui reconnurent la difficulté de maintenir les villes d'Asie dans la jouissance de leur liberté. Ils résolurent donc de faire de nouvelles propositions au roi. L'an 389 avant J.-C. ils envoyèrent à Suses un de leurs concitoyens, Antalcidas, qui fut obligé de signer un traité bien différent de celui conclu 60 années auparavant. Par ce traité, devenu néces-

(*) Xenoph. Hellen. Lib. III, c. 1 et 2. Diod. Sic. Lib. XIV, page 266.

saire, dit l'auteur d'Anacharsis (*), les Lacédémoniens cédaient au roi de Perse tout le continent de l'Asie, ne réservant aux Grecs que la possession des îles; et le prince menaçait du poids de sa colère toutes les cités qui refuseraient de souscrire aux conditions proposées (**).

Les villes de l'Asie-Mineure furent donc de nouveau soumises aux Perses. Il ne paraît cependant pas que leur manière de se gouverner en ait beaucoup souffert, car elles ne furent point réunies aux satrapies; elles formèrent au contraire des apanages particuliers que le roi de Perse donnait aux seigneurs qu'il voulait favoriser.

Sur la fin du règne d'Artaxerxès-Mnémon, plusieurs satrapes de l'Asie-Mineure se révoltèrent; Artabaze, envoyé contre eux à la tête d'une armée considérable, eut quelques succès (***); pour le récompenser, le roi lui donna les environs d'Ilium, et presque toute la partie de l'Éolide qui avoisinait l'Hellespont. Sous le règne suivant, sa fortune changea. Proscrit à son tour (****), il leva une armée; mais Autophradate, satrape de Lydie, marcha contre lui, le défit et s'empara de sa personne.

(*) Barthélemy, Voy. du jeune Anach. T. I, p. 320.

(**) Xenoph. ibid. Lib. V, c. 1. Diod. Sic. Lib. XIV, p. 319.

La conclusion de ce traité souffrit de grandes difficultés de la part des Grecs; il fut long-temps débattu. Mais les circonstances forçant de l'accepter, les différentes républiques de la Grèce le signèrent enfin deux ans après, c'est-à-dire l'an 387 avant J.-C.

(***) Diod. Sic. Lib. XV, p. 398 et 399.

(****) Quint. Curt. Lib. VI, c. 5.

Memnon et Mentor, deux de ses gendres, firent aussitôt de nouvelles levées pour le délivrer; ils eurent recours à Charidème, grec d'Orée dans l'île d'Eubée, chef d'une troupe de mercenaires grecs très-attachés à sa personne. Ce Charidème, décrié pour ses mœurs, ne tarda pas à justifier sa mauvaise renommée, car à peine fut-il passé en Asie, qu'au mépris de ses serments, il enleva à ces princes, Scepsis, Cebren et Ilium, qu'il garda quelque temps et traita en villes conquises (*).

Nous savons d'un auteur contemporain, que la ruse seule le rendit maître d'Ilium. Un des gens de l'archonte avait l'habitude de sortir tous les jours de la ville pour chercher des vivres, et ne rentrait que de nuit; il se laisse corrompre, et revient un soir avec trente soldats déguisés, des femmes et des enfants qu'il fait passer pour des captifs qu'il a délivrés. Aussitôt la grande porte de la citadelle s'ouvre, la sentinelle est tuée, Charidème paraît, et la ville est prise. A peine en était-il maître, qu'un certain Athénodore d'Imbros, commandant aussi un corps de Grecs au service d'Artabaze, se présente à l'entrée de la forteresse. On lui demande le mot d'ordre; Διόσκουροι (*Dioscures*), répond-il ! celui de Charidème était Τυνδαρίδαι (*Tyndarides*) ! La similitude de signification (**) de ces deux mots causa

(*) Demost. contra Aristocr., p. 747 et 750. Aristot. Œcon. Lib. II, T. III, p. 692. Olivier, Histoire de Philippe, T. I, p. 109. Barthélemy, Voyage du jeune Anach. c. 61, T. V, p. 126.

(**) *Les Dioscures* étaient Castor et Pollux qui, fils de Tyndare, se nommaient aussi *les Tyndarides*.

d'abord quelqu'embarras aux soldats de Charidème ; mais tout s'étant expliqué, Athénodore fut chassé ainsi que sa troupe, et Charidème resta seul maître de la ville et de la citadelle (*), et les garda environ une année.

Artabaze, rendu à la liberté par Autophradate, chercha à tirer vengeance de Charidème; il vint l'assiéger dans ses places avec l'armée qu'avaient rassemblée ses gendres. Sans vivres, sans argent, manquant de vaisseaux pour se transporter en Europe, Charidème eut recours aux Athéniens, et leur écrivit une lettre remplie de protestations d'amitié. Cependant Artabaze ne cessait de le presser, et la guerre devenait de plus en plus meurtrière, lorsque Mentor et Memnon lui conseillèrent de renoncer à punir son ennemi, et de le laisser sortir de l'Asie. Charidème profita de la circonstance, passa d'Abydos à Sestos dans la Chersonnèse, et joignit ses troupes à celles de Cotys, roi de Thrace, contre ces mêmes Athéniens qui venaient à son secours (**).

L'Éolide rentra sous la puissance d'Artabaze;

(*) Æneas Tactic. c. 24.

D'autres auteurs (Plutarch. in Sertorio, T. I, p. 658, Polyen. Strateg. Lib. III, c. 14) racontent le fait autrement; mais j'aime mieux m'en rapporter à un écrivain du temps, qui devait être plus instruit que tout autre.

Cet Athénodore d'Imbros est sans doute celui qui fut fait prisonnier par Alexandre dans l'Asie-Mineure, et auquel ce prince rendit la liberté à la recommandation de Phocion (Plutarch. in Phocion. T. I, p. 750).

(**) Demosth. contra Aristocrat. p. 750 et 754. Aristot. Œcon. Lib. II, T. III, p. 692.

mais, toujours en révolte contre son maître, cet ancien favori d'Artaxerxès implora l'assistance des Athéniens et des Thébains : l'appui qu'il en reçut fut pour lui d'un grand secours. Plusieurs fois le talent des généraux grecs et la valeur de leurs soldats triomphèrent des armées du grand roi (*) ; mais, bientôt privé de cet appui, Artabaze fut accablé par le nombre, et se vit contraint d'abandonner l'Asie-Mineure, et d'aller, avec sa famille, chercher un refuge en Macédoine, à la cour de Philippe (**). Mentor seul resta, et finit par obtenir son pardon ; il s'attacha à Ochus, et sut, par ses services, gagner les bonnes grâces de ce prince, qui le nomma satrape de toutes les côtes de l'Asie-Mineure, et le chargea de réduire les rebelles de la contrée (***). Sa bonne administration augmenta son crédit ; son influence s'accrut, il en usa pour faire rappeler son frère Memnon, puis son beau-père, qui devinrent l'un et l'autre, les derniers et les plus zélés soutiens de l'empire de Perse (****).

(*) Demosth. Philipica 1ª et 2ª, pag. 25 et 50. Diod. Sic. Lib. XVI, pag. 424 et 434. Plutarch. in Arato. Tom. I, pag. 1034.

(**) Diod. Sic. ibid. pag. 449. Quint.-Curt. Lib. V, cap. 9 ; Lib. VI, cap. 5.

(***) Diod. Sic. ibid. pag. 444 et 449.

(****) Id. ibid. pag. 449.

Suivant Diodore, Artabaze ayant épousé une sœur de Mentor et de Memnon, aurait été leur beau-frère ; mais Diodore se trompe, car Démosthènes, qui vivait dans le même temps que ces princes, dit (contra Aristocr. pag. 750) que Mentor et Memnon étaient gendres d'Artabaze, et il ajoute qu'ils étaient fiers de cette alliance. En effet, Artabaze avait épousé (Arrian. Exped. Alex. Lib. II, cap. 1) une princesse du sang royal, sœur aînée de Darius-Codoman, le dernier roi de Perse ;

L'histoire ne parle plus de Mentor, et lorsque les troupes de Philippe et d'Alexandre entrèrent en Asie, ce fut Memnon qui battit les généraux de ces deux princes, et força Parménion d'abandonner le siége de plusieurs villes de l'Eolide, et de se retirer vers l'Hellespont (*).

Si les griefs d'Ilium contre les Grecs ont pu servir un moment de prétexte à l'ambition des rois de Perse, il ne paraît pas que cette ville en ait tiré beaucoup d'avantages; car ses souverains ne l'ont point enrichie, et les honneurs qu'ils lui ont rendus ont été passagers comme l'objet qui les a fait naître. Nous allons maintenant la voir s'accroître et s'agrandir par les bienfaits des descendants de ceux qui s'étaient ligués contre l'ancienne Troie; et le rôle qu'elle va jouer deviendra désormais plus brillant (**).

Alexandre, formé à l'école d'Aristote, s'était nourri des poésies d'Homère (***), dont la lecture avait enflammé son imagination; il brûlait du désir de visiter la contrée illustrée par l'Iliade. Sans s'inquiéter si la ville d'Ilium, qui existait alors, était bien réellement celle chantée par Homère, il lui suffisait qu'elle fût sur son territoire et qu'elle en portât le nom, pour mériter son attention. D'ailleurs

et cette alliance fut ce qui donna à Mentor et à Memnon le moyen de se produire facilement à la cour.

(*) Diod. Sic. ibid. p. 479, 491 et 492; Lib. XVII, p. 487.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 596.

(***) Sainte-Croix, Exam. des Hist. d'Alexandre, p. 205.

ce territoire ne renfermait-il pas les cendres de héros auxquels il rattachait son origine! et quoique les Iliéens leur fissent partager, avec plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les ennemis des Grecs, les hommages qu'ils leur rendaient, Alexandre ne s'en fit pas moins gloire de les honorer tous également, et de prendre la ville sous sa protection.

A son passage en Asie il vint aborder dans le petit port des Achéens, situé sur le territoire d'Ilium. A peine descendu sur le rivage il se hâta de monter avec toute sa suite à la citadelle, pour offrir à Minerve, protectrice de la ville, un sacrifice digne de la déesse (*). Le prêtre, homme adroit et d'un esprit délié, voyant les bonnes dispositions du prince pour la ville, voulut en profiter; il flatta l'ambition du monarque, l'assura de la protection de Minerve, et même, dit-on, ne lui épargna pas les augures favorables (**). Après avoir visité la ville, Alexandre rentra dans le temple, y déposa ses armes, et en reçut d'autres que l'on rapportait avoir été consacrées à la déesse au temps de la guerre de Troie (***). Il les eut toujours en grande vénération; des officiers de son armée furent chargés de les porter devant lui dans toutes les batailles (****), et un historien nous assure qu'il en était

(*) Arrian. Exped. Alex. Lib. I, c. 11.

(**) Diod. Sic. Lib. XVII, p. 500.

Cet auteur remarque comme une singularité, que ce prêtre portait aussi le nom d'Alexandre.

(***) Diod. ibid. Arrian. ibid.

(****) Arrian. ibid. Lib. I, c. 15; Lib. VI, c. 9.

revêtu au combat du Granique, et qu'elles le garantirent de la mort (*). Avant de se rendre aux tombeaux qui étaient répandus dans la plaine, il sacrifia sur l'autel de Jupiter-Hercæus, afin d'apaiser les mânes de Priam, irritées contre Néoptolème, auquel il faisait remonter sa race (**).

Dans les territoires voisins, Alexandre honora particulièrement les cendres d'Hector et d'Ajax (***); mais ce fut sur le tombeau d'Achille qu'il épuisa ses offrandes. Il révérait ce héros comme un dieu; c'était le modèle qu'il se proposait de suivre, et, dans son enthousiasme (****), il se plaignait déjà de n'avoir point un Homère pour chanter ses exploits; amour de la gloire vraiment louable dans un jeune prince qui avait à parcourir une si belle carrière, malheu-

(*) Diod. Sic. Lib. XVIII, p. 500, 502 et 503.

(**) Arrian. Exped. Alex. Lib. I, c. 11.

(***) Diod. Sic. ibid. p. 499. Julii Valerii Res gestæ Alexandri, Lib. I, n° 58.

(****) Voyez plus haut, dans ce volume, p. 133.

Alexandre enviait le sort d'Achille, et l'évènement a fait voir qu'il avait en partie raison. Il trouva dans Éphestion un second Patrocle; mais il ne s'est point rencontré d'Homère pour chanter ses exploits. Arrien, le plus fidèle de ses historiens, remarque que dans le deuxième siècle, temps où il écrivait, aucun poète, aucun auteur renommé n'avait encore célébré dignement les hauts faits d'Alexandre (Arrian. Exped. Alex. Lib. I, c. 12. Juliani Cæsares, T. I, p. 324. Edent. Spah). Lui-même il l'entreprit; mais il ne nous a donné qu'une histoire assez sèche de ce conquérant; néanmoins il avait encore, pour se diriger dans son travail, les mémoires des contemporains et des compagnons d'Alexandre, qui devaient renfermer des détails précieux; aujourd'hui nous sommes privés de ce secours, et le temps, jaloux de la gloire du prince macédonien, nous a réduits, pour connaître ses exploits, à consulter des auteurs qui se contrarient souvent, et dont le plus ancien a écrit 300 ans après lui.

reusement ternie par des actions honteuses, que l'adulation de ses courtisans n'a pu faire oublier! Il ordonna aux cavaliers thessaliens qui l'accompagnaient, de faire le tour du tombeau, en suppliant à haute voix le héros de marcher avec eux contre Darius, et donna ensuite dans la plaine le spectacle d'un combat simulé, qui se renouvela souvent, et devint le modèle des jeux troyens célébrés depuis à Rome (*).

De retour à Ilium, Alexandre témoigne aux habitants toute sa bienveillance; il veut que leur ville, qui jusque-là n'avait été qu'un bourg, prenne le titre de cité, qu'elle soit libre, exempte d'impôt, et qu'elle se gouverne par ses lois; il promet de la rendre grande et florissante, d'y élever à Minerve un superbe temple, qui deviendra célèbre dans tout l'univers par les jeux sacrés qu'il instituera en l'honneur de la déesse (**); mais la mort le prévint, elle arriva trop tôt pour l'exécution de ces projets, et ce fut un de ses successeurs, qui, plein de vénération pour la mémoire de ce conquérant, se chargea de remplir ses vues. Néanmoins les habitants d'Ilium montrèrent de la reconnaissance, car ils donnèrent à une de leurs tribus le nom d'*Alexandris* (***).

(*) Philostr. Heroic. c. XIX, § 15. Servius ad Virgil. Æneid. Lib. V, v. 556 et 602.

(**) Diod. Sic. Lib. XVIII, p. 589. Strab. Lib. XIII, p. 593 et 595.

(***) Clarke's Travels, etc. T. II, p. 92. Dubois. Inscript. manuscr. n° 34.

Tandis que ce prince marchait de conquêtes en conquêtes, un orateur célèbre visitait la Troade dans l'intention de lire l'Iliade sur la scène des événements qui y sont décrits, et de se pénétrer des détails du poëme sur les lieux mêmes; mais l'imprudence d'un jeune homme qui l'accompagnait nous a privés du fruit de cette lecture et des remarques judicieuses qui n'auraient pas manqué d'en être la suite. On voit que je veux parler de l'aventure arrivée à Eschine d'Athènes (*), aventure si agréablement racontée par notre bon La Fontaine (**). Je ne me permettrai pas de la rapporter ici; il suffit de dire que l'usage qu'elle rappelle avait lieu non-seulement en Troade, mais encore en plusieurs autres endroits de la Grèce (***).

Tant que la province de l'Asie-Mineure, où se trouvaient enclavés le territoire d'Ilium et toute la Troade, fut sous la domination des Perses, les Grecs lui donnèrent le nom de *Petite-Phrygie*, nom qui subsista jusque sous le règne d'Alexandre (****); mais devenue entièrement la possession des Macédoniens, on y comprit le gouvernement

(*) Æschin. Epist. X, p. 211. Les savants pensent que cette lettre n'est point d'Eschine et qu'elle est supposée; mais comme elle est ancienne, elle prouve l'usage qui existait dans la Troade et dans d'autres contrées.

(**) La Fontaine, conte intitulé *le Fleuve Scamandre*.

(***) Barthélemy. Voyage du jeune Anacharsis, chap. 61, Tom. V, p. 200.

(****) Xenoph. Hellen. Lib. IV, c. 1. Strab. Lib. XII, p. 563 et 571. Quint. Curt. Lib. X, c. 9. Justin. Hist. Lib. XIII, c. 4.

des villes grecques de l'Hellespont, et alors on l'appela *Phrygie de l'Hellespont* (*). Après la mort d'Alexandre elle subit plusieurs révolutions, et tomba enfin, ainsi qu'une grande partie de l'Asie-Mineure, entre les mains de Lysimaque, roi de Thrace, un des successeurs de ce conquérant. Celui-ci, soit par politique, soit par respect pour les volontés de son maître, s'empressa de mettre à exécution les projets que ce prince avait formés. Il entoura Ilium d'un mur de 40 stades de circuit (**), et, pour en augmenter la population, y transféra les habitants de plusieurs villes voisines ruinées par les guerres; il y fit bâtir, dans la citadelle, un magnifique temple à Minerve (***), et y attacha des revenus considérables, destinés à la célébration de fêtes, de sacrifices et de jeux sacrés, dont quelques-uns étaient communs aux deux villes d'Ilium et d'Alexandria-Troas (****).

Cette province de Phrygie passa ensuite aux rois

(*) Diod. Sic. Lib. XVII, p. 501. Lib. XVIII, p. 587, 590, 595, 619 et 627; Lib. XIX, p. 699; Lib. XX, p. 831. Strab. Lib. II, p. 129; Lib. XII, p. 543, 563, 566 et 571. Quint. Curt. Lib. X, c. 9. Arrian, Exp. Alex. Lib. I, c. 12 et 29. Id. ap. Phot. Bibl. Cod. XCII, col. 216 et 224. Appian. de Bell. Syr. p. 128. Pausan. Lib. I, c. 29. Dexipp. ap. Phot. Bibl. Cod. LXXXII, col. 200.

(**) Ces 40 stades, sur le pied du stade pythique qui égale 76 toises de France, font une enceinte de 3040 toises, ou d'environ une petite lieue et demie; c'est précisément la mesure que présente la trace des fondements de ce mur sur le plan.

(***) Strab. Lib. XII, p. 593.

(****) Inscriptions antiques dans Le Chevalier, Voyage de la Troade, T. III, p. 304, 305 et 311; dans Clarke's Travels, T. II, p. 114. Nota; Inscript. manusor. de Dubois, n^os 21 et 24.

de Syrie; mais ils n'en furent pas toujours paisibles possesseurs, car des hordes de barbares vinrent de fort loin y porter le trouble et l'effroi. Des Gaulois, reste de ceux qui avaient pillé Delphes, arrivèrent sur les bords de la Propontide: là ils se divisèrent en deux bandes; l'une, sous le commandement de Léonorius, franchit le Bosphore et entra en Bithynie; l'autre, sous la conduite de Lutarius, vint aborder au territoire d'Ilium. Ne trouvant pas cette ville en état d'être défendue, elle la quitta et alla rejoindre l'autre troupe en Bithynie, non sans avoir auparavant pillé la province (*).

Le voisinage de cette masse de barbares devint dans plus d'une occasion funeste à la contrée; composés de trois nations différentes, les Gaulois se partagèrent l'Asie-Mineure en trois portions, et en tirèrent des contributions qu'ils exigeaient avec beaucoup de rigueur (**). Mais Attale Ier, roi de Pergame, osa refuser ce tribut, marcha contre eux, les vainquit et les obligea de se retirer dans l'intérieur du pays (***). Peu après arriva une autre horde qui s'établit en Europe vis-à-vis des côtes de l'Asie, où elle forma un état dont l'existence se

(*) Hegesianax ap. Strab. Lib. XIII, p. 594; Liv. Hist. Lib. XXXVIII, c. 16.

(**) Memnon, apud Phot. Bibl. cod. CCXXIV, col. 721. Liv. ibid. Lib. XXXVIII, c. 16.

(***) Polyb. in Excerpt. Vales. p. 102. Liv. ibid. Lib. XXXIII, c. 21. Lib. XXXVIII, c. 16. Strab. Lib. XII, p. 566; Lib. XIII, p. 624. Pausan. Lib. I, c. 4 et 8; Lib. X, c. 15. Justin. Hist. Lib. XXV, c. 4. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XII, p. 212 et 218.

soutint quelque temps par le pillage des territoires des villes grecques environnantes, et par les tributs dont elle les accablait (*). Plusieurs souverains de l'Asie prenaient ces barbares à leur solde. Attale, qui les avait déjà combattus, ayant eu l'imprudence de les attirer d'Europe, s'était vu forcé de les congédier; mais ces étrangers connaissaient le chemin de l'Asie, et ce pays leur offrant plus d'avantages, ils y firent plusieurs incursions, et finirent par mettre le siége devant Ilium, qui serait tombée en leur pouvoir, si les habitants d'Alexandria-Troas ne fussent venus promptement le faire lever avec un corps de 4,000 hommes, commandé par Themista ou Themistius. Obligés d'abandonner cette contrée, ils se répandirent sur les bords de l'Hellespont, et occupèrent, dans le territoire d'Abydos, la ville d'Arisba, d'où ils firent des courses dans les environs, jusqu'au moment où, attaqués à l'improviste par Prusias Ier, roi de Bithynie, ils furent presque tous massacrés, hommes, femmes et enfants. Ceux qui purent échapper au carnage allèrent rejoindre leurs anciens compatriotes dans la Galatie (**).

Les villes de l'Hellespont ménageaient les souverains dont les possessions entouraient leurs territoires, et, parmi eux, elles distinguaient Attale, auquel elles portaient plus d'attachement qu'à Pru-

(*) Polyb. Hist. Lib. IV, p. 313. Cary, Hist. des Rois de Thrace, p. 45 et 46.

(**) Polyb. Ibid. Lib. V, p. 430, 431 et 447.

sias, qui, n'étant pas d'origine grecque, leur témoignait peut-être moins d'égards. Il s'éleva entre ces deux princes une guerre dans laquelle plusieurs de ces villes semblent avoir pris parti (*). Nous n'en connaissons pas les détails; mais Strabon nous apprend qu'elle se termina par un traité avantageux pour Attale. Prusias lui cédait la Phrygie-Hellespontique, et ce que les rois de Pergame ont depuis appelé Phrygie-Épictète ou *acquise*, provinces qui formaient la plus grande partie de l'ancien gouvernement de la Petite-Phrygie (**). Attale, devenu maître de toutes les rives de l'Hellespont en Asie, châtia les cités qui avaient embrassé la cause de son ennemi, et ce fut alors, selon toute apparence, qu'il assiégea et détruisit Gergithe, dont il transféra les habitants aux sources du Caïcus (***). Il proté-

(*) Liv. Hist. Lib. XXVIII, c. 7.

(**) Strab. Lib. XII, p. 563.

(***) Id. ibid. Lib. XIII, p. 616.

Ce passage de Strabon et le précédent demandent des explications. Dans le premier, Strabon rapporte que *Philippe, roi de Macédoine, après avoir détruit les villes de Cius et de Myrlea, les donna toutes deux à Prusias, fils de Zélas, qui l'avait aidé à les détruire;* il ajoute que *c'est Prusias qui reçut dans ses états Annibal, réfugié chez lui après la défaite d'Antiochus, et qui céda aux rois Attaliques, par un traité, la Phrygie-Hellespontique, appelée anciennement la Petite-Phrygie, et que ceux-ci ont nommée la Phrygie-Épictète.* Ce récit n'est pas tout-à-fait exact, car Polybe nous apprend (Hist. Lib. XV, p. 709 et 710, et Lib. XVII, p. 745) que ce fut à Prusias I^er^ que Philippe céda, après les avoir détruites, les villes de Cius et de Myrlea; nous savons que ce fut au contraire Prusias II qui reçut Annibal dans ses états, et qui eut ensuite la lâcheté de le livrer aux Romains. Quant au troisième fait, Prusias II eut bien une guerre très-animée avec Attale II, roi de Pergame; mais Polybe nous dit encore (Excerpt. Legat. n° CXXXVI, p. 965) que la paix s'étant faite entre les deux princes par l'entremise des Ro-

gea particulièrement Ilium, et se concilia tellement l'amour des habitants, qu'ils lui rendirent les mêmes honneurs qu'à Alexandre, en donnant à une de leurs tribus le nom d'*Attalis* (*).

Jusqu'ici la ville d'Ilium a été protégée par des princes puissants, à la vérité, mais dont l'autorité, trop peu affermie dans la contrée, n'avait pu lui donner une existence solide et durable : bientôt il

mains, les conditions furent que chacun garderait les pays qu'il possédait avant la guerre, et que Prusias paierait seulement une forte somme à Attale pour le dédommager des dégâts qu'il avait causés dans ses états. Attale II ne put donc, par ce traité, acquérir aucun pays nouveau; ainsi, le fait mentionné par Strabon, dans cet endroit, doit être antérieur. En effet, la guerre entre Prusias Ier et Attale Ier dut également se terminer par un traité avantageux au second, et qui augmenta considérablement ses possessions; car bientôt après nous voyons Attale recevoir des envoyés romains, chargés de venir chercher la statue de la déesse Idæa ou Cybèle. Il les conduit lui-même à Pessinonte, ville de cette Phrygie-Épictète, sur le Sangare, et de son autorité leur fait livrer la statue (Liv. Lib. XXIX, c. 10 et 11. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XII, p. 420); ce qu'il n'eût pu faire si la province ne lui eût pas appartenu. Il en résulte donc que le traité dont parle ici Strabon ne peut être que celui qui termina la guerre entre Prusias Ier et Attale Ier, et que, par suite, la mention faite dans ce passage de la retraite d'Annibal chez Prusias II n'est vraisemblablement qu'une interpolation maladroite d'un copiste qui a confondu l'un et l'autre Prusias.

Le deuxième passage demande actuellement peu d'explication. Quoique Strabon ne dise pas quel est cet Attalus qui détruisit la ville de Gergithe, il paraît assez clair, par l'explication du passage précédent, que cette destruction dut avoir lieu par suite de la guerre entre Attale Ier et Prusias Ier, d'autant que les Romains, à la paix avec Antiochus, ne se déterminèrent sans doute à donner le territoire de Gergithe aux Iliéens, que parce que cette ville n'existait plus (Liv. Lib. XXXVIII, c. 39).

(*) Inscription antique dans Le Chevalier, Voyage de la Troade, T. II, p. 136; T. III, p. 304; dans Sibthorp, into Memoirs relating to European and Asiatic Turkey, by Robert Walpole, T. I, p. 104; dans Clarke's Travels, etc. T. II, p. 86; dans Dubois, Inscript. manuscr. n° 32; dans Barker. Webb, Osservazioni nell'Agro Trojano nella Biblioteca Italiana, n° 67, Luglio, 1821, p. 40.

lui arrivera de l'Occident de nouveaux protecteurs dont le gouvernement ferme et vigoureux saura lui assurer tout le lustre qu'elle peut acquérir. Les Romains, peuple guerrier et politique, déjà maîtres de toute la Grèce, songeaient à établir leur pouvoir en Asie. La tradition, qui les faisait descendre d'un héros nommé Énée, ancien chef de Troyens établis en Italie après la ruine de Troie (*), ne servait que trop bien leurs projets. Ils profitèrent habilement de cette circonstance pour lier leur généalogie à celle d'Énée, fils d'Anchise; et lorsque leur puissance commença de s'accroître, on n'osa plus les contredire; même, pour flatter leur vanité, on alla jusqu'à fortifier cette opinion de tous les raisonnements possibles. Le but des Romains était de se ménager des alliés en Asie, comme ils avaient fait précédemment en Espagne (**) et ailleurs; et l'on peut dire qu'ils n'usèrent jamais en vain de cette politique.

Dans l'origine, et lorsque leur pouvoir était encore borné, on remarqua peu leurs prétentions; eux-mêmes ne cherchaient pas à les faire valoir: mais lorsqu'ils eurent subjugué l'Italie, et forcé Pyrrhus, roi d'Épire, de rentrer dans ses états, non-seulement ils devinrent redoutables à leurs voisins, mais encore aux peuples éloignés, qui, sur

(*) Theodori Ryckii dissertatio de primis Italiæ colonis, etc. ad calcem Holstenii notarum ad Steph. Byzant. cap. X, p. 435 et seq.

(**) Petit-Radel, Nouv. Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, Tom. VI, p. 358.

le bruit de leurs victoires, recherchèrent leur alliance. Les Grecs envoyèrent des ambassadeurs à Rome (*), et Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, ne dédaigna pas de faire complimenter la République sur un événement (**) dont il ne prévoyait pas que les suites dussent amener la destruction de son propre royaume. Loin de négliger cette occasion d'augmenter leur influence, les Romains envoyèrent à leur tour à Alexandrie, pour remercier le prince, une ambassade qui fut reçue avec toute la magnificence digne de la cour d'un grand monarque (***).

Alexandrie était alors le centre de la civilisation et du bon goût. Le roi formait cette fameuse bibliothèque dont nous regrettons aujourd'hui la perte. Pour la mettre en ordre, il avait appelé à sa cour les gens de lettres et les savants, qui y étaient accourus de toutes parts. Les critiques s'occupaient des poésies d'Homère; ils revoyaient les textes, prétendaient les expliquer, et souvent prêtaient aux vers de ce poète un sens qu'il n'avait jamais eu l'intention de leur donner. On ne peut douter que ces savants, témoins de la réception brillante que le roi fit aux ambassadeurs, n'aient eu des communications très-intimes avec les membres de cette députation, dans laquelle on voit figurer Fabius-Pic-

(*) Justin. Hist. Lib. XXVIII, c. 1.

(**) Dio Cass. Hist. Rom. p. 61, edente Reimaro. Eutropii Breviarium Hist. Rom. Lib. II, c. 15. Zonaræ annales, Lib. VIII, c. 6. T. I, p. 379.

(***) Valer. Maxim. Lib. IV, c. 3. Dio Cass. ibid. Justin. ibid. Lib. XVIII, c. 2. Zonaræ annales, ibid.

tor (*), le premier historien de Rome. Jusque-là les Romains n'avaient pour annales que de faibles morceaux de poésies et des chroniques assez sèches; Fabius, qui se proposait d'écrire l'histoire de son pays, n'aura pas manqué de rechercher la société des érudits, de les consulter sur l'origine de sa nation; et comme le prince voulait que les ambassadeurs s'en retournassent satisfaits, il est à présumer que, par adulation ou par politique, on n'aura pas craint d'altérer les textes de quelques auteurs, afin de flatter ainsi la vanité et les prétentions des Romains. C'est en effet à cette époque que l'on changea l'expression de deux vers d'Homère, leur faisant signifier que *la postérité d'Énée régnerait sur le monde entier* (**). Lycophron, poète de la cour de Philadelphe, justifiait dans le même temps cette vile supercherie, en insérant dans son poëme une prédiction qui fait descendre les Romains directement d'Énée, fils d'Anchise, et leur annonce les plus hautes destinées, tant sur terre que sur mer (***). Ainsi la flatterie, qui ne craint pas de tout corrompre, altère les faits, et va, jusque dans sa source la plus pure, dénaturer la vérité.

Je ne répéterai pas ici la petite dissertation faite à ce sujet par l'auteur de ce voyage (****); il me suffit d'avoir montré que les Romains ne pensèrent ja-

(*) Valer. Maxim. Lib. IV, c. 3, n° 9.
(**) Strab. Lib. XIII, p. 608.
(***) Lycophr. Cassandra, v. 1226 et seq.
(****) *Voyez* Tom. II, pag. 313 de cet ouvrage.

mais plus fortement à rattacher leur origine à Énée, fils d'Anchise, que dans le temps où ils cherchèrent à pénétrer en Asie. Seulement, il paraîtra toujours singulier que, s'appuyant sur un texte faux de l'Iliade, ils n'aient pu faire remonter leurs prétentions qu'à un prince qui ne joue pas un des principaux rôles dans ce poëme. Cette ridicule vanité a dû sans doute exciter, dans le commencement, des sarcasmes et des railleries piquantes; mais leur puissance, devenue colossale, fit promptement taire la critique, et le héros dont ils se prétendaient issus devint un des plus honorés dans Illium (*) comme dans Rome.

Le premier acte des Romains en faveur des habitants d'Ilium, fut de les comprendre, dans le traité qu'ils conclurent avec Philippe II, à la fin de la première guerre de Macédoine, comme des alliés auxquels ils portaient une affection naturelle (**). Aussi, d'après le rapport de Justin, jamais les Iliéens ne témoignèrent une joie plus vive que lorsque les Romains entrèrent pour la première fois en Asie. L'armée, conduite par les deux Scipions, campait dans la plaine. Ils allèrent au-devant d'elle,

(*) Inscription antique dans l'extrait du Voyage de Sibthorp dans Walpole, T. I, p. 104; dans Clarke's Travels, etc., T. II, p. 86; dans Dubois, Inscript. manuscr. n° 22. Voyez aussi la médaille d'Ilium *recens* que nous avons fait graver dans la Planche 38 de ce Voyage, qui représente Énée emportant son père Anchise sur ses épaules, et tenant son fils Ascagne par la main; et celle n° 12 de la même planche, représentant Vénus et Anchise se donnant la main.

(**) Liv. Hist. Lib. XXIX, c. 12.

et pourvurent à tous ses besoins ; ils se félicitaient, dit l'historien, comme des pères qui revoient leurs enfants après une longue séparation. Les Romains, visitant la ville, se croyaient dans une nouvelle Rome ; ils ne cessaient de contempler les temples et les statues des divinités et des héros qui avaient été l'objet de la vénération de leurs ancêtres. Les Iliéens, de leur côté, se trouvaient heureux de voir leurs descendants, vainqueurs de l'Occident et de l'Afrique, venir revendiquer l'Asie, comme un royaume qui avait appartenu à leurs aïeux ; et dans leur ravissement ils disaient qu'on eût dû désirer la ruine de Troie, puisqu'elle devait un jour renaître si florissante (*). Le consul monta dans la citadelle, offrit un sacrifice à Minerve, et, à son départ, assura les habitants de sa bienveillance particulière et de la puissante protection des Romains (**). Les Iliéens ne tardèrent pas à en recevoir des témoignages marquants. Lors de la paix avec Antiochus, les commissaires, nommés par le sénat pour régler les affaires de l'Asie, ajoutèrent au territoire d'Ilium ceux de Rhœtium et de Gergithe, non pas tant, dit Tite-Live, en reconnaissance des services que la République avait reçus des Iliéens dans la guerre contre le roi de Syrie, que parce qu'Ilium était regardée comme le berceau du peuple Romain (***).

(*) Justin. Hist. Lib. XXXI, c. 8.
(**) Liv. Hist. Lib. XXXVII, c. 37.
(***) Liv. ibid. Lib XXXVIII, c. 39.

Cette faveur fut très-avantageuse pour la ville, qui, malgré l'étendue de son enceinte, n'était que d'une bien faible importance; car, si l'on s'en rapporte à Démétrius de Scepsis, qui la visitait alors, son entretien paraissait tellement négligé, que les maisons n'étaient pas encore couvertes de tuiles. Depuis, son état s'améliora sensiblement (*); environnée des possessions du roi de Pergame, elle jouit d'une tranquillité parfaite, sa richesse augmenta, et c'est à peu près à ce temps que l'on peut faire remonter la fabrication de ces beaux *médaillons* d'argent dont le type présente d'un côté la tête de Pallas, et de l'autre la statue de Minerve-Iliade debout, dans l'attitude où nous croyons qu'elle était représentée dans son temple. Nous avons fait graver un de ces médaillons sous le n° 10 de la planche 38.

Lorsque les Romains recueillirent la succession des rois de Pergame, ils formèrent des possessions de ces princes, une province qu'ils appelèrent *Asia*, dont le gouvernement fut confié d'abord à un préteur, et plus tard, sous Auguste, à un proconsul (**). Ilium, une des villes libres renfermées dans cette province, conserva ses priviléges et sa franchise; mais elle dut nécessairement se ressentir des secousses que les guerres civiles occasionèrent

(*) Strab. Lib. XIII, p. 594.

(**) Eutropii breviarium Hist. rom. Lib. IV, c. 18. Sexti Rufi breviarium, c. 10. Cellarii Notitia orbis antiqui. Lib. III, c. 1, § 7 et 8; Lib. III, c. 5, § 3.

dans l'empire. Ayant embrassé le parti de Sylla contre Cinna, elle fut assiégée par Fimbria, qui la prit d'assaut le onzième jour. La ville fut livrée au pillage, dévastée par l'incendie; ses murailles furent détruites, et la plus grande partie de ses habitants massacrés. Appien dit, mais à tort sans doute, que la flamme consuma le temple de Minerve avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Suivant le même auteur, le lendemain le vainqueur, dont la rage n'avait pu encore être assouvie, cherchait au milieu des décombres de nouvelles victimes à immoler, et d'autres monuments à renverser. Fimbria, fier de ses succès, se vantait avec orgueil d'avoir emporté en onze jours une ville qu'Agamemnon, aidé de 1,000 vaisseaux et d'une armée de 100,000 guerriers, avait eu tant de peine à réduire après dix années de siége. Une personne qui l'entendit lui répliqua sensément : *C'est qu'alors les Iliéens n'avaient plus d'Hector* (*). La jactance de Fimbria ne tarda pas à être punie; Sylla, arrivé en Asie avec son armée, marcha contre lui, le vainquit; et le partisan de Cinna, abandonné de ses troupes, se perça de son épée (**).

La guerre terminée, le général romain mit tous

(*) Strab. Lib. XIII, p. 594. Appian. Alex. de Bell. Mithr. p. 205. Dio Cassius. in Fragm. T. I, p. 52. Edit. Reimari. Aurelius Victor, de vir. illustr. urbis Romæ, in Fimbria Sanctus Augustinus, de Civitate dei, Lib. III, c. 7. Mémoire de Villoison, dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, T. II, p. 138.

(**) Strab. ibid. Plutarch. in Sylla, T. I, p. 467. Appian. ibid. Aurelius Victor, ibid.

ses soins à réparer tous les maux qu'Ilium avait soufferts, et dont il se reconnaissait en partie la cause. Il fit chercher les habitants échappés au carnage, racheta ceux qui étaient esclaves, et les remit en possession de leurs biens. Les murs furent relevés, les édifices reconstruits; le temple de Minerve n'avait éprouvé que peu de dommages; Sylla y rétablit le Palladium; et pour honorer les Iliéens, il les comprit nommément dans le traité qu'il fit avec Mithridate (*); ainsi, à l'abri de la puissance romaine, la ville d'Ilium reprit sa splendeur.

Dans l'incendie du Capitole, lorsque les livres sibyllins furent consumés, on pensa que la mère-patrie pouvait avoir conservé quelques restes de ces oracles qui promettaient une si haute destinée aux Romains. On envoya donc en Asie (**); l'histoire ne nous a point conservé le résultat de cette démarche, mais il est à croire qu'elle n'aura pas été sans fruit pour les Iliéens, qui vraisemblablement auront eu l'adresse de fournir des pronostics heureux. Peu à près, dans la seconde guerre que les Romains eurent à soutenir contre Mithridate, ces mêmes Iliéens aidèrent l'armée de la République en répandant des augures favorables. Mithridate assiégeait Cyzique, Lucullus arrive au secours de la place, il enveloppe le camp du roi, qui à son

(*) Strab. ibid. Appian. Alex. ibid. p. 205 et 211. Aurelius Victor, ibid. Julius obsequens, de prodigiis, c. 116. Sanctus Augustinus, ibid. Oros. Hist. Lib. VI, c. 2. Mémoire de Villoison, ibid.

(**) Tacit. Annal. Lib. VI, c. 12.

tour se trouve assiégé. Les troupes étaient nombreuses des deux côtés, les opérations difficiles, l'ardeur du soldat avait besoin d'être soutenue; les Iliéens publient aussitôt que leur Minerve a été porter du secours aux Cyzicéniens, qu'ils l'ont vue rentrer, comme de retour d'un grand voyage, baignée de sueur et son voile déchiré. Le fait pouvait être contesté; mais afin d'en confirmer la véracité, les Iliéens en firent graver le récit sur une colonne qui existait encore dans la ville d'Ilium au temps de Plutarque (*).

Après avoir contraint Mithridate d'abandonner le siége de Cyzique, Lucullus se rendit à Ilium pour remercier la déesse des soins qu'elle avait pris de seconder ses efforts; on fit à ce général une réception pompeuse. Il fut logé à peu de distance de la ville, dans l'enceinte d'un temple dédié à Vénus: heureux augure pour un Romain! En effet, cette déesse ne lui montra pas moins de bienveillance que Minerve; elle se présenta à lui pendant son sommeil, et le matin il entendit sortir du temple ces paroles: *Généreux lion, tu dors, et les cerfs timides sont à tes côtés.* Par ces mots, la déesse désignait les restes de l'armée de Mithridate, que Lucullus ne devait pas laisser échapper. Au même moment arrive d'Ilium un exprès annonçant que du port des Achéens on vient de découvrir quinze vaisseaux du roi, qui se dirigent vers l'île de Lemnos. Lucul-

(*) Plutarch. in Lucullo. T. I, p. 498. Debrosses, Hist. de la rép. Rom. T. II, p. 107.

lus monte aussitôt sur sa flotte, poursuit l'ennemi, livre le combat, et détruit presqu'entièrement les forces maritimes du roi de Pont (*).

On voit que les Iliéens savaient profiter des circonstances, et que, s'ils ne pouvaient fournir des troupes à leurs alliés, du moins il les aidaient par les prestiges d'une religion qui, bien que matérielle, ne laissait pas d'enflammer le courage et d'inspirer pleine confiance dans la divinité.

Cependant, lorsque les guerres civiles se renouvelèrent, et que César et Pompée se disputèrent l'empire, les Iliéens n'eurent point l'avantage de prendre le parti du vainqueur. Attachés à Pompée, sans doute à cause de ses sentiments pour la république, ou peut-être parce qu'ils en avaient reçu quelque bienfait particulier, comme semble le prouver un fragment d'inscription trouvé à peu de distance de la ville (**), ils oublièrent que Jules-César se faisait gloire de tirer son origine de l'ancienne Troie, et que, par cela même, il devait être plus disposé qu'aucun autre à protéger une ville qu'il regardait comme le séjour de ses ancêtres (***).

(*) Plutareb. in Lucullo. Tom. I, p. 499. Debrosses, ibid., p. 117.

(**) Barker Webb, osservazioni intorno Agro Trojano, nella biblioteca Italiana, n° LXVII, Luglio, 1821, p. 73.

Ce fragment, composé de trois lignes, forme le commencement d'une inscription dont la fin manque. Il est gravé sur une colonne rompue, enclavée dans le mur d'une maison particulière du village de Tumbreck. C'est une dédicace faite par *le peuple à Cneius-Pompeius, fils de Cneius, alors général* (Αὐτοκράτωρ) *pour la troisième fois;* ainsi cette dédicace remonte au temps où Pompée faisait la guerre à Mithridate.

(***) Strab. Lib. XIII, p. 594 et 595. Lucan. Pharsal. Lib. III, v. 241.

Ils servirent Pompée; mais après la bataille de Pharsale, prompts à se soumettre, ils rentrèrent facilement en grâce auprès de César, qui, ayant vaincu Pharnace, roi du Pont, ne voulut point quitter l'Asie-Mineure sans visiter la Troade. Lucain nous a peint en vers pompeux l'arrivée de ce général dans la contrée, la reconnaissance qu'il fit de tous les monuments du territoire d'Ilium, et l'enthousiasme qu'il témoigna en se trouvant sur les ruines de la ville détruite par Agamemnon (*). On a lu cette description dans ce volume (**), je ne la répéterai pas ici. Je remarquerai seulement que, parvenu au temple de Minerve, Jules-César fait un vœu qu'il n'a peut-être pas tenu à lui de réaliser entièrement.

> Restituam populos; grata vice mœnia reddent
> Ausonidæ Phrygibus, Romanaque Pergama surgent.

Il promet à Ilium *de lui donner toute la splendeur de l'ancienne Troie, de relever ses antiques murailles, et d'en faire une autre Rome* (***). En effet, il enrichit beaucoup cette ville, agrandit considérablement son territoire, auquel il ajouta ceux de Sigée, de Dardanus et d'autres lieux voisins; il maintint ses priviléges, lui en conféra de nouveaux (****), et pour témoigner aux habitants le sou-

(*) Lucan. Pharsal. Lib. IX, v. 961 et seq.

(**) Voyez ci-dessus, dans ce volume, p. 22.

(***) Lucan. ibid. v. 998.

(****) Strab. ibid. p. 594, 595 et 600.

venir qu'il gardait de leurs usages, il établit à Rome dans les grands jours de fêtes un combat de cavalerie simulé, semblable à celui qu'il avait vu représenter dans la Troade, et lui donna le nom de *jeu troyen* (*). On prétend même que sur la fin de sa vie, dégoûté du séjour de Rome à cause des contrariétés qu'il y éprouvait, il avait formé le projet de transférer le siége de l'empire à Alexandria-Troas ou à Ilium, abandonnant le gouvernement de l'Italie à des lieutenants (**).

On ne sait quel parti prirent les Iliéens après le meurtre de César; mais il y a lieu de croire qu'ils furent assez prudents pour ne point se déclarer contre celui de leur bienfaiteur. Aussi, Antoine connaissant leur affection pour la maison des Jules, ne les épargna-t-il pas; il leur enleva la statue d'Ajax, qui était sur le tombeau de ce héros, pour la donner à Cléopâtre; mais, après la bataille d'Actium, Auguste la leur rendit (***). Ce prince eut toujours pour eux beaucoup d'égards; et, si l'on en croit les commentateurs d'Horace, en suivant les intentions de son père adoptif, il annonça comme lui le des-

(*) Sueton. in Cæsare, c. 39. Dio Cass. Hist. Lib. XLIII, c. 23. Virgile, dans le V^e^ Livre de l'Énéide, v. 545 et suivants, décrit cet exercice, qui fut pendant long-temps un des grands amusements de la noblesse romaine. Voyez Suet. in Aug. c. 43, in Tib. c. 6, in Cal. c. 18, in Claud. c. 21, in Neron, c. 7. Dio Cass. ibid. Lib. XLVIII, c. 20; Lib. XLIX, c. 43; Lib. LI, c. 22, etc. Mémoire de Villoison, dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, T. II, p. 132.

(**) Sueton. in Cæsare, c. 79.

(***) Strab. Lib. XIII, p. 595.

sein de se transporter avec le siége de l'empire, dans la Troade. Pour l'en détourner on engagea le poète à composer la belle ode *Justum et tenacem*, dans laquelle, après avoir flatté Auguste par le souvenir des honneurs divins qu'on lui a décernés, l'auteur fait habilement intervenir Junon, et fait dire à cette déesse que tant que la mer séparera Rome et Ilium, tant que les bergers poursuivront les bêtes fauves jusque sur les tombeaux de Priam et de Pâris, jamais elle ne troublera la postérité des Troyens exilés de leur ancienne patrie (*). Si Auguste renonça au projet de rebâtir l'ancienne Troie, du moins il envoya dans la province des colonies militaires qui s'établirent à Alexandria-Troas et à Parium (**). Les Iliéens lui en montrèrent de la reconnaissance, firent frapper des monnaies à son effigie (***), et lui élevèrent des statues (****). Un temple lui fut même consacré en commun avec Jules-César dans Alexandria-Troas (*****), et la colonie changea de nom pour prendre celui de *Colonia Augusta-Troas* ou *Troadensis* (******).

(*) Horat. Carm. Lib. III, od. 3.

(**) Strab. ibid. p. 593. Plin. Hist. Nat. Lib. V, c. 30, 32. Paulus. Lib. L. Digest. Tit. 16.

(***) Mionnet, Desc. de Médailles antiq. T. II, p. 660.

(****) Inscription antique, dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, T. III, p. 305. Catalogue des Marbres de Choiseul, n° 192, p. 77, actuellement au Musée royal des Antiques de France, n° 661.

(*****) Inscription antique, dans le Voyage de Spon, T. I, p. 298; dans celui de Wheler, trad. franç. T. I, p. 422. Chandler, Inscrip. antiquæ, Pars I^a n° 7.

(******) Vaillant, Numismata Coloniarum, T. I, p. 216, 217, 233, 249, 279, 280, 316, 321, 322, T. II, p. 21.

Cette espèce d'adulation n'exempta pourtant pas la ville d'Ilium du ressentiment d'Agrippa, gendre et favori d'Auguste. Julie, son épouse, venait le trouver dans la Paphlagonie, où il était occupé à apaiser les troubles du royaume du Bosphore. Cette princesse arrive de nuit sur le territoire d'Ilium, sans que les habitants en soient prévenus; le lit du Scamandre s'était subitement grossi par les pluies, l'impétuosité de ses eaux en rendait le passage difficile, et Julie ne parvient à le traverser elle et sa suite qu'après avoir couru les plus grands dangers. L'événement raconté d'une manière inexacte excita la colère d'Agrippa, qui, malgré les bonnes dispositions d'Auguste pour Ilium, ne craignit pas d'en condamner les habitants à une amende de 1000 drachmes (*). Les Iliéens réclamèrent; mais tout accès auprès du général leur étant fermé, ils eurent recours à l'historien Nicolas de Damas, alors dans leur ville. Ils le chargèrent d'exposer leur innocence à Hérode, roi de Judée, dont il était le protégé, priant ce prince de vouloir bien plaider leur cause auprès d'Agrippa, son ami. Hérode, instruit de la vérité, s'intéressa en leur faveur, et obtint la remise de l'amende qui leur avait été imposée. Nicolas de Damas, chargé de leur en porter la nouvelle, fut reçu avec empressement; et cet historien

(*) Si ces drachmes avaient la même valeur que les drachmes attiques, elles représentaient environ 900 francs de notre monnaie, qui font une somme assez considérable pour ce temps-là, surtout pour une petite ville comme Ilium.

nous dit que, dès ce moment, les Iliéens rendirent de grands honneurs au roi Hérode (*). Il y a apparence qu'ils ne témoignèrent pas avec moins d'éclat leur reconnaissance à Agrippa, pour la justice qu'il leur avait rendue, puisqu'ils lui dédièrent un monument dont l'inscription existe encore sur un grand bloc de marbre, près des ruines de leur ville (**).

Ovide, allant en exil, eut occasion de voir la Troade; il se rendit à la citadelle d'Ilium, visita le temple de Minerve, et contemplant la statue de la déesse, il s'écria : *Ce n'est point le Palladium, ce boulevard de la liberté; il a été transporté à Rome, il est actuellement sous la sauve-garde de l'empereur* (***). Ce poète croyait ainsi trouver le moyen de rentrer en grâce auprès d'Auguste; cependant il mourut loin de sa patrie. Le grand Germanicus

(*) Nicolaus Damascenus, in Excerpt. Vales. p. 418; Editionis Coray, p. 225.

(**) Extraits du Voyage de Sibthorp, dans les Mémoires de Walpole, T. I, p. 105 et 106.

Cette inscription est composée de cinq lignes gravées sur un bloc de marbre blanc, qui paraît avoir formé la base d'une statue. Elle se trouve dans le village de Eski-Aktché-Keui, sur le Simoïs de Strabon. Nous n'en rapporterons pas le texte grec, parce qu'on peut le voir dans l'ouvrage cité en tête de cette note. Il signifie que ce monument a été élevé en l'honneur de *Marcus Agrippa, parent, patron et bienfaiteur de la ville, et qu'il lui a été dédié à cause de sa religion envers la divinité, et de sa bienveillance envers le peuple.* Près de cette inscription se trouve une statue de femme assise, dont la robe est jetée avec grâce sur son genou gauche; une ceinture serrée s'agrafe au-dessous du sein. De chaque côté de son siége est représenté un lion assis sur ses pattes de derrière. Cette figure pourrait être celle de Julie, que les Iliéens auraient placée auprès de celle de son mari. On voit encore beaucoup d'autres antiquités dans le même endroit.

(***) Ovid. fastorum, Lib. VI, v. 423 et seq.

visita également la Troade, et voulut voir Ilium, qu'il regardait comme le berceau de la nation romaine (*). Tout, dans ce territoire, mérita son attention. Il honora particulièrement le tombeau d'Hector; et on lui attribue, avec bien plus de raison qu'à Hadrien, une épigramme grecque dans laquelle, après avoir relevé la gloire d'Ilium, il évoque l'âme d'Hector, et lui fait dire avec orgueil à Achille, que *maintenant toute la Thessalie est sous la puissance des descendants d'Énée* (**). Ce prince, à ce qu'il paraît, fit beaucoup de bien à la contrée, car elle est encore pleine de ses souvenirs. Plusieurs inscriptions attestent les honneurs que l'on rendait à ses fils; l'une d'elles fait mention des services qu'un nommé Valérius-Proclus, précepteur ou gouverneur du second de ses enfants, aurait rendus aux Iliéens, en chassant les pirates de l'Hellespont, et en préservant la ville de toute contribution (***).

Si Germanicus témoigna de l'intérêt à Ilium, cette ville eut à se plaindre des rigueurs de Tibère, qui, peut-être, fit retomber sur les habitants de cette contrée une partie de la haine qu'il portait à la famille de Germanicus et à tous ceux qui avaient pu jouir de ses bienfaits. Les députés d'Ilium, allant le complimenter sur la mort de son fils Drusus, en eu-

(*) Tacit. Annal. Lib. II, c. 54.

(**) Anthologia græca, edente Brunckio, T. II, p. 261.

(***) Inscription antique, dans le Catalogue des marbres de Cambridge de Clarke, p. 44.

rent un témoignage frappant; après avoir écouté leur harangue, il leur répondit d'un ton ironique, qu'il *prenait également beaucoup de part à la perte qu'ils avaient faite d'Hector* (*). Cette réplique, aussi insultante pour sa famille, dans la circonstance où elle se trouvait, que pour les ambassadeurs, fait voir combien, chez un tyran, le plaisir d'humilier l'emporte sur les sentiments de la nature et des convenances. Les Iliéens ne se rebutèrent pas; devenus bientôt aussi vils qu'ils étaient méprisés, ils eurent la bassesse de venir solliciter de l'empereur lui-même la permission de lui élever un temple que le sénat avait eu l'impudeur de décréter. Onze villes de l'Asie se disputaient ce triste avantage; Ilium exposa ses titres; mais comme elle n'alléguait que la gloire de ses ancêtres et sa parenté avec Rome, ses moyens parurent trop faibles, et ses offres furent rejetées (**).

Cette ville reprit faveur sous les successeurs de Tibère. Elle frappa, en l'honneur de Caligula, des monnaies, dont une est gravée dans la planche 38, sous le numéro 5. Cette monnaie représente, d'un côté la tête de l'empereur en regard de celle d'Auguste, auquel les habitants d'Ilium assimilaient le premier dans le commencement de son règne; et au revers on voit les têtes de Rome et du sénat personnifiés, séparées par la statue de Pallas debout

(*) Sueton. in Tib. c. 52.

(**) Tacit. Annal. Lib. IV, c. 55.

et appuyée sur son bouclier (*). Les Iliéens, dans la suite, en firent frapper d'autres pour l'empereur Claude, et même quelques-unes en particulier avec les têtes de Néron et de Britannicus encore Césars (**). C'était une marque de reconnaissance envers Néron, auquel ils avaient de grandes obligations. Malgré ses immunités, la ville, ayant apparemment été grevée d'impôts, réclama auprès de Claude; le jeune Néron, qui n'avait alors que seize ans, se chargea de la cause, et la plaida avec tant de succès, que, sur ses représentations, l'empereur la déclara libre à perpétuité de toutes charges publiques. On produisit, dans cette circonstance, une très-ancienne lettre en langue grecque écrite à l'un des Séleucus, roi de Syrie, par le sénat romain, qui offrait à ce prince l'amitié et l'alliance de la république, s'il voulait prendre la ville d'Ilium sous sa protection et l'affranchir de tout tribut. Il paraît que c'était le plus ancien titre de la bienveillance des Romains que les Iliéens pussent produire aux yeux de l'empereur et du sénat (***).

Non contents d'avoir frappé des monnaies en l'honneur de Claude et de Néron, les habitants d'Ilium voulurent encore célébrer ce dernier bienfait d'une manière plus éclatante; ils élevèrent dans leur

(*) Mionnet, Catalogue des Médailles antiques, T. II, page 660. Sestini, nummi veteres, page 305, n° 3.

(**) Id. ibid. pag. 660 et 661. Sestini, ibid. et Letter. Tom. IV, pag. 110.

(***) Tacit. Annal. Lib. XII, c. 58. Sueton. in Claud. c. 25.

ville un portique en marbre décoré de colonnes doriques cannelées, et leur principal magistrat en fit la dédicace *à l'empereur, à sa femme Agrippine, aux fils de l'empereur, à tous ses parents, à Minerve-Iliade, et enfin au peuple.* Ce monument est détruit, ainsi que tous ceux de l'ancienne Ilium; mais son existence est attestée par une inscription qui se trouve aujourd'hui dans un cimetière turc, près des ruines de la ville (*). Lorsque Néron plaida cette cause, il était jeune, ses mœurs étaient pures, sa vie n'avait point encore été souillée des crimes qui le couvrirent d'opprobre, et en firent depuis l'horreur du genre humain; on était loin de prévoir qu'un jour, par une folie atroce, il ferait mettre le feu à la ville de Rome, pour se donner le spectacle de l'embrasement de Troie (**).

A cette époque on distinguait déjà l'emplacement de l'ancienne Ilion de celui de la nouvelle; déjà on avait étudié le terrain d'après les détails du poëme d'Homère; Hestiée, grammairienne d'Alexandria-Troas, vivant sous les premiers Séleuci-

(*) Inscript. antiq. dans le Voyage de Le Chevalier, T. III, p. 312. Clarke's Travels, T. II, p. 89. Turner's Travels, T. III, p. 237. Insc. manuscr. de Dubois, n° 31.

Cette inscription, composée de douze lignes, est gravée en très-beaux caractères sur une table de marbre ménagée sur un tambour de colonne d'ordre dorique cannelée. Ce tambour a deux pieds dix pouces de diamètre. Il existe dans un cimetière turc, sur la montagne au-dessus du village de Tchiblak.

(**) Tacit. ibid. Lib. XV, c. 38 et 39. Sueton. in Neron. c. 38. Dio Cass. Lib. LXII, c. 16, 17 et 18. Eutropii Breviar. Lib. VII, c. 14. Aurel. Victor, de Cæsaribus, in Nerone. Euseb.

des, avait prouvé que les deux villes n'avaient de commun que le nom (*); Démétrius de Scepsis, dans un ouvrage composé de trente livres, sur la partie du Catalogue d'Homère relative aux troupes des Troyens, avait déterminé la position de l'ancienne Troie à 30 stades de la nouvelle (**), quoique nous ayons vu qu'on pouvait la fixer à 60 (***). Strabon, sans avoir été dans la Troade, se prononce en faveur de l'opinion de Démétrius (****), opinion confirmée par les poëmes de Lucilius le jeune sous Caligula, et de Lucain sous Néron, qui démontrent d'une manière évidente, que la situation de l'ancienne ville n'était pas la même que celle de la nouvelle (*****). D'un autre côté, Homère ne parle que d'un seul tombeau renfermant les cendres d'Achille, de Patrocle, même celles d'Antiloque (******), quoique le rivage en présentât trois, dont chacun portait le nom d'un de ces héros (*******).

Toutes ces contradictions ont pu diminuer de

(*) Hestiæa, ap. Strab. Lib. XIII, p. 599.

(**) Demetrius, ap. Strab. ibid. p. 597, 603 et 609.

(***) Voyez ci-dessus, dans ce volume, p. 104, note.

(****) Strab. ibid. p. 593, 596 et 597.

(*****) Lucilius junior, Ætna, v. 564. Lucan. Pharsal. Lib. IX, v. 965 et seq.

(******) Homer. Odyss. Lib. XXIV, v. 76 et seq. Dio Chrysost. orat. XI, p. 179 et 186. Philostr. Vita Apollonii. Lib. IV, c. 16, p. 153; Heroic. c. III, § 4, p. 699; c. XIX, p. 739.

(*******) Cointus Calaber, Lib. III, v. 4 et 734; Lib. VII, v. 402. Strab. Lib. XIII, p. 596. Arrian. Exped. Alex. Lib. I, c. 12. Ælian. Var. hist. Lib. XII, c. 7. Dio Chrysost. ibid. Chrestom. in Strab. Geogr. Lib. XIII, p. 170. ap. Geogr. min. græc. T. II.

bonne heure la considération que l'on avait pour Ilium; néanmoins, tant que la maison Julia eut le pouvoir dans Rome, cette considération se maintint : mais à la mort de Néron, et après l'extinction de cette famille, Ilium, négligée et livrée à ses propres ressources, perdit son lustre, et ne fut plus qu'une ville ordinaire de l'empire. Cependant elle conserva ses immunités et son territoire; Pline, sous Vespasien, rappelle ses priviléges et son antique gloire : *Ilium immune*, dit-il, *unde omnis rerum claritas* (*). Ce fut en l'honneur de ce même Vespasien qu'elle frappa des monnaies, où l'on voit au revers de la tête de cet empereur celles de Tite et de Domitien encore Césars (**), et l'on trouve, parmi les monuments de la Troade, plusieurs inscriptions qui font mention d'un Sextus-Julius, en même temps premier magistrat des Iliéens et commandant de la cohorte flavienne (***), cohorte dont le nom venait de la famille de l'empereur. Deux autres inscriptions recueillies dans deux villages de la plaine, annoncent aussi la dédicace à Tite, devenu empereur, d'un ou de plusieurs édifices dont il ne subsiste plus que ces faibles restes (****).

(*) Plin. Hist. nat. Lib. V, c. 30.

(**) Mionnet, Desc. de Méd. antiques, T. II, p. 661.

(***) Inscriptions antiques, dans le Voyage de Le Chevalier, T. III, p. 301. Clarke's Travels, T. II, p. 85 et 92. Sibthorp, dans Walpole, T. I, p. 104. Dubois, Inscript. manuscr. nos 31 et 32. Turner's Travels, T. III, p. 227.

(****) Dubois, ibid. nos 30 et 32.

Sous Néron, un fameux imposteur, Apollonius de Tyane, qui voyagea dans la Troade, ne fit qu'ajouter de nouvelles fables à celles existantes sur les monuments de ce territoire (*); et Dion Chrysostôme, qui sous Trajan prononça, dit-on, devant les Iliéens, son discours intitulé *le Troïque*, n'a cherché qu'à flatter la vanité de ces peuples, en recueillant et débitant les traditions les plus opposées aux poëmes d'Homère. Il soutient que la ville d'Ilium n'a jamais été prise par les Grecs; que ceux-ci, au contraire, en ont été chassés par les Troyens, et que la race d'Hector a régné à Ilium après la mort de Priam. Il parle du voyage d'Énée en Italie, et s'efforce, par ce moyen, de rattacher à son récit l'origine troyenne des Romains, afin de donner plus de crédit à ses paroles (**).

En traversant la Troade, l'empereur Hadrien, sans s'arrêter à Ilium, qui ne lui offrait que le souvenir d'Homère, pour lequel il n'avait pas une grande vénération (***), se contenta de faire réparer le tombeau d'Ajax endommagé par les flots de la mer (****); et cependant les Iliéens ne cessèrent pas de représenter leurs titres d'alliance avec Rome sur les monnaies qu'ils firent frapper en l'honneur de ce prince. C'était Énée portant Anchise et tenant

(*) Philostr. Vita Apollonii Tyanensis.

(**) Dio Chrysost. Orat. XI, p. 188, 189 et 190.

(***) Dio Cass. Hist. rom. Lib. LXIX, c. 4. Spartian. in Hadrian. c. 16, p. 152.

(****) Pausan. Lib. I, c. 35. Philostr. Heroïc. c. I, § 2, p. 668.

Ascagne par la main, ou la louve allaitant Rémus et Romulus (*). Nous avons fait graver, dans la planche 38 de ce volume, sous les nos 3 et 4, deux médailles autonômes d'Ilium, dont les sujets sont à peu près semblables (**).

Le successeur d'Hadrien, Antonin Pie, prince occupé du bien de ses peuples, et qui mérita le titre de *Père des vertus*, confirma à Ilium toutes les immunités que lui avaient accordées les sénatus-consultes et les édits antérieurs à son règne. Parmi ses prérogatives, on remarquait qu'un enfant né d'une femme iliéenne et d'un père étranger devenait citoyen de la patrie de sa mère (***); un autre privilége permettait à un habitant de refuser la tutelle des enfants nés hors de la ville ou de son territoire (****); et Minerve-Iliade avait le droit d'accepter tous les dons qui lui étaient faits par testament (*****).

Depuis que Jules-César avait comblé Ilium de ses faveurs, cette ville se crut tellement identifiée avec Rome, que ses monnaies ne portèrent plus que des sujets relatifs à l'histoire des Romains ou à la famille des rois de Troie. Sur les unes, on voit Rémus et Romulus allaités par la louve, un empereur sacri-

(*) Mionnet. Descrip. de Médailles antiques, T. II, p. 661.

(**) Id. ibid. p. 658, 659.

(***) Ulpian. ap. Digest. Lib. L, Tit. I. ad municipalem.

(****) Callistratus in Lege XVII, § I, Lib. XXVII, de excusatione tutorum.

(*****) Ulpian. ap. appendicem Codicis Justin. Tit. XXII, § 6, p. 51.

fiant à Minerve-Iliade, le Génie de Rome et celui de Troie se donnant la main; sur d'autres, Dardanus assis et tenant son sceptre, Ganymède enlevé par l'aigle, Vénus tendant la main à Anchise; sur d'autres enfin, Énée soutenant son père sur ses épaules, ou Pâris couvert du bonnet phrygien. Aucun sujet n'était plus agréable aux Iliéens que celui d'Hector combattant pour eux; ils représentaient ce guerrier tantôt à pied, tantôt sur un char traîné par deux ou quatre chevaux (*); ils cherchaient à rappeler le souvenir des exercices de sa jeunesse; ils le figuraient domptant des taureaux pour les offrir en sacrifice à Minerve (**), et, sur le revers d'une médaille de l'empereur Macrin, que nous avons fait graver, on reconnaît les détails de sa lutte contre Patrocle; le corps de celui-ci est à terre, Hector fait tous ses efforts pour l'entraîner, mais les deux Ajax arrivent, et le forcent de renoncer à son entreprise (***).

Les Iliéens avaient un respect religieux pour Hector; ils n'en parlaient qu'avec enthousiasme, et se plaisaient à mêler son nom à leurs discours (****). Ils lui avaient élevé, dans un endroit apparent de leur

(*) Mionnet, Descrip. de Médailles antiques, T. II, p. 658 et suiv. Voyez aussi dans la II^e partie de l'Atlas, Pl. 38, n^os 2, 3, 4, 6, 8, 9 et 12.

(**) Philostr. Heroïc. c. XII, p. 722. Catal. des médail. de d'Ennery, p. 534. Mionnet, ibid. p. 662. Sestini, Desc. numm. vet. p. 306, Pl. VII, n° 13. Med. de Crispine et de Julia Domna, dans le cabinet de M. Allier d'Hauteroche.

(***) Mionnet, ibid. p. 666. Voyez II^e partie de l'Atlas, Pl. 38, n° 14.

(****) Philostr. Vita Apollon. Lib. IV, c. 12, p. 449.

ville, une statue qui le présentait sous des traits un peu plus jeunes que ceux de l'âge où Homère le fait tomber sous les coups d'Achille; la beauté et la perfection de l'art donnaient à ce héros un air presque divin, à peu près tel que le poète nous le dépeint dans l'Iliade : l'artiste avait su imprimer à son ouvrage toute la dignité convenable, le visage plein de majesté commandait l'obéissance, le regard sévère n'excluait pas la douceur, la tête était sans cheveux, et l'ensemble de la personne inspirait le respect et la confiance; aussi adressait-on à cette statue des vœux solennels, on lui faisait des sacrifices, et on célébrait, en l'honneur du prince dont elle était l'image, des jeux et des combats qui se renouvelaient souvent (*). On tirait même des pronostics de l'état dans lequel elle se trouvait. Était-elle couverte d'humidité? elle paraissait en sueur, et présageait de grandes pluies et des inondations; était-elle couverte de poussière? elle annonçait la sécheresse; et si les armes du héros prenaient une teinte rougeâtre comme du sang, on avait à redouter les maladies : dans toute autre circonstance c'était un augure de paix et de tranquillité (**). Un auteur rapporte, au sujet de son érection, un événement tragique qui peint bien l'enthousiasme des Iliéens; au moment où elle fut dressée sur sa base,

(*) Homer. Iliad. Lib. XI, v. 61 et seq. Lucian. Deorum convivium, c. 12, T. III, p. 534. Philostr. Heroic. c. II, § 10, p. 683; c. III, § 4, p. 699; c. XII, p. 722.

(**) Philost. ibid. c. II, § 9, p. 684.

le hasard fit que, parmi les spectateurs, se trouva un jeune Lacédémonien dont les traits présentaient une ressemblance parfaite avec ceux tracés par l'artiste; à peine remarqué, ce jeune homme est entouré, chacun veut le contempler, la curiosité croît, la foule augmente, et devient bientôt si considérable, que, pressé de toutes parts, ce malheureux, victime de la vénération des Iliéens pour Hector, périt étouffé et foulé aux pieds (*).

Quoiqu'à peu de distance de la mer (**), la ville d'Ilium ne posséda jamais de port assuré. Celui des Achéens, situé entre les caps Sigée et Rhétée, était bien dans des temps plus anciens un golfe très-étendu; mais les sables, charriés continuellement par les eaux du Scamandre, y formaient des dépôts considérables qui devaient bientôt le combler (***); chaque jour ses limites se resserraient, (****) et aujourd'hui la côte, loin d'offrir un golfe, présente une pointe de sable assez avancée dans la mer, qui cache une petite crique appelée *Karantik-Limani* (port fermé), seul reste de celui des Achéens. Les abords d'Ilium par mer devenaient donc très-difficiles; aussi,

(*) Myrsilus ap. Plutarch. in Arato, T. I, p. 1028.

(**) Scylax Caryand. p. 35, ap. Geogr. min. græc. T. I. Strab. Lib. XIII, p. 595 et 598. Plin. Lib. V, c. 30, T. I, p. 282. Ptolem. Geogr. Lib. V, c. 2, p. 119.

(***) Homer. Iliad. Lib. XXI, v. 125. Herodot. Lib. II, c. 10. Hestiæa ap. Strab. Lib. XIII, p. 599. Strab. ibid. p. 595, 597 et 598. Plin. Lib. II, c. 85, T. I, p. 114. Dio Chrysost. Orat. XI, p. 172. Lucian. Dialogi marini, Dial. XI, T. I, p. 318. Wood, Essai sur le génie d'Homère, trad. française, p. 292.

(****) Strab. ibid. p. 598.

malgré la protection des Romains, cette ville ne prit-elle jamais un grand accroissement (*); toute sa richesse provenait de ses priviléges, et son lustre, des héros dont son territoire renfermait les cendres; faibles avantages dont les Iliéens surent encore profiter. En effet, lorsque la Minerve d'Ilium ne fut plus d'aucune utilité aux Romains, ils virent avec plaisir s'établir l'opinion que les ombres de ces héros apparaissaient à ceux qui venaient les consulter, et ils la fortifièrent en déposant fréquemment eux-mêmes des offrandes sur leurs tombeaux (**).

Hector, ainsi que nous l'avons dit, était le héros dont on vénérait le plus la mémoire; les habitants racontaient qu'ils voyaient souvent son ombre s'exercer dans la plaine, comme il faisait lui-même lors de la guerre de Troie. D'une stature plus qu'humaine, tout resplendissant de lumière, il leur semblait le voir tout armé, conduisant un char à quatre chevaux (***), tel qu'il est représenté sur leurs monnaies; il exerçait ses troupes, les animait d'une voix qui faisait retentir tous les environs, et rentrait dans la ville tout couvert de sueur (****); on eût dit que la guerre existait comme au temps de Priam Les autres héros n'y prenaient pas moins de part;

(*) Lucian. Contempl. § 23, T. I, p. 521 et 523.

(**) Maxim. Tyr. Dissert. XV, Tom. I, pag. 283; Dissert. XXII, pag. 433, edente Reiske.

(***) Id. Dissert. XV, Tom. I, pag. 283. Philostr. Heroïc. cap. 2, § 10, pag. 682, 683; § 16, pag. 690; cap. XII, pag. 722.

(****) Philostr. Heroïc. cap. 2, § 10, pag. 683, et cap. XII, pag. 722.

Achille, Ajax, Protésilas, à la tête de leurs soldats, s'avançaient contre les troupes des Troyens, le combat s'engageait, et bientôt un nuage de poussière s'élevant de la plaine, les dérobait à tous les yeux (*). Quelquefois ces mêmes héros, prenant le plaisir de la chasse, s'amusaient à poursuivre le cerf et le sanglier (**).

Les ombres des héros grecs se montraient en général peu favorables aux habitants, qui cependant cherchaient tous les moyens d'apaiser ces mânes irritées. On ne manquait pas de venir déposer en offrande sur leurs tombes les prémices des champs et les premiers fruits des vergers, et chacun selon sa richesse immolait un agneau, un taureau ou un jeune poulain (***). Malgré toutes ces attentions, les Iliéens ne purent jamais calmer le courroux d'Achille, qui, toujours menaçant, sortait de son tombeau et grandissait dans des proportions démesurées (****); Patrocle jetait l'effroi, Antiloque apparaissait comme un beau jeune homme, et les filles d'Ilium, disait-on, se plaisaient à lui rendre leurs hommages (*****). De toutes ces ombres, la plus re-

(*) Philostr. Heroïc. prœmium, § 2, pag. 663, cap. II, § 9, pag. 681; § 12, pag. 685, 686.

(**) Id. ibid. cap 2, § 4, pag. 675; § 12, pag. 686.

(***) Id. Vita Apollon. Lib. IV, cap. 11, pag. 148; cap. 15, pag. 153; Heroïc. cap. 2, § 9, pag. 681; § 11, pag. 685.

(****) Philostr. Vita Apollon. Lib. IV, cap. 11, pag. 148; cap. 12, pag. 149; cap. 15, pag. 152 et 153; Heroïc. cap. XIX, § 18, pag. 749. Hermias in Phædone Platonis, ap. Leonem Allatium de Patria Homeri, cap. 8.

(*****) Philostr. Heroïc. cap. II, § 12, pag. 686.

doutée était celle d'Ajax ; sombre et mélancolique, elle portait un caractère sinistre qui ne présageait rien que de funeste, aussi les bergers évitaient-ils avec soin de laisser leurs troupeaux approcher du lieu de sa sépulture, regardant l'herbe qui croissait aux environs comme nuisible et malfaisante (*).

Apparemment peu flattés de partager avec les héros troyens le respect des habitants de la contrée, les héros grecs s'étaient ménagés un autre asyle. Neptune leur avait donné l'île Leucé, au milieu du Pont-Euxin, où ils jouissaient d'un bonheur parfait. Là, l'ombre d'Achille était unie à celle d'Hélène ; on y voyait les deux Ajax, Patrocle, Antiloque, et beaucoup d'autres qui accueillaient les voyageurs, pourvu qu'ils leur rendissent les honneurs qui leur étaient dus (**). Hector, devenu ainsi le seul protecteur du territoire d'Ilium, en fut bientôt regardé comme la divinité, et les habitants mirent en lui toute leur confiance (***). Les Hiéens rendaient bien aussi un culte à Hélène, mais c'était comme une furie vengeresse dont ils redoutaient l'influence, et aux coups de laquelle ils dési-

(*) Philostr. Heroïc. cap. II, § 9, pag. 681 ; § 10, pag. 684.

(**) Arian. Peripl. Pont-Eux. pag. 21 et seq. ap. Geogr. min. græc. Tom. I, Maxim. Tyr. Dissert. XV, Tom. I, pag. 282. Pausan. Lib. III, cap. 19. Philostr. Heroïc. cap. II, § 12, pag. 686 ; cap. XIX, § 16, 17, 18, 19 et 20. Bachet de Meziriac, Commentaire sur les Epîtres d'Ovide, Tom. I, pag. 299 et suiv.

(***) Maxim. Tir. Dissert. XV, Tom. I, pag. 283. Athenagoras, Legatio pro christianis, § 1, pag. 3 ; § 12, pag. 50, edente Duchair. Philostr. Heroïc. cap. II, § 10, pag. 683.

raient se soustraire (*) ; ils ne voulaient point entendre parler de Ménélas non plus que d'Hercule, qui, suivant eux, était un pirate et avait injustement ravagé leur ville (**).

En réfléchissant sur l'exaltation que faisaient naître dans l'imagination ardente des Grecs les récits fréquents des hauts faits de leurs anciens héros, on concevra facilement comment ils avaient toujours ces prodiges présents à la mémoire, et dans quelle terreur devait les jeter la prétendue apparition de tous ces spectres. Heureusement pour les esprits faibles, la nature avait mis le remède à côté du mal : les bords du Scamandre produisaient une plante appelée *sistros*, dont la gousse, semblable à celle du pois-chiche, renfermait des grains qui, au dire des anciens, avaient la vertu de garantir ceux qui s'en munissaient, de la peur des ombres et de l'abord trop imposant des divinités (***). C'est sans doute cette plante que tient le Scamandre couché sur son urne, figure que l'on trouve souvent représentée sur les médailles d'Ilium, et particulièrement sur le revers d'une monnaie de Caracalla, gravée sous le n° 7, dans la planche 38, II^e^ part. de

(*) Athenagoras, Legatio pro christianis, § 1, pag. 3.

(**) Strab. Lib. XIII, pag. 596. Athenagoras, Legatio pro christianis, § 12, pag. 50. Cependant ils ont représenté sur une de leurs monnaies, au revers de la tête de l'empereur Septime-Sévère, Hercule venant de délivrer Hésione du monstre marin. (*Voyez* Mionnet, Descript. de Médailles antiques, Tom. II, pag. 664.)

(***) Demostratus ap. falsum Plutarchum de fluviis, pag. 26. ap. Geogr. min. græc. Tom. II.

l'Atlas (*). On ne connaît plus cette plante, ou du moins elle n'est point mentionnée dans la liste que M. Barker Webb nous a donnée des plantes qui croissent aujourd'hui aux environs du Scamandre (**).

Caracalla n'eut pas besoin d'user de ce philtre pour braver l'opinion des Iliéens, et pour révérer les héros grecs aux dépens de ceux qui tenaient à l'origine des Romains. Plein de la gloire d'Alexandre, il prétendait imiter ce prince dans toutes ses actions, et se croyait lui-même un nouvel Alexandre, parce qu'il avait rassemblé autour de lui une phalange macédonienne (***). Lorsqu'il fut arrivé dans la Troade, il commença par faire reprendre à la ville d'*Augusta-Troas* le nom d'*Alexandria*, qu'elle avait cessé de placer sur ses monnaies depuis le règne d'Auguste (****); et après avoir visité toutes les antiquités de la ville d'Ilium, il se transporta au tombeau d'Achille, pour y déposer ses offrandes. Comme le roi de Macédoine, il couronna le monument, en fit le tour avec ses soldats (*****); mais ce

(*) Mionnet, Descript. de Médailles antiques, Tom. II, pag. 661, 662 et 665. *Voyez* aussi, dans la IIe partie de l'Atlas, planche 38, la figure n° 7.

(**) Barker Webb, Osservazioni intorno Agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVII, Luglio 1821, pag. 50 et seg.

(***) Dio. Cass. Hist. rom. Lib. LXXVII, cap. 7. Herodian. Hist. Lib. IV, cap. 13. Joannes Antioch. ap. Constantinum in Excerpt. Vales, pag. 825, et ap. Suidam, verbo Αντωνῖνος.

(****) Mionnet, Descript. de Médailles antiques, Tom. II, pag. 648.

(*****) Dio. Cass. Hist. rom. Lib. LXXVII, cap. 16. Herodian. Hist.

n'était pas assez pour lui d'imiter Alexandre, il voulut encore jouer le rôle d'Achille. Pendant qu'il est occupé de ces cérémonies, un de ses affranchis les plus chers, Festus, meurt; il en fait aussitôt un Patrocle, lui dresse un vaste bûcher, immole un grand nombre de victimes, et verse des libations sur son corps. Désirant, à l'instar d'Achille, consommer le sacrifice, il se rend l'objet de la dérision de son armée, qui le voit chercher avec peine, sur sa tête presque chauve, quelques cheveux épars qu'il jette au milieu des flammes (*). Sans doute il éleva à ce favori un monument semblable à celui que l'on avait construit pour Achille (**); mais ce fut pour ce dernier qu'il conserva toute sa munificence bizarre. Il lui consacra, au Sigée, une statue de bronze avec des pendants-d'oreilles, désignant par-

Lib. IV, cap. 14. Joan. Antioch. ap. Constantin. in Excerpt. Vales, pag. 826, et ap. Suidam, verbo Αντωνῖνος.

(*) Herodian, ibid.

(**) *Voyez* ci-dessus, dans ce volume, pag. 149 et suiv. Il est vrai qu'Hérodien ne dit pas précisément que Caracalla éleva un tombeau (*tumulus*) sur le corps de son affranchi; mais, d'après les idées romanesques de ce prince, il y a tout lieu de croire qu'il n'y manqua pas. Néanmoins je doute que ce soit sur le cap Sigée qu'il ait placé ce monument. On n'en comptait encore dernièrement sur ce cap que trois de cette espèce, qui sont bien certainement ceux désignés par les noms d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque. Je pense donc que ce fut dans la plaine, au nord d'Alexandria-Troas, en présence de toute l'armée de Caracalla, que se firent les funérailles de Festus, et que, si cet empereur éleva un *tumulus* sur le bûcher de son affranchi, ce doit être celui que l'on trouve aujourd'hui dans cette plaine, et que l'on appelle *Stamboul-Douk* (Hobhouse a Journey, etc. Letter XL, pag. 725). C'est le plus grand de tous ceux de la Troade, et son immensité répond assez bien aux idées gigantesques et singulières qui plaisaient tant à ce souverain.

là qu'Achille avait été élevé parmi les femmes, fait assez connu d'après les traditions (*).

Pour se venger du mépris de Caracalla envers les héros troyens, les Iliéens, sur les monnaies qu'ils frappèrent en l'honneur de cet empereur, firent représenter ou leur Hector dans un char, ou le Scamandre couché. Ils témoignèrent des sentiments délicats à l'égard de sa mère Julia-Domna; au revers d'une des monnaies de cette princesse, ils firent graver Vénus et Anchise se donnant la main, faisant sans doute allusion à son mariage avec Septime-Sévère. Sur le revers d'une autre, Jules-César offre un sacrifice à Minerve, et autour de ce type on lit : ΙΛΙΕΩΝ Ι....ΑΟC, *monnaie des Iliéens, Jules.* Ce dernier nom étant celui de l'impératrice, il est vraisemblable que les habitants d'Ilium, par une adulation très-adroite, ont essayé de donner à cette princesse le moyen de rattacher son origine à la famille des Jules, si révérée à Rome (**).

Nous n'avons pour ainsi dire plus à parler que des désastres qui ont accablé la ville d'Ilium. Les soldats romains, qui faisaient et défaisaient les empereurs à leur gré, ne montraient pas plus d'atta-

(*) Tertullian. de Pallio, pag. 116. Dio. Cass. ibid. Servius ad Virgil. Æneidos, Lib. I, v. 34.

(**) *Voyez* la planche 38, N^os 6 et 12 pour les monnaies de Julia Domna, et les N^os 7, 8 et 9 pour celles de Caracalla. *Voyez* aussi Mionnet, Description de Médailles antiques, Tom. II, pag. 664 et 665. La légende de la dernière médaille que nous avons citée dans le texte, avait été mal lue par le P. Hardouin (Nummi antiqui, pag. 74) et par Vaillant (Numismata græca, pag. 91), qui croyaient y voir une époque; mais elle porte le nom de ΙΛΙΑΟc un peu altéré.

chement pour l'empire lui-même ; ils ne craignaient point d'abandonner les frontières pour aller faire valoir leurs prétentions à Rome, et les Barbares profitaient de cette absence pour se répandre jusque dans les provinces les plus centrales. Sous l'empereur Trébonien-Galle, les Scythes ou Goths débarquèrent dans l'Asie-Mineure, pillèrent la contrée dégarnie de troupes, renversèrent les villes, et passèrent de là dans la Thrace. Cyzique, qui était alors une grande ville, et Ilium, échappèrent comme par miracle aux dévastations de ces Barbares (*) ; mais quelque temps après, sous Gallien, elles ne purent s'y soustraire. Les Scythes revinrent en plus grand nombre ; aidés des Hérules qu'ils s'étaient adjoints, ils ravagèrent tout le pays, mirent le siége devant cette même Cyzique, qu'ils finirent par emporter, saccagèrent Ilium, et pénétrèrent jusqu'à Éphèse, où ils brûlèrent le célèbre temple de Diane, qui avait été rétabli depuis le premier incendie (**). C'est probablement à cette époque malheureuse qu'il faut rattacher la *convention* (ΟΜΟΛΟΓΙΑ) entre les habitants d'Ilium et ceux de Scamandria, de se prêter au besoin un secours mutuel, convention inscrite sur un marbre tiré des ruines d'Ilium, et dont la planche 38 déjà citée donne la copie.

(*) Cedren. Compend. Hist. Tom. I, pag. 258. Zonar. Annal. Lib. XII, Tom. I, pag. 628.

(**) Trebell. Poll. in Gallien, n° 6. Eutrop. Breviar. Hist. rom. Lib. IX, cap. 8. Aurel. Vict. de Cæsaribus, in Gallien. Jornandes, de rebus Get. cap. 20. Syncell. Hist. pag. 383.

L'origine de Scamandria ne remonte pas à une très-haute antiquité. Pline, le premier, en fait mention, et dit que de son temps ce n'était qu'une très-petite ville (*); il ne nous indique pas l'emplacement, mais son nom suffit pour en faire juger; elle était située sur les bords ou à peu de distance du Scamandre. Il paraît qu'elle prit de l'accroissement, et dans le cinquième siècle c'était un lieu assez important dans la province de l'Hellespont. Hieroclès, dans sa notice, la nomme Σκάμανδρος (**); elle est aussi appelée τὸ Σκάμανδρον par d'aures auteurs (***). Leunclavius croit reconnaître cette ville dans *Scamandra*, petite forteresse à une demi-journée des Dardanelles, dont les Turcs, sous le sultan Orchan Ier, s'emparèrent sur les Grecs (****); mais il est dans l'erreur, car aujourd'hui il n'existe aucun endroit de ce nom aux environs du Scamandre, et, eu égard à sa proximité des Dardanelles, Scamandra répondrait plutôt au lieu appelé Μάνδραι par Hiéroclès, et Ἀμάνδρα dans le texte de Malala (*****).

Scamandria ne devait pas être éloignée d'Ilium, puisque ces deux villes firent entr'elles un pacte pour leur mutuelle défense. Ne reconnaissant son nom dans aucun des lieux qui avoisinent le Sca-

(*) Plin. Hist. nat. Lib. V, cap. 30, Tom. I, pag. 282.

(**) Hieroclès, Synecd. Tom. I, pag. 38. Imperii, orientalis, et pag. 662, edit. Wessel. Veter. Itinerarior.

(***) Mémoire de Villoison, dans le troisième volume du Voyage de la Troade de Le Chevalier, pag. 99 et suiv.

(****) Leunclavius, Historia musulmana Turcorum, Lib. IV, col. 182.

(*****) Hierocles, Synecdem. ibid. et note de Wesseling à ce sujet, pag. 664.

mandre, je n'ai pas fait difficulté de la placer dans les cartes de la Troade, au bourg d'Énaï, quoique ce bourg ait été déjà donné pour l'ancienne ville de Néandria; cette dernière ayant été détruite ou du moins abandonnée de bonne heure par ses habitants (*), il ne serait pas impossible que Scamandria eût été bâtie sur son emplacement. En effet, une position aussi avantageuse que celle d'Énaï, à l'entrée d'une plaine séparée de la mer par une chaîne de montagnes assez élevée, pouvait, plus facilement que celle d'Ilium *recens*, la mettre à l'abri des courses des Barbares, et lui fournir les moyens de secourir les villes voisines. Peut-être aussi Scamandria était-elle plus haut, dans la plaine de Baïramitche, vers le grand village de Turkmanli, aux environs duquel le voyageur Clarke a rencontré des ruines (**).

Le marbre gravé dans la Planche 38 fut trouvé, en 1815, aux portes mêmes d'Ilium, dans le village de Tchiblak, par M. Dubois, qui l'acheta pour M. le comte de Choiseul-Gouffier, et le fit transporter en France (***); il est aujourd'hui au Musée royal du Louvre (salle des caryatides, n^os^ 546 et 607) (****). Ce marbre a été divisé pour faciliter la

(*) *Voyez* ci-dessus, dans ce volume, pages 93 et 94.

(**) Clarke's Travels in various countries, part. II, sect. 1^re^, chap. V, Tom. II, pag. 124.

(***) Catalogue des antiquités de la collection Choiseul-Gouffier, n° 187, pag. 73.

(****) Description des antiques du Musée royal, par M. de Clarac, pages 219 et 240.

lecture de l'inscription qui en occupe les deux faces ; malheureusement il est très-mutilé, et n'offre plus qu'une très-petite portion du traité qu'il contenait ; néanmoins on y découvre le texte d'une alliance entre les habitants d'Ilium et ceux de Scamandria pour se défendre contre les ennemis communs, dans un temps où les empereurs romains, sans doute occupés au loin, ne pouvaient veiller à la sûreté de toutes les parties de l'empire. L'inscription n'étant pas entière, nous donnons en note l'interprétation et les restaurations que propose M. Letronne, dont on connaît le savoir et la profonde érudition (*).

(*) Cette inscription paraît contenir les conditions d'une alliance entre les Iliéens et les Scamandriens. Elle est si fruste que ce serait une entreprise inutile que de chercher à la rétablir : il est également impossible d'en connaître la date.

Elle commence, comme à l'ordinaire, par le nom du pontife éponyme, sous lequel l'alliance a été contractée (*ἐπὶ ἱερέως Ἀριστονόμου τοῦ.... ici le nom de son père*) ; les lettres MOY (ligne 4) ne peuvent être que le reste du nom du mois, et il faut lire : Πανέμου τετράδι ἀπιόντος, *le quatre de Panemus finissant* (26 du mois). On pourrait donc essayer de restituer les cinq premières lignes de cette manière :

Ὁμολογία Ἰλιέων

Ἐπὶ ἱερέως Ἀριστονόμου τοῦ Ξ (*ενορ*) ὄντος, ὡς δὲ

Σκαμανδρεῖς (*μηνὸς* Πανέ) *μου τετράδι ἀπιόντος,*

(καὶ ἄλλοι πάντες) οἱ κατοικοῦντες ἐ (*ν* Σκ.....

A la ligne 6, les lettres ITΩNENΣK.... appartiennent vraisemblablement aux mots καὶ τῶν ἐν Σκαμανδρίᾳ, ou Σκαμάνδρῳ.

Le revers de la pierre est la suite du traité ; mais comme il existe entre les deux parties une lacune de plusieurs lignes, on ne peut en deviner la liaison. Il paraît qu'il s'agit de la fixation d'une paie qui sera donnée aux soldats que les deux peuples se prêteront mutuellement ; on leur donnera deux oboles par jour, une chénice d'orge et un pain d'une obole (ἐφ' ᾗ) μέρας ὀβόλους δύο καὶ πυρῶν χοίνικ (α καὶ ἄρτον) ὀβέλιον ; car c'est ainsi que je supplée la lacune : ἄρτος ὀβέλιος, ou ὀβελιὰς ou ὀβελίτης

Malgré le malheur des invasions, les Iliéens ne perdirent point toutes leurs richesses; leur ville ne tarda pas à se rétablir, et une vingtaine d'années après, ils obtinrent de Dioclétien et de Maximien, la permission de consacrer à Jupiter une statue faite avec l'argent sacré que l'on avait pu conserver (*); l'ancienne statue du dieu ayant été vraisemblablement la proie des Barbares.

Les circonstances contribuèrent encore à rendre à Ilium une partie de sa splendeur. Par l'effet du hasard, à son origine se trouva rattachée celle de quelques empereurs dont elle sut gagner la bienveillance. Claude II, surnommé *le Gothique* à cause de ses victoires sur les Goths, était né dans la Dardanie d'Europe; il prétendait descendre du roi de Troie, Dardanus (**), apparemment par un de ces

(d'où vient le mot *oublies*) signifie à la fois un *pain de forme allongée* et un *pain d'une obole* (Polluc. Onomast. Lib. I, cap. 12, § 248; Lib. VI, cap. 11, § 72 et 75), comme nous disons en français *un pain d'un sou*.

On établit aussi une disposition relative aux hommes à la suite des troupes : τὸν δὲ ὑπηρέτην λειτουργεῖ (ν..... ensuite il est fait mention du choix de quelque officier pour veiller à l'exécution des arrangements pris : αἱρεῖσθαι δὲ καὶ..... Il devra s'occuper de ce qui concerne l'achat et la vente..... τὸν δὲ αὐτὸν συνοικονομεῖν (τήν τε ἰδνη) σιν καὶ πρᾶσιν, καθότι προσιψήφισαι· αἱρεῖσθαι δὲ..... αἰρθέν τι δι-δόσθαι εἰς τὴν εὖ...

A la ligne septième, on peut lire : τὸ) ν δὲ ἱερονόμον τῶν οἰκούντων ἐ (ν.....; aux lignes suivantes : καὶ πάντα αὐτοῖς ἐξ ἀρχῆς διδό (μενα, δηλονότι δ) ραχμὰς ἑκατὸν καὶ πεντ (ήκοντα καὶ.....) κατ'ἐνιαυτὸν ἕως δραχ (μῶν.....) τῆς ἰλιέων χώρας. (*Note de M. Letronne.*)

(*) Inscript. antique dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, Tom. II, pag. 245, et atlas, pl. 18.

(**) Trebell. Poll. in Claud.

chefs Teucriens qui, avant la guerre de Troie, avaient conduit, à travers la Thrace, une colonie dans la Macédoine (*). Le grand Constantin, du même pays, et allié à la famille de Claude, n'avait pas moins de prétentions à l'ancienneté de sa race; il affectionnait Ilium, et par conséquent on ne sera pas étonné d'apprendre que lorsqu'il eut formé la résolution de fonder une autre Rome, il conçut d'abord le projet de la construire aux environs de cette ville. Une enceinte spacieuse avait été tracée, suivant les uns, au-dessus du tombeau d'Ajax, suivant d'autres, entre Ilium et Alexandria-Troas, et quelques-uns disent sur le cap Sigée : déjà les murs et les portes pouvaient être vus de la mer, lorsque tout à coup il changea d'avis, et choisit une situation bien plus avantageuse, celle de Byzance, qui offrait un port magnifique et une position capable de tenir en respect tous les pays baignés par la Méditerranée (**).

En élevant sa ville, Constantin y transporta une grande partie des richesses de l'empire. Pour l'embellir, des cités et même des provinces entières furent dépouillées de leurs monuments, et malgré son affection pour Ilium, celle-ci ne fut pas épargnée. Son Palladium, la statue principale de Minerve-Iliade qui était dans le temple, fut enfoui dans la place

(*) Raoul-Rochette, Histoire de l'établissement des colonies grecques, Tom. I, pag. 259 et suiv.

(**) Codex Theodos. Lib. XIII, Tit. V, leg. 7. Hermias Sozomen. Hist. eccles. Lib. II, cap. 3, pag. 46. Zozim. Hist. Lib. II, cap. 34. Theophan. Chronogr. pag. 18. Zonaras. Annal. Lib. XIII, Tom. II, pag. 6. Niceph. Callist. Hist. eccles. Lib. VII, cap. 48.

publique de la nouvelle Rome, comme un talisman qui devait préserver cette ville des coups du sort, et lui assurer une existence éternelle (*). Une statue d'Apollon, en bronze, d'un fort beau travail, et dont l'exécution était attribuée à un artiste ancien, lui fut également enlevée, mais sa destination fut bien différente de celle de la statue de Minerve; elle fut placée au-dessus de la colonne de porphyre; Constantin voulut qu'elle portât son nom; et, pour lui attirer plus de vénération, il fit déposer dans son intérieur des fragments de la vraie croix (**).

Avant que ce prince eut résolu de transférer la capitale de l'empire en Orient, les Iliéens, qui avaient été témoins de la défaite de la flotte de Licinius par celle de Cripsus, fils de Constantin (***) ,n'avaient point négligé les moyens de gagner les bonnes grâces de l'empereur; ils avaient, à ce qu'il paraît, substitué à leur prêtre du temple de Minerve, un évêque chrétien qui assista au premier concile de Nicée (****). D'après cette conduite, on peut croire que les habitants d'Ilium n'opposèrent pas de grands obstacles à l'enlèvement de leurs statues, flattés peut-être de la haute destination que leur donnait l'empereur,

(*) Zonaras, Annal. Lib. XIII, Tom. II, pag. 8. Ducange, Constantinop. Christ. Lib. I, cap. 24, § 6. Heyn. antiq. Bysant. in Comment. societ. Gotting. 1811. pag. 32.

(**) Zonaras, ibid. pag. 7. Cedren. Compend. Hist. pag. 322. Anna-Comnena, Alexias, Lib. XII, pag. 356. Ducange, notæ ad Alexiad. pag. 382, et Constantinop. Christ. ibid.

(***) Zozim. Hist. Lib. II, cap. 30. Excerpta auct. ignoti, a Valesio facta, ad calcem Ammiani Marcellini, pag. 661.

(****) Le Quien, Oriens Christ. Tom. I, col. 775.

quoique son but ne fut que de détruire le paganisme dans tout l'empire.

Le souvenir des héros qui avaient illustré Ilium ne s'effaça pourtant pas subitement de la mémoire de ses habitants; Ammien-Marcellin, qui écrivait sous les derniers empereurs de la famille de Constantin, dit, en faisant la description des côtes de l'Hellespont : *Ilium heroicis casibus clarum.* Il parle des tombeaux d'Achille et d'Ajax (*), cités également, ainsi que ceux de Patrocle et d'Antiloque, par l'abréviateur de Strabon, dont les écrits sont du milieu du dixième siècle (**).

Depuis Constantin, Ilium ne cessa pas d'avoir des évêques jusqu'au concile tenu, l'an 879 de l'ère chrétienne, à Constantinople, pour le rétablissement de Photius dans le patriarchat de cette capitale de l'Orient (***); mais cet évêché avait peu d'éclat, et, comme celui d'Alexandria-Troas, il était subordonné à la métropole de Cyzique, grande ville de la province de l'Hellespont (****). A compter de

(*) Ammian. Marcell. Lib. XXII, cap. 8, pag. 307 et 308.

(**) Chrestomathiæ ex Strabonis geographicorum, Lib. XIII, pag. 170. Iap. Geogr. min. græc. Tom. II. Dodwell, ibid. pag. 189.

(***) Le Quien, Oriens Christianus, Tom. I, col. 775, 776, 777 et 778. Mémoire de Villoison dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, Tom. II, pag. 121.

(****) Veteris orbis descriptio a Gothofredo edita, pag. 28. Hieroclis Synecdem. Tom. I, pag. 38, imperii orientalis; et pag. 662, Edit. Wesseling. Veter. Itinerarior. Leonis sapientis Notitia græcorum Episcopatuum, ad Calcem Codini, pag. 341.

Le Synecdème ou Notice d'Hiéroclès n'est point une Notice ecclésiastique, mais une liste civile de toutes ou de presque toutes les villes de

cette époque, Ilium et Alexandria-Troas disparaissent en quelque façon de l'histoire; l'abréviateur de Strabon rapporte que de son temps cette dernière était déserte (*), et tout porte à croire qu'Ilium était dans le même état. D'ailleurs on ne trouve plus ces deux villes mentionnées que dans les notices ecclésiastiques, qui donnent la liste complète des évêchés, soit que les siéges titulaires des évêques existassent au moment où ces notices ont été faites, soit qu'ils eussent été détruits (**). Avant l'abréviateur de Strabon, l'empereur Constantin-Porphyrogenète, dans sa nouvelle distribution des provinces de l'empire, garde le silence à l'égard d'Ilium et d'Alexandria-Troas (***), ce qui semblerait indiquer que ces villes n'existaient déjà plus, ou du moins qu'elles n'étaient plus habitées. Quelle en serait la cause? Ne serait-ce point les ravages des provinces

l'empire, classées dans leurs provinces respectives sous une métropole, faite dans le commencement du règne de Justinien (Wessel. in Hieroclis synecdemum prolegomena, pag. 624 et 627); elle a beaucoup de conformité avec la Notice de l'empire dressée plus de cent ans auparavant, sous les empereurs Arcadius et Honorius, et même avec la description anonyme du monde éditée par Godefroi, et qui fut faite sous les empereurs Constantinus et Constant, fils de Constantin. La Notice de Léon-le-Sage ou le Philosophe, au contraire, est bien postérieure; c'est une Notice purement ecclésiastique, qui ne contient que les noms des villes où, du temps de cet empereur, se trouvaient des évêques sous leurs métropolitains.

(*) Chrestomathiæ ex Strab. Geogr. Lib. XIII, pag. 169, ap. Geogr. min. græc., Tom. II.

(**) Notitiæ græc. Episcopatuum, ad calcem Codini, pag. 369 et 383. Banduri, Imperium orientale, Tom. I, pag. 236.

(***) Constantinus-Porphyrog. de Thematibus, Lib. I, Thema quartum, Tom. I, pag. 9, Imperii orientalis.

maritimes, par plusieurs peuples navigateurs, et surtout par les Sarrazins, qui, pendant sept années consécutives, avaient osé assiéger la capitale des empereurs grecs. Depuis cette époque, qui remonte à l'an 673 de l'ère chrétienne (*), leurs déprédations se renouvelèrent souvent, et sans doute elles eurent encore lieu l'année 904, où un renégat grec, commandant une de leurs flottes, pénétra fort avant dans l'Hellespont, y maintint son pouvoir quelque temps, et ne quitta ce détroit que pour porter plus loin ses dévastations et mettre le siége devant Salonique qu'il prit, et dont il emmena tous les habitants captifs (**).

Les côtes de l'Asie-Mineure, ainsi livrées aux Barbares, n'offraient plus de sûreté pour leurs habitants, aussi fuyaient-ils de toutes parts, pour se soustraire aux dangers qui les menaçaient. L'intérieur de cette contrée n'était pas plus tranquille; les Turcs Seljoucides s'y étaient établis, et poussaient leurs conquêtes jusqu'à la mer. Après avoir ravagé le pays, ils se le partagèrent, comme s'il eût dû toujours leur appartenir, et appelèrent la province dans laquelle se trouvait la Troade, Carasi-Ili, ou Pays de Carases, du nom de celui à qui elle échut en partage (***). C'est encore aujourd'hui

(*) Cedren. Compend. histor. pag. 487. Le Beau, Hist. du Bas-Empire, Livre 61, § 12, Tom. XIII, pag. 108 et suiv.

(**) Id. ibid. pag. 600. Le Beau, ibid. Livre 72, § 32, Tom. XV, pag. 323.

(***) Marakeschi, dans de Guignes, Hist. des Huns, Tom. II, pag.

sous cette dénomination que la désignent les Ottomans (*).

Cependant les empereurs grecs disputèrent longtemps le terrain aux Turcs; à plusieurs époques ils envoyèrent, pour repeupler la Troade, des colonies d'Esclavons et d'Arméniens (**), qui ne paraissent pas y avoir prospéré, car on n'y trouve aucune trace de leur séjour : à moins qu'on n'attribue à l'une ou à l'autre de ces nations une inscription en caractères inconnus, gravée sur une grande pierre enclavée dans le mur de la mosquée de Bounar-Bachi (***). Ce pays passa ensuite aux Ottomans (****) ; et si l'on en croit les Annales turques, à l'époque où ces peuples firent pour la première fois la traversée d'Asie en Europe, vers l'an 1357, Ilium offrait encore d'assez beaux restes d'antiquités. Soliman, fils d'Orchan, se trouvant sur les ruines de cette ville, qu'il prenait pour l'ancienne Troie, contemplait avec admiration les débris de

76 et 77. Nicephor. Greg. Hist. Byzant. Lib. VII, cap. 1. Notæ Ducang. ad Nicephor. Greg. ibid.

(*) Leunclav. Onomasticon prius ad Hist. Musulman. col. 851. D'Herbelot, Bibl. orientale, verbo Caraz-Ili. Marsilli, État militaire de l'Empire Ottoman, pag. 105. Dgian-Numa ou Geographie turque, chap. 28.

(**) Lebeau, Hist. du Bas-Empire, Livre LXII, § 4, Tom. XIII; pag. 171; Livre XCV, § 24 et 36, Tom. XXI, pag. 55, 83 et 85. Mémoire de Villoison dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, Tom. II, pag. 111 et suiv.

(***) Dubois, Inscript. manuscr., n° 21.

(****) Leunclavius, Annales-Turcici, cap. 23. Hist. Musulm. Lib. IV, col. 196 et seq. Demetrius Cantemir, Hist. de l'Empire Ottoman, Livre I, cap. 3, n° 6.

ses immenses édifices, la quantité prodigieuse des marbres qu'elle renfermait, lorsque ses généraux lui firent remarquer que de là on pouvait facilement passer en Europe : ce qui fut bientôt exécuté (*).

Depuis, ce pays a été habité par des Turcs et des Grecs, qui y ont élevé des villages, la plupart aujourd'hui déserts par l'effet de la peste de 1814 (**).

D'après tout ce qui a été dit sur l'histoire d'Ilium, on voit que le gouvernement de cette petite république était théocratique. Le prêtre du temple de Minerve en était le premier magistrat; c'était en son nom que se faisaient tous les actes publics (***). Il avait le suprême pouvoir; et si, dans le récit que fait Æneas le Tacticien de la prise de la citadelle par Charidème, les Iliéens sont commandés par un archonte (****), il y a lieu de croire que par ce nom, commun aux chefs de presque toutes les républi-

(*) Leunclav., Annales Turcici, cap. 23. Hist. Musulm. Lib. IV, col. 206.

Le docteur Chandler, qui a fait des recherches intéressantes sur Ilium, dans un ouvrage intitulé *History of Ilium or Troy, etc.*, publié à Londres en 1802, en un vol. in-4°, pense chap. XXXVI, § 2, pag. 161 que les ruines vues par Soliman étaient celles d'Alexandria-Troas, apparemment parce que les ruines qui existent encore dans cette ville sont plus considérables que celles que l'on rencontre dans les villes de l'Hellespont; mais il se trompe, car étant sur les ruines de Troie, les généraux de Soliman lui firent remarquer le continent de l'Europe, qui était à peu de distance en face; ainsi ces ruines ne peuvent être que celles d'Ilium ou d'Abydos.

(**) Dubois, Note manuscrite.

(***) Diod. Sic. Lib. XVII, pag. 500. *Voyez* ci-dessus, pag. 317, note* Inscription antique dans Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVII, Luglio 1821, pag. 74.

(****) Æneas Tacticus, cap. 24. *Voyez* aussi ci-dessus, pag. 268.

ques de l'Asie, cet auteur a voulu désigner le prêtre du temple de Minerve, qui, suivant les apparences, aurait aussi été connu à certaines époques sous le nom de Κόσμος, donné au premier magistrat de plusieurs républiques de Crète et d'Ionie (*). Sans doute le grand-prêtre avait au-dessous de lui d'autres magistrats. Des inscriptions attestent l'existence d'un sénat, qui aurait été divisé en conseil des Anciens et conseil des Nouveaux (**) ; et le peuple était partagé en tribus, formées chacune de trois parties appelées Phratries (***). Chaque tribu avait son chef ou Phylarque (****), et probablement occupait à son tour la Prytanie (*****), comme à Athènes. Des stratéges ou généraux commandaient les troupes ; les revenus publics étaient confiés à des trésoriers qu'on chargeait d'en tenir compte ; et des maîtres de cé-

(*) Inscriptions antiques dans le Voyage de la Troade de Le Chevalier, Tom. III, pag. 302, et note de Villoison, ibid. ; dans Clarke's Travels, Tom. II, pag. 86 et 92 ; dans Walpole's Memoirs, etc., Tom. I, pag. 104 ; dans Dubois, n^os 31 et 32 ; dans Turner's Travels, Tom. III, pag. 237.

(**) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, ibid. pag. 312 ; dans Clarke, ibid. pag. 86 ; dans Walpole, ibid. pag. 104 et 468 ; dans Dubois, ibid. n° 32 ; dans Turner, ibid. pag. 228 ; au Musée royal du Louvre, n° 544.

(***) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, ibid. pag. 305 et 306 ; dans Clarke, ibid. pag. 86, 92, 161 et 162 ; dans Walpole, ibid. pag. 104 ; dans Dubois, n^os 13 bis et 32 ; dans Turner, ibid. pag. 227 ; au Musée royal, n° 661. *Voyez* aussi ci-dessus, pag. 274 et 280.

(****) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, ibid. pag. 306.

(*****) Inscript. antiq. au Musée royal, n° 544.

rémonies veillaient aux fêtes publiques et aux fêtes religieuses (*).

L'administration générale du temple était entre les mains du grand-prêtre, qui se reposait du soin des détails sur des ministres particuliers; et les fonctions les plus basses étaient remplies par ces vierges locriennes dont nous avons déjà parlé (**). On appelait Palladium ou statue de Pallas, l'image de la déesse que l'on adorait dans ce temple (***); et quoique ce Palladium fût différent du vrai Palladium que l'on prétendait avoir été porté en Italie par Diomède ou par Énée, ou même par Sylla (****), il paraît avoir servi de type à la description qu'Apollodore nous donne de l'ancien. Selon cet auteur, « c'était une statue de trois coudées de haut, ayant « les pieds joints, mais dans l'attitude d'une per- « sonne qui se dispose à marcher; la déesse tenait « dans sa main droite une pique élevée, et de la « gauche une quenouille et un fuseau (*****). » Cette description est absolument celle de la figure de Minerve-Iliade que l'on voit sur les beaux médaillons d'argent d'Ilium, dont un est gravé planche 38,

(*) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, Voyage de la Troade, pag. 306.

(**) *Voyez* ci-dessus, pag. 260, note *.

(***) Ovid. fastorum, Lib. VI, v. 424. Appian. Alex. de Bell. Mithr. pag. 205. Servius et Donatus ad Virgil. Æneid. Lib. II, v. 166. Zonaras, Annales, Lib. XIII, cap. 3, Tom. II, pag. 8. Ducange Constant. Christ. Lib. I, cap. 24, § 26, pag. 76.

(****) Appian. Alex. ibid. Servius, ibid. Bachet de Méziriac, Comment. sur Ovid. Tom. I, pag. 66 et suiv. Heyne excursus IX ad Lib. II, Æneidos, Tom. II, pag. 307 et seq.

(*****) Apollodor., Bibl., Lib. III, cap. 12, § 3.

n° 10. Il y a donc lieu de croire que ces médaillons représentent la statue de Minerve adorée dans le temple, et que les noms qu'on lit au bas sont ceux de plusieurs grands-prêtres qui nous sont inconnus (*). Ce fut cette statue que Constantin fit enterrer dans sa nouvelle Rome (**).

Pallas était regardée comme l'arbitre des destinées d'Ilium : aussi sa statue était-elle fort révérée des habitants. On lui prodiguait des offrandes de toutes espèces (***); et ses autels étaient souvent rougies par des hécatombes ou d'autres sacrifices (****). Mais avant de sacrifier à la déesse, on adressait des vœux à Jupiter (*****), son père, pour se le rendre favorable. Chaque année on célébrait en l'honneur de Pallas, des fêtes pompeuses appelées Panathénées (******), comme celles d'Athènes, et distinguées en grandes et petites Panathénées (*******). Les petites étaient com-

(*) Mionnet, Descript. de Médailles antiques, Tom. II, pag. 657 et 658.

(**) *Voyez* ci-dessus, pag. 319 et 320.

(***) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. III, pag. 304, 306 et 311; dans Dubois, n° 24; au Musée royal, n° 544.

(****) Inscript. antiques, dans Le Chevalier, ibid. pag. 306; dans Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 414; dans Dubois, n°s 21 et 25.

(*****) Id. dans Le Chevalier, ibid.

(******) Id. ibid. pag. 306 et 311. Hesych et Suid. verbo Ἰλίεια Eustath. ad. Iliad. Lib. XI, Tom. I, pag. 829. Ed. Basil.

(*******) Id. dans Dubois, n° 21.

munes à toutes les bourgages de la contrée (*) ; et les grandes étaient réservées aux seuls habitants des villes d'Ilium et d'Alexandria-Troas : aussi les nommait-on quelquefois fêtes d'Alexandria ; néanmoins elles portaient en général le nom de *Pompe Iliaque* (**). On faisait des processions pour invoquer la protection de Minerve ; et les jeunes filles y paraissaient portant des corbeilles de fruits consacrés à la déesse, charge dont elles se faisaient gloire pendant leur vie, et qu'on ne manquait pas de rappeler sur leurs tombes après leur mort (***). Dans ces fêtes le peuple se rassemblait aux environs d'Ilium, où se tenait une espèce de foire (****) ; on célébrait les jeux du gymnase, dans lesquels les hommes et les enfants s'exerçaient à la lutte et à lancer le disque (*****), et les fêtes se terminaient par des combats de cavalerie simulés (******), qui, imités depuis à Rome par Jules César et ses successeurs, furent appelés *Jeu Troyen* (*******).

(*) Inscript. dans Dubois, n^os 21 et 24.

(**) Id. dans Le Chevalier, Voyage de la Troade pag. 306.

(***) Id. dans Le Chevalier, ibid. pag. 311 ; dans Clarke's Travels etc., pag. 100; dans Dubois, n° 24.

(****) Id. dans Le Chevalier, ibid. p. 304 et 311 ; dans Dubois, n° 24.

(*****) Diogen. Laert. de vitis Philos. Lib.V, segm. 67, Tom. I, pag. 303. Hesych. verbo Ἰλίεια. Inscript. antiq. dans Le Chevalier, ibid. pag. 302, 304 et 311 ; dans Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 86 et 101 ; dans Walpole's Memoirs, etc., Tom. I, pag. 104 ; dans Dubois, n^os 21 et 32 ; dans Turner's Travels, etc., Tom. III, pag. 227 ; au Musée royal, n° 582.

(******) Inscript. antiq. dans Dubois, n° 21.

(*******) *Voyez* ci-dessus, pag. 292.

Le temple de Minerve renfermait beaucoup d'offrandes, entre autres, des armes que l'on disait y avoir été déposées du temps de la guerre de Troie. Pythagore en détacha un bouclier qui portait le nom d'Euphorbe, et pour appuyer son système de la métempsycose, il prétendit que ce bouclier lui avait appartenu lorsque son âme animait le corps du guerrier (*). Les habitants ne le démentirent pas, parce que cette opinion était aussi favorable à l'antiquité qu'ils voulaient donner à leur ville, qu'aux projets du philosophe. Nous avons vu Alexandre consacrer ses armes à la déesse, et, en échange, en prendre d'autres qu'il honora toute sa vie (**).

Ilium offrait encore plusieurs temples, dont un était dédié à Cérès et à Proserpine (***). Nous avons fait mention du portique de Claude, d'un monument élevé à Tite, des statues de Jupiter, d'Apollon, d'Hector et d'Auguste (****). La ville possédait encore des bains publics (*****), dont sans doute les eaux étaient fournies par un aqueduc qui sera mentionné par la suite.

Cette ville a produit quelques historiens qui ne

(*) Maxim. Tyr. Dissert. XVI, Tom. I, pag. 287, edente Reiske.

(**) *Voyez* ci-dessus, pag. 272.

(***) Inscript. antiq. dans Barker-Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVII, Luglio 1821, pag. 74.

(****) *Voyez* ci-dessus, pag. 293, 299, 301, 304, 318 et 320.

(*****) Inscript. antiq. dans Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. III, pag. 308; dans Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 86; dans Walpole's Memoirs, etc., Tom. I, p. 104; dans Dubois n° 32; dans Turner's Travels, etc., Tom. III, pag. 228.

paraissent pas avoir eu une grande célébrité, et dont les ouvrages sont aujourd'hui perdus. On ne les connaît que par quelques citations. Le plus renommé d'entr'eux est Sosilus, qui avait écrit l'histoire d'Annibal, en sept livres (*). Cornélius-Nepos dit qu'il était Lacédémonien, et qu'il avait même vécu dans le camp de ce général auquel il avait enseigné la langue grecque (**). Cornelius paraît en avoir tiré quelques détails; mais Polybe, qui vivait à peu près dans le même temps que cet historien, et au jugement duquel on peut s'en rapporter, nous assure que Sosilus ne fait que débiter des fables et des contes populaires (***), ce qui ne doit pas nous donner beaucoup de regret de sa perte. Un autre Théodore d'Ilium s'était occupé de l'histoire de son pays; il avait composé un ouvrage intitulé *les Troïques*, dont Suidas cite le deuxième livre. Il était postérieur au siècle d'Alexandre; et si l'on doit le placer au même temps que Philon, dont Suidas rapporte le témoignage conjointement à celui de Théodore, il sera du second siècle de l'ère chrétienne(****). Le troisième auteur connu est Deletrius, cité par Eustathe, à l'occasion de la lignée d'Achille (*****); mais on ne sait dans quel temps il vivait. (*L'Éditeur.*)

(*) Diod. Sic. Eclogæ, Lib. XXVII, cap. 3, Tom. II, pag. 513, edit. Wessel.

(**) Cornelius Nepos, in Hannibale, cap. 13.

(***) Polyb. Hist. Lib. III, cap. 20, pag. 175.

(****) Suidas, verbo Παλαίφατος, Tom. III, pag. 8.

(*****) Eustath. ad Odyss. Lib. XI, v. 505, Tom. II, pag. 452. Edit. Basil.

PLANCHE 36.

Vue de l'Emplacement d'Ilium recens.

PLANCHE 37.

Restes d'un Temple près d'Ilium recens.

Ilium *recens* était située sur une éminence qui commande toute la plaine, et qui, liée aux montagnes voisines par une crête assez étroite, s'élève graduellement jusqu'à l'Ida (*). Cette éminence, d'une pente douce en général, mais rapide vers le nord, se termine tout à coup au-dessus d'un marais formé de la réunion des eaux du Tumbrek-Tchaï et du Kimar ou Kamara-Sou; de ce côté la colline peut avoir soixante-dix pieds de hauteur(**). Selon toute apparence, ce serait dans cette partie qu'aurait existé la citadelle, nous aurions donc eu tort de la placer au midi dans notre plan; c'est en effet sur le terrain qui s'avance au nord-ouest que l'on voit le plus de fondations, et ces fondations, d'une grande solidité (***), sont sans doute celles du temple de Minerve. La trace des murs de la ville se voit encore sur le sol, mais elle présente de fréquentes interruptions, parce que les Turcs des

(*) Strab. Lib. XIII, p. 597 et 599. Clarke's Travels, Tom. II, p. 104.

(**) Turner's a Journey, etc. T. III, p. 226 et 227.

(***) Plan de Kauffer. Clarke's Travels, ibid. p. 102. Despréaux de Saint-Sauveur, Note manuscrite.

différents villages de la plaine se servent des pierres pour construire leurs maisons. L'intérieur de l'enceinte est cultivé malgré les nombreux débris de marbres, de pierres et de poteries dont il est parsemé; on y trouve quelquefois de très-belles médailles d'Ilium (*). Cet endroit est appelé en turc Hissardgik ou Hissarlik, *Petit château*, ou bien Eski-Kalafatli, *vieux Kalafatli*, du nom du village le plus rapproché : les Grecs rendent ce dernier nom par Palæo-Kalafatli (**).

En jetant les yeux sur la planche 36, on pourra prendre une idée de la configuration de la colline sur laquelle était située cette ville. La vue en a été prise du village de Kalafatli, dans la plaine. Cette colline est calcaire, et les anciens murs suivaient à peu près ses contours. Dans la partie méridionale, sur la pente la plus exposée au nord-ouest, se trouve une caverne qui paraît avoir été creusée dans le rocher : elle a cinq pieds (***) de hauteur à son ouverture; mais son élévation diminue au point de n'avoir plus que deux pieds et demi ou trois pieds (****). Cette

(*) Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 102. Despréaux de Saint-Sauveur, Note manuscrite. Turner's a Journey, Tom. III, pag. 224 et 226. Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVI, Giugno 1821, pag. 339.

(**) Plan de Kauffer. Clarke's Travels, ibid. pag. 102 et 169. Hobhouse a Journey, etc., pag. 750. Turner, ibid. pag. 226. Barker Webb. ibid.

C'est une habitude assez générale dans la Grèce, de dénommer les ruines des anciennes villes par le mot de *vieux* (*eski* en turc, et *palæos* en grec), auquel on ajoute celui du lieu habité le plus voisin.

***) Un mètre 62 cent. (****) Soixante-cinq centim. ou 1 mètre.

voûte, dont on ne peut mesurer la profondeur, est sans doute le soubassement de quelque édifice (*) . Dans une autre partie on rencontre deux massifs de pierres, qui peuvent avoir appartenu aux murs de la ville (**).

Ilium était éloignée d'Abydos de vingt et un milles romains, ou de cent soixante-dix stades olympiques (environ huit petites lieues (***) de France), et d'un peu plus que la moitié de cette distance de Dardanus, ville sur l'Hellespont (****). Le chemin qui conduisait à cette dernière suivait d'abord la crête de la colline qui joignait Ilium aux montagnes; il descendait ensuite dans un ravin, où l'on trouve encore l'ancien pavé (*****), et traversait une vallée assez profonde, arrosée par le Halil-Eli-Tchaï ou Tumbrek-Tchaï, ainsi appelé du nom de deux villages situés sur ses bords. Cette rivière, très-forte en hiver, inonde la plaine, et alors elle devient difficile à traverser; mais l'été elle n'a pas d'eau, si ce n'est dans les moments d'orage, où elle forme un torrent impétueux qui entraîne tout avec lui (******).

(*) Despréaux, Note manuscrite. Turner's a Journey, ibid. pag. 226 et 227.

(**) Hobhouse a Journey, etc., pag. 750. Dubois, Note manuscrite.

(***) Trois myriamètres 1 kilomètre.

(****) Strab. Lib. XIII, pag. 591. Itin. Anton., pag. 334, Edit. Wessel. Tab. Peuting. Segm. 8.

(*****) Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 88. Dubois, ibid.

(******) Le Chevalier, Voyage dans la Troade, Tom. II, pag. 244. Gell, the Topography of Troy, pag. 113. Clarke's Travels, ibid. pag. 87. Turner, ibid. pag. 227.

Le nom d'un de ces villages a fait croire à plusieurs voyageurs que la vallée pouvait être celle de Thymbra, et la rivière qui la parcourt le Thymbryus (*); mais nous avons déjà reconnu que la vallée de Thymbra doit être à peu de distance de Bounar-Bachi, et que le Thymbrius se jetait beaucoup plus haut dans le Scamandre (**). D'autres, sans plus de fondements, ont regardé cette rivière comme le Simoïs de Strabon; mais il a été démontré que ce dernier fleuve était le Kimar, qui vient d'Eski-Aktché-Keui (***) Il est vrai que nous-mêmes nous ne pouvons assigner un nom de l'antiquité à cette rivière; mais il faut considérer que l'histoire ne nous a pas conservé tous les détails de la topographie de ce pays, et que par conséquent on doit se résoudre à ignorer ce qui peut-être restera toujours enseveli dans les ténèbres de l'obscurité.

Bordée de montagnes assez élevées, cette vallée offre un aspect pittoresque et varié. Son sol, fertilisé par les eaux du torrent, présente des champs de maïs entremêlés de plants de cotonniers; des vignes occupent les coteaux : dans la partie inférieure est un marais; et la partie supérieure, presque toute

(*) Pococke's Travels, etc., Tom. II, part. II, pag. 106. Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. II, pag. 166 et 246. Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 80, 84, 87 et 168. Sibthorp, dans Walpole, Tom. I, pag. 105. Gell, the Topography of Troy, pag. 14 et 113.

(**) *Voyez* ci-dessus, pag. 100, 101, 102 et 103.

(***) Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVI, Giugno 1821, pag. 343. *Voyez* aussi ci-dessus, pag. 108, note.

abandonnée à la nature, offre d'abord des amandiers, et ensuite des bois de chêne surmontés de pins élevés (*). Un pont de bois de soixante-dix pieds (**) de longueur, établi sur la rivière, conduit à Halil-Eli, village d'une vingtaine de maisons, situé sur la rive septentrionale (***). Près de ce lieu, entouré de peupliers qui le font apercevoir de loin, est un cimetière turc, où sont accumulés des marbres de toute espèce, destinés à faire des turbés ou pierres sépulchrales pour les tombeaux des Musulmans (****). C'est à cette réunion de ruines antiques qu'il faudrait attribuer l'erreur bien pardonnable de plusieurs voyageurs qui, frappés d'ailleurs du nom de la vallée, ont cru y trouver les restes du temple d'Apollon-Thymbréen (*****). Ils se sont trompés; ces débris, qui ne tiennent nullement au sol, appartiennent à plus de vingt monuments différents; ce sont des fragments de colonnes de marbre et de granit, des chapiteaux, des triglyphes, des inscriptions et des bas-reliefs d'âges fort éloignés l'un de l'autre (******), apportés de tous

(*) Clarke's Travels, etc., ibid. pag. 87. Sibthorp. ibid. Despréaux, Note manuscrite. Turner's a Journey, etc., Tom. III, pag. 228, 229 et 231.

(**) Vingt-deux mètres 74 centimètres.

(***) Turner's Travels, ibid. pag. 227 et 231.

(****) Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. III, pag. 245. Dubois, Note manuscrite. Turner, ibid. pag. 227.

(*****) Le Chevalier, ibid. pag. 246. Gell, Topography of Troy, pag. 14.

(******) Le Chevalier, ibid. pag. 247. Clarke, ibid. pg. 84. Sibthorp. ibid. pag. 104. Dubois, Note manuscrite.

On peut prendre une idée de la disposition de ce cimetière, dans la

les côtés de la plaine, et particulièrement d'Ilium.

Si d'Ilium on se dirige vers le midi, on descend bientôt dans un vallon arrosé par un ruisseau appelé Kalifat-Osmak ou Asmak, c'est-à-dire *Lac de Kalifat* ou *Kalafatli*, parce qu'à sa jonction dans la plaine avec le Kimar, ce ruisseau forme un lac en hiver (*). Au fond de ce vallon, qui s'étend vers l'est, est situé le village turc de Tchiblac, où M. Dubois découvrit, en 1814, ce marbre précieux que nous avons cité plus haut, et qui contient un traité

planche XVIII de l'atlas de Le Chevalier pour le Voyage de la Troade. Les Européens en ont enlevé plusieurs inscriptions, qui sont actuellement en France et en Angleterre (*Voyez* ci-dessus, pag. 290, 295 et 296, la Description des antiques du Musée royal du Louvre, n^os^ 544, 582 et 661, et le catalogue des Marbres de Cambridge, pag. 44), mais on y voit encore celle qui fait mention de la tribu attalide des Iliéens que nous avons citée plus haut (pag. 280), ainsi qu'une autre portant une dédicace à l'empereur Tite, fils de Vespasien (pag. 301). Peut-être aussi retrouverait-on, dans le même cimetière, celle qui n'a été vue que par M. Le Chevalier, et qui porte une autorisation aux Iliéens, de la part des empereurs Dioclétien et Maximien, de consacrer une statue à Jupiter (*Voyez* ci-dessus, pag. 318). On y trouve encore plusieurs bas-reliefs qui ont été décrits par MM. Clarke et Turner, tels qu'un marbre représentant une personne à cheval, poursuivie par une figure ailée, et une autre offrant Cérès dans son char traîné par deux serpents à écailles (Clarke's Travels, Tom. II, pag. 84. Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, Tom. I, pag. 104. Turner's a Journey, etc., Tom. III, pag. 227). Les débris d'architecture y sont en grande quantité; ils consistent en tronçons de colonnes ou morceaux d'architecture, qui appartiennent presque tous à l'ordre dorique; il y en a peu des ordres ionique et corinthien. Ces tronçons sont la plupart cannelés, et quelques-uns même ne le sont qu'en partie; d'autres sont taillés simplement à pans sans cannelure, en sorte que la colonne qu'ils formaient était prismatique. Ces tronçons sont de diamètres différents; mais il y en a qui vont jusqu'à deux pieds et demi (Le Chevalier, Voyage de la Troade, Tom. II, pag. 245; Clarke, ibid. Sibthorp, ibid. Dubois, Note manuscrite. Turner, ibid.).

(*) Clarke's Travels, etc., Tom. II, pag. 94, 96 et 102. Dubois, Note manuscrite. Turner's a Journey, etc., Tom. III, pag. 222.

d'alliance entre les Iliéens et les Scamandriens (*). Ce village est composé d'une trentaine de maisons, toutes construites des ruines d'Ilium; on n'y voit que des morceaux d'architecture antique, des inscriptions, des débris de bas-reliefs et des parties de colonnes engagées dans les murs (**). Ceux de la mosquée offrent des fragments de chapiteaux de différents ordres, principalement doriques. Dans les cabanes des paysans on trouve des frises de cet ordre, des entablements et des ornements de tout genre. Nous avons fait graver, dans la Planche 38, plusieurs de ces fragments, qui ne sont pas tous d'un très-bon goût, et dont quelques-uns même annoncent la décadence de l'art. Leur petite dimension semblerait faire croire qu'ils ont fait partie de décorations intérieures; cependant la tête de lion qui est sur le fragment de corniche, a bien certainement servi de gouttière pour l'écoulement des eaux de pluie. Un puits d'une forme particulière est entièrement construit de marbres antiques (***).

Après avoir traversé sur une pierre revêtue peut-être d'une inscription intéressante, un faible ruisseau, qui prend sa source dans ce village (****), on ne tarde pas à monter sur une éminence qui borne

(*) *Voyez* ci-dessus, pag. 314 et suiv., et la Pl. 38.

(**) Clarke, ibid. pag. 88. Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, Tom. I, pag. 104. Turner, ibid. pag. 336.

(***) Dubois, Dessins d'antiquités, n^os 28 et 30.

(****) Id. Note manuscrite.

le vallon du côté du midi, et qui regarde Ilium. Sur le faîte de cette hauteur, ombragé de chênes clair-semés et au milieu de débris antiques, se trouvent des turbés couverts de mousse qui annoncent le cimetière du village (*). Là, parmi plusieurs morceaux d'architecture, des tronçons de colonnes de marbre blanc d'un diamètre considérable, font voir que ces colonnes ont appartenu à des édifices importants. En effet, un de ces tronçons cannelés, de deux pieds dix pouces (**) de diamètre, porte, sur une tablette ménagée dans le marbre, une inscription où il est fait mention d'un portique consacré à l'empereur Claude (***); un autre tronçon offre des cannelures en partie creuses et en partie convexes, et d'autres à peu près semblables au premier, présentent une saillie sculptée en tête humaine de fort relief, et en globe uni (****). Toutes ces ruines ont été apportées d'Ilium.

(*) Clarke's Travels, etc., T. II, p. 86. Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, T. I, p. 105. Dubois, Note manuscrite.

(**) Quatre-vingt-douze centimètres.

(***) Dubois, Inscriptions manuscr., n° 31. *Voyez* ci-dessus, page 299.

(****) Dubois, Dessins d'antiquités, n° 30. Turner's a Journey, etc., T. III, p. 237.

On voit encore, dans ce cimetière, des tronçons de colonnes cannelées en spirale, et d'autres taillées à pans sans cannelure; d'autres ont des cannelures qui n'excèdent pas deux lignes de profondeur, quoique les colonnes soient d'un fort diamètre et que les arêtes soient très-espacées. Presque tous ces débris d'architecture appartiennent à l'ordre dorique; cependant quelques-uns tiennent du corinthien (Antiq. de Dubois, n°s 24 et 30). Parmi ces ruines se trouve le fragment d'inscription qui fait mention de la tribu *Alexandris* (*Voyez* ci-dessus, p. 274), et, sur

A l'ouest du cimetière, en descendant un peu, on arrive à un tumulus ovale assez élevé, que l'on aperçoit de plusieurs points de la plaine. Situé sur le penchant de la colline, à l'endroit où la pente devient plus rapide, il peut avoir vingt pieds (*) d'élévation perpendiculaire (**). De son sommet couronné d'arbustes, on distingue très-bien l'embouchure du Mendéré-Sou, et sur ses flancs, des débris de vases antiques sont des témoignages irrécusables des honneurs rendus au héros auquel il était consacré (***).

Plusieurs personnes ont pris ce tumulus pour le *Callicoloné*, ou la belle colline sur laquelle, suivant Homère, se placèrent les dieux protecteurs de Troie, pour être spectateurs des combats qui allaient se livrer dans la plaine (****). D'autres ont appliqué cette dénomination à la montagne sur le penchant de laquelle était située Ilium *recens* (*****); mais nous avons fait voir que Callicoloné doit être la colline d'Aktché-Keui, et que ce tumulus ne peut repré-

un couvercle de sarcophage, une inscription sépulchrale (Clarke, ibid., p. 92. Sibthorp, ibid., p. 105).

(*) Six mètres 50 centimètres.

(**) Dubois, Note manuscrite. *Voyez* ci-dessus, p. 112, note **.

(***) Clarke, ibid., p. 93, 94 et 95. Turner's a Journey, etc., p. 237 et 238. M. Turner ajoute, p. 224 et 238, que les Turcs appellent ce tumulus Ali-Bas-Obasi; il a sans doute voulu dire Ali-Bach-Ovassi (*Plaine d'Ali-Bach*); mais ce nom ne peut convenir à un tumulus, parce que c'est celui d'une plaine.

(****) Turner, ibid., p. 239.

(*****) M. de Choiseul-Gouffier. *Voyez* ci-dessus, p. 107.

senter que le tombeau d'Æsiétès, sur lequel Polités vint observer la marche des Grecs, pour avertir les Troyens du moment où les premiers quitteraient leurs vaisseaux (*). Homère observe que ce fils de Priam était léger à la course (**); et, en effet, il avait besoin d'une grande agilité pour retourner à la ville (située sur l'emplacement de Bounar-Bachi). Ce tombeau, suivant Strabon, était éloigné de cinq stades d'Ilium *recens*, sur le chemin qui conduisait de cette ville à Alexandria-Troas (***); il occupe encore cet emplacement comme on peut voir sur la carte. On ne saurait donc méconnaître ici le tombeau d'Æsiétès, et il serait à désirer que beaucoup d'autres positions fussent aussi certaines. Quelques voyageurs ont cru avoir reconnu ce même tombeau dans le grand tumulus qui est au fond de la plaine, et que l'on appelle Udjek-Tépé; mais il a été démontré qu'il ne peut convenir au tombeau d'Æsyétès, et qu'il représente plutôt celui d'Ilus, auquel Homère ne cesse de donner les titres de *grand* et d'*immense* (****).

A l'orient du tumulus d'Æsiétès, une construction qui se prolonge vers le midi paraît avoir formé une enceinte autour du tombeau, et avoir renfermé le terrain consacré au héros. Il n'en existe plus que

(*) *Voyez* ci-dessus, p. 108, note, et p. 109, 110, 111 et 112.

(**) Homer. Iliad. Lib. II, v. 789.

(***) Strab. Lib. XIII, p. 599.

(****) *Voyez* Tom. II, p. 384, 385, 386 de cet ouvr., et ci-dessus, p. 6.

les fondations de pierre calcaire, et quelques-unes de ces pierres ont même roulé sur la pente de la colline (*). Au bas, dans la plaine, se trouve un autre petit tumulus couronné de deux chênes nains, et presqu'entièrement caché sous les eaux pendant l'hiver (**). Quelques-uns l'ont pris pour le tombeau de Myrine (***); mais nous avons vu que celui-ci est près de Bounar-Bachi (****); et comme le Kimar ou Kamara-Sou, que nous regardons comme le Simoïs de Strabon (*****), baigne le pied du tumulus dont nous parlons, nous pensons qu'on peut le prendre pour le tombeau de Pandarus, qui, selon Étienne de Byzance, avait été inhumé près de cette rivière (******). Peut-être, cependant, aimera-t-on mieux reconnaître la sépulture de ce chef des Lyciens dans un autre tumulus plus élevé, situé plus haut sur cette même rivière, entre les villages d'Aktché-Keui et Eski-Aktché-Kuei, et appelé aujourd'hui Mal-Tépé (*******).

(*) Clarke's Travels, etc., T. II, p. 93, 94 et 95. Dubois, Note manuscrite. *Voyez* aussi ci-dessus, p. 112, note **.

(**) Clarke, ibid., p. 95 et 96. Turner's a Journey, etc., T. III, p. 238 et 239.

(***) Clarke, ibid., p. 96. Turner, ibid., p. 239. Parker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, no LXVI, Giugno 1821, p. 352.

(****) *Voyez* ci-dessus, p. 54.

(*****) *Voyez* ci-dessus, p. 108, note.

(******) Steph. Bizant. verbo Ζέλεια.

(*******) Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, etc., T. I, p. 107. Rennell, Observations on the topography of Troy, Notice, p. xxi et 137. Ce tumulus a été oublié sur la carte de la plaine de Troie.

Un peu au-dessous de ce petit tertre, sur le bord du Kimar, le docteur Clarke a trouvé de très-beaux restes d'architecture dorique, tant en marbre qu'en granit, qu'il prend pour ceux d'un temple antique; et parmi ces ruines, une inscription qu'il a transportée en Angleterre. Cette inscription rappelle les honneurs que l'on rendait à une certaine Pytha, fille de Scamandrotimus, native d'Ilium, qui avait rempli avec dignité les fonctions de canéphore dans les fêtes de Minerve (*).

En suivant le chemin qui du village de Kalafatli mène à celui d'Atché-Keui, on a sur la gauche une suite de collines agréables, plantées de vignes qui fournissent ce bon vin connu sous le nom de vin des Dardanelles. A sa jonction avec celui qui conduit de Tchiblak à Bounar-Bachi, on aperçoit tout à coup sur le coteau, à gauche, sept colonnes debout qui dominent le vallon; elles sont d'ordre dorique, et, quoique de grandeur et de nature différentes, elles paraissent avoir fait partie du même monument. Nous en avons donné une vue dans la planche 37. Les trois colonnes du premier plan sont de granit et de même dimension; elles ont chacune un pied dix pouces (**) de diamètre, et environ huit pieds (***) de hauteur; un soubassement les supporte du côté de la vallée, et derrière existe encore un reste de construction sans doute d'une muraille. Des quatre

(*) Clarke's Travels, etc., T. II, p. 99 et 100. Catalogue des Marbres de Cambridge, p. 50.

(**) Soixante mètres et demi. (***) Deux mètres 60 cent.

colonnes plus éloignées, les deux de gauche sont de marbre blanc veiné et de grandeur différente, et les deux autres de granit, et de diamètre à peu près semblable aux trois antérieures. On ne saurait se faire une idée du plan de cet édifice, parce que les colonnes sont en partie enterrées sous les décombres qui exhaussent le sol, et qu'elles ont été établies sur des niveaux différents, à cause de la pente de la montagne. Tout le terrain est cultivé ; et parmi les pierres qui y sont éparses, M. Dubois a trouvé une dalle de marbre, sur laquelle est le commencement d'une inscription que nous avons fait graver dans la planche 38. On y lit : Ο ΔΗΜΟΣ, *le peuple*, dans une couronne d'olivier, et le nom de ΔΙΟΦΑΝΤ., *Diophantus* (*).

A quel édifice ces colonnes ont-elles appartenu? La portion d'inscription que M. Dubois nous a transmise ne suffit pas pour nous éclairer; le docteur Dallaway dit bien qu'il vit en cet endroit un petit bloc de marbre, avec une inscription qui portait une date du temps des empereurs romains ; mais il ne l'a pas copiée (**). Nous en sommes donc réduits à former des conjectures; et s'il nous est permis d'en hasarder une, nous dirons que ces colonnes faisaient partie du temple de Vénus dont il est question dans la lettre pseudonyme d'Eschine. Ce temple, où les jeunes mariées se rendaient le quatrième jour

(*) Dubois, Note, Dessins et Inscript. manuscr., n° 30.

(**) Dallaway, Constantinople ancienne et moderne, trad. française, T. II, p. 169.

de leurs noces, était situé hors de la ville, et occupait une grande étendue de terrain ; car ce fut dans les bâtiments qui en faisaient partie, que Lucullus établit sa demeure lorsqu'il vint à Ilium (*).

Si, après avoir visité ces antiquités, on prend le chemin de Bounar-Bachi, on trouve d'abord un faible ruisseau, des terres assez bien cultivées, puis la rivière de Kimar, dont les deux rives sont réunies par un pont en maçonnerie, construit sur des piles antiques. Cette rivière a beaucoup plus de largeur que nous ne l'avons marqué précédemment (**) ; son lit n'a pas moins de trente pieds d'une rive à l'autre, et lorsqu'elle s'étend dans la plaine, il en a plus de cent. Cette rivière, qui ne manque jamais d'eau, est bien plus considérable que le Tumbrek-Tchaï (***).

Au-delà du Kimar, on se trouve sur l'emplacement du bourg des Iliéens (*Iliensium pagus*). Selon Démétrius de Scepsis, ce bourg était situé dans le fond de la plaine de Troie, du côté des montagnes, à trente stades de la ville d'Ilium *recens*, au bord du Scamandre, dans un endroit où sourdissait une source froide qui se jetait aussitôt dans le

(*) Æschin. Epist. X, p. 210. Plutarch. in Lucullo, T. I, p. 499. *Voyez* aussi ci-dessus, p. 274, 289 et 290.

(**) *Voyez* ci-dessus, p. 110, note, où nous avons dit que M. Dubois, qui a traversé cette rivière en hiver, estime qu'elle n'a pas plus de trois pieds de largeur : il faut lire trente pieds.

(***) Dubois, Note manuscrite. Turner's a Journey, etc., T. III, p. 226. Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVI, Giugno 1821, p. 347.

fleuve, et sur un terrain uni et dégagé qui permettait d'en faire le tour sans difficulté (*). Les stades de Démétrius sont, comme nous l'avons déjà dit, des stades pythiques (**); ainsi, les trente stades font deux mille deux cent quatre-vingts toises (***), ou un peu plus d'une petite lieue de France, distance qui, à partir d'Ilium *recens*, place cette bourgade sur le port d'un ancien lit du Mendéré-Sou, entre cette rivière et le Kimar ou Kamara-Sou, dans un lieu parfaitement uni et entièrement ouvert. Il est vrai qu'on ne sait pas s'il existe aujourd'hui une source sur cet emplacement, parce que le terrain n'a pas été suffisamment exploré; mais on peut présumer qu'on y en trouverait une si on faisait plus de recherches.

C'est là, suivant Démétrius, qu'aurait été située la ville de Troie détruite par les Grecs. Cet auteur appuie son sentiment sur ce que le sol présentant une surface unie et entièrement détachée des montagnes, Achille et Hector ont pu facilement faire le tour de la ville; néanmoins il s'étonne de ne point trouver en cet endroit la source chaude dont Homère fait mention, il pense qu'elle a pu tarir depuis le temps où ce poète écrivait jusqu'au sien(****). Cette base de l'opinion de Démétrius paraîtra bien peu solide; car, outre que l'on a démontré que la

(*) Demetrius ap. Strab., Lib. XIII, p. 596, 597, 599 et 602.

(**) *Voyez* ci-dessus, p. 93, 104 et 108, notes.

(***) Quatre mille quatre cent cinquante-trois mètres.

(****) Demetrius ap. Strab. Lib. XIII, p. 596, 597 et 599.

course d'Achille et d'Hector autour des murs de Troie n'a pu avoir lieu (*), l'emplacement de ce bourg des Iliéens dans une plaine unie et enfoncée, ne répond en aucune façon aux détails donnés par Homère, au sujet de la ville de Troie. Ce poète nous répète continuellement que Troie est *exposée aux vents*, ἠνεμόεσσα; qu'elle est très-élevée, αἰπὴ, ὀφρυόεσσα; que du sommet de sa citadelle on a une vue très-étendue de la plaine; et l'on sait que le Pergama était bordé de rochers d'où les Troyens projetaient de précipiter la fatale machine d'Epéus (**). Le bourg des Iliéens n'offre aucune de ces circonstances : on ne saurait donc adopter l'opinion de Démétrius; ainsi il a fallu chercher ailleurs la ville d'Homère, et nous l'avons rencontrée dans la situation de Bounar-Bachi, environ trente stades plus loin (***). A la vérité, quelques voyageurs, séduits par l'autorité de Démétrius, et plaçant d'ailleurs ce bourg des Iliéens à Tchiblak ou au cimetière de ce village, sur la hauteur, y ont trouvé les escarpements mentionnés par Homère (****); mais ils sont en contradiction parfaite avec Démétrius, qui place cette bourgade dans la plaine et à trente

(*) Le Chevalier, Voyage de la Troade, T. II, p. 226 et suiv. M. de Choiseul-Gouffier, ci-dessus, p. 31 et suiv.

(**) *Voyez* Tom. II, p. 394 de cet ouvr., et ci-dessus, p. 8 et 44.

(***) Le Chevalier, ibid., p. 208 et suiv. *Voyez* Tom. II, ibid. et ci-dessus, p. 1 et 104, note ***.

(****) Clarke's Travels, etc., T. II, p. 88 et 89. Barker Webb, Osservazioni, etc., ibid., n° LXVI, etc. p. 348, 352 et 353.

stades d'Ilium *recens*, puisque Tchiblak et son cimetière tiennent aux montagnes et sont au plus à cinq ou six stades d'Ilium. L'erreur de ces voyageurs vient de ce qu'ils n'ont pas voulu s'en rapporter à la carte de Kauffer, la seule exacte, et à laquelle on ne peut reprocher d'autres défauts que quelques légères omissions de détail (*).

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le Callicoloné ou la *belle élévation*, était à dix stades du bourg des Iliéens, et à quarante d'Ilium *recens*, selon Démétrius de Scepsis. Cette double distance, ne pouvant être prise que sur la même ligne, indique que cette éminence était au-delà du bourg des Iliéens, à l'égard d'Ilium *recens;* elle mène effectivement assez bien jusqu'au village d'Aktché-Kuei, situé sur une colline isolée, que nous avons déjà reconnue pour être le Callicoloné (**). Nous avons parlé de ce village, aujourd'hui désert, et nous avons détaillé les ruines qui s'y trouvent (***): c'est pourquoi nous n'en dirons rien de plus ici.

Démétrius et Strabon ajoutent que le Callicoloné est éloigné de cinq stades des bords du Simoïs, et cette distance est précisément celle qui sépare le village d'Aktché-Keui du Kamara-Sou : ainsi, cette

(*) *Voyez* Tom. II, p. 353 de cet ouvrage.

(**) *Voyez* ci-dessus, p. 108, note.

(***) *Voyez* ci-dessus, p. 112, note. Turner's a Journey, etc., T. III, p. 244, et Barker Webb, ibid., p. 348, qui y a lu une inscription faisant mention de la ville de Laomédon (Bibliot. italiana, n° LXVII, Luglio 1821, p. 72).

rivière ne peut être que le Simoïs de ces deux auteurs, comme nous l'avons établi précédemment (*). Il est vrai que Strabon, dans un autre endroit de son texte, semble dire que le Scamandre et le Simoïs de son temps coulent de chaque côté d'Ilium, et se joignent à peu de distance en avant de la ville (**) ; mais comme ce passage est en opposition manifeste avec celui que nous avons cité, nous avons dû croire que Strabon, n'ayant point été dans la Troade, a mal entendu Démétrius, et par conséquent nous devons nous en tenir au premier passage, bien plus positif que le second, et confirmé d'ailleurs par la position des lieux. Quelques personnes ont pris le Kamara-Sou pour le Thymbrius, et le village d'Aktché-Kuei pour la ville de Thymbra (***) ; mais c'est à tort.

En se dirigeant d'Aktché-Keui vers le nord-est, on marche sur le bord de la rivière Kamara, et on se trouve dans une vallée étroite, bordée de hautes collines ; après environ quarante minutes de chemin, on arrive à un village encore plus anciennement abandonné que Aktché-Keui, et qui, pour cette raison, porte le nom de Eski-Aktché-Kuei (*vieux Aktché-Keui*) ; on laisse, sur la gauche, au-delà de la rivière, à peu près à moitié chemin, un tumulus assez élevé, appelé par les habi-

(*) *Voyez* ci-dessus, p. 108, note.

(**) Strab., Lib. XIII, p. 597.

(***) Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Bibl. ital., n° LXVI, Giugno 1821, p, 348 et 354.

tants Mal-Tépé *(Colline du Trésor)* (*), qui peut représenter, comme nous l'avons déjà dit, le tombeau de Pandarus (**).

Eski-Aktché-Keui, situé sur la rive septentrionale du Kimar ou Kamara, renferme, outre les ruines modernes, un assez grand nombre de ruines antiques. En 1800, MM. Hunt et Carlyle y copièrent, sur un bloc de marbre, l'inscription qui fait mention d'un monument consacré à Agrippa, et virent à côté une statue de femme assise, en marbre blanc, que l'on peut croire être celle de Julie, femme de ce même Agrippa : nous en avons parlé plus haut (***). Auprès de ces objets sont quantité d'autres fragments d'inscriptions; mais ce qui frappa surtout l'attention de ces voyageurs, est un reste d'arcade d'un portique formé de grands blocs de marbre, sur lesquels sont sculptées trois couronnes d'olivier dans lesquelles on lit différents noms (****).

(*) Sibthorp, dans Wapole's, Memoirs, etc., T. I, p. 108. Rennell's, Observations on the topography of Troy, Notice, p. xxi.

(**) *Voyez* ci-dessus, p. 108, note, et p. 342.

(***) *Voyez* ci-dessus, p. 295, note **.

(****) Sibthorp, ibid., p. 105, 106 et 107. Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVI, Giugno 1821, p. 348.

Dans une de ces couronnes on lit ces mots, ΟΙ ΝΕΟΙ; dans la seconde Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΜΙΤΙΑΗΝΑΙΩΝ; et la troisième offre des noms qui sont trop frustres pour qu'on puisse les transcrire : on y distingue cependant ces deux mots, ΙΑΙΩ ΡΩΜΑΙΩΝ, qui font voir que ce monument a été élevé sous la domination des Romains. En dedans de l'arcade on lit, ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ· ΤΟΥ ΙΑΙΕΟΣ ΕΡΜΟΚΡΑΤΟ. Serait-il question d'un temple dédié à Apollon? Un fragment de marbre porte

Cette masse de ruines, et particulièrement la position de ce village sur le Simoïs de Démétrius et de Strabon, m'ont fait penser qu'il pouvait répondre au lieu appelé Polium ou Polisma, *petite ville*, dans l'antiquité; en conséquence je lui ai donné ces noms sur la carte de la Troade (*).

Au fond de la vallée, à une heure de chemin au-dessus d'Eski-Aktché-Keui, subsistent les restes d'un ancien aqueduc qui traverse la rivière, fort encaissée dans cet endroit. Plusieurs de ses arcades sont détruites; mais la principale, encore intacte, a fait donner à la rivière le nom de Kimar ou Kamara-Sou, *eau de la voûte*. Elle étonne par la hardiesse de sa construction; sa largeur n'a pas moins de trente-cinq pieds (**), et sa hauteur dépasse le niveau des montagnes voisines. La clef de sa voûte porte en haut-relief une tête couronnée de lauriers, que les voyageurs prennent pour celle d'un empereur (***); c'est peut-être celle de Jules-César, qui montra tant d'affection pour Ilium. Cet aqueduc, sans doute destiné à conduire les eaux aux bains d'Ilium (****), joint les deux montagnes d'où découlent dix à douze

aussi le nom de Minerve. Enfin, dans un cimetière voisin sont plusieurs débris d'architecture, et, sur un marbre, on lit une inscription en deux vers grecs, qui fait mention de Jupiter.

(*) *Voyez* ci-dessus, p. 258.

(**) Onze mètres 86 centimètres.

(***) Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, etc., T. I, p. 106 et 107 Rennell's, the Topography of Troy, Notice, p. xxi et p. 36. Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, no LXVI, Giugno, 1821, p. 342 et 347.

(****) *Voyez* ci-dessus, p. 330.

petits ruisseaux qui donnent naissance à la rivière (*).

Après être revenu à Aktché-Keui, si l'on se porte au sud-ouest, en une heure et demie on parvient au village de Bounar-Bachi, sur l'emplacement de Troie (**). Au sortir d'Aktché-Keui, le chemin passe entre deux tumulus, dont l'un est appelé Asarlak-Tépé, et l'autre Khana ou Khaina-Tépé; le premier, le plus rapproché du village et le plus grand, peut avoir trente pieds (***) de hauteur et environ cent (****) de diamètre : son sommet aplati lui donne la forme d'un cône tronqué (*****). Nous avons dit qu'ils peuvent représenter, le premier le tombeau de Troïle, fils de Priam, et le second celui de Rhésus (******). Vient ensuite la plaine de Thymbra, arrosée par le Thymbrius, petit ruisseau qui, selon la carte de Kauffer, coule au sud d'Aktché-Keui, jusqu'à sa réunion avec le Mendéré-Sou, point où il faut chercher les ruines du temple d'Apollon-Thymbréen non encore découvertes (*******). A l'ouest, cette plaine se termine au Mendéré-Sou, que l'on traverse un peu au-dessus de l'endroit où était le temple, à un gué souvent fort dangereux, surtout dans les grandes pluies et lors de la fonte des neiges, mais

(*) Barker Webb, ibid., p. 347.

(**) Sibthorp, ibid., p. 107. Rennell, ibid., Notice, p. xxi.

(***) Neuf mètres 75 cent. (****) Trente-deux mètres 50 cent.

(*****) Sibthorp, ibid. Rennell, ibid., Notice, p. xxi et p. 137.

(******) *Voyez* ci-dessus, pag. 108, note.

(*******) *Voyez* ci-dessus, p. 100, 102, 103, et 104, note ***.

que dans tout autre temps on passe facilement à cheval (*).

Nous avons parlé de Bounar-Bachi et des antiquités qui sont aux environs (**) ; aussi, pour éviter les redites, nous hâtons-nous de revenir du côté d'Ilium par un chemin qui traverse de nouveau le Mendéré-Sou, à un autre gué non moins dangereux que le premier (***). Ce chemin, qui longe le fleuve jusqu'à Kalafatli, est toujours inondé pendant l'hiver.

Ce dernier village, situé à l'ouest d'Ilium, donne son nom à la petite rivière qui vient de la vallée de Tchiblak. Habité par des Grecs, c'était autrefois un lieu assez considérable ; mais dans ces derniers temps il a été dévasté par la peste ; plus de deux cents de ses habitants ont péri, d'autres ont abandonné la contrée, et aujourd'hui ce village se trouve réduit à une douzaine de maisons : toutes les autres sont en ruines. Le petit nombre de familles qui y reste cultive les cotoniers, dont le produit est filé par les femmes (****). Au milieu des ruines modernes on trouve des chapiteaux des ordres dorique et corinthien, et dans le cimetière sont des inscriptions copiées par MM. Clarke et Du-

(*) Sibthorp, dans Walpole, T. I, p. 107.

(**) *Voyez* Tom. II, pag. 392 de cet ouvr., et ci-dessus, pag. 2, 52, 53, 54, 55, 70, 71 et 72.

(***) Clark's Travels, etc., T. II, p. 107. Gell, the Topography of Troy, p. 13.

(****) Clarke, ibid., p. 104. Gell, ibid. Dubois, Note et Inscription manuscrite, n° 30. Turner's a Journey, T. III, p. 222 et 225.

bois (*). La plus intéressante était d'abord dans le cimetière de *Halil-Eli;* elle est actuellement dans celui de Kalafatli, ce qui prouve que ces marbres sont transportés dans tous les lieux de la plaine. Elle est ainsi conçue :

OI IAIEIC	LES ILIÉENS
TON ΠATPION ΘEON	HONORENT ÉNÉE,
AINEIAN.	DIEU DE LA PATRIE (**)

A peu de distance de la mer, un autre village, bâti sur les attérissements formés par le Mendéré-Sou, en reçoit le nom de Koum-Kuei, *village de sable.* Egalement presque désert, il offre peu d'habitations (***); mais son cimetière, un des plus grands du pays, renferme beaucoup d'antiquités. On y trouve un tumulus peu élevé, d'un diamètre assz considérable, couvert de débris de colonnes que quelques voyageurs ont pris pour les restes d'un édifice; mais à tort, car ces colonnes ne tiennent point au sol (****). Ce tumulus, comme on l'a vu, a

(*) Clarke's Travels, etc. T. II, p. 101. Gell, ibid. Dubois, Note et Inscr. manuscr., n° 30.

(**) Id. ibid. pag. 86. Sibthorp, ibid. pag. 104 et 473. Dubois, Inscr. manuscrite, n°s 31 et 32.

Cette inscription, par le sujet et par la forme de ses lettres, paraît appartenir aux temps de la domination des Romains en Asie.

(***) Gell, ibid. pag, 14. Sibthorp, ibid. pag. 102. Dubois, Note manuscrite. Despréaux de Saint-Sauveur, Note manuscrite.

(****) Ces colonnes, la plupart brisées et renversées, sont des trois ordres, et en général d'un fort diamètre; quelques-unes ont jusqu'à trois pieds et demi. Elles sont presque toutes cannelées, et les cannelures sont larges et profondes; cependant les cannelures de quelques autres sont à peine effleurées, et il y en a même où elles ne sont que disposées;

paru à M. de Choiseul devoir représenter le tombeau commun des Grecs (*). C'est dans ce cimetière que se trouve le marbre contenant la dédicace à l'empereur Tite, d'un monument dont nous avons parlé plus haut (**). On y voit encore plusieurs autres inscriptions peu importantes (***), et M. Dubois y a dessiné une rosace d'assez bon goût (****), que nous avons fait graver dans la Planche 38.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen du territoire d'Ilium; le reste sera décrit avec les lieux maritimes. (*L'Editeur.*)

PLANCHE 38.

Antiquités d'Ilium recens.

Presque tous les monuments que représente cette planche ont été cités dans l'histoire d'Ilium ou dans la description de son territoire; quelques-uns appartiennent à la ville de Sigée dont il sera question par la suite, c'est pourquoi nous n'en ferons ici qu'une légère mention. En tête de la planche est le bas-

en sorte que la colonne était prismatiqqe (Gell, the Topography of Troy, p. 14. Sibthorp, dans Walpole's Memoirs, Tom. 1, p. 102. Dubois, Note et Inscriptions manuscrites, n° 30. Despréaux de Saint-Sauveur, Note manuscrite).

(*) *Voyez* Tom. II de cet ouvr., p. 371 et 372.

(**) *Voyez* ci-dessus, p. 304.

(***) Barker Webb, Osservazioni sull'agro Trojano, nella Biblioteca italiana, n° LXVII, Luglio 1821, p. 73.

(****) Dubois, Inscriptions antiques, n° 30.

relief de Sigée, où l'on voit Minerve sur les genoux de laquelle on vient déposer des enfants; et parmi les médailles d'Ilium, une de cette même ville de Sigée représentant la tête de Pallas vue de face. Dans le milieu de la planche est l'inscription contenant le traité entre les Iliéens et les Scamandriens, dont on trouvera l'explication pages 317 et 318 de ce volume; et de chaque côté nous avons fait graver quelques-unes des médailles frappées dans la ville d'Ilium, et plusieurs des antiquités trouvées dans son territoire. (*L'éditeur, J.-D. Barbié du Bocage* (*).

PLANCHES 39, 40, 41, 42, 43, 44 et 45.

Plan d'Alexandria-Troas, appelée par les Turcs Eski-Stamboul *ou* l'Ancienne Constantinople. — *Histoire, Ruines et Antiquités.*

ALEXANDRE eut la sage politique de fonder, sur les divers points de ses vastes conquêtes, des villes plus ou moins considérables, qui devaient former comme autant de centres de population propres à consolider son empire. Dans sa course rapide, il ne pouvait s'occuper de l'exécution de cette grande pensée; mais, après avoir choisi, et presque toujours avec un admirable discernement, l'emplace-

(*) Ici se termine le travail de M. J.-D. Barbié du Bocage. M. Letronne, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a bien voulu se charger de donner l'explication des Planches suivantes.

(*J.-J. Blaise, Libraire-Éditeur.*)

ment de ces nouvelles cités, il confiait aux gouverneurs des provinces l'exécution de ses plans.

Alexandria-Troas, ou *Alexandrie-Troyenne*, fut du nombre de ces villes. Antigone en jeta les premiers fondements du vivant même d'Alexandre, et lui donna le nom d'*Antigonie* (*). Après la mort du conquérant, Lysimaque, l'un de ses successeurs, à qui elle échut en partage, en acheva la construction, et changea son nom en celui d'*Alexandrie*, « jugeant, dit Strabon, que c'était un devoir sacré « pour les successeurs d'Alexandre, de commencer « par fonder des villes au nom de ce prince, avant « d'en nommer du leur propre (**). »

Les premiers habitants d'Alexandria-Troas furent en grande partie des Cébréniens et des Scepsiens; ils avaient été long-temps en guerre les uns avec les autres: Antigone prit le parti de terminer leurs différends en les réunissant dans la même ville. Par la suite, Lysimaque permit aux Scepsiens de retourner chez eux, et d'habiter de nouveau Scepsis (***).

Dans la guerre contre Anthiocus, cette ville se signala par sa fidélité pour les Romains (****), qui lui conférèrent les mêmes priviléges qu'aux villes d'Italie. Elle reçut, sous Auguste, une colonie romaine, et prit depuis, sur ses médailles, le titre de *Colo-*

(*) Strab. Lib. XIII, p. 593.

(**) Strab. ib. p. 593. Trad. fr., T. IV, p. 165, 2e part.

(***) Strab. ibid. p. 597 du texte. Trad. fr., T. IV, p. 173; et pag. 607 du texte, et 200 de la trad.

(****) Tit.-Liv. Lib. XXXV, c. 42.

nia-Augusta. C'est alors qu'elle acquit un accroissement considérable (*). Caracalla lui fit reprendre le nom d'Alexandria (**).

Alexandria-Troas fut bâtie sur une éminence qui domine la mer, s'abaisse à mesure qu'elle s'en approche, et n'est séparée du mont Ida que par une vallée profonde. De chaque côté se développait une vaste plaine arrosée par des courants nombreux qui favorisaient la culture, et augmentaient la fertilité naturelle du terrain. Les avantages d'une situation si favorable, auxquels ajoutait encore la proximité de l'Hellespont, ne pouvaient échapper à Alexandre.

Le port, situé au pied de l'éminence, est entouré par des hauteurs et bien garanti; il était divisé en deux bassins séparés par des constructions et des jetées; ils donnent l'un dans l'autre; ils sont tous les deux maintenant ensablés, surtout le plus petit, qui est presque à sec; le grand bassin n'a qu'un peu d'eau, et tous deux ont leurs bords incrustés de sel. L'un et l'autre, qui paraissent être l'ouvrage de l'art, étaient destinés à recevoir de petits vaisseaux et des galères; les gros bâtiments mouillaient dans la rade hors du môle (***). Cette description, conforme au plan levé en 1786 par M. Cassas (****), s'applique avec moins d'exactitude au plan du port,

(*) Strab. Lib. XIII, p. 593. Plin. Lib. V, cap. 30.

(**) Supra, p. 410.

(***) Chandler, Voyages dans l'Asie-Mineure, T. I, p. 56.

(****) *Voyez* la Planche 39.

dressé vingt-huit ans après, en 1814, par M. L.-J.-J. Dubois (*), ce qui tient sans doute à ce que, dans cet intervalle, les lieux ont beaucoup souffert par suite des tremblements de terre qui ont détruit une partie des édifices dont nous allons décrire l'état à l'époque à laquelle se rapportent les planches de cet ouvrage.

Les restes de cette ville ont long-temps servi d'une sorte de carrière, d'où non-seulement les Turcs, mais même leurs prédécesseurs, pendant plusieurs siècles, ont tiré des matériaux pour leurs bâtisses, et encore à présent ils en retirent quantité de fragments en marbre, dont ils se servent pour faire des boulets. Long-temps avant la destruction de l'empire Grec, les magnifiques édifices d'Alexandria-Troas furent mis à contribution pour les constructions publiques de Constantinople; et il n'y a peut-être pas de mosquée dans le pays qui ne porte témoignage de ces dilapidations dans quelque fragment de jaspe, de marbre, de porphyre ou de granit, provenu de ce riche magasin; et, après tout ce qui en a été enlevé, il est encore étonnant qu'il en reste une si grande quantité (**), car les ruines de cette ville, quoique confuses, sont très-considérables. Nous indiquerons ici les principales.

Les murailles de la ville sont d'une épaisseur prodigieuse, et construites d'une pierre calcaire re-

(*) *Voyez* la Planche 44.

(**) Clarke's Travels, etc. T. II, p. 152.

marquable par sa dureté et la multitude de coquillages qui y sont inscrustés. Flanquées de distance en distance de tours carrées, elles ont perdu leurs créneaux (*). En suivant leurs détours, on voit qu'*Alexandria-Troas*, sans le port, avait environ 5,800 toises (**) de circonférence, ce qui forme une étendue considérable. Cette vaste enceinte ne renferme qu'une forêt de *valoniers* (***) (*quercus ægilops*, Lin.), et des débris habités par des oiseaux nocturnes (****).

Les premières ruines qui frappent, lorsqu'on y est entré, sont celles d'une immense fabrique, dont les navigateurs aperçoivent de très-loin le sommet à travers les touffes de valoniers (*****), et qu'ils appellent vulgairement le *Palais de Priam*. Pococke (******) et Chandler (*******) regardent cet édifice comme ayant été un gymnase où la jeunesse allait s'instruire dans les sciences et les exercices du corps. Mais, d'après les fouilles que M. le comte de Choiseul-Gouffier a fait faire, MM. Le Chevalier (********) et Clarke (*********) le regardent comme ayant appartenu à des *thermes* : cette opinion est rendue presque

(*) Chandler, etc. T. I, p. 56, 57.
(**) Onze mille trois cent mètres.
(***) Mot formé de *valani* (βαλανὸι), espèce de chêne.
(****) Le Chevalier, Voyage dans la Troade, p. 7.
(*****) *Voyez* la Planche 40.
(******) Descript. of the east, Vol. II, part. II, p. 109.
(*******) Voyages en Asie-Mineure, T. I, p. 59.
(********) P. 13 et 14.
(*********) P. 153.

certaine, par la ressemblance de cet édifice avec les thermes de Dioclétien et de Caracalla à Rome, et surtout par l'existence d'un réservoir dont les conduits se rattachent au grand aqueduc (*). La grande construction dont nous parlions tout-à-l'heure, est composée de trois arcades (**), dont celle du milieu est beaucoup plus grande, qui s'élèvent du milieu d'un monceau de matériaux (***); les pierres y sont placées sans ciment; au-dessus des arcades paraissent d'énormes blocs de marbre qui ont servi à former une corniche; il est évident que toute la construction a été jadis recouverte de marbre; et les blocs étaient attachés avec des clous de métal, dont on voit encore les trous. L'arcade principale a trente-huit pieds (****) à la base, et les deux autres en ont vingt (*****). Des degrés conduisent à la grande arcade; de chaque côté il y avait une colonne dont le diamètre était de près de huit pieds (******), comme on le voit par les bases qui existent encore. La partie postérieure de ce vaste édifice et les côtés étaient entourés de murs soutenus sur des arcades (*******), et dont il reste quelques-uns, ainsi qu'on le peut voir dans le dessin de la planche 40. Les Turcs appellent cet édifice *Balli Séraï*, c'est-à-dire le *Palais de Miel*, à

(*) *Voyez* le plan d'Alexandria-Troas, Pl. 39.

(**) *Voyez* la Planche 40.

(***) Chandler, lieu cité.

(****) Douze mèt. 35 c. (*****) Six mèt. 50 c. (******) Deux mèt. 60 c.

(*******) Clarke, endroit cité.

cause de la nature de la pierre, qui est si poreuse qu'ils la comparent à des rayons de miel.

Un peu au-dessus de ce grand édifice sont les restes d'un petit temple dorique; plus près de la mer il existe le soubassement d'un autre temple plus considérable; et, entre les deux, on trouve l'emplacement d'un vaste théâtre (*), dont il reste une partie des gradins, et les deux massifs qui servaient à former le *proscenium* (**). D'après le plan dressé par M. L.-J.-J. Dubois, on voit que ce théâtre avait deux *précinctions* et six rangs de gradins à chacune d'elles : son diamètre était de deux cent soixante pieds (***) environ. Comme presque tous les théâtres grecs, il a été construit de manière à faire servir le penchant d'une montagne à la disposition des gradins; de ces gradins on jouit d'une vue magnifique sur la mer, avec l'île de Ténédos en face.

A l'ouest on trouve une vaste substruction dont il est difficile de comprendre l'objet. Dans l'état actuel, elle consiste en une suite de voûtes et de souterrains spacieux (****) qui servent d'abri aux pasteurs de chèvres, et quelquefois aux brigands (*****).

Parmi les monuments hors de l'enceinte de la ville, que le temps n'a point entièrement détruits, il faut remarquer les ruines d'un aqueduc qui s'é-

(*) *Voyez* la Planche 41.

(**) *Voyez* la Planche 44.

(***) Quatre-vingt-quatre mètres.

(****) *Voyez* la Planche 42.

(*****) Chandler et Clarke, endroits cités.

tend à plusieurs milles vers l'Hellespont, et dont les conduits viennent couper transversalement la muraille du côté de l'est. On suit, pendant une assez grande longueur, les piliers qui soutenaient les arcades de cet aqueduc (*), qui rappelle encore, par sa magnificence et sa solidité, la générosité de celui qui en enrichit Alexandria-Troas. On sait qu'Hérode-Atticus, gouverneur des villes libres d'Asie, voyant celle d'Alexandria-Troas forcée de s'abreuver de l'eau des citernes et des puits, écrivit à l'empereur Adrien pour le supplier de ne pas souffrir qu'une ville ancienne, et dans une position si avantageuse au bord de la mer, fût affligée de la disette d'eau, et qu'il lui demanda trois millions de drachmes pour faire les travaux d'aqueducs nécessaires, lui représentant d'ailleurs qu'il avait fait beaucoup plus pour de simples bourgades. Adrien accueillit sa prière, et le chargea de diriger ces travaux; mais la dépense s'étant élevée jusqu'à sept millions de drachmes, les intendants de l'Asie représentèrent à l'empereur combien il était affligeant de voir que le tribut de cinq cents villes eût été consumé pour donner de l'eau à une seule. L'empereur s'en plaignit à Atticus; mais celui-ci prouva qu'il avait payé l'excédant de ses propres deniers. C'est à Philostrate (**) que nous devons ces intéressants détails.

(*) *Voyez* la Planche 43.

(**) Vit. Soph. Lib. II, cap. I, § 3, p. 548, 549, ed. Olear.

A peu de distance de cet aqueduc est le reste d'une construction voûtée, en ouvrage réticulaire; et en avant sont les restes de deux piliers (*) qui peut-être ont servi jadis à former une porte de la ville (**).

C'est également hors de la ville, et à peu de distance de cet aqueduc, que paraît avoir été située la *Nécropolis* d'Alexandria-Troas; on en juge à quelques tombeaux épars çà et là sur le bord du plateau.

Au sud-est, le long d'un ruisseau, sont les sources chaudes appelées *Kaploudja-Hamam*. Ces sources alimentent deux bassins à une petite distance l'un de l'autre; les habitants des environs s'y rendent pour obtenir la guérison de certaines maladies. Pococke dit que quelques-uns ont pensé que ce lieu pouvait être *Larissa*. Cette conjecture serait confirmée par un passage d'Athénée (***), qui fait mention des eaux chaudes de la Larissa de Troade (****). Les deux bassins ne sont qu'à trente pas l'un de l'autre, et la température de l'eau y est à très-peu près la même. Selon les observations de M. Le Chevalier, le thermomètre de Fahrenheit, qui, à l'ombre, était à 82° (24° de Réaumur), monta, dans l'une à 110° (35° de Réaumur), et dans l'autre à

(*) Planche 45.

(**) Walpole's Memoirs on Turkey, T. I, p. 135.

(***) Athen. Epit., Lib. II, p. 43, A.; T. I, p. 163, ed. Schweigh.

(****) Walpole's Journal, dans Clarke's Travels, T. II, p. 157.

113° (37° 1/2 de Réaumur) (*). Suivant une tradition conservée parmi les Turcs qui habitent aux environs, ces sources, dans le siècle dernier, tarirent après un tremblement de terre.

Les murailles qui les entourent sont construites avec des débris de statues; on y distingue celle d'Hercule jeune, et celle d'une femme dont la draperie est du plus beau style.

PLANCHE 46.

Vue du Village d'Yeni-Cher, l'ancienne Sigée.

L'ANCIENNE ville de *Sigée* était située sur une haute colline qui s'avance dans la mer pour former un promontoire, nommé autrefois *Cap Sigée*. Le village qui a succédé à Sigée, porte, selon Chandler (**), le nom de *Giaurkioi*, qui signifie en turc *village des Infidèles*, parce que ce sont des Grecs qui l'habitent; mais le nom plus usité est celui de *Yeni-Cher* (c'est-à-dire *nouvelle ville*), que les pilotes ont maladroitement converti en celui de *village des Janissaires*, qu'ils appliquent également à l'ancien *Sigeum promontorium*.

Les Grecs habitants de ce village sont pauvres, et conservent quelque trace des mœurs de leurs ancêtres, et surtout l'hospitalité envers les étran-

(*) Voyage dans la Troade, p. 9.

(**) Voyages dans l'Asie-Mineure, T. I, p. 79.

gers (*). Une médiocre église sur le sommet de la colline, occupe la place de l'*Atheneum* ou temple de Minerve; on en voit encore les marbres épars, dont un maintenant déposé dans le muséum de Cambridge (**). C'est dans cette église que se trouvait placée la fameuse inscription de Sigée (***), qui est regardée comme la plus ancienne de toutes celles que l'on connaît, puisque l'antiquité de quelques-unes des inscriptions de Fourmont est encore mise en doute. C'est dans cette même église que fut trouvée une autre inscription rapportée en Angleterre par Edward Wortley Montague, et expliquée par Chishull, qui contient un décret de Sigéens (****) en faveur d'Antiochus, fils de Séleucus et de la reine sa femme : il se rapporte à l'an 270 avant notre ère; on y lit, entre autres choses, qu'il sera érigé dans le temple une statue équestre d'or, placée sur un piédestal de marbre blanc, où sera gravée une inscription qui lui donnera le titre de *Sauveur*, et rappellera le respect religieux de ce prince envers le temple de Minerve. Une autre inscription du temps des Séleucides a été trouvée plus récemment à Koum-keuy, dans ce voisinage, et publiée par Clarke (*****); elle fait mention de la

(*) Clarke's Travels, etc., T. II, p. 160.

(**) Clarke's Greeck marbres, n° XXIX, p. 54.

(***) *Voyez* Edm. Chishull, *Antiq. asiat.*, p. 4—40.

(****) Même ouvrage, p. 50 et suiv.

(*****) Clarke's Travels, T. II, p. 162.

guérison d'Antiochus par un médecin nommé Métrodore.

Il n'est fait mention dans Homère, ni du promontoire *Sigée*, ni du *Rhétée*. En effet, ces noms se rapportent à des villes qui n'existaient pas au temps de ce poète. Sigée fut fondée par un certain Archéanacte de Mitylène (*), à une époque qu'il n'est pas facile de déterminer : et l'on prit, pour en construire les murs, les pierres d'Ilium (**). Peu de temps après, les Athéniens en chassèrent les Mityléniens, sous la conduite de Phrynon, qui avait été couronné aux jeux olympiques (***), vainqueur dans le *Pancratium* (****), combat composé de la lutte et du pugilat. Il s'ensuivit une guerre. Pittacus de Mitylène, l'un des sept Sages, alla attaquer Phyrnon, et fit pendant quelque temps la guerre, tantôt avec succès, tantôt avec désavantage (*****) : c'est dans une action de cette guerre que le poète Alcée fut obligé de jeter ses armes et de prendre la fuite, comme ce poète l'avouait lui-même (******). Mais enfin les deux peuples ayant pris pour arbitre Périandre, tyran de Corinthe, ce prince adjugea Sigée aux Athéniens (*******), l'an 564 avant notre ère,

(*) Strabon, Lib. XIII, p. 599.

(**) Idem.

(***) Idem.

(****) Diogen. Laert. Lib. I, § 74.

(*****) Strabon, Lib. XIII, p. 600.

(******) Herodot., Lib. V, c. 95.

(*******) Idem, §§ 94 et 95.

ou 589 selon Ussérius (*). Les Athéniens la conservèrent jusqu'au temps d'Alexandre ; elle subsistait, comme on l'a vu, sous Antiochus, fils de Séleucus ; mais il paraît qu'après le règne de ce prince, les peuples voisins la détruisirent, puisque, selon Strabon, elle était ruinée de son temps (**), et que Pline en parle comme d'une ville qui n'existait plus : *quondam Sigeum oppidum* (***). Elle fut rétablie sous les empereurs chrétiens, et même érigée en évêché dépendant de Cyzique.

PLANCHE 47.

Ténédos.

Cette île, selon Strabon, n'est qu'à 40 stades de la Terre-Ferme (****), ce qui équivaut à 3257 toises, (*****) si l'on prend des stades de 700 au degré : c'est la distance de Ténédos au continent voisin, particulièrement à Alexandria-Troas (******). Pline compte 12 milles et demi du cap Sigée à Ténédos ; or, la distance des deux points est juste de 9500 toises (*******), qui sont en effet l'équivalent de 12 milles et demi (********).

(*) *Voyez* Larcher sur Hérodote, T. VIII, p. 504.
(**) Strabon, Lib. XIII, p. 595.
(***) Plin. Lib. V, c. 30.
(****) Strabon, Lib XII, pag. 606.
(*****) Six mille trois cent quarante-huit mètres.
(******) Plin. Lib. V, cap. 31.
(*******) Dix-huit mille cinq cent seize mètres.
(********) Gosselin, Not. sur Strab., T. IV, pag. 192, n° 2 de la trad. fr.

La circonférence de Ténédos est évaluée, par le même Strabon, à 80 stades. Elle avait une ville éolienne, deux ports et un temple d'Apollon-Sminthien (*), qu'Homère reconnaît aussi dans ce vers: *Apollon-Sminthien, qui règne sur Ténédos* (**). Cette île portait aussi le nom de *Calydna;* et, selon d'autres, elle porta ceux de *Leucophrys* (***), sans doute à cause des rochers blancs de ses côtes (****) de *Lyrnesse* et de *Phœnicé* (*****); elle devait peut-être ce dernier à quelque colonie phénicienne (******).

C'est dans Ténédos que la fable place les aventures de Tennès et d'Hémithée, enfants de Cycnus, roi de Troade (*******). C'est aux circonstances de cette fable qu'on attribue l'usage des Ténédiens de mettre une hache bipenne sur leurs monnaies (********), et le proverbe grec τενεδίος πέλεκυς, *la hache ténédienne.* Aristote au contraire attribuait ce proverbe et ce type à une loi rendue par un certain roi de Ténédos, qui ordonnait de trancher la tête sur-le-champ aux personnes surprises en adultère (*********).

(*) Strabon, endroit cité.

(**) Hom. Iliad. Lib. I, v. 38.

(***) Strabon, endroit cité.

(****) Eustath. in Iliad. Lib. I, p. 33.

(*****) Plin. Lib. V, c. 31.

(******) Coray, Note sur Strabon, T. IV, pag. 193, n° 1 de la traduct. franç.

(*******) Conon, Narrat. 23, ubi vide Kanne, pag. 130.

(********) *Voyez* II^e partie de l'Atlas, la Planche 67, n^os 24, 25 et 26.

(*********) Aristot. ap. Steph. Byz. voce Τένεδος.

La situation de Ténédos, près de l'embouchure de l'Hellespont, en a fait de bonne heure une situation importante. Son port offre un abri commode aux vaisseaux destinés pour Constantinople, et ils trouvent dans la rade un mouillage sûr pendant les vents contraires ou dans le gros temps (*). Ces indications, que nous devons à Chandler, semblent contredire le *Statio male fida Carinis* de Virgile (**); et l'explication qu'on a donnée de cette contradiction n'est pas complétement satisfaisante (***) : il serait peut-être plus simple de supposer que le poète a commis une inexactitude géographique, par défaut d'une connaissance précise de l'état des lieux. L'empereur Justinien fit construire à Ténédos un magasin pour le dépôt des blés venant d'Alexandrie, lorsque les vaisseaux qui en étaient chargés se trouvaient forcés, par le mauvais temps, de relâcher dans l'île. Il n'y a qu'une seule ville à Ténédos, qui contient environ 750 familles, dont 450 mahométanes et 300 chrétiennes (****).

Le port était jadis fermé par un môle maintenant caché sous l'eau ; le bassin est entouré par une chaîne de montagnes ; au midi on voit une rangée de moulins à vent ; et en face, un château que les Vénitiens prirent en 1656, et qu'ils abandonnèrent peu de temps après. Les maisons de la ville, qui sont

(*) Chandler, Voyages dans l'Asie-Mineure, T. I, p. 36.

(**) Æneid. Lib. II, v. 23.

(***) Notes sur la trad. de Chandler, T. I, p. 406.

(****) Walpole's Memoirs on Turkey, T. I, p. 129.

nombreuses, sont bâties au pied et sur la pente d'une montagne, et séparées de la mer par un banc qu'ont formé les herbes sauvages, celles que la mer rejette, et la terre que les pluies amènent des hauteurs. On compte à Ténédos 600 familles turques et 300 familles grecques (*). Cette île renferme peu d'antiquités.

Le sol paraît rocailleux : cependant cette île produit en abondance le meilleur vin de l'Archipel. Ce vin se conserve 14 ou 15 ans ; après ce temps il perd sa couleur rouge et devient blanc, mais conserve sa force et sa saveur bien plus long-temps encore. Il est vraisemblable que Ténédos était également fertile en vin dans l'antiquité, et c'est peut-être à cette circonstance que se rapporte la grappe de raisin qu'on trouve sur ses médailles (**).

Avant la guerre de l'indépendance, le gouvernement prélevait un dixième sur les revenus des Turcs, et un huitième sur ceux des Grecs, sans compter la capitation et beaucoup de contributions arbitraires (***).

PLANCHE 48.

Vue du Château de Koum-Khalessi.

Un peu au nord-est du cap Yeni-Cher ou Sigée, et un peu avant l'embouchure du Mendéré-Sou,

(*) Chandler, ouvrage cité, p. 37.

(**) *Voyez* II^e^ partie de l'Atlas, Planche 67.

(***) Walpole, ouvrage cité, p. 140.

ancien Scamandre, est situé le château de Koum-Khalessi ou *Château du Sable*, au-devant d'une petite ville dont on estime la population à 2000 habitants, tous Turcs (*).

La vue représente le charmant paysage qui se développe au large de l'Hellespont; et, en se dirigeant vers le cap Sigée, on voit successivement les terres d'alluvion du *Mendéré-Sou*, puis l'embouchure de cette rivière, dont le cours se perd dans les bosquets, au milieu desquels on aperçoit quelques maisons de Koum-Khalessi; sur le devant, le château-fort qui domine les minarets de la bourgade; puis la chaîne de coteaux qui va se joindre au cap Sigée, entre lesquels on voit les deux tertres ou tumulus qu'on croit être ceux d'Achille et de Patrocle. La vue est couronnée par les montagnes inférieures de l'Ida.

Le château de Koum-Khalessi est un des deux nouveaux châteaux des Dardanelles. Il est situé en face de l'autre château, qu'on appelle *Setil* ou *Sedd-ul-Bahar-Khalessi*, c'est-à-dire *Château, digue de la mer*, bâti par le baron de Tott, à peu de distance du tombeau de Protésilas. La plus courte distance entre les deux points est de 2200 toises (**): et, grâce au mauvais état de l'artillerie des forts, les vaisseaux peuvent quelquefois franchir impunément le détroit. Ce doit être en cet endroit qu'Alexandre passa l'Hellespont pour se rendre dans la Troade;

(*) Walpole's Memoirs on Turkey, T. I, p. 604.

(**) Quatre mille deux cent quatre-vingt-huit mètres.

car Arrien dit qu'il partit d'Éléonte et aborda au port des Achéens. Arrivé au milieu du détroit, il fit le sacrifice d'un taureau à Neptune et aux Néréïdes, et fit des libations dans la mer avec une coupe d'or (*).

PLANCHES 49 et 50.

Vues des Ruines de la ville d'Éléonte et du Tombeau de Protésilas.

C'est presque à l'extrémité de la Chersonèse de Thrace qu'était située l'ancienne ville d'*Eléûs* ou *Eléonte*. Sa position à l'entrée de l'Hellespont en faisait un point important. C'est de là que partit Miltiade pour aller conquérir Lemnos (**); et l'on voit souvent reparaître son nom dans la guerre du Péloponèse (***) et pendant celle de Philippe (****). Selon Marcien d'Héraclée, elle avait reçu une colonie d'Athènes.

Il ne reste que des débris informes de cette ville, qui paraît n'avoir jamais été bien considérable. On peut voir dans la planche 50, que des fragments épars attestent seuls l'emplacement et l'existence d'Eléûs; en face on voit, de l'autre côté du détroit,

(*) Arrian. Exped. Alex. Lib. I, cap. XII, § 10.

(**) Herodot. Lib. VI, cap. 140.

(***) Thucyd. Lib. VIII, cap. 103. Xenoph. Hist. Græc. Lib. II, cap. I, § 20 ed. Schneider. Diod. Sic. Lib. XIII, cap. 39.

(****) Demosth. de Corona, p. 238. Contra Aristocrat., p. 672, ed. Reiske.

le château d'Asie, le cap Sigée, et les îles des Lapins, *Toachan Adasi*, anciennes *Lagussæ insulæ*.

Selon le témoignage d'Hérodote, on voyait à Eléûs une chapelle de Protésilas, avec le tombeau de ce héros (*). Il était fils d'Iphiclus, et régnait dans la Phthiotide. Il avait épousé Laodamie, fille d'Acaste. On lui avait prédit que s'il allait à Troie, il y périrait. Il y alla néanmoins, et ayant mis pied à terre le premier (**), il périt de la main d'un Dardanien (***). Un tertre couvert de gazon qui s'élève presque à la pointe du Chersonèse et près du village qui entoure le château d'Europe, passe pour être le tombeau de Protésilas, qui était en effet situé, nous dit Strabon, en face du cap Sigée (****) ; c'est aussi là que s'élevait son temple, auquel de faibles restes de marbre ont peut-être appartenu (*****) : car Protésilas fut honoré à Eléonte comme un héros, et comme le protecteur ou la divinité tutélaire de la ville. Philostrate nous a conservé des détails sur le culte qui lui était rendu (******). Alexandre, avant de passer l'Hellespont, fit des sacrifices sur sa tombe, afin, nous dit Arrien, que le passage en Asie lui fût plus heureux qu'il ne l'avait été à ce hé-

(*) Herodot. Lib. IX, cap. 115.

(**) Pausan. Lib. IV, cap. 2. Homer. Iliad., Lib. II, v. 698 et seq.

(***) Sa mort est représentée dans le bas-relief de la Planche 67, II^e^ partie de l'Atlas.

(****) Strabon, Lib. XIII, p. 595.

(*****) Chandler, Voyages dans l'Asie-Mineure, T. I, p. 34. Le Chevalier, Voyage dans la Troade, p. 209 et suiv.

(******) Philostrat. Heroïc., p. 662 et suiv.

ros (*). Le temple de Protésilas, qui était fort riche, fut pillé par un des généraux de Xercès, nommé *Artyactès*, qui le profana par ses débauches (**); mais il en fut puni quelque temps après : Xantippe, fils d'Aristophon, général athénien, l'ayant fait prisonnier, le mit en croix sur un cap de la Chersonèse de Thrace, entre Sestos et Madytos (***).

PLANCHE 51.

Village d'Érin-Keui, bâti sur l'emplacement d'Ophyrnium en Troade.

Après avoir traversé le Tumbreck-Déré, qu'on croit être le Simoïs de Strabon, on trouve au-delà le village appelé *Halileli-Keui*, où sont encore quelques restes d'antiquités, sans qu'on puisse assigner le nom du lieu auquel elles ont appartenu.

A environ une lieue (****) plus bas, sur une petite hauteur près de l'Hellespont, est le village de *It-Guelmes-Keui*, qui, par sa position, convient à l'emplacement de l'ancienne ville de *Rhœteum;* car, au témoignage de Strabon (*****), la côte, depuis Rhœteum jusqu'à Sigée, était de 60 stades, qui, en stades olympiques, valent environ 5,800 toises or, la distance du cap Yeni-Cher au village de It-Guel-

(*) Arrian. Exped. Alex. Lib. I, cap. XII, § 8.

(**) Herodot. Lib. IX, cap. 115.

(***) Id. Lib. VII, cap. 33.

(****) Quatre kilomètres.

(*****) Strabon, Lib. XIII, p. 595.

mes-Keui est de 6,000 toises. C'est à environ une demi-lieue (*) de ce village qu'est situé celui d'Erin-Keui, dont la planche 51 représente la position sur une hauteur. Cet emplacement convient à celui de la ville d'Ophrynium, dont le nom seul annonce la situation sur une éminence (Ὄφρυς). Selon Hérodote, elle était placée entre *Rhœteum* et *Dardanus* (**) ; et, selon Strabon, elle était voisine de Dardanus (***). Ce fut là que Xénophon, après avoir quitté Lampsaque au retour de l'expédition, fit un sacrifice (****). Près d'Ophrynium se trouvait le bois d'Hector, dans un lieu qu'on voyait de tous côtés, dit Strabon (*****), c'est-à-dire sur une élévation : il y avait aussi un lac nommé *Ptéléos*.

PLANCHE 52.

Carte de l'Hellespont ou Canal des Dardanelles, levée sur les lieux, et assujettie aux observations astronomiques.

Cette carte, levée avec le plus grand soin par MM. Ricord et Kauffer, présente de plus la géographie ancienne de l'Hellespont, c'est-à-dire qu'elle donne l'emplacement de toutes les villes qui étaient situées autrefois sur ses deux rives.

(*) Deux kilomètres.

(**) Herodot. Lib. VII, c. 43.

(***) Strabon, endroit cité.

(****) Xenoph. Exped. Cyri. Lib. VIII, cap. 4, § 8.

(*****) Strabon, endroit cité.

PLANCHE 53.

Vue des Vieux Châteaux des Dardanelles.

Ces châteaux ont été bâtis en face l'un de l'autre, dans un endroit où l'Hellespont n'a que 1000 toises de large, étant resserré par un cap avancé, qui est le *Cynosséma* des anciens (*), où se trouvait, dit-on, le tombeau d'Hécube. Les Grecs lui avaient donné le nom de Cynosséma, *Tombeau de la Chienne*, à cause des imprécations que cette malheureuse princesse fit contre eux quand ils l'emmenèrent prisonnière (**). D'autres donnent des raisons différentes de cette dénomination, et vont même jusqu'à dire qu'Hécube fut changée en chienne (***). Les environs de ce cap ont été le théâtre d'une bataille navale entre les Lacédémoniens et les Athéniens, décrite par Thucydide (****).

C'est sur l'extrémité de ce cap que se trouve le château d'Europe, que les Turcs appellent *Kelid-ul-Bahar* (*le Cadenas de la Mer*); il est à droite sur la planche 53.

En face du Cynosséma se jette la rivière des Dardanelles, qui descend de la chaîne de l'Ida. Cette

(*) Strabon, Lib. XIII, p. 595, et la Note de M. Coray, T. IV, part. II, pag. 168 de la trad. franç.

(**) Euripid. Hecub. v. 1265—1274.

(***) Ovid. Metam. Lib. XIII, v. 570. Jul. Polluc. Onomast. Lib. V, § 45.

(****) Thucyd. Lib. VIII, c. 104.

rivière doit être l'ancien Rhodius dont parle Homère (*), puisque, selon Strabon, ce fleuve se jetait dans l'Hellespont, vis-à-vis du Cynosséma. Il est vrai que les auteurs ne s'accordent pas au sujet du Rhodius : quelques-uns prétendaient qu'il se jetait dans l'Æsèpe. A l'embouchure de la rivière des Dardanelles est situé le *château d'Asie*, que les Turcs désignent sous le nom de *Sultanié-Kalessi*. La petite ville qui l'avoisine est presque entièrement peuplée de Juifs, qui, aux avantages d'un grand commerce, réunissent encore ceux d'une commission très-lucrative, en se rendant nécessaires aux vaisseaux de toutes les nations, qui sont forcés d'y relâcher pour y être visités et montrer leurs firmans.

PLANCHES 54, 55 et 56.

Plan et Vue de Maïto et de la Rade de Kilia.

A environ une lieue (**) en remontant l'Hellespont, on trouve le village de *Maïto*, situé sur le bord de la mer, au fond d'une anse entourée de hauteurs, dans une position délicieuse. Le nom de *Maïto*, qui n'est qu'une contraction de *Madytos*, suffirait presque pour établir l'identité de ce lieu avec cette ancienne ville de la Chersonèse, quand même cette identité ne résulterait pas de la position que les textes anciens donnent à *Madytos*. Il faut remarquer en

(*) Iliad. Lib. XII, v. 20.

(**) Quatre kilomètres.

outre que la baie de Maïto est séparée par un promontoire assez élevé, d'une anse moins ouverte et plus profonde, appelée par les marins port de *Kilia :* cette dénomination est une corruption évidente de *Cœla* ou *Cœlé*, ville qui avait pris son nom, sans nul doute, de sa situation au bord d'une baie profonde (en grec Κοίλη). Or, la proximité de ces deux points, *Maïto* et *Kilia*, convient parfaitement à celle que les textes historiques établissent entre *Madytos* et *Cœlé.*

La position de Madytos résulte du passage où Hérodote parle d'un cap de la Chersonèse qui s'avance en face d'Abydos, entre Sestos et Madytos (*) ; ce qui se rapporte exactement à la position de Maïto : le passage de Xénophon, sans être aussi précis, s'accorde avec cette position (**).

Quant à *Cœla* ou *Cœlé*, son nom est écrit tantôt au singulier féminin Κοίλη (***), tantôt au masculin Κοῖλος ou *Cœlos* (****), avec le mot *portus* ou λιμήν; tantôt au pluriel neutre Κοῖλα (*****), comme le lieu de l'Eubée appelé Κοῖλα τῆς Εὐβοίας, ainsi nommé de sa position au fond d'un golfe (******); c'est ce pluriel Κοῖλα

(*) Herodot. Lib. VII, cap. 33.

(**) Xenoph. Hellenic. Lib. I, cap. 1, § 3, ed. Schneider.

(***) Act. Concil. Nicaen. II, p. 351.

(****) Plin. Lib. IV, cap. 11, p. 207; et c. 12, p. 214. Pompon. Mela, Lib. II, cap. 2, § 89.

(*****) Ann. Comm. Alexiad. Lib. XIV, p. 429. Act. Concil. Niæn. II, p. 571.

(******) Dio Chrysost. Orat. VII, p. 100 A.; seu p. 222, T. I. ed. Reiske.

qui a causé, par iotacisme, l'orthographe Κύλλα qui est dans Ptolémée (*). Le Synecdême d'Hiéroclès nomme ce lieu Κοίλια (**), d'où dérive, presque sans changement, le nom moderne *Kilia*. D'ailleurs sa position résulte, en premier lieu, d'un passage où Nicétas Choniate (***) le place aux environs de Sestos et d'Abydos, et conséquemment dans le voisinage de Madytos. D'ailleurs la proximité des deux lieux est établie par plusieurs textes. Anne Commène joint ensemble ces deux lieux comme très-voisins : τοὺς μὲν τοῖς λιμέσι Μαδύτου καὶ Κοίλων προσορμίσαι(****). Il paraît même qu'ils furent quelquefois regardés comme ne faisant qu'une seule ville; car, dans les actes du deuxième concile de Nicée, il est parlé d'un évêque de *Madytos* ou *Cœlé* (Μαδύτου ἤτοι Κοίλης) (*****). Ainsi les textes anciens s'accordent avec la dénomination actuelle des lieux et avec la position de Kilia, pour démontrer l'identité de Kilia et de Maïto avec *Cœla* et *Madytos*.

Le plan représenté dans la planche 54, levé par M. Dubois en 1814, donne l'aspect fidèle de la position de ces deux lieux, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par le promontoire qui forme un des côtés de la rade de Kilia; ce promontoire est escarpé du côté de Maïto, et il tombe presque à pic

(*) Geogr. Lib. III, p. 84, ed. Mercat.

(**) Synecd. Hierocl. in Itiner. veter. ed. Wesseling, p. 634.

(***) Nicet. Rer. Manuel. Commen. Lib. V, p. 84.

(****) Ann. Commen. Alexiad. Lib. XIV, p. 429.

(*****) Act. Concil. Nicaen. II, p. 351 et 571.

sur la mer; cependant il existe, au pied de la montagne, un chemin qui permet de la tourner, et fait communiquer Maïto et Kilia : ce chemin a sans doute été pratiqué par la main des hommes.

Maïto renferme peu de restes d'antiquités; on trouve cependant des ruines de murs en briques sur le monticule isolé de Saint-Dimitri, qui doit avoir servi d'Acropolis à Madytos. Ce village est peuplé de Grecs.

Le fond du port de Kilia ne renferme maintenant aucune habitation; il est complétement désert, comme on peut le voir dans la planche 56. M. Dubois n'y a point vu d'autres antiquités que les restes d'un mur antique terminé par une tour ronde, qui sont représentés dans le dessin de M. Hilair. Dans le fond du paysage on aperçoit le Mal-Tépé, pic qui ressemble à un grand tumulus.

La rade de Kilia n'est plus fréquentée maintenant que par les barques qui y relâchent pour se mettre à l'abri du gros temps, et par les pêcheurs qui viennent y chercher des huîtres.

PLANCHES 57, 58 et 59.

Plan de l'emplacement d'Abydos et de la Rade de Nagara.—Ruines d'Abydos.—Vue de Nagara.

L'EMPLACEMENT d'Abydos est un des mieux déterminés de cette côte : tous les anciens s'accordent à la fixer sur le point où l'Hellespont est le plus res-

serré; et même ce point est désigné dans Strabon (*) par les mots τὰ στενὰ τὰ κατ' Ἄβυδον, qui caractérisent parfaitement cette position. Cet espace était de sept stades, comme le disent Hérodote (**), Pline (***) et Marcien Capella (****); Xénophon dit *pas plus de huit stades* (*****); mais c'est le seul auteur qui donne cette mesure; et l'intervalle de sept stades était si bien connu des anciens, que cette partie du détroit est souvent distinguée simplement par l'expression (******) *heptastadium*, espace de sept stades.

Mais la largeur actuelle du détroit dans cette partie, qui est en effet la plus resserrée, est au moins de 980 toises (*******) sur la carte de Kauffer, ce qui vaut environ dix stades olympiques. Cette mesure surpasse de beaucoup celle que donnent les anciens; et comme il est difficile de supposer qu'ils se soient trompés sur un point qui devait leur être si bien connu, il faut admettre ou que la carte de Kauffer est inexacte en cet endroit, ou que les courants ont, depuis deux mille ans, élargi le détroit; cette dernière conjecture est de M. Gosselin (********).

(*) Strabon. Lib. II, p. 124; et Lib. XIII, p. 583.

(**) Herodot. Lib. VII, cap. 34.

(***) Plin. Lib. IV, cap. II, p. 206.

(****) Martian. Capell. Lib. VI, p. 212.

(*****) Xenoph. Hellenic. Lib. IV, cap. 8, § 5.

(******) Strabon. Lib. XIII, p. 591.

(*******) Mille neuf cent dix mètres.

(********) Notes sur la trad. fr. de Strabon, T. IV, 2e part., p. 160, n° 4.

Quoi qu'il en soit, il est certain, d'après le consentement unanime de l'antiquité, que ce fut dans cet endroit que Xerxès fit construire le pont pour le passage de son armée.

Abydos, selon Scymnus de Chio (*), devait sa fondation à des Pélasges de Lesbos : au temps de la guerre de Troie elle formait, avec Sestos, Percote et Arisbe, un petit état soumis au même prince : c'est du moins ce qui résulte du témoignage d'Homère (**). Après la guerre de Troie elle fut habitée par des Thraces (***), et reçut ensuite une colonie de Milésiens (****) ; elle acquit de la puissance sur la contrée environnante. Mais Darius, après son retour de Scythie, la fit brûler comme toutes les villes de la Propontide, parce qu'il avait appris que les Scythes se préparaient à venir l'attaquer par représailles, et qu'il avait craint qu'elles ne leur fournissent des vaisseaux de transport pour passer d'Europe en Asie (*****). Il paraît qu'elle ne tarda pas à se rétablir, puisqu'à l'époque de l'expédition de Xerxès, vingt-six ans après, elle subsistait de nouveau, comme on peut l'induire du témoignage d'Hérodote (******). Sa position la rendait

(*) Scymn. Ch. Perieg. v. 708 et 709.

(**) Homer. Iliad. Lib. II, v. 835 et 837.

(***) Strabon. Lib. XIII, p. 591.

(****) Strabo, ibid. Thucyd. Lib. VIII, cap. 61. Anaximen. ap. Strabon. Lib. XIV, p. 635. Steph. Byzant. voce Ἄβυδος.

(*****) Strabon. Lib. XIII, p. 591.

(******) Herodot. Lib. II, cap. 43.

un point très-important ; et nous lui voyons jouer un rôle dans la guerre du Péloponèse. La deuxième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, vingt et unième année de cette guerre, elle se détacha du parti des Athéniens, pour embrasser celui des Lacédémoniens (*) ; ceux-ci continuèrent pendantassez long-temps d'y tenir un harmoste (**). Abydos fut fortifiée, ainsi que Sestos, par Antiochus, roi de Syrie (***), en l'année 190 avant notre ère, et assiégée l'année suivante par Livius, commandant la flotte romaine (****).

Il paraît que sa prospérité, outre ce qu'elle devait à l'avantage de sa position, était fondée sur l'exploitation de mines d'or qui avaient été fort abondantes, mais qui étaient presque épuisées du temps de Strabon (*****). Ces mines étaient situées à Astyra, à quelque distance d'Abydos, dans l'intérieur des terres (******). On peut voir dans Athénée quels étaient le luxe et la mollesse de ses habitants (*******).

Il reste très-peu de ruines de cette ancienne ville ; on les voit représentées dans la planche 58 ; ce sont des pans de murailles ; la vue est prise du village

(*) Thucyd. Lib. VIII, cap. 62.
(**) Xenoph. Hellen. Lib. IV, cap. 8.
(***) Appian. Bell. Syr. cap. 21.
(****) Appian. ibid. cap. 23.
(*****) Strabon. Lib. XIII, p. 591; et Lib. XIV, p. 626.
(******) Strabo, ibid.
(*******) Athen. Lib. XII, p. 524.

de Nagara; la courbe formée par la côte au-delà des ruines, dessine le contour de l'ancien port; la pointe qui la termine est le cap appelé *Nagara Bournou*, près duquel sont des casernes et une batterie de trente canons. Au fond du paysage on aperçoit les montagnes de la Chersonèse de Thrace, en avant de Sestos.

Le port d'Abydos était contenu dans la courbe formée par cette pointe, à laquelle on avait ajouté un môle dont les vestiges sont maintenant couverts de sable. En-dehors de ce môle est un excellent mouillage pour les bâtiments, en face de Nagara: ils s'y arrêtent souvent, pour faire de l'eau à la fontaine de ce village, dont la mosquée est représentée dans la planche 59.

Le plan n° 57, qui résulte d'une reconnaissance faite par MM. Dubois et J.-G. Barbié du Bocage, donne une idée exacte de l'emplacement d'Abydos, et de ce qui reste de cette ancienne et riche cité.

PLANCHES 60 et 61.

Vue du Village de Lampsaki et de la Mosquée de Tchardak.

La ville de Lampsaque, selon les témoignages anciens, était située vis-à-vis de Callipolis (*): et en effet, en face de la ville actuelle de *Gallipoli*, qui représente évidemment l'ancienne Callipolis,

(*) Strabon. Lib. XIII, p. 589.

est situé le village de Lamsaki, dont le nom est presque identique avec celui de la ville de Lampsaque. Il faut ajouter que la distance de Lampsaque à Abydos était de 170 stades, qui, évaluées en stades olympiques, valent 16,150 toises (*); or, la distance des ruines d'Abydos à Lamsaki est, sur la carte de Kauffer, de 16,000 toises (**).

Lampsaque avait porté le nom de *Pityussa* (***), ou ville des Pins. D'après Etienne de Byzance, cette ville reçut une colonie de Phocéens (****); mais, suivant Strabon, c'était une colonie des Milésiens qui en avaient fondé plusieurs le long de cette côte. Son territoire était fertile en vignes (*****); aussi Xerxès assigna-t-il sur cette dernière ville la provision de vin que Thémistocle devait recevoir pour sa table (******). On y adorait plus particulièrement que tout ailleurs le dieu Priape. La dissolution des mœurs de ses habitants est un fait trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

Le village de Lamsaki n'a pas plus de deux cents maisons habitées par des Turcs et des Grecs. Les collines qui l'environnent produisent encore de bons vignobles.

(*) Vingt et un mille deux cent soixante-quinze mètres.

(**) Vingt et un mille cent quatre-vingt-cinq mètres.

(***) Strabo, I. I. Schol. Apollon. Rhod. ad Lib. I, v. 932. Steph. Byz. voce Λάμψακος.

(****) Raoul-Rochette, Hist. crit. des Colonies grecques, T. III, p. 1 et suiv.

(*****) Strabon. Lib. XIII, p. 587.

(******) Id. ibid. et Lib. XIV, pag. 636.

A environ une lieue (*) à l'est de Lamsaki, et en face de Gallipoli, est situé le gros village de Tcherdak ou Tchardak, dont la mosquée est représentée dans la planche 61. C'est le lieu d'où l'on passe le plus fréquemment le canal (**).

PLANCHE 62.

Tombeau de Lysimaque.

La vue est prise sur le bord de l'Hellespont, près de l'emplacement de l'ancienne ville de *Lysimachia*, fondée à l'entrée de la Chersonèse de Thrace, non loin du *Macron-Tichos*, ou *long mur* qui servait à couper l'isthme de cette presqu'île.

Lysimachia, fondée 307 ans avant J.-C., par Lysimaque, des ruines de Cardie (***), ville située sur la rive septentrionale de la Chersonèse, fut détruite par un tremblement de terre vingt-deux ans après (****), et rétablie par Antiochus-le-Grand, en l'année 194 (*****).

Lysimaque, son fondateur, périt dans un combat qui lui fut livré par Séleucus, près de l'Hellespont, l'an 282 avant J.-C. Son chien défendit long-temps son corps contre les oiseaux de proie, jusqu'à ce qu'enfin Thorax de Pharsale le découvrit et lui donna

(*) Quatre kilomètres.

(**) Tournefort, Relation d'un Voyage en Orient, T. I, pag. 463.

(***) Pausan. Attic., cap. 9.

(****) Justin., Lib. XVII, c. 1.

(*****) Appian. Bell. Syr. c. 3.

la sépulture. Dans la suite, les Lysimachéens recueillirent ses ossements, et lui élevèrent un tombeau dans leur temple, qui prit alors le nom de *Lysimachium* (*).

PLANCHE 63.

Vue de Gallipoli.

GALLIPOLIS était située, nous dit Strabon, en face de Lampsaque, dont elle était séparée par un trajet de 40 stades (**). Cette ville, peu remarquable dans l'antiquité, acquit de l'importance à partir du règne de Constantin : elle joua un rôle dans le moyen-âge; et l'on peut voir dans Tournefort les détails de son histoire (***).

C'est maintenant une assez grande ville, d'environ 14 à 15,000 habitants : elle est bâtie dans une presqu'île qui a deux ports, l'un au nord, l'autre au midi.

PLANCHES 64, 65 et 66.

Plan des Ruines de Parium, et Restes d'Antiquités de cette ville.

PARIUM était une ville de Mysie, située à l'extrémité orientale de l'Hellespont, et à l'entrée de la Propontide. On disait qu'elle avait été fondée par

(*) Appian. Bell. Syr. c. 3, §§ 62 et 64.

(**) Strabon. Lib. XIII, pag. 589.

(***) Relation d'un Voyage dans le Levant, T. I, pag. 461.

Parius, neveu de Dardanus (*). Cette origine est fort incertaine. Ce qui l'est un peu moins, ce sont les colonies qu'elle reçut à différentes époques, de Milet, de Paros, d'Erythres (**) et de Thasos (***). Elle s'agrandit par la suite aux dépens de Priapus : grâce à la faveur des Attales, les Pariens purent s'approprier une partie du territoire de cette ville. Elle devint colonie romaine (****).

Les ruines de cette ville existent au-dessus d'un village appelé maintenant *Kamarîs*, nom qui provient peut-être des constructions voûtées (Καμάραι) qui font partie de ses restes. D'après le plan levé par M. Dubois, elle a dû occuper un emplacement considérable autour de la rade de Camaris, offrant un port commode et un bon mouillage, qui répond bien à l'idée que Strabon nous donne de son port (*****). Parmi ses ruines, on remarque celles d'un théâtre, et une grande construction voisine de la mer, qui ne consiste plus qu'en un long pan de muraille, de cette espèce de construction à assises horizontales, formées de pierres dont la taille n'est pas rectangulaire, et qui paraît avoir succédé à la construction cyclopéenne : elle remonte peut-être au temps de la première colonie de Parium.

(*) Arrian. ap. Eustath. ad Dionys. Perieg., v. 517. Steph. Byz. voce Πάριον.

(**) Strabon. Lib. XIII, pag. 588.

(***) Eustath. ad Dionys Perieg., v. 517. Cf. Raoul-Rochette, Hist. crit. des Colonies grecques, T. III, pag. 239.

(****) Plin., Lib. V, cap. 32. Pausan., Bœotic. sive Lib. IX, c. 27.

(*****) Strabon. Lib. XIII, pag. 588.

PLANCHE 67.

Médailles.

Cette planche contient les médailles des villes de l'Hellespont, dont la plupart ont été mentionnées dans l'explication des planches précédentes. Toutes ces médailles ont été décrites dans les livres de numismatique, entre autres dans celui de M. Mionnet, auquel nous nous contenterons de renvoyer.

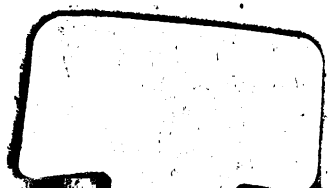
La peinture qui en occupe le milieu a été trouvée dans les ruines d'Hernaculum; elle représente le naufrage d'Hellé, dont Hygin, dans le *Poëticon astronomicon*, et l'auteur des Catastérismes, nous ont conservé le récit (*). On y voit la jeune Hellé, qui, sur le point de périr, tend les bras à son frère Phrixus.

La Vignette de ce chapitre représente une Exploitation rurale dans la Troade.

Le Cul-de-Lampe offre une vue des vieux Châteaux du Bosphore. *Voyez* l'explication de la pl. 153, tome IV, p. 189 et 190 de cet ouvrage.

(*) Erastosthen. Catasterism., cap. 19. Hygin., Poeticon astronom. Lib. II, cap. 25.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

V.L 2

AUG 10 1928